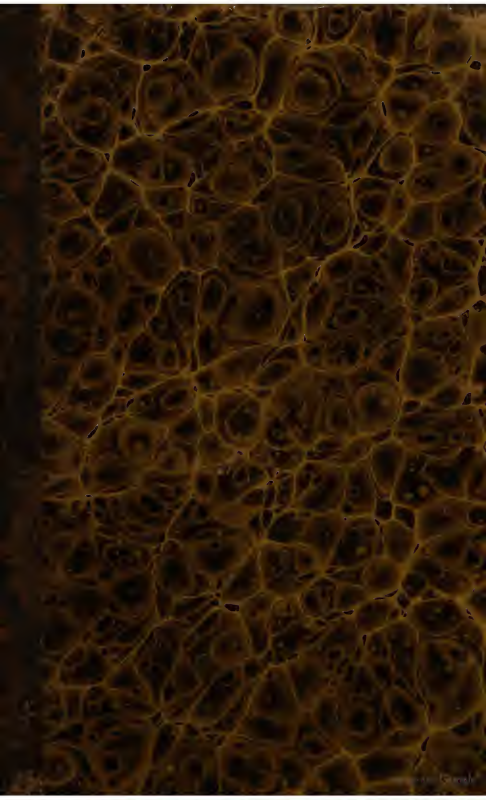




COURS
DE TACTIQUE.
TOME PREMIER.

COURS DE TACTIQUE, THÉORIQUE, PRATIQUE ET HISTORIQUE,

QUI applique les exemples aux préceptes, développe les maximes des plus habiles Généraux, & rapporte les faits les plus intéressans & les plus utiles; avec les descriptions de plusieurs batailles anciennes.

Per varios usus artem experientia fecit,
Exemplo monstrante viam.......

Par M. JOLY DE MAIZEROI, Lieutenant-Colonel d'Infanterie.

TOME PREMIER.



A NANCY,
Chez J. B. HIACINTHE LECLERC, Imprimeur-Libraire.
Et se trouve à Paris,
Chez J. MERLIN, Libraire, rue de la Harpe.

M. DCC. LXVI.
Avec Approbation & privilege du Roi.



A

MONSEIGNEUR

LE DUC DE BERRY.

ONSEIGNEUR,

L'OUVRAGE que j'ai l'honneur de vous présenter, & que vous voulez bien laisser paroître sous vos auspices, contient moins mes réflexions que les maximes des meilleurs Généraux & les faits des plus grands hommes. C'est par ces exemples que s'instruisent ceux qui aspirent au commandement des armées ; c'est en les imitant qu'on parvient au même degré de gloire.

Le Sang illustre dont vous sortez a

*

toujours été fécond en héros ; la seule branche des Bourbons vous offre des modeles aussi grands par leurs vertus que fameux par leurs exploits militaires. L'étude que vous faites de leur histoire vous apprend par quelle voie ils sont arrivés à l'immortalité, & vous en ouvre la carriere. Vos heureuses dispositions, Monseigneur, cultivées sous les yeux d'un guide éclairé vous promettent le même avantage. Vous suivez avec ardeur la route qu'il vous a tracée, & nous admirons les rares qualités que la nature a placées dans votre ame. Destiné pour gouverner un jour cet empire, vous régnez déjà sur les cœurs. Lorsqu'élevé sur le trône vous serez par vos armes la terreur des ennemis de l'état, vous ne serez pas moins l'amour des peuples par votre bonté & par vos vertus.

Je suis avec le plus profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, très-soumis, & très-obéissant serviteur,
JOLY DE MAIZEROY.

PREFACE.

IL paroît qu'un Cours de Tactique devroit commencer par les élémens; qu'il faudroit d'abord exposer comment se fait la levée des hommes, l'attention qu'il faut apporter dans leur choix, comment on en compose des escouades, des compagnies, des régimens : ensuite la maniere de les discipliner, de les armer, de les ordonner. Mais comme tous ces objets sont contenus dans le code militaire, & que chaque nation a ses réglemens particuliers, j'ai jugé qu'il étoit inutile de m'arrêter à des détails que je dois supposer n'être point ignorés.

De cette Tactique élémentaire dérive la science des grandes manœuvres; l'art de faire mouvoir les armées & d'en diriger avec justesse les opérations, de former pour un combat des dispositions relatives au local & aux

circonstances, de combiner les mouvemens des différens corps pour les faire agir de concert, de prendre enfin toutes les mesures possibles pour vaincre, en se ménageant de sûres ressources contre les caprices de la fortune. Cette sublimité de talens du Général échoueroit sans la fermeté des troupes & une bonne ordonnance. Elles sont la base & l'appui de toutes ses entreprises; elles produisent l'harmonie dans les mouvemens, & donnent de l'assurance pour former les desseins les plus hardis.

Les Romains, ainsi que les Grecs, ont été nos modeles dans tous les arts, & nous leur devons ce que nous sommes. Ces deux peuples, qui se sont disputé la gloire des armes & des lettres, nous ont instruit également dans l'un & l'autre genre. C'est en les imitant que l'on est sorti de la barbarie & que le goût s'est perfectionné: c'est aussi en étudiant leur maximes sur la guerre, que les idées se sont dé-

brouillées, & que l'on a ouvert les yeux ſur les méthodes informes & biſares qui avoient été ſuivies juſqu'alors. On a connu la maniere de former les troupes, de les régler, de compoſer des armées d'infanterie & de cavalerie dans une proportion convenable. Le commencement du ſeizieme ſiécle a été l'époque de cette révolution. Depuis ce tems on n'a pu acquérir une réputation brillante qu'en ſuivant la nouvelle route qu'on s'étoit tracée; ceux qui ſe ſont rendus les plus habiles dans la ſcience des armes n'ont point eu d'autres guides que les anciens.

L'hiſtoire des grands hommes eſt le dépôt de leurs principes & de leurs lumieres; on voit par leurs actions ſur quels plans ils ſe ſont conduits. Cette ſource d'inſtruction eſt la meilleure, c'eſt de là que les premieres regles ont été tirées. Les regles ſont la baſe de la théorie & doivent toujours guider dans la pratique. Quoique les circonſtances changent & que

les occaſions ne reviennent jamais exactement ſemblables, elles ont néanmoins le même principe, & les mêmes effets partent toujours des mêmes cauſes. C'eſt au diſcernement a mettre, ſelon les conjonctures & les lieux, les modifications convenables. Voilà pourquoi l'étude aſſidue de la guerre dans le cabinet eſt ſi néceſſaire pour former un Général. Il y acquiete une expérience anticipée qui lui donne de la confiance dans ſes premieres démarches; au lieu qu'il n'iroit qu'à tâtons & ne pourroit s'inſtruire que par ſes propres fautes.

Les anciens avoient beaucoup écrit ſur la guerre, ſur-tout les Grecs: Elien nous a conſervé dans ſa préface les noms des auteurs les plus connus. Il cite *Pyrrhus* & ſon fils *Alexandre*, *Cynéas* miniſtre & confident de Pyrrhus, dont les ouvrages ſont loués par Cicéron comme ſon éloquence; les livres d'*Evangélus* dans leſquels Philopœmen ſe plaiſoit à s'inſtruire; ceux d'Enée,

dont Polybe a aussi parlé, Polybe lui-même, qui avoit fait un livre sur la Tactique; *Cléarque*, *Iphicrate*, *Pausanias Eupolémus*. Chez les Romains, on sait que Caton l'ancien avoit écrit plusieurs livres sur la discipline. Nous avons lieu de regretter la perte de tant d'ouvrages écrits de main de maîtres, qui traitoient l'art méthodiquement dans toute son étendue. Ceux qui nous restent sont de la moyenne antiquité & ne nous dédommagent que foiblement.

Dans le tems que l'Empire Romain déclinoit, que la Tactique étoit corrompue & la discipline perdue, plusieurs personnes, qui n'étoient la plûpart que lettrés & sans expérience de la guerre, s'avisérent de rechercher les anciens principes, ce qui arrive assez communément dans les tems de décadence. Le philosophe *Onosander* fit ses institutions où il débita toutes les maximes qu'il put trouver & quelques réglemens : *Polyen* compila des

faits mal digérés & choisis sans discernement, qu'il adressa aux Empereurs L. Vérus & M. Auréle, sous le titre de stratagèmes. *Frontin*, assez versé dans la science des armes, fit aussi un recueil de stratagèmes; ses matieres sont rangées avec ordre, mais il est si concis qu'il faut souvent le deviner. *Arrien* & *Elien* n'entreprirent que de faire connoître la Tactique des Grecs & l'ordre de la phalange. *Végece* porta ses vues plus loin, & composa un cours entier de science militaire : quoiqu'il n'eût peut-être jamais servi, comme il avoit puisé dans les meilleures sources, il a donné d'excellentes maximes, & réussi dans les idées générales: mais il s'est égaré dans les détails, a confondu souvent les divers tems de la milice Romaine, & mêlé les usages des Romains avec ceux des Grecs. Si Polybe n'eut consacré quelques chapitres de son histoire à la description de l'ordonnance Romaine, de ses armes, de ses campemens, on eut donné dans bien

des erreurs, & eu beaucoup de peine à rassembler dans les historiens de quoi s'en former un tableau fidéle. Nous avons encore le livre de Tactique attribué à l'Empereur Léon le philosophe (*a*) par lequel on peut voir les usages de son tems & la maniere dont se battoient les Sarasins & les Hongrois : d'ailleurs l'état de foiblesse où étoit alors la Tactique Romaine nous offre peu de choses utiles.

Végece est proprement le seul livre classique (*b*) qui embrasse toutes les parties de la guerre, & dont les préceptes soient raisonnés. M. de Montécuculi en faisoit grand cas, & le Chevalier de Folard lui donne beaucoup d'éloges ; ce qui ne laisse aucun doute

(*a*) Intitulé *Tactica de instituendis aciebus*, de l'art d'ordonner les armées.

(*b*) On appelle ouvrage classique ou dogmatique celui où les préceptes sont disposés par ordre depuis les élémens jusqu'à la perfection de l'art dans toutes ses opérations, ou dans une des parties qu'on s'est proposé de traiter. C'est pourquoi je ne mets point dans cette classe l'histoire

ſur ſon mérite. J'ai pris mon texte de cet auteur pour traiter des ordres de bataille en les diviſant par claſſe. Cependant comme il n'a point coulé cette partie à fond, les autres que j'ai nommés m'ont aidé à y ſuppléer. Quoique plus concis & abrégés, ils ne laiſſent pas de fournir beaucoup de lumieres.

La maniere de ſe former des régles certaines, ſur un art auſſi vaſte & auſſi varié dans ſes opérations, eſt d'étudier les anciens, ſuivre les plus grands Généraux dans le cours de leurs entrepriſes, & les comparer enſuite avec les modernes qui ſe ſont fait la plus haute réputation. On connoît en quoi ils ſe ſont imités, ou écartés les uns des

---

de Polybe, celle de Xénophon, ni les commentaires de Céſar, quoiqu'on puiſſe y trouver tous les principes de la ſcience militaire. La Cyropédie pourroit cependant paſſer pour un livre dogmatique, parce que c'eſt moins une hiſtoire qu'un cours d'inſtruction pour un jeune prince : le livre de l'équitation par Xénophon eſt auſſi un ouvrage de préceptes. De tous ceux qui ſont cités par Elien nous n'avons que le Poliorcéticon d'Enée.

autres : on en cherche les raiſons, & l'on en tire des inductions qui puiſſent en pareil cas déterminer ſur le choix. Mais comme cette étude eſt immenſe & pénible, elle peut ſe faciliter par un recueil de faits choiſis, rangés par claſſe & appliqués chacun au précepte qui lui convient

Dans le nombre des livres que nous avons ſur la guerre, les uns ſont trop ſecs & ne renferment que des maximes générales, d'autres trop volumineux, & d'autres purement ſyſtématiques. M. de Feuquieres joint, à la vérité, les exemples aux préceptes ; mais il s'eſt borné à ce dont il a été témoin, ou qui s'eſt paſſé de ſon tems. J'ai penſé qu'un ouvrage partie dogmatique & hiſtorique, qui réuniroit ſous un même point de vue les ſyſtèmes de tous les tems, où l'on expoſeroit les principes de l'art mis en pratique & développés par le détail des faits, qui ſeroit avec cela d'une juſte grandeur, pourroit être auſſi curieux qu'inſtructif, &

n'auroit rien de rebutant pour ceux qui n'ont pas le goût d'une longue lecture, ou qui manquent de loisir. Je n'ai point prétendu donner des régles de mon chef; je ne suis que l'interprête des plus grands maîtres, dont la théorie est le résultat de leur expérience comme de leurs lumieres. Ce sont là mes garants; je ne crois pas qu'après cela on veuille m'accuser de témérité. Si je conteste certaines choses, c'est que les plus habiles peuvent s'égarer, & que les principes, une fois corrompus, se tournent en préjugés dangereux.

Quoique l'invention de la poudre & des nouvelles armes ait occasionné divers changemens dans le méchanisme de la guerre, il ne faut pas croire qu'elle ait dû influer beaucoup sur le fond de la Tactique, ni sur les grandes manœuvres (*a*). L'art de diriger les

(*a*) Elle a plus influé sur la fortification que sur tout autre objet; malgré cela, si l'on y réfléchit avec attention, on verra que l'attaque & la défense des places n'ont varié que dans la forme & point dans les principes.

opérations eſt toujours le même. C'eſt l'opinion contraire qui, depuis environ un ſiécle, a fait prévaloir de mauvaiſes maximes, & nous a écartés de la bonne route. C'eſt elle qui a fait étendre les bataillons aux dépens de leur hauteur, qui a fait former des lignes minces & flottantes, ſans ſolidité & ſans action. C'eſt elle qui a multiplié les bouches à feu & fait rechercher, dans l'extrême vîteſſe de leurs coups, un avantage qu'on ne pouvoit plus ſe donner par le choc. C'eſt elle enfin, & peut-être auſſi la molleſſe, qui ont fait quitter les armes défenſives qui ſoutenoient la valeur & lui donnoient plus d'audace. Il eſt vrai que malgré cela nous n'avons rien perdu de notre puiſſance, parce que nos voiſins ont pris les mêmes méthodes & dans le même tems : ſi nos forces ſe ſont énervées, les leurs ont baiſſé dans une proportion égale. Comme toutes les nations d'Europe s'imitent par un eſprit de mode, dès que l'une prend un nouveau ſyſ-

tème, les autres le ſuivent ſans trop d'examen : d'où il arrive qu'on prend ſouvent des choſes qui cadrent peu au caractere national. Les Romains imitoient différemment : ils le faiſoient en maîtres qui ſcrutoient la nature des objets, & les rapports qu'ils pouvoient avoir avec toute l'ordonnance ; & dès qu'une fois ils les avoient adoptés, ils ne les changeoient plus. Quand on aura ſous les yeux les méthodes des anciens & des plus fameux Capitaines, comparées à celles d'aujourd'hui, on ſera plus en état de porter ſur ces matieres un jugement éclairé. C'eſt en partie dans cette vue que je me ſuis plus attaché à rapporter des faits qu'à donner des raiſonnemens. Les exemples peuvent perſuader, les dogmes ne ſont admis que lorſqu'ils partent d'un homme célébre.

Pour juger de l'art que les anciens ont mis dans leurs opérations, il eſt néceſſaire d'être au fait de leurs ordonnances, de leurs armes, & de leurs

usages. Cela compose la premiere partie de ce Cours de Tactique, & lui sert d'introduction. Le lecteur instruit se retracera aisément ce qu'il aura déjà su, & pourra trouver quelques observations qui lui seront peut-être échappées : les autres auront sous les yeux un tableau abrégé qui leur représentera, dans l'ordre des tems, les différentes méthodes des anciens & leur maniere de combattre.

La seconde partie renferme les descriptions de plusieurs batailles, chacune rangée dans la classe de disposition qui lui convient Le récit de chaque action est suivi d'observations, quelquefois de paralleles, & je donne aussi, selon l'occasion, une théorie sur les manœuvres. Si l'on y voit les batailles d'Arbelles, de Leuctres, de Mantinée & de Pharsale, dont les plans ont déjà été donnés, c'est que ces actions étoient plus qu'aucunes autres analogues à mon sujet : d'ailleurs il m'a paru que ce qui en a été dit ne les

rendoit pas avec assez d'exactitude. En les rectifiant je n'ai pas prétendu me les approprier, & je reconnois avec plaisir tout le mérite des auteurs qui nous les ont données, ainsi que l'utilité de leurs travaux.

La troisieme partie traite de la Tactique des Turcs, des Perses, des Mammelucs, & des ordres de combat usités chez ces nations: je rapporte quelques batailles données entre elles, ou entre les Turcs & les Chrétiens; j'y joins des remarques & des éclaircissemens sur les matieres lés plus importantes. J'expose plusieurs dispositions dont Végece n'a point parlé: on verra, dans les exemples que j'y applique, des chefs-d'œuvre d'habileté qui peuvent servir de régle en pareil cas. Les deux derniers chapitres contiennent un examen du coin des anciens, & des observations sur le systême de M. de Folard.

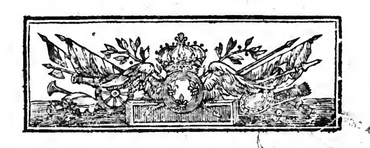
Dans la quatrieme partie j'applique un nouveau systême de Tactique élémentaire aux différentes opérations de

la guerre ; je parle de plusieurs dispositions offensives ou défensives, & autant que les bornes où je me suis renfermé ont pu le permettre, de tous les autres objets de l'art militaire. J'ai tâché de réunir ce qu'il y a de plus utile & de plus intéressant dans l'histoire pour un homme de guerre ; de donner pour chaque occasion des modeles à suivre & des exemples de fautes à éviter ; de montrer enfin l'art dans ses opérations, & d'éclairer les principes par les faits.

Les objets auxquels je me suis le plus attaché sont l'ordonnance & les ordres de batailles : je n'ai pu m'étendre autant sur tous les autres dans un ouvrage que je voulois limiter à deux volumes. Je dois même convenir qu'il y auroit encore bien des observations à faire & des choses à dire sur les deux points qui m'ont le plus occupé. Pour composer un corps complet de science militaire sur le dessein que je crois avoir crayonné, il faudroit embrasser tous les usages des anciens & des mo-

dernes, les expoſer avec tous leurs détails, appliquer à chaque opération pluſieurs exemples différens, mais tendant au même but, les analyſer, & les lier avec le ſyſtème de la campagne, en y joignant des cartes & des plans bien circonſtanciés; détailler le ſervice de la marine comme celui de terre, & montrer les rapports qu'ils peuvent avoir enſemble. Un projet auſſi vaſte ne demanderoit pas moins que le tems & les lumieres de pluſieurs perſonnes, un grand zele & aſſez de loiſir. Cette ſociété ne ſeroit peut-être pas difficile à former dans le nombre des habiles militaires que nous avons aujourd'hui; mais il faudroit entre tous les membres un accord de ſentimens ſur les principes qui doivent faire le fondement de tout l'ouvrage. Ce ſera toujours là le plus grand obſtacle à l'exécution d'un travail auſſi utile & glorieux pour ceux qui l'entreprendroient.

COURS



COURS DE TACTIQUE THEORIQUE ET PRATIQUE.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Des premiers usages pratiqués à la guerre, & de la Tactique des anciens peuples d'Asie.

ARTICLE I.

DÈS que les hommes se furent multipliés, la jalousie, le desir de la vengeance & la cupidité se firent sentir : animé par ces passions, le plus fort voulut opprimer le plus foible, & celui-ci fut obligé de veiller à sa défense. Bientôt des sociétés se formèrent & se soumirent à des chefs que la

force leur fit recevoir, ou qu'elles voulurent bien ſe donner. L'homme, qui étoit né libre, fut aſſervi; mais il vivoit ſans crainte à l'abri des loix. Cependant les mêmes cauſes, qui lui avoient fait ſacrifier ſa liberté, furent auſſi la ſource des diviſions de ſes maîtres. L'ambition voulut franchir les bornes qui la reſſerroient, & tandis que l'autorité maintenoit l'ordre au-dedans, elle employoit ſa puiſſance pour étendre ſon domaine. Ainſi, dès le commencement, la diſcorde ſortit du ſein de la terre, & répandit ſur ſa ſurface le germe éternel de la guerre.

Les premieres armes furent ſimples & groſſières : des bâtons, des maſſues, des pierres lancées à la main. Ces moyens de deſtruction ſe perfectionnèrent par la découverte du fer : on forgea des lances, des javelots, des flèches & des épées : on imagina la fronde; enſuite on apprit à dompter le cheval, le chameau & l'éléphant.

Les peuples, peu nombreux d'abord, étoient errans, vivoient du produit de leurs troupeaux, & habitoient ſous des tentes, comme font encore certains Arabes, & la plus grande partie des Tartares. Les nations s'étant aggrandies, & ayant pris des habitations fixes, les campagnes ſe couvrirent de bourgs & de villages; des villes s'élevèrent qu'on ceignit de murs & de foſſés,

& que les arts embellirent. Les armées, composées de l'élite des citoyens, devinrent alors formidables : elles eurent de longues marches à faire pour se porter vers l'ennemi, & il fallut pourvoir à leur subsistance. On se servit de bêtes de somme, ensuite de chariots, qui portoient les bagages & les provisions. L'homme, maître du cheval, ne l'employa d'abord qu'à cet usage & pour se soulager dans les fatigues; mais lorsqu'il eut réfléchi sur sa vigueur, son agilité, & une certaine ardeur guerriere qu'il lui reconnut, il pensa qu'il augmenteroit sa force, & se donneroit plus d'avantage en combattant dessus; qu'il inspireroit à son ennemi plus de terreur, & le joindroit avec plus de de rapidité. Dès-lors on choisit les meilleurs chevaux pour le combat, & l'on forma de la cavalerie. Cette opinion qu'on avoit prise de l'avantage d'un homme à cheval sur celui qui est à pied, se fondoit sur l'impression que fait tout objet qui nous domine; c'est pourquoi on imagina encore de se monter sur des chameaux, des éléphans & des chariots. Sur les premiers on mettoit deux hommes adossés, armés de fléches & de longues dagues; sur les éléphans, on attachoit des tours qui contenoient des archers ou des lanceurs de javelots. Les chars, sur lesquels on combattoit,

furent dans la ſuite armés de faux tranchantes.

Malgré toutes ces inventions, qui ne pouvoient ſervir que dans de vaſtes plaines, & qu'il étoit aiſé de rendre inutiles, l'infanterie fut toujours la partie principale & la portion la plus nombreuſe des armées. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait eu des peuples dont les forces conſiſtoient en cavalerie; tels ont été les Parthes, les Numides, les Sauromates, les Goths & d'autres barbares venus du nord de l'Aſie ſur le déclin de l'Empire Romain; tels ſont à préſent les Tartares deſcendans des Scythes. Mais on doit conſidérer les uns comme errans dans des pays d'une vaſte étendue, ſans demeures fixes, & toujours prêts à chercher de nouveaux établiſſemens; les autres étoient ſans art & ſans diſcipline. Il faut auſſi convenir que la nature du pays, la forme du gouvernement, & le génie des peuples, influent beaucoup ſur le genre de milice *(a)* & que l'ignorance fait ſouvent conſerver des uſages & des maximes contraires à la vraie ſcience

(a) Les principales forces de la Pologne ſont encore en cavalerie, comme du tems des Sarmates; parce que le pays eſt ouvert, abondant en chevaux, & rempli d'une nobleſſe nombreuſe, qui doit s'aſſembler en cas de beſoin. Il y a peu de

de la guerre; c'est ce qu'on a vu en Europe du tems de sa barbarie. D'ailleurs, les peuples civilisés, & qui ont eu une police militaire, ont toujours gardé une proportion entre la cavalerie & l'infanterie; ils ont fait surtout de cette derniere l'appui & la base de leur puissance.

L'Egypte entretenoit quatre cens mille soldats qu'elle exerçoit avec soin, & quoique sa cavalerie fût réputée admirable, elle en avoit très-peu à proportion. L'armée de Sésostris étoit de six cens mille hommes de pied, de vingt-quatre mille chevaux, & de vingt-sept mille chars armés en guerre. Il y avoit dans celle de Crésus six vingt mille Egyptiens auxiliaires tous infanterie; & dans cette armée, composée de quatre cens vingt mille hommes, on n'en comptoit que soixante mille de cavalerie. Les Perses, dont la discipline, selon ce qu'en a dit Xénophon, devoit égaler celle des Grecs, n'avoient que de l'infanterie. Il est vrai que pour réussir dans le projet que Cyrus avoit formé de conquérir l'Asie, il sentit le besoin d'avoir de la cavalerie;

Isaïe, c. 36. v. 9.

Diodore. Liv. 1.

places fortes, tant à cause que l'Etat est pauvre, que par une raison politique: les Polonois craindroient que leurs Rois ne s'en servissent contre leur liberté.

néanmoins ſur ſoixante & dix mille Perſans, il n'en mit que dix mille à cheval : dans le reſte de ſon armée, au nombre de cent vingt mille hommes, Médes, Arméniens & Arabes, on comptoit ſeulement vingt-ſix mille chevaux. Ce Prince ſe conduiſit en Général habile & éclairé, qui n'eſt point eſclave des vieux uſages, qui ſait les corriger, y renoncer lorſqu'il en trouve de meilleurs, & qui règle ſes diſpoſitions & ſes armes ſur celles des ennemis.

La conduite que tint Cyrus marque une connoiſſance profonde de la guerre pour ſon tems : on y voit des notions juſtes ſur la compoſition & l'ordonnance des troupes, ſur l'arrangement & les proportions des différentes armes. Les Perſes, accoutumés à une vie dure & frugale, à une diſcipline ſévère, & à des exercices fréquens, étoient de très-bons ſoldats : leurs armes & leur maniere de combattre pouvoient convenir au pays qu'ils habitoient ; mais quand il fallut paroître ſur un plus grand théatre, & qu'il fut queſtion de vaincre des peuples nombreux & puiſſans, leur chef comprit auſſi-tôt ce qui leur manquoit. Lorſqu'il arriva en Médie, au ſecours de ſon oncle Cyaxare, & qu'il eut conſidéré que ſes troupes, jointes à celles des Médes, étoient inférieures de plus de moitié aux ennemis,

il jugea que pour réussir il devoit changer les armes des Perses. Ceux-ci ne se servoient que d'arcs & de javelots, ce qui ne les rendoit propres qu'à combattre de loin. Il leur donna des boucliers, des cuirasses, des épées & des haches, afin qu'ils pussent tout d'un coup en venir aux mains, genre de combat qui rend la multitude inutile; il s'appliqua à les bien exercer, & le fit avec tant de succès, qu'il crut pouvoir réduire son ordonnance à douze de hauteur, quoique leur usage fût de se ranger sur vingt-quatre.

Les siècles qui ont précédé celui de ce conquérant ne nous fournissent rien d'instructif sur la guerre. On connoit la puissance des Rois d'Assyrie; on sait les exploits de Ninus & ceux de Sémiramis qui fit bâtir les murs de Babylone. Dans les tems postérieurs on voit les Médes, les Babyloniens se rendre redoutables; mais on n'a aucun détail de leur maniere de combattre jusqu'à la bataille de Thimbrée. C'est par elle qu'on peut juger de la Tactique des Orientaux, connoître leur ordonnance & leurs armes. Les Babyloniens & les Lydiens y étoient rangés sur trente de profondeur; ils n'étoient armés la plûpart que de javelots & n'avoient pour défensive que de légers boucliers. Les Egyptiens formoient des gros

Cyropædie, l. 7.

bataillons quarrés de cent de front sur autant de hauteur ; ils paroissoient être, par leur discipline & leurs armes, ce qu'il y avoit de plus formidable. En effet, ce furent eux qui donnerent à Cyrus le plus d'affaires, comme on le verra dans l'exposé de cette grande action. On en trouve la description dans le tome VI de l'Académie des Belles-Lettres, par M. Freret, & dans l'Histoire ancienne de M. Rollin, tom. II. page 206. Mais ces auteurs, qui n'étoient que savans, en marquant d'après Xénophon la disposition des troupes de l'une & l'autre armée, n'ont pas compris toute la finesse de celles de Cyrus, ni bien expliqué ses manœuvres. J'en donnerai le détail le plus exact, avec les observations nécessaires pour faire sentir les motifs de la conduite de ce grand Capitaine, qui jusqu'ici n'ont point été apperçus.

La disposition des Perses dans cette occasion fut accidentelle. S'étant corrompus aussi-tôt après la mort de Cyrus, ils négligerent ses réglemens, & perdirent l'usage de la discipline qu'il avoit établie ; ils abandonnerent sa Tactique, & reprirent la maniere de se former en gros corps sur une grande profondeur, comme les Babyloniens & les Lydiens qu'ils avoient vaincus. Les peuples de cette partie du monde n'ont

presque point varié dans la forme de leur ordonnance : les Perses d'aujourd'hui combattent encore sur beaucoup d'épaisseur. Les Turcs se rangent par gros bataillons & escadrons ; le grand Seigneur se met communément au centre avec ses troupes d'élite, qui sont les Janissaires & les Spahis de la garde ; le reste se place à droite & à gauche, distingué par nation ou province. Les successeurs de Cyrus observoient la même coutume. Le Roi étoit sur son char, au milieu du corps de bataille, entouré de ses parens & des grands de l'Empire, avec ses gardes à pied & à cheval, nommés *les Immortels (a)*. C'étoient les seules troupes de distinction, entretenues sur pied, & qui fussent bien armées ; les autres étoient levées par les Satrapes dans leur gouvernement, selon le besoin qu'on en avoit. Comme on attendoit toujours que la guerre arrivât, les levées se faisoient à la hâte, & n'étoient composées que de gens sans discipline & sans expérience. Xénophon dit que de son tems les riches & les grands Sei-

(*a*) Hérodote dit qu'ils étoient dix mille, nombre qui ne varioit point. Ce corps avoit été formé sous Cyrus. Quint-Curce parle d'un autre corps de quinze mille, composé de cavalerie & d'infanterie. On les appelloit *Doriphores*, parce qu'ils étoient armés d'une sorte de lance.

gneurs faisoient monter à cheval leurs domestiques, pour tenir lieu des cavaliers qu'ils devoient fournir, & profiter de leur paye. Il ajoute que leur pays étoit ouvert aux ennemis, qui le parcouroient en toute liberté, & que dès qu'ils avoient la guerre, ils étoient obligés d'avoir recours aux Grecs, qu'ils prenoient à leur solde. Après cela faut-il s'étonner qu'une poignée de soldats aguerris leur ait défait des armées immenses; qu'un Cimon, un Agésilas, aient fait trembler ces Princes sur leur trone, & qu'Aléxandre l'ait enfin renversé.

Cyropédie, l. 8.

ARTICLE II.

IL paroît que la méthode de monter des archers sur des chameaux étoit connue bien avant Cyrus. Le principal avantage qu'on en retiroit, étoit de mettre en désordre la cavalerie ennemie par la frayeur que donnoient aux chevaux la vue & l'odeur de ces animaux. Cyrus, avant la bataille de Thimbrée, en forma une troupe de trois cens qui ne lui furent pas inutiles dans le combat. Cependant cette pratique ne dura pas longtems après, & du tems de Xénophon on ne s'en servoit plus que pour porter les bagages.

Quant aux éléphans, ils n'étoient con-

nus avant Aléxandre que dans les Indes & en Afrique. Les premiers qu'eut ce conquérant lui furent donnés par Omphis, autrement Taxile, lorsqu'il vint au-devant de lui pour rechercher son amitié. L'usage s'en répandit bientôt dans toute l'Asie; les successeurs d'Aléxandre en eurent un grand nombre; Pirrhus & les Rois de Macédoine les firent connoître en Gréce, d'où le premier en mena en Italie contre les Romains. Ceux-ci en furent d'abord un peu étonnés; mais dans la suite ils n'en firent pas grand cas, ayant connu l'art de les rendre inutiles.

Arrien. des Indes

Les Asiatiques étoient surtout attachés à l'usage des chariots armés; ils faisoient une partie considérable de la cavalerie, & ce n'est pas sans fondement qu'on a prétendu qu'il n'y en avoit pas d'autre du tems du siége de Troie. Ceux dont on se servoit alors n'avoient que deux roues; ils étoient attelés de deux ou de quatre chevaux de front, d'où viennent les noms de *bigæ* & *quadrigæ* que les Latins leur donnerent. Ils n'étoient montés que par deux hommes, dont l'un combattoit & l'autre conduisoit le char. Le premier étoit ordinairement d'une naissance distinguée & d'une valeur reconnue. Il ne falloit pas moins de courage & d'adresse à celui qui servoit de cocher; c'est pourquoi

l'histoire en fait toujours mention d'une maniere honorable. Tels étoient les chariots de guerre dont il est si souvent parlé dans les livres sacrés & dans Homère. Ceux avec lesquels on alloit disputer le prix de la course dans les jeux publics n'étoient point différens. Les Rois & les personnes considérables n'y envoyoient souvent que leurs Ecuyers ; & cette coutume assez bisarre, de combattre dans les jeux par députés, se voit dès le tems d'Hercule & du siége de Troie.

Iliade, liv. XI.

Par la construction de ces chars, on y étoit couvert jusqu'à la hanche ; on y montoit par une portière pratiquée sur le derrière, & au moyen d'un marche-pied ; la place de l'Ecuyer, sur le devant, étoit faite d'un bois très-épais, en forme de tour ; il y étoit enfoncé jusqu'au coude. Cyrus fit beaucoup de changemens dans leur construction ; il les rendit plus larges, plus forts, & moins sujets à verser ; il fit mettre à chaque extrémité des essieux deux faux longues de trois pieds, l'une disposée horisontalement, l'autre verticalement, pour couper en piéces les hommes & chevaux renversés. On ajouta dans la suite deux longues pointes au bout du timon, pour percer tout ce qui se présentoit, & l'on arma le derrière du chariot de lames tranchantes, pour empêcher qu'on n'y pût monter. Cyrus

voulut aussi que l'Ecuyer fût en état de combattre ainsi que son maître ; ils étoient l'un & l'autre armés à l'épreuve, & les chevaux bien bardés. Il paroît que dès-lors on commença à fabriquer des chars plus grands que de coutume, & qui pouvoient porter plusieurs combattans. Abradate, Prince de la Susiane, en avoit fait faire un à quatre timons, attelé de huit chevaux de front, qu'il voulut monter lui-même. On voit que ceux de Porus étoient très-grands ; ils portoient six hommes, deux qui avoient des boucliers, deux archers disposés de chaque côté, & deux qui conduisoient, mais qui ne laissoient pas de combattre avec des dards lorsqu'on en venoit aux mains.

Cyropédie. l. VI.

Quinte-curce.

Les chariots de guerre ont toujours été regardés en Asie comme la force principale des armées & un appareil capable de jetter la terreur parmi les ennemis. Leur nombre étoit très-considérable avant Cyrus, puisqu'on les comptoit par milliers. On voit que Sésostris, qui n'entretenoit que vingt-quatre mille chevaux, avoit vingt-sept mille chars armés en guerre. Dans une ligue que les Philistins formerent pour faire la guerre à Saül, on comptoit trente mille chariots, & seulement six mille hommes de cheval ; nombre presque incroyable pour ces petits peuples. Les Rois de Syrie, voisins

Samuel. l. 1. c. 3.

Liv. I. des Rois, ch. 10. & ennemis des Juifs, en avoient aussi une très-grande quantité. Les Princes & les généraux avoient coutume de monter sur ces chars & d'y combattre. Cela se voit par les héros de l'Iliade. Achab, Roi d'Israël, fut tué sur son char ; & Darius, à la bataille d'Arbelle, manqua d'être pris sur le sien, dont les chevaux se cabroient & ne pouvoient se débarrasser des monceaux de cadavres dont il étoit entouré *(a)*.

(*a*) Cette multitude de chars qui se voient dans les premiers siècles a donné lieu à Dom Calmet de soupçonner qu'il s'étoit glissé de l'erreur dans les nombres ou dans les termes *. Le Chevalier de Folard en a jugé de même à l'occasion de la bataille de Médaba que Joab livra aux Ammonites & aux Syriens. Il est dit que ceux-ci avoient amené trente-deux mille chars armés en guerre. Plusieurs critiques ont cru, comme Dom Calmet, que les copistes s'étoient trompés, & avoient pris trois pour trente, les deux termes en hébreu se ressemblant beaucoup. Cette conjecture pourroit être vraie, si le même nombre étoit désigné dans tous les passages.

* Voyez son commentaire.

L'opinion de ceux qui ont pensé qu'on avoit pu y comprendre les chariots de bagages, tombe d'elle-même. Il est très-bien marqué que c'étoient des équipages de guerre, & jamais aucun historien ancien ni moderne n'a compris le nombre de bêtes de charge ou de chariots de bagages dans le dénombrement d'une armée. Les Septante ont interprêté tous ces passages à la lettre, & il

Du tems de Cyrus leur nombre étoit diminué de beaucoup. Il n'en avoit à Thimbrée que trois cens divisés en trois corps, Cyropédie. liv. VII.

---

paroît que leur décision doit fixer nos doutes.

Une autre question est de savoir si l'on ne devroit pas entendre de la cavalerie plutôt que des chariots. Il est vrai que le terme hébreu .רכב *Récheb*, en grec *αμαξα*, peut signifier également *currus*, *quadriga*, *equitatio*, *equitatus*, *vehiculum*, mais dans le nombre des passages, il y en a qui désignent trop clairement des chars pour s'y méprendre; d'autres distinguent les chars & les gens de cheval. Il est d'ailleurs constant que dans l'Iliade, par-tout où il est question de cavalerie, il est difficile d'entendre autre chose que des chars. Ici. *Les Troyens ayant repoussé les Grecs dans leurs retranchemens, allument des feux & passent la nuit devant leurs chars...* Là. *Nestor rangeant ses troupes en bataille, place à la tête ses chars avec leurs chevaux......* Ailleurs. *Les Grecs ayant environné leur camp d'une muraille & d'un fossé, y font de larges ouvertures pour faire passer leurs chars.* Soit dans les combats, soit dans les dispositions des troupes, il n'est parlé que de chariots, qui paroissent avoir été la seule cavalerie qui étoit au siége de Troie. On ne peut cependant douter que l'usage de la cavalerie n'ait précédé celui-là, & que l'un & l'autre n'aient été suivis en même tems. Le chapitre XIV de l'Exode parle plusieurs fois des chariots & des gen sde cheval de Pharaon, qui furent engloutis dans la mer rouge. Les livres de Samuel & des Rois en fournissent de même assez de preuves.

dont l'un étoit au front, les deux autres sur les flancs de la bataille. Il n'avoit pu se défaire de l'empire du préjugé, ni résister entierement à l'usage; mais il avoit jugé qu'un plus grand nombre devoit être plus embarassant qu'utile, & qu'il suffisoit de les perfectionner comme il fit. Après lui, on garda toujours à-peu-près les mêmes proportions. Darius n'en avoit que deux cens à Arbelle. Archelaüs, Général de Mithridate, combattant à Chéronée contre Sylla, avec cent mille hommes de pied & dix mille chevaux, n'avoit que quatre-vingt-dix chariots. Si l'on excepte les Carthaginois, qui en envoyerent deux mille contre Agatocle, lorsqu'il descendit en Afrique, on ne voit pas qu'ils aient passé ailleurs le nombre de deux ou trois cens. Quant à la maniere de les ranger, elle n'a pas toujours été la même. Dans les derniers tems on les mettoit sur une ligne au front de la bataille; mais dans les siécles reculés, où il y en avoit une grande quantité, on devoit en jetter une partie sur les aîles, disposés sur plusieurs lignes. On trouve dans l'Iliade * un ordre de bataille dans lequel la cavalerie, c'est-à-dire les chariots, étoit rangée derriere l'infanterie, d'où elle déployoit & étendoit ses aîles de part & d'autre. Dans la plupart des autres occasions, on les voit placés à la

Liv. XI.

tête

tête de l'infanterie. *Agamemnon, parcourant le front de son armée, trouve Nestor qui anime, par son éloquence & ses conseils, ses troupes qu'il mettoit en bataille : il plaçoit à la tête ses escadrons avec leurs chars & leurs chevaux ;* Liv. IV. *derrière il mettoit sa nombreuse infanterie pour les soutenir, & au milieu ce qu'il avoit de moins bons soldats, afin que malgré eux ils fussent obligés de combattre.* Un autre passage nous fait voir les Thraces rangés sur trois lignes, chacun auprès de son chariot ; c'est lorsque Diomède va surprendre Rhésus dans son quartier, le tue & emmene ses chevaux. Ce n'est pas le seul endroit par lequel on connoit que les chars se formoient sur plusieurs rangs : ce qui leve là-dessus toute espèce de doute, c'est que dans les armées où il y en avoit une si grande quantité, il eut fallu des plaines immenses pour les contenir, s'ils n'eussent été rangés que sur une seule ligne.

ARTICLE III.

L'INVENTION des chariots, si commune chez les peuples d'Asie, ne paroît pas avoir été fort du goût des Juifs ; jusqu'au régne de Saül ils n'eurent pas même de la cavalerie, & l'on ne comptoit, dans les grandes forces de Salomon, que douze

1. des Rois. ch. 10. v. 26. mille hommes de cheval & quatorze cens chariots armés. Si l'on examine la constitution militaire de cette nation, on verra qu'aucune autre n'avoit à cet égard de meilleurs réglemens. Tous ceux qui avoient atteint l'âge de vingt ans (c'étoit alors qu'on étoit jugé propre à la guerre) étoient classés & enregîtrés chacun dans sa tribu. Lorsqu'on les assembloit, on les divisoit en compagnies de cinquante & de cent : on joignoit ces compagnies pour faire un corps de mille hommes, qui équivaloit à ce que nous appellons un régiment. Lorsque David se fut fait connoître par la défaite du Philistin, Saül lui donna charge de gens de guerre, ce qui veut dire qu'il le fit centenier; car un peu après il est dit que, pour l'éloigner de lui, il l'établit Capitaine de mille hommes*. Il fit avec cette troupe plusieurs exploits contre les Philistins, se distingua sur tous les autres Capitaines, & acheva de s'acquérir une grande réputation. Du tems des Juges les troupes n'étoient assemblées que lorsqu'il falloit marcher à la guerre; mais dès qu'il y eut des Rois, ceux-ci en prirent à leur solde, qu'ils tenoient toujours sur pied. Les unes étoient réparties dans les villes frontières, d'autres servoient à la garde de leur personne. Leurs armes défensives étoient le bouclier, le caf-

Nombres ch. 1.

1. de Samuel.

* Tribunum super mille viros.

que, & la cuiraſſe de mailles ou à écailles (*a*). Ces armures étoient d'airain ou de fer battu. Ils avoient pour offenſives l'épée & la hallebarde ou pertuiſanne. Cette derniere arme ſervoit à la main & ſe lançoit auſſi quelquefois (*b*). Je lui trouve beaucoup de rapport au *pilum* des Romains, & je ne ſuis point étonné que les Juifs aient ſouvent bravé avec elle la nombreuſe cavalerie de leurs ennemis. Pour ce qui eſt de l'épée, elle étoit très-forte, valoit peut-être autant que celle des Romains, & ils y mettoient la même confiance. Cette arme paroît avoir été la plus générale & la plus commune. Elle portoit auſſi avec elle une idée de terreur plus grande que les autres: c'étoit par le tranchant de l'épée que Dieu ordonnoit de frapper ſes ennemis; l'écriture annonce par-là le carnage & la deſtruction. Cependant tous les peuples anciens n'ont pas ſu également s'en ſervir; les Juifs

I. de Samuel. c. XIII. v. 22.

(*a*) Salomon avoit fait bâtir pluſieurs forteresses qui lui ſervoient d'arſenaux & de magaſins. Il y tenoit ſes chariots armés, & partie de ſa cavalerie. Aza, Roi de Juda, qui vainquit Zara, Roi d'Ethiopie & d'Egypte, avoit fait conſtruire des places fortes, & eu ſoin d'avoir une armée toujours prête à marcher. Chron. Liv. II. c. 9. v. 6. Ch. 14. v. 8.

(*b*) Saül, irrité contre David, lui lança ſa hallebarde. *Tenebatque Saül lanceam, & miſit eam.*

& les Romains ſont ceux qui en ont tiré le plus d'avantages; les modernes ſemblent l'avoir entierement oubliée, & n'en font plus qu'une arme de parade.

Les Juifs n'étoient pas tous armés peſamment; il y avoit parmi eux beaucoup d'archers & de frondeurs: ces derniers ſurtout étoient ſi adroits, & ſi bien exercés qu'ils ne manquoient preſque jamais le but. La nation Juive, comme toutes celles qui ont cherché leur établiſſement les armes à la main, a été très-guerrière; elle avoit pris une partie de ſa police & de ſa diſcipline des Egyptiens, & quoique ceux-ci ne ſoient pas regardés comme un peuple belliqueux, ils avoient cependant une excellente conſtitution militaire.

Juges. c. 20 v. 16.

L'Egypte tenoit ſur pied 400000 hommes (*a*), la fleur de ſes citoyens, préparés aux fatigues de la guerre par une éducation mâle & robuſte, & formés par des exercices fréquens. Comme chacun ſuivoit la profeſſion de ſes peres, celle des armes étoit héréditaire, & les loix de la milice, qui s'inculquoient dès l'enfance, ſe conſervoient aiſément en

Herodote L. II.

(*a*) Ce nombre & celui de l'armée de Séſoſtris paroiſſent peu proportionnés à l'étendue de l'Egypte: il eſt permis d'en douter ainſi que de celui des chars de guerre; mais non de la diſcipline, qui eſt trop bien conſtatée.

vigueur. Après les familles sacerdotales, celles qui étoient destinées aux armes étoient les plus honorées : chaque soldat avoit douze arures *(a)* exemptes d'imposition; il recevoit aussi par jour cinq livres de pain, deux de viande, & une pinte de vin. Il y avoit peu de loix pénales; la discipline se maintenoit plutôt par le motif de l'honneur que par la crainte du châtiment. Celui qui avoit marqué de la lâcheté, ou qui avoit pris la fuite, étoit noté d'infamie, livré à la honte & à ses remords. C'étoit la même chose chez les Hébreux : on ne forçoit point de combattre celui qui ne s'en sentoit pas le courage; les loix éloignoient même de l'armée tous ceux qui pouvoient avoir quelque motif de foiblesse & du regret d'exposer leur vie. Celui qui avoit planté une vigne, bâti une maison, épousé une femme dans l'année, n'étoit point obligé d'aller à la guerre; & lorsqu'on approchoit de l'ennemi, les chefs des bandes demandoient qui étoient ceux qui se sentoient le cœur lâche & timide; ils les renvoyoient, de peur qu'ils ne communiquassent leur frayeur aux autres *(b)*. Deutéronome. c. 20.

(a) Mesure de terre qui revient à un demi-arpent.

(b) *Quis est homo formidolosus & corde pavido?*

Ces maximes étoient très-sages, & le législateur avoit compris qu'un petit nombre de braves étoit préférable à une multitude de gens traînés par force, sans zèle & sans vertu : aussi, dans les réglemens qu'il leur laissa, il fit de ceci la base de la discipline. Il les exhorte à ne point s'étonner du nombre de leurs ennemis, à ne pas craindre leur cavalerie ni leurs chariots, à mettre toute leur confiance dans une valeur intrépide, & dans la protection du Dieu des armées (*a*). Tant qu'ils se conduisirent sur ces principes, ils furent toujours victorieux, & quoiqu'on puisse alléguer qu'ils ont dû souvent leurs succès à une assistance miraculeuse, il est pourtant certain que les moyens qu'ils employoient, étoient du ressort de la prudence humaine, & pouvoient convenir à

vadat & revertatur in domum suam, ne pavore faciat corda fratrum suorum, sicut ipse timore perterritus est.

(*a*) Ce vingtieme chapitre du Deutéronome renferme plusieurs réglemens qui ont rapport à la guerre, & l'on peut en quelque sorte le regarder comme le code militaire des Hébreux. On y regle la maniere dont ils doivent traiter une ville qui se rend par capitulation, celle qui se laisse emporter d'assaut, le partage du butin. On y voit comme ils doivent se conduire dans une bataille, dans un siége; les défenses qui sont faites de dévaster le pays & de couper les arbres fruitiers; précautions si nécessaires à la subsistance d'une armée.

tous les peuples. Lorsque Gédéon choisit trois cens hommes sur toute l'armée, auxquels il fit prendre d'une main des flambeaux cachés dans des vases de terre, & de l'autre une trompette, c'étoit proprement une surprise qu'il jugea devoir mieux réussir à la faveur de cette ruse. Il avoit observé que les Madianites ne faisoient point de garde; il partagea sa troupe en trois bandes, & s'approcha de leur camp à la faveur de la nuit. Le bruit des trompettes & la vue des flambeaux étonnerent les ennemis qui, n'étant point préparés à une attaque inopinée, couroient çà & là dans le plus grand désordre. Le gros de l'armée, qui suivoit immédiatement, profita de cette occasion & les défit entierement. On juge aisément de l'avantage que peut avoir une petite troupe dans une surprise de nuit, surtout contre un ennemi qui a peu d'ordre & de discipline, & principalement si l'on s'aide de quelque stratagême nouveau qui, tout simple qu'il soit, fait toujours impression sur la multitude. L'histoire profane nous en fournit assez d'exemples (*a*).

(*a*) Les Falisques défirent les Romains dans une rencontre, par la frayeur qu'ils leur causerent de cette maniere. Ils étoient vêtus en prêtres, Tite-Live. Dec. I. liv. 7.

Judas Machabée, un des meilleurs Capitaines qu'aient eu les Juifs, se trouvant avec six mille hommes en présence de l'armée d'Antiochus Epiphanès, forte de quarante mille hommes de pied & de sept mille chevaux, commandée par Nicanor & Gorgias, renvoya, selon la coutume, les poltrons & ceux qui étoient dans les cas désignés par la loi. Sa petite armée, après cette réforme, fut réduite à la moitié; ce qui ne l'intimida point. Il apprit que Gorgias étoit parti du camp des Syriens avec cinq mille fantassins & mille chevaux, dans
Liv. 1. des Machab. c. 3 & 4. le dessein de le tourner pendant la nuit & de tomber sur ses derrieres, il profita habilement de cette conjoncture. Après avoir encouragé ses troupes par le souvenir de leurs anciens succès, il les mena aux ennemis qui ne s'attendoient à rien moins qu'à cette visite; il les défit, leur tua trois mille hommes, & s'empara de leur camp. Ce grand avantage ne lui assuroit pas entierement la victoire, il avoit encore à craindre le détachement de Gorgias qui, ne l'ayant pas trouvé dans son camp, le cherchoit dans la montagne où il le croyoit retiré. Judas empêcha ses gens de butiner & de

---

portant des flambeaux & des serpens devant eux, & marchant comme des forcenés.

s'abandonner à la poursuite des fuyards; il les rallia, & retourna sur ses pas à la rencontre de Gorgias. Comme celui-ci eut apperçu du haut de la montagne la fumée qui sortoit de son camp, & vu les Hébreux qui marchoient à lui en ordre de bataille, il comprit ce qui étoit arrivé. La terreur s'empara de ses troupes, qui l'abandonnerent, jetterent leurs armes & s'enfuirent. Judas, sûr alors d'une entiere victoire, retourna dans le camp ennemi, où il trouva un butin immense.

On peut admirer ici la grande capacité du Général Hébreux dans le plan de son entreprise, sa vivacité dans l'exécution, sa présence d'esprit & sa prudence après la premiere victoire, le soin enfin qu'il avoit pris de former sa petite armée à une discipline exacte, ce qui le mit à même d'exécuter avec elle de si grandes choses. Qu'on mette à part l'assistance particuliere de Dieu, qui s'est souvent manifestée sur son peuple, on trouvera que le miracle n'est point nécessaire pour opérer de semblables événemens. On se convaincra que l'adresse, secondée du courage, peut faire réussir dans les conjonctures les plus désespérées, & produire des succès qui paroissent tenir du merveilleux.

Henri IV, avec 2800 hommes d'infan-

terie, & 600 de cavalerie, osa combattre à Arques l'armée du Duc de Mayenne, forte de 25000 hommes de pied & de 8000 chevaux. Ce Prince fit passer dans tous les
Mém. de Sully. t. 1. cœurs son intrépidité; il inspira à ses troupes cette confiance qu'il paroissoit avoir lui-même dans le secours du ciel & dans la justice de sa cause; il joignit à cela une habile disposition, & sut si bien profiter de l'avantage du terrein, que le succès ne trompa point son espérance. On vit dans cette occasion, comme dans la précédente, de quoi est capable une petite armée aguerrie, obéissante, & conduite par un héros. Ce trait d'une audace extraordinaire, téméraire en apparence, n'est pas le seul qui se trouve dans la vie de ce grand Prince. Son histoire remplie de faits semblables, comme celle des Machabées, pourroit paroître tout aussi miraculeuse aux yeux de ceux qui ne jugent de la possibilité des entreprises que par la proportion des forces, & qui ignorent ce que peut en certaines conjonctures une confiance éclairée, animée par la gloire & forcée par la nécessité.

On a vu précédemment que les Juifs avoient pris une partie de leur discipline & de leurs institutions des Egyptiens; elles ressembloient aussi dans plusieurs choses à celles des Perses, & ceux-ci se rappro-

choient beaucoup des Grecs. Cyrus s'étoit fait instruire de leurs maximes, & sur les notions qu'il en prit, il perfectionna sa Tactique & son corps militaire.

Les armées des Hébreux ont toujours été divisées du tems des Juges, sous les Rois ou sous les Pontifes, en corps de mille hommes; ceux-ci l'étoient en deux parties de cinq cens chacune; ce qui ressembloit à la *pentacosiarchie* de la phalange Grecque, & se trouve en effet exprimé par le même terme dans la Vulgate. Ces corps étoient divisés en centuries, & les centuries en décuries (*a*). Dans les troupes de Cyrus, les compagnies étoient de cent, divisées en quatre escouades, chacune de vingt-quatre, non compris le chef: On joignoit dix compagnies pour faire un corps de mille hommes. Dans le nouvel ordre de bataille qu'il leur donna, l'escouade formoit deux files,

Machabées. liv. I. c. 3. v. 6.

(*a*) Cette division se fit du tems de Moïse, par le conseil de Jéthro son beau-pere. Les fonctions des chefs de ces différentes troupes étoient de les mener à la guerre, de les juger, & de maintenir la police parmi le peuple. Lorsqu'ils furent établis dans la terre de Canaan, il y eut à cet égard des changemens : on institua des Juges qui ne sortoient pas des villes; mais l'ordonnance & la constitution militaire subsisterent toujours sur le même pied.

Exodes c. 18.

à la tête desquelles étoit celui qui la commandoit : ainsi la compagnie en formoit huit, & la *chiliarchie*, ou corps de mille hommes, quatre-vingt. Il est dit que dix de ces corps étoient réunis sous un chef ; d'où il résulte que Cyrus avoit formé une sorte de phalange de dix mille hommes, divisée & subdivisée avec autant d'art que la phalange Grecque, & susceptible des mêmes évolutions.

Cyrop. liv. 6.

L'armement des Hébreux étoit supérieur à celui des Egyptiens. Ceux-ci avoient de grands boucliers qui les couvroient de la tête aux pieds, (ce qui étoit embarrassant) des piques fort longues, & des épées courtes & très-larges. L'extrême profondeur de leur ordre les rendoit impénétrables, surtout dans un tems où l'on ne se servoit point dans les batailles de machines à lancer de gros traits ; mais ces lourdes masses ne pouvoient servir que dans les plaines. Elles étoient aussi aisément enveloppées, harcelées par la cavalerie, & accablées par les gens de traits. Crésus ne put jamais obtenir d'eux de se ranger sur une moindre hauteur pour faire un plus grand front : ils persisterent dans leur méthode à laquelle ils étoient accoutumés.

CHAPITRE SECOND.

De l'ordonnance & de la discipline des Grecs.

ARTICLE I.

JE viens de parler de l'ordonnance, de la discipline & des usages des peuples d'Asie : il est tems de faire connoître les Grecs qui les ont surpassés, & qui de tous les anciens, jusqu'aux Romains, ont porté le plus loin la science de la guerre. Le siége de Troie est la premiere époque qu'on ait de leur Tactique. On voit qu'ils combattoient dès-lors sur les mêmes principes qu'ils ont suivis dans les siecles postérieurs. La disposition de leurs phalanges, leurs armes offensives & défensives, leurs manœuvres, leurs maximes, la forme de leurs camps, leur maniere de se retrancher, enfin toutes leurs pratiques militaires ont été décrites par Homère avec une netteté, une précision & une sagacité qui prouvent la justesse de son jugement & une grande connoissance de la guerre ; c'est peut-être ce qui n'est point

arrivé depuis à aucun poëte ni à aucun écrivain, avec le seul secours de la théorie. Il falloit que les Grecs, avant la guerre de Troie, fussent déja très-habiles dans l'art militaire : l'Iliade fait connoître l'ordre, la composition, & même les divisions de leur infanterie. Achille avoit amené avec lui deux mille cinq cens Thessaliens, divisés en cinq troupes, qui avoient chacune leur chef : Patrocle les range en bataille, attaque les Troiens, & les repousse jusque sous leurs murs. Dans les avis que Nestor donne à Agamemnon, il lui conseille *de séparer ses soldats mêlés sans distinction de pays & de nation, d'en former des troupes différentes, & de régler leurs rangs & leurs postes pour que*
Iliade. liv. II. *chaque peuple, chaque tribu combatte ensemble.* Sa raison est, *que des amis, des parens, & des compatriotes doivent se soutenir avec plus de zèle & de courage, & que chaque peuple, formant sa troupe particuliere, ne partage point avec d'autres la gloire ou la honte de ses manœuvres.* C'est aussi un moyen qu'il donne à Agamemnon, *pour distinguer le plus habile chef, le soldat le plus intrépide, le corps le mieux aguerri & le mieux discipliné.* Dans une autre occasion, Nestor ordonnant son
Liv. IV. infanterie pour le combat, mettoit dans le milieu ce qu'il avoit de moins bons soldats, afin qu'ils fussent encouragés par l'exemple

des premiers, & forcés malgré eux de combattre par ceux qui les suivoient. On peut juger de là si les Grecs avoient dès-lors des idées justes d'une bonne ordonnance. Nous qui pensions être fort savans, il n'y a pas quinze ans que nous avons adopté cette maxime.

Leur discipline ne paroît pas moins admirable. Homère nous fait connoître combien elle étoit différente de celle des Troiens & des autres Asiatiques qui étoient venus à leur secours. Voici ce qu'il en dit. *Quand toutes ces différentes nations furent en bataille, chacune sous leurs chefs, les Troyens s'avancerent avec un bruit perçant & confus, comme des oiseaux, & tels que les grues sous la voute du ciel .... mais les Grecs, pleins* Liv. III. *d'une fureur martiale, marchoient dans un profond silence, résolus de se soutenir les uns les autres, & de combattre sans lâcher le pied.* Dans un autre endroit. *On voyoit s'avancer les nombreuses phalanges des Grecs qui marchoient au combat; elles avoient chacune à leur tête leurs chefs qu'elles suivoient avec crainte, & dans un profond silence, pour entendre & exécuter leurs ordres plus promptement; vous eussiez dit que Jupiter avoit ôté la voix à toute cette multitude.... les armes jettoient un éclat que l'œil ne pouvoit soutenir.* Quelle plus grande preuve de discipline que ce silence

& cette propreté! elle ne brille pas moins dans les combats, par la facilité de rallier les troupes rompues, de les ramener à la charge, & de leur faire exécuter les mouvemens que la prudence & l'habileté des chefs leur suggérent. Lorsqu'il est question de se retrancher, Nestor propose de fermer le camp d'une bonne muraille, flanquée de tours fort élevées, pour mettre à l'abri les vaisseaux & les troupes; de faire d'espace en espace des portes pour faire passer les chars; de l'environner d'un fossé large & profond, garni de palissades, afin de se rassurer contre les sorties des ennemis, & de mettre les quartiers en sûreté. Après un combat où ils sont maltraités, il ordonne pour la garde des détachemens de cent hommes, commandés par des chefs vigilans, qui doivent se placer entre le fosé & la muraille, pendant que les vieux Capitaines vont tenir conseil. Après un avantage remporté, il ne veut pas que le soldat s'arrête à dépouiller les morts, mais qu'il continue à presser l'ennemi jusqu'à ce que sa défaite soit complette.

Liv. VII.

Liv. IV.

Le poëme de l'Iliade est rempli de pareils témoignages de l'excellente discipline des Grecs, & de leur habileté dans la guerre. Dès-lors ils avoient les mêmes armes défensives qu'ils ont eu depuis, le casque,

casque, la cuirasse, les gréves, le bouclier (*a*): les offensives étoient des javelots à lancer, des fléches, des piques & des épées. Dès-lors l'infanterie étoit divisée en pesamment armés, & en armés à la légere. Le combat commençoit par les armes de jet; on se joignoit ensuite avec la pique & l'épée. Les piques n'étoient point aussi longues qu'elles ont été depuis; mais elles étoient plus fortes, & servoient également au jet & à la main : tous les chefs en étoient armés, & c'étoit le genre de combat le plus honorable (*b*). Diomède reproche à Pâris, qui l'avoit blessé d'un coup de fléche, qu'il ne Liv. XI.

(*a*) Les boucliers étoient de cuir de bœuf. Ménélas en avoit un de sept cuirs, couvert d'une lame de fer. Les cuirasses étoient maillées ou à écailles; celles de lin étoient fort en usage : ils portoient aussi dessous un plastron de fer ou d'airain. Bien des siécles après on se servoit encore de ces cuirasses : Aléxandre en portoit une de la même sorte, & Iphicrate en fit prendre aux Athéniens.

(*b*) Cette arme, dont j'ai parlé dans mes *Essais*, ne se lançoit pas de fort loin, non plus que le *Pilum* des Romains; il paroît même, par quelques endroits de l'Iliade & de l'Enéïde, qu'elle devoit se retenir au moyen d'une couroie de cuir attachée au bras ou à la main. La lance, dont les Maures de Fez & de Maroc se servent encore à cheval, se retient par le même moyen.

fait que séduire des femmes, & se battre de loin comme les lâches.

On vient de voir ce qu'étoit déja la milice des Grecs dans ces tems éloignés; elle ne dégénéra point dans ceux qui suivirent. Tous les Etats de la Gréce étoient alors gouvernés par des Rois; dans la suite ils en secouerent le joug, & se formerent en république. Ce changement de gouvernement n'apporta aucune altération à leurs principes; au contraire, le desir de la liberté & l'amour de la patrie se joignant à leur inclination guerriere, en firent des soldats invincibles : leurs jalousies & leurs divisions exciterent entr'eux une vive émulation qui ne contribua pas peu à entretenir leur valeur. Dans les premieres guerres qu'ils se firent, les opérations étoient vives & courtes; ce n'étoit proprement que des incursions : les armées ne se composoient que de citoyens qui marchoient à leurs dépens, ou de quelques troupes auxiliaires fournies par les voisins. Ils abandonnerent l'usage des chars qu'on leur voit pendant la guerre de Troie, & il paroît qu'ils se réduisirent à combattre tout à fait à pied. Comme tous ces petits Etats étoient également pauvres, & leurs forces à-peu-près équivalentes, ils ne penserent point à prendre de la cavalerie; du moins en eurent-ils si peu, & si

mauvaise, qu'elle étoit comptée pour rien. Les Athéniens n'en avoient point à Marathon; il semble qu'il y en ait eu quelque peu à la bataille de Platée, & ce ne fut que depuis cette journée qu'ils commencerent à s'en servir. L'expérience & les guerres qu'ils eurent hors de chez eux, leur firent sentir la nécessité de cette arme, dans laquelle ils ne tarderent pas à se perfectionner.

Les principales républiques, comme Athénes & Lacédémone, s'étant aggrandies, les guerres devinrent plus longues, & se firent dans des pays plus éloignés; il fallut tenir les troupes long-tems sur pied, ce qui ne pouvoit se faire sans pourvoir à leur solde. Les peuples sujets ou alliés étoient taxés à un contingent en hommes ou en argent, & l'on soudoya aussi des corps d'étrangers. Quant aux citoyens, ils étoient classés à Athénes dès l'âge de dix-huit ans, & dressés aux exercices militaires; à vingt ans on recevoit leur serment, & ils étoient obligés de servir à l'armée, lorsque le sort étoit tombé sur eux pour être enrôlés; à quarante-cinq ils étoient exempts du service, à moins que par des circonstances extraordinaires personne ne fût dispensé de prendre les armes. Tous les citoyens à Sparte vivoient en commun; l'austérité de leurs

mœurs, leur éducation, la vie dure & frugale à laquelle ils étoient habitués, contribuoient à leur former un corps robuste, & les préparoit à soutenir gaiement les fatigues de la guerre. C'avoit été l'objet des loix de Lycurgue, & d'en faire des soldats intrépides : aussi de tous les Grecs étoient-ils ceux qui suivoient la discipline la plus févere & la plus exacte. La force de ce petit Etat, où l'on comptoit à peine neuf mille citoyens, n'étoit fondée que sur la vigueur de sa constitution. Tant qu'elle se maintint, ils partagerent avec Athénes l'empire de la Gréce ; ils y donnerent même seuls des loix pendant quelque tems, & étendirent au-dehors leur domination. Les autres républiques ne jouerent point un rôle aussi brillant que Sparte & Athénes ; elles se contentoient de combattre pour leur liberté, en s'unissant tantôt à l'une & tantôt à l'autre, pour tenir la balance entre ces deux rivales, ou bien en formant des ligues entr'elles pour réprimer leur ambition. Quoiqu'elles n'eussent pas les mêmes réglemens, le zele de la patrie y animoit les courages, & lorsqu'elles eurent à leur tête des chefs habiles, elles sortirent de leur foiblesse, & parurent avec éclat. C'est ainsi que Thébes dut sa liberté & sa puissance à la sagesse & à la grande capacité d'Epaminondas ; mais

sa gloire ne dura qu'un moment, & disparut avec ce grand homme.

J'AI dit que les Grecs avoient été longtems sans cavaletie. Lorsqu'ils s'appliquerent à en former, ils n'en eurent d'abord que très-peu. Après la bataille de Platée, où malgré l'avantage qu'ils y remporterent, ils avoient beaucoup souffert de la nombreuse cavalerie des Perses, il fut résolu dans la premiere assemblée générale, que pour leur faire la guerre, il seroit levé sur toute la Gréce dix mille hommes de pied, mille chevaux, & cent voiles. La cavalerie composoit ainsi la onzieme partie de l'armée. A la bataille de Mantinée, l'armée des Lacédémoniens & de leurs alliés étoit de vingt mille hommes de pied & de deux mille chevaux; celle des Thébains à-peu-près de même. A Leuctres, ceux-ci en avoient encore moins, sur huit mille hommes il n'y avoit que cinq cens chevaux. Cette quantité suffisoit pour un pays tel que la Gréce; on y suppléoit d'ailleurs par un grand nombre d'armés à la légere, dont l'entretien étoit bien moins couteux.

Lorsqu'Alexandre eut formé le projet de porter la guerre en Asie, il y passa à la tête de trente-cinq mille hommes, dont cinq mille de cavalerie: à la journée d'Arbelles,

il avoit quarante mille hommes d'infanterie, & ſept mille chevaux : la proportion étoit donc alors d'un ſixieme ou d'un ſeptieme, & ſe conſerva quelque tems ſur ce pied ſous ſes ſucceſſeurs (*a*). Alexandre avoit ſenti le

---

(*a*) Tous ceux qui ont voulu fixer la proportion de la cavalerie à l'infanterie, ſont convenus qu'elle avoit ſes diſtinctions, eu égard à la nature du pays où ſe faiſoit la guerre, & au genre d'ennemis qu'on avoit à combattre. Le Duc de Rohan * compoſe ſon armée d'un quart de cavalerie dans le pays ouvert, & d'un ſixieme dans le pays ſerré. Cependant, comme la nature du terrein varie communément, il me paroît que la proportion établie par Alexandre eſt la meilleure, & qu'on ne peut l'augmenter ſans trop affoiblir le corps de l'infanterie, ſur lequel roulent les principales opérations & les plus meurtrieres. La ſeule augmentation que je voudrois faire, ſeroit en cavalerie légere, au cas que le pays fût entierement ouvert, & dénué de places fortes comme la Pologne. Il faut obſerver que chez les peuples qui ont une nombreuſe cavalerie, tels que les Turcs, les Polonois, les Maures, ce n'eſt que de la cavalerie légere contre laquelle il eſt inutile d'augmenter le nombre des cuiraſſiers, qui ne doivent pas être employés à battre la campagne, mais réſervés pour les grandes occaſions. Alexandre, dans le cours de ſes expéditions en Aſie, ne fit d'augmentation que dans ſa cavalerie légere qu'il tira des pays qu'il avoit ſubjugués : ſes ſucceſſeurs en eurent auſſi beaucoup de cette eſpece.

* Traité de la guerre, c. II.

besoin d'avoir un bon corps de cavalerie; il s'y appliqua avec soin, & n'en prit pas moins de former de la cavalerie légere, qu'il tira en partie des peuples voisins de la Macédoine, comme les Thraces & les Péoniens; il leva encore dans la suite des Scythes & des Dahes.

Comme il y avoit deux sortes d'infanterie, l'une pesante, l'autre légere, les Grecs eurent aussi plusieurs especes de cavalerie. Celle qu'ils appelloient *Cataphracte* étoit armee de pied en cap, & les chevaux bardes: on reconnut bientôt qu'elle étoit trop pesante, & l'on en fit peu d'usage La cavalerie, appellée proprement *la Grecque*, & qui servit de modéle aux Romains, avoit les chevaux sans bardes; l'armure du cavalier etoit une cotte de mailles, le casque de fer, des bottines, & le bouclier passé au bras gauche; les armes offensives étoient la lance, & une large épée suspendue à sa bandouliere. Polybe. liv. XI.

La cavalerie légere la plus estimée étoit celle qu'on appelloit les Tarentins; elle faisoit ses attaques en caracolant, & voltigeant autour de l'ennemi: le cavalier étoit armé de javelots qu'il lançoit; il chargeoit ensuite avec l'épée ou la hache d'armes; quelquefois avec un javelot qu'il tenoit en réserve: il y avoit aussi des archers à cheval

dont on faisoit beaucoup de cas, parce qu'ils commençoient à harceler l'ennemi de très-loin, l'enveloppoient, le mettoient en desordre, & préparoient l'attaque des escadrons de cuirassiers. Aléxandre, qui avoit dans son armée de toutes les especes de cavaleries, tira de celle-ci de très grands services. Il n'avoit pas négligé non plus de prendre à sa solde des Thessaliens qui passoient pour les meilleurs cavaliers de toute la Gréce; leurs chevaux étoient admirables, & leurs escadrons réunissoient la force nécessaire pour le choc, à la légéreté. Leur réputation étoit si bien établie, que tous les états de la Gréce recherchoient à l'envi leur alliance, pour en tirer un secours aussi utile.

Epaminondas, quoi qu'il eut formé avec soin un corps de cavalerie Thébaine, crut que pour s'assurer d'heureux succès, il devoit y joindre encore de la cavalerie Thessalienne.

Elien & Arrien indiquent la maniere dont se formoient les escadrons. Les Scythes & les Thraces faisoient les leurs en coin; les Thessaliens en lozange; les Perses, les Siciliens, & la plupart des Grecs, les ordonnoient en carré *(a)*. Selon Arrien, la meil-

---

(a) Elien nous a régalés des différentes manieres

leure proportion du carré étoit celle qui contenoit en étendue la moitié plus de monde qu'en hauteur, comme huit sur quatre, douze sur six, &c. parce que comptant la longueur du cheval double de sa largeur, la forme de l'escadron devoit représenter un carré parfait. D'autres cependant comptoient la longueur du cheval triple de sa largeur, & pour lors le front de l'escadron devoit être triple de sa hauteur, pour qu'il formât un carré. De ces différentes ordonnances, Arrien estime davantage la derniere comme la plus simple, la plus propre pour l'égalité des rangs & des files à charger en bon ordre, & la plus facile pour le ralliement. De très-savans militaires ont été per-

Elien. c. 12.

---

d'ordonner les escadrons en lozange. Les uns étoient à rangs & à files, d'autres sans rangs ni files, ou bien ils avoient des rangs sans files, ou des files sans rangs. Le commandant se plaçoit à la pointe de l'angle de la tête ; les angles de droite & de gauche étoient fermés par deux officiers nommés *garde-flancs;* celui de la queue par un de *serre-files.* Le coin étoit la moitié du lozange, & se formoit de même. L'avantage, qu'on croyoit trouver dans cette ordonnance, étoit qu'un escadron ne couroit pas risque d'être pris en flanc ou par derriere, & pouvoit faire tête de tous côtés sans caracoler. Elien fait remonter son origine au-delà de Jason, époux de Médée, qui la perfectionna ; d'autres l'en ont cru l'inventeur.

ſuadés que les autres n'etoient que des évolutions d'exercice, qui n'ont jamais été pratiquées à la guerre ; cependant le nouveau traducteur de la milice des Grecs a cru prouver inconteſtablement le contraire. Ce n'eſt point encore ici le lieu d'entrer dans un examen qui ſeroit trop long : je ſuſpends mon jugement juſqu'à la fin de cette ouvrage, où je rapporterai ce qui me paroît le plus probable ſur ce ſujet.

Quoi qu'il en ſoit de la maniere dont ſe formoient les eſcadrons, en rhombe, en coin, ou en carré, on y recherchoit les propriétés de la force, de la légéreté, & de la vîteſſe dans les manœuvres (a). Le nombre des cavaliers dont ils etoient compoſés a pu varier ſelon les occaſions, cependant la force ordinaire de l'eſcadron étoit de cent vingt-huit maîtres ; c'eſt ce qu'Arrien appelle l'*épilarchie*, compoſée de deux compagnies ou îles, dont le chef ſe nommoit *Ilarque.* Un eſcadron carré étoit donc de ſeize de front ſur huit de hauteur, ou bien de vingt-quatre ſur douze ; mais ſi l'on en excepte les Lacédémoniens qui s'entendirent toujours très-mal à la cavalerie, on

(a) On ne trouvoit pas ces propriétés dans ceux des Perſes ; ils ſe rangeoient, à ce que dit Polyen *, ſur cent de front & huit de hauteur.

* Liv. 17.

ne portoit jamais la hauteur des escadrons au-dessus de huit, & l'on avoit soin de garder entre eux des intervalles presque égaux à leur front: souvent même les huit rangs ne chargeoient pas tous ensemble; les quatre premiers se détachoient pour choquer, & s'ils étoient rompus, ils se retiroient par les intervalles pour se rallier, tandis que les autres chargeoient à leur tour. La cavalerie légere se plaçoit en avant de celle qui formoit la ligne, ou sur les aîles. On entremêloit aussi souvent avec les escadrons, des pelotons d'armés à la légere, lestes & bien dressés à ce genre de combat; méthode qui a été suivie par les plus grands capitaines, & toujours avec succès.

Pour ce qui est du poste qu'on donnoit à la cavalerie dans les batailles, tous ceux qui ont su en faire un bon usage la plaçoient sur les aîles, à moins que la situation du terrein ou quelques circonstances particulieres n'exigeassent une autre disposition. Comme dans les premiers tems on formoit sur le front des lignes de chariots de guerre qui tenoient lieu de cavalerie, on a cru qu'après que les Grecs eurent quitté cet usage, & pris de la vraie cavalerie, ils n'avoient pu se défaire entierement de l'habitude de la mettre devant l'infanterie (*a*). Cette con-

(*a*) C'est le sentiment du traducteur d'Elien. dans sa savante dissertation sur la milice des Grecs.

jecture est fondée sur la disposition de celle des Lacédémoniens à Leuctres. Soit que ce fût l'effet de la coutume, ou de l'ignorance de Cléombrote, peut-être de la situation du terrein, on ne pouvoit rien faire de plus mauvais. Epaminondas disposa cependant la sienne de même; mais il lui connoissoit tant de superiorité sur celle de Lacédémone, qu'il ne couroit aucun risque; & quand elle auroit été repoussée, l'éloignement où étoit la phalange, & la manœuvre qu'elle faisoit pendant ce tems, l'eussent garantie d'en être incommodée. C'est ce qu'on verra dans le plan que je donne de cette fameuse journée.

ARTICLE II.

QUOIQUE la cavalerie soit une partie essentielle de l'armée, l'infanterie en est la base & la force. Il est possible de faire la guerre avec de l'infanterie seule, bien dressée & bien conduite; parce qu'un chef intelligent choisira ses positions, prendra son tems pour former ses entreprises, & ne la faire combattre que dans des circonstances qui lui seront favorables; mais une armée où il n'y auroit que de la cavalerie, n'exécuteroit jamais de grandes choses; ses opé-

rations feroient bornées à des incurfions, à moins qu'elle n'eût affaire à des peuples fans art & fans difcipline. Depuis que les Grecs eurent abandonné l'ufage des chars à la guerre, ils n'eurent pendant longtems que de l'infanterie, & s'y rendirent très-habiles. Leur maniere de fe former étoit en phalange : par ce terme on entendoit un grand corps d'infanterie mis en bataille fur un grand front & beaucoup d'épaiffeur, dont les différentes parties, unies & condenfées, ne paroiffoient faire qu'un tout, & devoient fuivre le même mouvement. Cette ordonnance étoit la plus générale, celle qui a dû être la premiere imaginée, & qui étoit fuivie par les peuples de l'Afie, de l'Afrique, & les barbares de l'Europe. Polyen * rapporte fon origine à Pan, Général de l'armée de Bacchus, qui l'imagina, & lui donna le nom de *phalange*; il ajoute qu'il y établit une corne droite & une corne gauche, ce qui a donné lieu de le repréfenter cornu. Sans fe perdre dans les ténébres de la fable, il eft aifé de juger que cette difpofition doit fe rapporter à la plus haute antiquité, & qu'elle étoit établie chez les Grecs avant le fiécle d'Homère : ils la perfectionnerent depuis, & la compoferent avec beaucoup plus d'art qu'acune autre nation.

* Ch. I.

Il étoit d'ufage d'appeller *phalange* le

corps de bataille où étoit l'infanterie pesante : cependant, comme dans les armées composées de plusieurs peuples alliés, chacun formoit un corps séparé, c'étoit autant de phalanges particulieres comprises dans l'ordonnance générale ; ainsi, à la bataille de Mantinée, les Athéniens, les Lacédémoniens, les Eléens, les Arcadiens formoient chacun leur phalange. Ce mot s'employoit donc également pour exprimer l'ordre entier du corps de bataille, ou bien une de ses parties. Chaque nation ordonnoit aussi sa phalange à sa maniere, & manœuvroit relativement à sa composition. Nous savons, par Xénophon *(a)* & Thucydide, que l'infanterie de Sparte étoit divisée en corps de quatre à cinq cens hommes ; chaque corps étoit commandé par un *Polémarque*, qui avoit sous lui quatre *Locaques* ou Capitaines ; la compagnie étoit divisée en deux parties, ayant chacune leur chef, & celles-ci en pelotons ou escouades. La réunion de plusieurs de ces corps, mis en bataille l'un à côté de l'autre, formoit la pha-

---

(*a*) Xénophon dit que toute l'infanterie de Sparte étoit divisée en six corps égaux qui, selon lui, étoient de 400. Thucydide les fait de 500. Il n'est pas douteux que leur nombre & leur force ont varié suivant les occasions.

lange, & chacun d'eux, ou deux ensemble, une section. A Athènes, où il y avoit dix tribus, chacune fournissoit une bande ou régiment qui, étant rassemblés, composoient leur phalange. Jusqu'ici on n'entendoit par ce mot que la disposition ordinaire de l'infanterie pesante dans les combats: pour en recevoir le nom, il falloit qu'elle fût mise en ligne, & comprise dans l'ordre de bataille; elle le conservoit ensuite dans les manœuvres qui dépendoient de ce premier arrangement.

Philippe, Roi de Macédoine, ayant formé le dessein d'avoir une bonne infanterie, leva un corps de six mille Macédoniens, auxquels il fit prendre le nom de *phalange*. Cette dénomination affectée à un corps de troupes toujours sur pied, & qui n'appartenoit qu'à son ordonnance, a fait croire mal-à-propos qu'il en avoit été l'inventeur. Philippe ne fit que suivre les principes des Grecs & leur système de Tactique, qu'il s'appliqua à perfectionner; il y réussit par la sévérité des loix & l'éclat des récompenses qu'il établit, par la pratique constante des exercices, & la bonté des armes qu'il leur fournit. Cet établissement fut l'époque de sa gloire & de la grandeur de la Macédoine. Dans la suite ce corps fut augmenté par Aléxandre, & retint toujours par

excellence le nom de *phalange Macédonienne*, qui le diſtinguoit des autres troupes qui compoſoient ſon armée.

Elien & Arrien nous ont donné la compoſition de la phalange ſur le pied de 16384 hommes, nombre qui peut ſe diviſer juſqu'à l'unité. Voici la maniere dont ils la formoient. On dreſſoit d'abord la file de ſeize hommes; elle étoit diviſée en *Protoſtates* & en *Epiſtates*; c'eſt-à-dire, en premiers & ſeconds, de ſorte que le chef de file s'appelloit *Protoſtate*, celui qui le ſuivoit, *Epiſtates*; le troiſieme, *Protoſtates*; le quatrieme *Epiſtates*, ainſi juſqu'au dernier. Les *Protoſtates* & *Epiſtates* étoient rangés alternativement entre le chef de file appellé auſſi *Lochagos*, & le ſerrefile *Ouragos*, qui étoient deux hommes d'élite. La file ſe diviſoit encore en deux parties appellées *dimèries*, & chaque *dimèrie* en deux *énomoties*. Le ſoldat de la tête de chacune de ces diviſions & ſousdiviſions en étoit le chef: ainſi, il y avoit chef de file, chef de demi-file, & chef de quart de file. Deux files jointes enſemble faiſoient une *dilochie*, dont le chef ſe nommoit *dilochite*. Cette troupe

Tactique d'Elien. c. 7.

étoit de . . . . 32 hommes.
Deux dilochies une tétrarchie. 64
Deux tétrarchies une taxiarchie, dont le chef *taxiarque*.. 128

Deux

Deux taxiarchies, la syntagme composée de seize files . . 256 hommes.

Cette troupe étoit exactement carrée, puisqu'elle avoit seize hommes de front sur autant de hauteur. Chaque syntagme avoit cinq surnuméraires qui n'entroient point dans les rangs; savoir, un trompette, un porte-enseigne, un fourier, un hérault pour faire les commandemens, & un serrefile extraordinaire, qui étoit un officier.

Deux syntagmes formoient la pentacosiarchie 512

Deux pentacosiarchies une chiliarchie, dont le chef *Chiliarque* . . 1024

Deux chiliarchies une mérarchie, dont le chef *Téléarque* 2048

Deux mérarchies une phalangarchie, dont le chef *Phalangarque* . . . 4096

Cette partie étoit le quart de la phalange, & s'appelloit *phalange simple*, ou également *phalange*. Il est souvent parlé dans l'histoire d'Aléxandre des phalanges de Cœnus, de Cratère, de Perdiccas, de Méléagre : cela signifioit des quarts ou sections de la phalange totale, dont ces Généraux étoient les chefs.

Deux phalanges simples composoient la diphalangarchie, appellée autrement *aîle* ou *corne*, qui étoit la moitié de l'infanterie pesante . . 8192

Les deux cornes ou diphalangarchie formoient la tétraphalangarchie, qui veut dire un corps composé de quatre phalanges simples ou sections 16384

La phalange totale contenoit ainsi deux aîles, 4 phalanges ou grandes sections, 8 mérarchies, 16 chiliarchies, 32 pentacosiarchies, 64 syntagmes, 128 taxiarchies, 256 tétrarchies, 512 dilochies, & 1024 files.

L'intervalle, qui étoit entre les deux aîles, s'appelloit *la bouche de la phalange*: il devoit y avoir aussi une séparation entre les phalanges simples: quoiqu'il n'en soit parlé nulle part, on ne peut en douter, à cause du besoin qu'on en avoit pour le passage des armés à la légere. Quelques petits que fussent ces intervalles, ils s'aggrandissoient en faisant resserrer les piquiers sur la droite & sur la gauche: cela étoit aisé, parce que chaque soldat tenoit en bataille plus de terrein que lorsqu'il baissoit les piques pour charger. Au moyen de l'art qu'on avoit mis dans la composition des files, on pouvoit dans un moment augmenter ou diminuer le front de la phalange, ce qui se faisoit par différentes manœuvres. Pour doubler la hauteur, on faisoit entrer les files paires dans les impaires, ou bien on leur en fai-

ſoit prendre la tête ou la queue. Si au contraire, on vouloit diminuer la hauteur de moitié, les ſecondes demi-files ou diméries venoient ſe placer à côté des premieres, autrement on faiſoit entrer les *Epiſtates*, qui étoient les ſoldats pairs de chaque file, dans les rangs des *Protoſtates*, qui étoient les impairs. On peut voir dans Elien toutes les manœuvres dont la phalange étoit ſuſceptible. L'excellente traduction qu'en a fait M. de Buſſi, met tout le monde à portée de s'inſtruire à fond ſur cette matiere.

Au nombre de 16384 peſamment armés, que les Tacticiens avoient fixé comme le plus convenable, ils joignoient un tiers d'armés à la légere ; ſavoir, 8192, & la moitié de ceux-ci pour la cavalerie, 4096, diviſés en 64 îles ou compagnies de 64 maîtres chacune. C'étoit la proportion la plus juſte qu'ils crurent devoir établir pour un corps d'armée, entre la groſſe infanterie, les armés à la légere, & la cavalerie. Mais jamais aucune puiſſance de la Gréce n'a été ſeule en état de mettre ſur pied de ſi grandes forces. Dans les armées, compoſées de divers alliés qui fourniſſoient chacun leur contingent, toutes ces phalanges étoient ſouvent fort inégales en nombre, différentes dans leur compoſition & dans la maniere de ſe former. A la bataille de Coro-

née, les Thébains ne voulurent point ſe mettre à ſeize de hauteur comme les autres, & augmenterent leur profondeur. Les Lacédémoniens ne ſe formoient jamais ſur plus de douze, le plus ſouvent ſur huit. Il paroît ſeulement que dans l'ordonnance générale de bataille on prenoit des arrangemens pour rapprocher, autant qu'il étoit poſſible, ces différentes troupes de l'uniformité, & les faire agir de concert.

Il n'y avoit par conſéquent qu'une armée combinée qui pût être conforme aux proportions établies ci-deſſus, & cependant il ne s'en trouve aucune preuve. Il ne paroît pas même qu'elles aient été obſervées par les Rois de Macédoine, aſſez puiſſans pour entretenir ſeuls des corps auſſi nombreux. La phalange Macédonienne, la plus forte qu'on eût vue juſqu'alors, ne montoit pas ſous Aléxandre beaucoup au-delà de douze mille hommes. Ses autres troupes, qui combattoient en ligne, étoient des Grecs auxiliaires & des étrangers ſoudoyés, qui ſe rangeoient auſſi dans le même ordre. Il avoit encore des *Peltaſtes*, ſorte d'infanterie qui tenoit un milieu entre les peſamment armés & l'armure légere. Il y a donc apparence que l'état de la compoſition de la phalange, rapporté par les auteurs Grecs, a été plus ſyſtématique que réel. C'étoit un

point de justesse & de perfection que les Tacticiens avoient marqué, & dont on se rapprochoit seulement, autant que l'on pouvoit, dans la pratique. Si tant est qu'on ait formé quelquefois un corps parfaitement semblable, ce n'a été qu'en réunissant plusieurs troupes dont on composoit pour le moment une phalange parfaite. C'est ainsi que pour former ce que nous appellons une brigade, on pourroit joindre deux ou trois régimens de différentes forces, qu'ensuite on diviseroit & sou-diviseroit relativement aux manœuvres que devroit faire la brigade.

Les armés à la légere, attachés à la phalange, se plaçoient de trois manieres, sur le front, sur les flancs, ou derrière : sur les flancs, ils suppléoient à la cavalerie, couvroient cette partie, & pouvoient attaquer ceux de l'ennemi ; on les y disposoit quelquefois en potence. Lorsqu'on les mettoit sur le front, ils commençoient le combat par les armes de jet ; ils servoient aussi à faire rebrousser chemin aux éléphants, & à détourner les chariots armés. Ils faisoient d'ailleurs toute la petite guerre de campagne, & s'employoient à toutes les opérations qui demandoient de la célérité : ils éclairoient les marches, s'emparoient des hauteurs, des défilés, & de tous les postes qui pouvoient être de quelqu'utilité : on

Elien. c. 21.

les regardoit enfin comme les yeux & les mains de la phalange. Leur ordre de bataille a été fixé par les Tacticiens à huit de hauteur; mais cela dépendoit du nombre qu'on en avoit, & de la volonté du Général. La méthode de les ranger, dès le commencement du combat, derrière la phalange, pour jetter leurs traits par dessus, n'a pas été si commune qu'on se l'est imaginé; Aléxandre n'avoit point adopté cette maxime qui étoit fort ancienne; de son tems on savoit en faire un meilleur usage.

Les Grecs n'étoient pas plus uniformes dans leurs armes que dans leur ordonnance: les uns, comme les Lacédémoniens, portoient les piques plus longues, les autres plus courtes. Les armures étoient aussi différentes, & varioient d'un tems à l'autre chez les mêmes peuples. Iphicrate, trouvant les armes défensives de l'infanterie d'Athénes trop pesantes, & les offensives trop courtes, diminua la grandeur des boucliers, substitua les cuirasses de lin à celles de fer, & augmenta la longueur des piques & des épées. Philopœmen, au contraire, crut que pour rendre la phalange des Achéens plus solide, & ôter aux soldats l'envie de lâcher le pied, il ne pouvoit les armer trop pesamment: il rejetta les petits boucliers, leur fit prendre des armures de fer & des lon-

gues piques à la Macédonienne. Chacun avoit sa maxime; mais voici en général l'idée qu'il faut s'en former. On distinguoit trois sortes de fantassins, *les Oplites*, *les Peltastes*, & *les Psilites*: les premiers étoient les plus pesamment armés; ils portoient le casque, la cuirasse de fer avec les gréves, un grand bouclier de bois couvert d'une plaque de cuivre ou d'airain *(a)*, des bottines, de longues piques, & de courtes épées. L'armure des Peltastes étoit moins pesante, ils avoient un petit bouclier rond appellé *pelte*, d'où ils avoient tiré leur nom; leurs piques étoient aussi moins longues que celles des Oplites. Cette sorte d'infanterie étoit très-estimée; elle combattoit en ligne, & se formoit en phalange comme les premiers. Il paroît que dans le changement que fit Iphicrate, il donna aux Athéniens les armures des Peltastes. On entendoit par *Psilites* les armés à la légere; il y en avoit de trois especes, ceux qui lançoient à la main des javelots & des dards, les archers, & les frondeurs. Ceux-ci étoient sans armes défensives, la plûpart même sans bouclier.

Elien. chap. II.

Tactique d'Arrien

La pique des Macédoniens, qu'on appelloit *sarisse*, étoit la plus longue. Elle avoit dans son institution seize coudées, qui se ré-

(a) Il n'a été quelquefois que de cuir.

duifirent enfuite à quatorze, ce qui revenoit à environ dix-neuf de nos pieds. Lorfque la phalange étoit ferrée pour combattre, on ne comptoit plus d'un foldat à l'autre que deux coudées en tous fens : la partie de la pique, que les mains occupoient, étoit de deux coudées, de forte que celles du premier rang en préfentoient encore douze en avant. Les *fariffes* du fecond rang débordoient le front de la phalange de dix coudées, celles du troifieme de huit, du quatrieme de fix, du cinquieme de quatre, du fixieme de deux (*a*) : celles des rangs poftérieurs ne pouvant plus déborder le premier, fe portoient élevées & inclinées fur les épaules des foldats du rang précédent. Il eft arrivé quelquefois qu'on a fait les piques des der-

(*a*) Elien, dans la maniere dont il fait tenir la pique au foldat, ne lui donne point d'arrieremain, ce qui paroît cependant néceffaire pour faire le contrepoids. Polybe la lui fait empoigner à quatre coudées du talon, ce qui en diminuoit la longueur & devoit empêcher celles du fixieme, même du cinquieme rang de déborder, excepté lorfque les rangs étoient ferrés de maniere que le foldat n'occupoit plus qu'une coudée. Cela s'appelloit faire fynafpifme, & fe pratiquoit lorfque la phalange fe préparoit à foutenir un choc de pied ferme : pour lors les *fariffes* des feptieme & huitieme rangs pouvoient déborder.

niers rangs plus longues que celles des premiers, pour qu'elles fortifient plus également sur le front, & que celles des premiers rangs, étant moins longues, fussent moins embarassantes.

L'objet de la disposition d'une phalange étoit de faire un grand effort par l'action d'un nombre de rangs pressés les uns sur les autres : quoique les derniers ne pussent se servir de leurs piques, on ne les croyoit point inutiles, parce qu'on pensoit qu'ils contribuoient beaucoup à l'action générale, en faisant tomber le poids de leur masse sur les premiers. Cet ordre, qui paroît si redoutable, ne l'étoit cependant que dans une plaine rase & unie, où il pouvoit choquer de front l'ennemi. Pour peu qu'il trouvât d'obstacles ou d'inégalités dans le terrein, il étoit forcé de se diviser, de s'ouvrir, & dès-lors il perdoit tous ses avantages. C'est ce que je démontrerai, en comparant cette ordonnance avec celle des Romains, qu'il faut exposer auparavant.



CHAPITRE TROISIEME.

De la Tactique Romaine.

ARTICLE I.

LES Romains, qui ne se perfectionnerent dans tous les arts qu'en imitant les Grecs, n'en apprirent que très-peu de chose de celui de la guerre. Le fond de leur Tactique prit, pour ainsi dire, naissance avec eux, & quoiqu'elle se rectifia à mesure qu'ils se fortifierent & s'aggrandirent, ils ne firent qu'ajouter aux premiers principes qu'ils s'étoient formés eux-mêmes. Ces loix, si sages & quelquefois si séveres, qu'ils établirent d'un côté, de l'autre, ces récompenses si propres à exciter le courage & l'émulation, étoient uniquement l'ouvrage de leurs réflexions. C'est un fait remarquable, & qui mérite l'attention la plus sérieuse, qu'à l'exception de certains changemens que les circonstances des tems éxigerent, les Romains ne varierent point dans leur systême. Ils lui demeurerent attachés, comme à la base

sur laquelle s'appuyoit l'édifice de leur grandeur. Celui-ci parvenu à son comble, quoiqu'attaqué & souvent ébranlé par des vices politiques & moraux, se soutint longtems par la seule force de la constitution militaire: il ne commença à s'affaisser que lorsque la discipline se corrompit, & que de nouvelles maximes succéderent aux anciennes.

Quoique j'aie traité fort au long dans mes essais de la milice Romaine, je ne puis me dispenser de rapporter ici, du moins en abrégé, l'ordre de la légion, ses armes & sa maniere de combattre. L'examen raisonné que j'en ferai ensuite, en la comparant avec l'ordonnance des Grecs, peut être d'autant plus utile, qu'il servira à démontrer que nos anciens Capitaines ont eu de puissans motifs pour lui donner la préférence. Conquérans de la moitié du monde, les Romains paroissent plutôt devoir servir de modéle que les peuples vaincus; mais l'opinion ne doit point déterminer un choix: c'est par une analyse exacte de la composition de la légion, c'est en approfondissant les causes de ses succès depuis son établissement jusqu'à sa décadence, en comparant enfin ses effets avec ceux de la Tactique contraire, qu'on peut juger du degré de ses avantages.

On peut dater l'origine de la légion de celle de Rome. Dans le premier dénombrement que fit Romulus des citoyens en état de porter les armes, il s'en trouva trois mille dont il forma son infanterie, & trois cens d'élite qui devoient combattre à cheval & à pied, selon les occurrences. Ceux-ci se nommerent d'abord *Celeres*, du nom de Fabius Celer leur premier commandant, ou plutôt comme l'a pensé Jules Scaliger, à cause de leur légéreté & de leur promptitude à exécuter les ordres du Prince. On les appella depuis *Flexumines*, ensuite *Trossuli*, de Trossulum ville de Toscane qu'ils prirent sans l'aide des gens de pied. Ils retinrent enfin le nom d'*Equites*, chevaliers, qui désignoit mieux qu'aucun autre leur état & l'espece de leur service. La république leur fournissoit un cheval, & ils étoient distingués par un anneau d'or: pour être admis dans cette classe il falloit un certain revenu; on avoit aussi égard à la naissance & aux services. Leur nombre s'accrut à proportion des forces de l'état, & jusque sous les Empereurs ils composerent toute la cavalerie romaine.

Pline, liv. 33.

La légion fut dans son principe divisée en compagnies ou manipules qui avoient chacune une enseigne. Ce n'étoit dabord qu'une botte de foin mise au bout d'une

perche: on y substitua bientôt les portraits des Dieux, représentés sur de petites planches rondes; dans la suite on y ajouta ceux des Empereurs. Chaque légion en avoit une principale qui étoit la figure de quelque animal, comme un cheval, un loup, un minotaure; l'aigle fut enfin adoptée, & demeura en possession d'être la premiere enseigne dans toutes les légions. Les enseignes chez les Romains étoient sacrées & se révéroient presqu'autant que les Dieux: il y alloit de la vie de les perdre ou de les abandonner. Tacite rapporte comme un événement heureux & remarquable d'avoir récupéré, après une victoire sur les Bructeres, une des aigles perdue à la défaite de Varus.

Suétone Tibére.

La manipule étoit originairement de cent vingt hommes, divisés en douze décuries ou chambrées de dix hommes, qui à l'armée vivoient & campoient ensemble. C'étoit son pied ordinaire; mais elle a été quelquefois augmentée jusqu'à cent soixante.

On distinguoit trois sortes de soldats, les Hastaires qui étoient les plus jeunes & les plus lestes; ils combattoient aux premiers rangs: les Princes, plus formés & plus robustes, les soutenoient: les Triaires, comme les plus anciens, étoient en réserve.

Tite-Live. liv II.

La premiere ordonnance des Romains fut en ligne pleine, semblable à la phalange,

avec quelques intervalles ménagés à de certaines distances l'un de l'autre : cela n'empêchoit pas qu'il n'y eût encore une seconde ligne ou tout au moins une réserve : ceci dura jusqu'après la prise de Veïe. La légion se rangea depuis sur trois lignes de manipules disposées en échiquier, méthode que les Romains apprirent des Etrusques, & qu'ils perfectionnerent. Ils formerent la premiere ligne des manipules des Hastaires, qui devoient garder entr'elles des distances égales à leur front : à la seconde, ils mirent celles des Princes vis-à-vis des intervalles de la premiere : les Triaires furent gardés pour la troisieme, qui étoit une réserve. La distance d'une ligne à l'autre étoit d'environ quatre-vingt pas communs (*a*).

Idem. l. VIII.

La manipule se formoit sur dix de hauteur, & son front étoit par conséquent de douze ou de seize lorsqu'elle étoit portée à

(*a*) Quelques auteurs ont mis fort mal-à-propos les Princes avant les Hastaires, & plusieurs confondent les cohortes avec les manipules. Le Chevalier de Folard a donné dans d'autres bévues : il s'est imaginé qu'avant Pyrrhus il n'y avoit ni Hastaires, ni Princes, ni Triaires, & que l'ordre en quinquonce ne commença qu'un peu avant la premiere Punique. Il ne falloit que lire Tite-Live pour voir le contraire. Il ne s'étoit pas mieux instruit sur l'article de leurs armes.

cent soixante. Il y avoit dans chaque légion dix manipules de Hastaires, dix de Princes, autant de Triaires : celles-ci n'étoient que de soixante hommes, & ne se mettoient que sur cinq rangs. Leurs armes défensives étoient un casque ouvert, un plastron de fer battu de douze pouces en carré, & un bouclier haut de quatre pieds & demi, large de deux & demi (a). Les officiers portoient des cottes de maille ou des cuirasses de lames de fer en forme d'écailles. La chaussure étoit un brodequin ou demi-bottine garnie de cloux, & d'une lame de fer à la jambe droite. Ils avoient pour offensives deux épieux ou piles, dont l'un étoit beaucoup plus long & plus fort que l'autre ; sa hampe avoit cinq pieds & demi de longueur sur environ deux pouces de diamètre ; le fer, qui étoit triangulaire, rond ou carré, avec un hameçon à l'extrémité, avoit neuf pouces de saillant, & garnissoit la hampe jusqu'à son milieu. Cette arme redoutable

Polybe. l. VI.

Végéce. liv. II. c. 3.

(a) Ils n'eurent d'abord qu'une petite rondelle à la maniere des Argiens : Camille leur fit prendre le grand bouclier, qui étoit fait de deux planches jointes ensemble, couvertes de cuir, & par-dessus une plaque de fer. On écrivoit dessus le nom du soldat & le numéro de sa troupe. Il le couvroit d'une peau, & avoit un étui pour son casque quand il n'alloit point au combat.

Végéce. liv. II.

servoit au jet & à la main; nul bouclier, nulle cuirasse ne lui résistoient. L'autre étoit un javelot long de quatre pieds, y compris le fer qui avoit cinq pouces. Le soldat étoit exercé à lancer ces deux armes; le *pilum* ne se jettoit que de fort près; souvent il le gardoit pour frapper, surtout s'il avoit affaire à de la cavalerie. Ceci étoit pour les Hastaires & les Princes. Le Triaire portoit une pique ou pertuisanne de dix à onze pieds, avec quelques dards dans le creux de son bouclier. Les uns & les autres avoient aussi une épée large & tranchante à deux files, longue de vingt-deux pouces. Ils la prirent des Espagnols, & en firent leur arme de confiance; elle se portoit sur la hanche droite, parce que le bouclier se portant du bras gauche, elle eut embarrassé de ce côté.

Tite-Live. 38.

Dans l'ordre de bataille, le fantassin tenoit six pieds en tous sens *. Lorsqu'il chargeoit, il le faisoit en courant, ou du moins d'un pas très-rapide. Il lançoit d'abord ses piles, & tiroit aussi-tôt l'épée. Si la premiere ligne étoit repoussée, elle se retiroit derriere les Princes pour se rallier, & ceux-ci chargeoient à leur tour, ou bien elles s'emboitoient l'une dans l'autre pour attaquer ensemble & faire plus d'effort. Les Triaires, qui demeuroient un genou en terre pour

* Environ cinq de nos pieds.

Tite-Live. liv. 8.

pour éviter les traits, ne chargeoient qu'à l'extrémité : souvent ils déterminoient la victoire, ou s'ils ne pouvoient rétablir le combat, ils favorisoient la retraite. On voit aussi plusieurs occasions où ils restoient pour la garde du camp, & l'on formoit une autre réserve.

Les Chevaliers formoient des turmes de trente, ou, selon Vegece, de trente-deux, qui se rangeoient sur quatre de hauteur. La turme étoit commandée par un chef nommé *Décurion*; on en attachoit dix à chaque légion. La cavalerie, fournie par les alliés, étoit, comme celle de Rome, composée de gens d'élite, & formée de même. Les Romains ayant destiné leur cavalerie, dans son origine, pour combattre à pied & à cheval, ne lui avoient donné d'autre arme défensive qu'un léger bouclier de cuir de bœuf : le cavalier étoit vêtu d'une veste courte, afin de pouvoir sauter légérement sur son cheval, ou mettre promptement pied à terre, ce qu'il faisoit souvent dans la mêlée. Sa lance étoit d'ailleurs foible, branlante, & se brisoit aisément. Tant que les Romains ne combattirent que dans l'Italie, ils n'eurent point occasion de réfléchir sur ces défauts, parce que la cavalerie de leurs voisins n'étoit pas meilleure. Mais lorsqu'ils eurent affaire aux

Grecs & aux Carthaginois, ils virent bien qu'il falloit changer de méthode. Ils prirent le casque de fer, la chemise de mailles, & une lance ferrée par les deux bouts, dont la poignée étoit à-peu-près au tiers de la longueur, afin que si le grand côté se rompoit l'autre pût servir. Ils leverent aussi de la cavalerie légere, comme des Numides, des Espagnols, & dans la suite des Gaulois.

On a vu que Romulus avoit institué trois ordres de soldats, les Hastaires, les Princes & les Triaires, qui se levoient dans les classes moyennes des citoyens ; car tous les pauvres & les esclaves étoient exclus du service, Rome ne voulant confier ses armes qu'à ceux qui avoient intérêt de la défendre. Cependant de cette derniere classe on en tira dans la suite des armés à la légere qui furent appellés *Rorarii*, dont les uns étoient armés de frondes, d'autres de javelots *(a)*. Dans la seconde guerre Punique on leur substitua les Vélites, qui dans le fond étoient la même chose ; mais que l'on commença à mêler par pelotons avec la cavalerie. Ils n'étoient couverts que d'un léger bouclier & d'un chaperon ou bonnet de
* *Galea.* peau *. Ils portoient une épée & sept ja-

(a) Leur nom désignoit très-bien leur fonction, qui étoit de se battre sans ordre, & de se répandre de toutes parts pour inquiéter l'ennemi.



velots, dont le bois n'avoit qu'un doigt de diametre sur trois pieds de longueur. Le fer, dont le saillant étoit d'environ six pouces, avoit une pointe si fine qu'elle se brisoit ou s'émoussoit lorsque le javelot avoit été lancé, ce qui étoit fait pour qu'on ne pût le renvoyer. Ce quatrieme ordre fut divisé comme les autres en manipules, & composé de ceux qui ne pouvoient être admis, sans un besoin pressant, dans les pesamment armés. L'état employoit par-là un grand nombre d'hommes que la politique & l'honneur des armes avoient d'abord exclus du service, mais que les besoins de la guerre demandoient.

Plusieurs de ceux qui ont écrit de la milice Romaine sans la bien connoître, ont parlé de cette classe de soldats avec une sorte de mépris, & se sont persuadés qu'on n'en tenoit aucun compte. S'ils avoient eu quelque notion de la guerre, ils en auroient jugé autrement. Les armés à la légere étoient aussi nécessaires à une armée que les bras le sont au corps. Ils harceloient l'ennemi, le poursuivoient s'il étoit battu, retardoient sa marche dans une retraite, alloient à la découverte, s'emparoient des hauteurs : dans une bataille, ils commençoient le combat par les armes de jet, & lorsqu'on s'approchoit, ils se retiroient par les intervalles;

ou bien on leur faisoit occuper des postes d'où ils pussent incommoder l'ennemi avec leurs traits ; enfin ils servoient à la légion comme ceux des Grecs à la phalange. Pourquoi donc les anciens en auroient-ils fait peu de cas ? à moins que par une bizarrerie singuliere l'homme n'ait coutume de mépriser ce qui lui rend le plus de service. En effet, c'étoit l'idée qu'on avoit en France des troupes légeres il y a vingt ans. Ceux qui en connoissent l'utilité sont bien revenus de ce préjugé.

Avant la création des Vélites, il y avoit dans chaque manipule de Hastaires vingt soldats armés légérement, qui faisoient le même service. Le nombre des Vélites fut bien plus considérable ; la legion se trouva alors composée de douze ou quinze cens Hastaires, autant de Princes, la moitié de Triaires, douze cens Vélites, & trois cens vingt cavaliers ; chacun de ces ordres divisé en dix compagnies (*a*).

(*a*) Romulus avoit institué la légion ; mais Tullus-Hostilius affermit les loix de la discipline. Le Général avoit à l'armée une autorité absolue, & le pouvoir de punir de mort depuis le premier officier jusqu'au soldat. Manlius fit mourir son fils pour avoir combattu contre son ordre, & Papirus battre de verges, pour la même raison, son Général de la cavalerie, quoi qu'il eût été victo-

C'est ici la premiere ordonnance de la légion, qui soutenue par la sévérité de la discipline, & animée par l'attrait des récompenses, rendit les Romains d'abord dominateurs de toute l'Italie, ensuite les fit triompher des Gaulois, des Espagnols, de l'habileté d'Annibal, des forces de Persée & d'Antiochus. Destructeurs de Carthage, vainqueurs de la Gréce & d'une partie de l'Asie, ils s'enrichirent des dépouilles des vaincus. Rome s'aggrandissoit; mais elle forgeoit par ses victoires les fers qui devoient un jour l'enchainer. L'ambition prévalut sur l'amour de la patrie; & des particuliers, devenus plus puissans que des Rois, ne voulurent plus obéir. De-là les fureurs de Marius & de Sylla, les guerres de Sertorius, de Pompeé & de César: de-là l'oppression de la liberté, le mépris des loix, & l'altération de la discipline militaire, suite inévitable des troubles d'un état, & prélude de sa décadence.

rieux; exemples de sévérité qui nous étonnent. Si les peines étoient rigoureuses, les récompenses étoient grandes & flateuses; des couronnes, des colliers, des brasselets, des drapeaux, des armes, qui se donnoient publiquement & avec un éloge: le titre d'*Imperator*, le triomphe, des statues, étoient réservés aux Généraux victorieux. Quels motifs pour enflamer l'amour propre! les marques d'honneur peuvent seules balancer les risques de la vie, & payer le sang d'un guerrier.

ARTICLE II.

JUSQU'AU tems de Marius, qui est l'époque de la seconde ordonnance, les armées étoient composées à nombre égal des Romains & des peuples alliés d'Italie qui fournissoient leurs contingens. Dans une armée consulaire il y avoit deux légions de Rome & deux des alliés. La composition étoit la même, excepté que les alliés fournissoient le double de cavalerie; le Général en tiroit un tiers, tant pour lui servir de garde que pour l'employer dans les cas extraordinaires: aussi les appelloit-on *Extraordinarii*; c'étoit comme une réserve de cavalerie. Dans l'ordre de bataille, l'Infanterie des alliés, partagée en deux corps, étoit du côté des aîles; celle de Rome occupoit le centre: l'une & l'autre cavalerie formoit les aîles ou prenoit le poste qui lui étoit assigné.

Dans les premiers tems les citoyens servoient à leurs dépens, parce que les guerres étoient courtes, peu éloignées, & qu'étant finies les troupes étoient congédiées. Les plaintes du peuple, à l'occasion de la guerre de Veïe, obligerent de donner une paye*: les conquêtes que les Romains firent hors de l'Italie la rendirent encore plus nécessaire,

* L'an de Rome 347

parce que les légions demeurerent sur pied. (*a*) Leur nombre fut aussi augmenté, & les guerres continuelles firent qu'on se relâcha dans le choix des soldats. On enrôla les pauvres, & Marius prit même des esclaves & des affranchis ; ce qui ne s'étoit encore fait que dans des extrémités pressantes, comme après la bataille de Cannes. On ne distingua plus alors les légions de Rome de celles des alliés ; parce que tous les peuples d'Italie, après une guerre très-vive, ayant enfin obtenu le droit de citoyens Romains, étoient devenus membres & sujets de la République.

Tant que les Romains eurent à combattre les Carthaginois, les Grecs, les Asiatiques, ils ne penserent point à changer leur Tactique. Rien de plus favorable contre la phalange que les petites troupes des manipules : mais l'impétuosité des Gaulois, la nombreuse cavalerie des Numides, la fureur des Cimbres & des Teutons, barbares qui se battoient avec le sabre & la hache, leur firent penser que cet ordre étoit trop foible. Ils avoient déjà été obligés en plusieurs

(*a*) Elle fut de cinq asses jusqu'au tems de César : on en retenoit une partie pour le bled, les armes & les tentes que l'état fournissoit : on donnoit aussi des légumes & du lard.

rencontres de se battre en ligne pleine. Souvent on réunissoit une manipule de chaque ordre, dont on formoit un corps qui s'appelloit cohorte. Ce qui n'étoit qu'accidentel & lorsque le Général le jugeoit à propos, devint une regle fixe. On incorpora les manipules de Hastaires, de Princes & de Triaires, & chaque légion fut composée de dix cohortes. On ne parla plus de Vélites. On eut des archers, des frondeurs, des jaculateurs, tous compris sous le nom d'armure légere.

Saluste guerre de Jugurtha

Il n'y eut rien de changé dans la forme du service ni à l'ordre des grades : le premier hastaire, le premier prince, le premier triaire étoient les premiers Centurions de la légion. Ils y passoient par le mérite de leurs services, & parvenoient aussi au Centurionat du Primipile : celui-ci commandoit à tous les Centurions, & entroit au conseil. Il y avoit six Tribuns qui étoient comme les Colonels ; ils étoient nommés par le peuple & par les Consuls, souvent par les Généraux. Ils n'avoient au-dessus d'eux que le Général ou son Lieutenant. Sous les Empereurs on voit un Préfet qui commandoit tous les Tribuns. Il y avoit aussi un Préfet du camp qui en avoit la direction avec la police, & un intendant des machines. La multiplicité des grades en diminue la dignité :

Vegece liv. 2. chap. 2.

les Romains en avoient peu & l'on ne voyoit point chez eux ces longues listes de gens brevetés pour trainer une vie inutile. Le tems du service fut d'abord fixé à seize ans : aucun citoyen n'en étoit exempt, maxime qui fait la force d'un état. Les Chevaliers étoient tenus seulement à dix ans, parce qu'on exigeoit ce terme avant de parvenir aux charges. L'âge de porter les armes étoit depuis la dix-septieme jusqu'à la quarante-sixieme année, après quoi on n'étoit plus sujet à être enrôlé. Quand les légions demeurerent sur pied, & le soldat toujours sous les enseignes, il étoit obligé à vingt ans de service, qui fut ensuite réduit à seize. Dans le tems que la République s'aggrandissoit par des conquêtes, elle donnoit aux vétérans des terres pour récompense ; sous les Empereurs ils avoient une somme d'argent *(a)*.

La légion réduite en cohortes se formoit comme auparavant sur trois lignes, non pas avec des intervalles égaux aux

---

(*a*) Il arrivoit quelquefois qu'on rappelloit les vétérans qui étoient encore en état de servir ; il y en avoit aussi qui revenoient de leur plein gré ; ils étoient exempts des travaux militaires, & considérés comme des gens d'élite : ils s'appelloient *evocati*.

fronts, mais autant qu'il falloit pour l'écoulement des armés à la légere. C'est cette derniere ordonnance que les modernes ont imitée quand ils ont réfléchi sur l'art de la guerre. François I voulut, à l'exemple des Romains, former des légions : on en leva en diverses provinces ; mais dans leur composition on n'apperçoit qu'une imitation informe de la légion Romaine. On s'en dégoûta, & le même projet fut repris par Henri II pour ne point s'achever. Il n'y a pas bien long-tems que la même idée s'est renouvellée avec assez de chaleur, & qu'il s'en est même fait un essai sous les yeux de M. le Maréchal de Belleisle.

Malgré cela on s'en est tenu aux bandes qui furent lévées sous Louis XII. C'étoient des troupes de quatre à cinq cens hommes, dont on a formé depuis des régimens d'un ou de plusieurs bataillons. C'est sur ce pied qu'est à present toute l'infanterie des puissances chrétiennes.

Les Romains comme les Grecs ne mettoient leur cavalerie que sur une ligne. Comme elle étoit peu nombreuse, ils lui joignoient souvent de l'infanterie légere. Nous avons eu autrefois cette méthode : des Carabins & des Arquebusiers à cheval se mêloient aussi avec les escadrons de lances & les Cuirassiers. Les Princes d'Orange,

Guillaume & Maurice de Nassau, introduisirent l'usage de se former sur deux lignes avec une réserve. L'infanterie étoit alors composée de Piquiers & de Mousquetaires : elle se rangeoit à dix & huit de hauteur ; on étoit encore sur six à la fin du dernier siécle. C'est depuis que l'on a quitté les piques qu'on s'est mis sur quatre, & à l'imitation des Prussiens nous n'avons plus enfin que trois rangs.

La cause de ceci vient de l'usage de l'arme à feu dont on a voulu faciliter les effets, & de la grande quantité d'artillerie dans laquelle nous paroissons mettre toute notre confiance. Mais les cohortes Romaines, qui avoient des piles & des javelots à lancer, n'ont jamais pensé à diminuer leur hauteur, tant que la bonne discipline s'est maintenue. Les bons Généraux conviennent encore que dans les batailles en plaine il ne faut pas compter sur le feu, mais essuyer celui de l'ennemi & marcher à lui. Cependant, par un contraste singulier, on a pris l'ordre qui y convenoit le moins : preuve que la raison une fois opprimée s'éleve longtems en vain contre la force de l'habitude.

Sous le régne de Louis XIV, les piquiers de l'infanterie portoient encore le corcelet : comme il n'étoit qu'à l'épreuve du pistolet, le nombre des mousquetaires s'étant aug-

menté chez les ennemis comme chez nous, on jugea à propos de le quitter. On ne pensa point que l'on pouvoit diminuer son volume & en augmenter la force; qu'au lieu des deux pieces devant & derriere, il suffisoit d'avoir le plastron à la maniere des Romains : cette armure eut été plus utile & moins incommode. Les attaques des anciens n'étoient si impétueuses que par l'effet des armes défensives : en les quittant on a contracté une sorte de circonspection timide qui fait craindre de s'aborder. Si la cuirasse ne donne point la valeur, elle la soutient, lui inspire plus d'audace, & augmente la confiance.



CHAPITRE QUATRIEME.

COMPARAISON

De la Phalange à la Légion.

LES GRECS & les Romains, qui ont été nos modéles dans tous les arts, nous ont aussi servi de maîtres pour celui de la guerre. C'est de leurs écrits que les modernes ont tiré les meilleures maximes de cette science meurtriere, si nuisible aux hommes, cependant si nécessaire à leur tranquilité & au maintien des états. Chacun de ces peuples a eu sa Tactique élémentaire qui lui étoit propre, & dont les principes n'avoient aucun rapport à ceux de sa rivale. La force de la phalange étoit essentiellement dans la pression de ses rangs & de ses files, dans l'adhérence de ses sections, dans l'union enfin de toutes ses parties, qui en formoient un corps solide. La nature de ses armes convenoit à sa composition & à son objet, qui étoit de se rendre impénétrable à l'ennemi, & de le choquer par la force de son impulsion. L'ordonnance Romaine, divisée en petites troupes

isolées, dans lesquelles les rangs & les files n'étoient point trop serrés, se proposoit un autre but : en se rangeant sur plusieurs lignes avec des intervalles égaux au front des corps, elle vouloit les faire combattre successivement, ou les réunir selon les occurrences. Les armes dont elle se servoit lui étoient très-analogues & n'auroient pas convenu à la condensité de la phalange. L'usage du *pilum* & de l'épée, la maniere de lancer le javelot demandoient un ordre ouvert : la pique au contraire vouloit un ordre serré. Mais l'ordre Grec n'étoit propre que d'une maniere, & paroissoit n'avoir qu'un point de vue : le Romain se plioit à toutes sortes de terreins & à toutes especes d'évolutions. La phalange ouverte & rompue quelque part ne pouvoit plus se rétablir ; le désordre se communiquoit bien tôt à toutes ses parties : dans la légion, quelques troupes défaites & repoussées n'influoient point sur les autres qui n'y avoient aucun rapport (a). Celles de la seconde ligne prenoient

(a) Dans la légion les manipules n'avoient de rapport entre elles que par le concert qu'elles mettoient dans leurs mouvemens : si une manipule ou une cohorte étoit rompue, la perte que ce corps essuyoit ne regardoit que lui, au lieu que dans la phalange l'arrangement des sections les

leur place pendant qu'elles se rallioient, & si celles-ci étoient encore rompues, on avoit recours à la réserve. De deux armées, celle qui conserve la derniere des troupes fraiches doit avoir l'avantage sur celle qui les a fait combattre toutes à la fois. C'étoit sur-tout une des grandes différences de la phalange à la légion. Celle-ci combattoit sur trois lignes, au lieu que l'ordre Grec n'en avoit qu'une: & lorsqu'il y en a eu plusieurs, comme l'ont pratiqué les Carthaginois, cela n'a servi qu'à les faire battre; parce que ces lignes n'avoient point les ouvertures nécessaires pour l'écoulement des troupes battues, qui, se rejettant sur les suivantes, y portoient la terreur & le desordre. Cette maniere de combattre ne convenoit qu'à l'ordonnance Romaine, qui avoit assez de flexibilité & de ressort pour que les troupes pussent s'y mouvoir alternativement.

La supériorité de la légion à la phalange a été décidée par l'événement; mais

---

rendoit dépendantes l'une de l'autre. Ce calcul géométrique, sur lequel il étoit fondé, étoit favorable à la justesse des manœuvres: mais quoi qu'en disent les partisans de la phalange, il n'avoit aucun avantage qu'on ne pût trouver dans la composition de la légion, qui n'avoit pas les mêmes défauts.

elle a aussi été démontrée par des raisons évidentes & palpables. Si quelques modernes se sont déclarés pour le systême des Grecs, on ne peut regarder ce choix que comme l'effet d'une prévention aveugle, ou comme un dessein de se particulariser, en adoptant des sentimens contraires à la raison & à l'expérience. L'orsqu'on veut juger entre deux systêmes militaires, il faut les considérer dans leurs propriétés, leurs objets, le genre de leurs armes & leurs effets. Si l'on fait cet examen avec l'attention qu'il faut y apporter, on prononcera certainement en faveur des Romains. Lorsque les modernes réfléchirent sur la guerre & en étudierent l'art chez les anciens, ils ne penserent point à former de phalange; ils imiterent la derniere ordonnance Romaine, qui étoit celle des cohortes. Les plus grands capitaines, Coligni, Maurice, Gustave, se sont décidés pour elle, & n'ont point pensé à la changer. Il est vrai qu'en choisissant l'ordre Romain, on prit d'un autre côté l'arme des Grecs; je veux dire les piques, qui étoient alors assez convenables, à cause de la nombreuse cavalerie: mais à mésure que les armes à feu se multiplierent, le nombre des piques diminua. Du tems de M. de Turenne on n'en avoit plus qu'un tiers, quoiqu'il y eût encore beaucoup de cavalerie,

cavalerie, & c'étoit surtout cette raison qui les faisoit garder. Peu de tems après on les réduisit au cinquieme; enfin, la proportion de la cavalerie à l'infanterie étant devenue comme d'un à sept, au lieu qu'elle étoit auparavant comme d'un à deux, on crut les piques moins nécessaires, principalement depuis l'invention de la bayonnette.

Il me paroît que la conduite des modernes à cet égard a été très-conséquente. Tant qu'ils n'ont pas eu d'autre arme de longueur & de main que la pique, ils s'en sont servi; ils ne l'ont rejettée que lorsqu'ils en ont connu une des deux tiers à la vérité plus courte, mais par cette raison plus aisée à manier, plus analogue à leur ordonnance, & qui de plus donnoit encore l'avantage de l'arme de jet. Le fusil, joint à la bayonnette à douille dont je parle ici, est sans doute l'arme la plus complette & la plus redoutable qu'il y ait jamais eu, puisqu'elle réunit dans la même main deux genres d'offensives * toujours séparés chez les anciens. Pour achever de nous convaincre de la supériorité de l'ordre Romain sur celui des Grecs, & que c'est avec raison qu'on lui a donné la préférence, passons à leurs effets, & considérons-les séparément.

* L'arme de jet & l'arme de main.

Le tems & le lieu des combats se varient, dit Polybe, *d'une infinité de manieres, & la* Liv. 17. c. 3.

phalange n'eſt propre que dans un tems & d'une ſeule façon. Pour tirer parti d'une phalange, il eſt néceſſaire de lui trouver un terrein plat, découvert, ſans foſſés, ſans gorges, ſans éminences; & l'on ne diſconvient pas qu'il eſt impoſſible, ou du moins très-rare, d'en rencontrer un de vingt ſtades qui n'offre quelqu'un de ces obſtacles. Si l'ennemi, au lieu de venir vous chercher dans ce terrein, ſe répand dans le pays, ravage les villes & fait du dégât, ce corps, reſtant dans le poſte qui lui eſt avantageux, ſera le jouet de ſes ennemis, & s'il en ſort, il ne peut éviter d'être défait.

Voilà le précis des défauts que Polybe trouvoit à la phalange, & qui ſont inconteſtables. Elle n'avoit qu'une circonſtance qui lui fût favorable, & il y en avoit une infinité de contraires : elle n'étoit en force que dans une ſeule ſituation, & rien n'étoit plus aiſé à éviter. Lorſqu'elle étoit dans ſon état naturel, & diſpoſée pour le combat, les rangs appuyoient les uns aux autres, & chaque ſoldat y tenoit trois pieds en tous ſens. L'aſpect de ce front hériſſé de piques, & couvert de boucliers, inſpiroit de la terreur & la faiſoit paroître invincible; mais ce n'étoit qu'autant qu'elle étoit immobile. Dès qu'elle ſe mettoit en mouvement, il y avoit des flotemens; les inégalités du terrein y cauſoient des vuides, & les moindres

obſtacles devoient rompre l'union de ſes files & de ſes rangs. Ce furent ces défauts, dont les Romains profiterent, qui la leur firent vaincre.

Le légionnaire occupoit dans le rang le double de terrein du phalangite, à cauſe de la grandeur de ſon bouclier, de l'attitude qu'il prenoit pour jetter ſes piles, & de l'uſage qu'il faiſoit de ſon épée, avec laquelle il frappoit d'eſtoc & de taille; de ſorte que dans une longueur égale, un rang de phalangites contenoit le double de ſoldats d'un rang de légionnaires. Il en réſultoit que chacun de ceux-ci devoit avoir deux hommes & dix ſariſſes à forcer, comme le remarque Polybe. Cela paroiſſoit impoſſible tant que la phalange étoit dans ſon état propre, & que les rangs ſe joignoient comme ils le devoient; mais cet ordre étoit difficile à garder longtems, & quand même elle eut été ſur un terrein égal & ſans obſtacles, la maniere dont les Romains s'y prenoient la faiſoit bientôt ſortir de ſa diſpoſition. Les armés à la légere commençoient à la harceler à coups de traits, enſuite la ligne des haſtaires, qui avec leurs piles devoient éclaircir les premiers rangs, & pour peu qu'il s'y fît de jour, ils y fondoient l'épée à la main. Si cette premiere ligne étoit repouſſée, le mouvement que la phalange faiſoit pour la

presser & la suivre, y causoit infailliblement du desordre; la symétrie des piques se dérangeoit; il s'y formoit des intervalles dont la seconde ligne profitoit pour attaquer les flancs & les derrières. C'est par ces manœuvres que Pyrrhus fut défait à la bataille de Bénévent, dont la perte l'obligea de quitter l'Italie; & Persée à celle de Pidna, qui lui couta son royaume & la liberté. Le détail de cette derniere action, qui assura aux Romains l'empire de la Gréce, fera connoître d'un coup d'œil toute la différence qu'il y avoit de la phalange à la légion, & que dans la pratique l'ordre Romain devoit nécessairement l'emporter.

Le Consul Emilius Paulus s'étoit emparé de *Pithium*, place forte sur le mont Olimpe: cette conquête lui ayant ouvert les passages de la Macédoine, il vint chercher le Roi qui, avec son armée, s'étoit retiré sous Pydna. A son arrivée il se retrancha avec soin, & malgré l'ardeur que témoignoient les Romains, il paroît qu'il ne se pressoit point de combattre, tant pour donner à ses troupes le tems de se reposer, que pour avoir celui de reconnoître les forces de l'ennemi & sa disposition. Un événement imprévu engagea l'action lorsqu'il y pensoit le moins. Il y avoit entre les deux armées une petite riviere guéable qui servoit

d'abreuvoir à l'une & à l'autre, & sur laquelle chacun avoit mis des gardes pour sa sûreté. Un cheval, échappé du camp des Romains, s'enfuit à la rive opposée; deux Thraces s'avancerent jusque dans l'eau pour s'en saisir : ils l'en tiroient lorsque trois soldats, qui le poursuivoient, tuerent un des Thraces & le reprirent. Ceux de la même nation qui étoient en garde, irrités du meurtre de leur camarade, accoururent pour le venger, & passerent la riviere. Les gardes Romaines d'abord s'y opposerent; mais de nouvelles troupes étant venues au secours de la premiere, insensiblement toute l'armée Macédonienne se trouva en-deçà de l'eau. Les Romains sortirent aussi de leur camp & se mirent en bataille. Lorsque le Consul envisagea la phalange, l'aspect lui en parut si formidable, qu'il le remplit de crainte & d'étonnement; il avoua même depuis que pendant quelques momens il avoit désespéré de la victoire.

Tite-Live. liv. 44. n. 41

L'usage des Romains étoit de charger en courant, de lancer leurs traits, & de mettre l'épée à la main. Une partie de l'aîle gauche, composée des alliés, en usa de cette maniere, & s'en trouva mal. Ils s'enferrerent dans les piques de la phalange qui les passa par les armes. Le Consul, instruit par ce premier échec, arrêta le corps de

bataille qui alloit aussi charger de même. Il pensa alors à l'avantage qu'il pouvoit tirer de l'étendue de la ligne & des inégalités qui se trouvoient sur le champ de bataille. Il avoit connu que s'il s'obstinoit à forcer l'ennemi de front il n'y réussiroit point; il ordonna à la premiere ligne de se séparer par pelotons (*a*), d'attaquer successivement, & de céder le terrein à mesure que la phalange avanceroit. Ce qu'il avoit prévu arriva comme il le desiroit: la ligne Macédonienne ne put conserver son union; par les mouvemens qu'elle fit en avant, elle se rompit & s'entr'ouvrit en plusieurs endroits. Les Romains, attentifs & instruits de ce qu'ils devoient faire, ne voyoient pas plutôt un vuide qu'ils s'y élançoient; ils attaquoient les flancs de droite & de gauche, & le desordre augmentant l'ouverture, les pelotons s'y jettoient à la file pour gagner les derrières. Dans très-peu de tems la phalange fut rompue & enveloppée de toutes parts. Ce fut une boucherie affreuse. Le Roi, effrayé du desordre où il voyoit son infanterie, ne pensa qu'à s'enfuir, & entraîna avec lui les escadrons de sa garde

Tite-Live, l. 44.

(*a*) C'est-à-dire, par manipules. Comme les deux premieres lignes s'étoient d'abord réunies, le Consul les fit remettre en échiquier.

qu'on nommoit *les compagnies ſacrées.* Le reſte de ſa cavalerie ſuivit cet exemple, & s'en alla toute entiere ſans avoir ſeulement tiré l'épée. Cela fit que la plus grande partie de celle des Romains vint ſe jetter encore ſur les phalangites, qui y périrent preſque tous.

Il paroît que la méthode avec laquelle on vient de voir que les Romains combattoient la phalange Macédonienne, devoit leur ſervir auſſi contre les Gaulois; car ces peuples ſe rangeoient en gros corps ſerrés & cohérens, qui formoient une vraie phalange *(a)*: toute la différence, c'eſt qu'ils n'y mettoient pas le même ordre ni le même arrangement que les Grecs. Cependant tant s'en faut que les Romains en uſaſſent comme ils firent à Pydna, que les manipules mêmes entieres leur paroiſſoient trop foibles. Ils rapprochoient les Princes des Haſtaires, qui s'emboîtoient & ne formoient plus qu'une ſeule ligne. Pourquoi donc cela? C'eſt que les Gaulois ſe ſervoient d'armes courtes, comme la hache & l'épée; que leur choc étoit impétueux, & qu'en pénétrant dans les intervalles des

(*a*) Les Gaulois, les Celtibériens, & pluſieurs autres barbares ſe formoient en corps de ſix mille hommes. *Végece*, liv. II. c. 1.

manipules, ils les auroient attaquées en flanc avec autant de facilité & d'avantage qu'elles pouvoient en avoir ſur eux. Les Généraux, qui ſavoient combien la premiere charge de cette nation étoit redoutable, ne vouloient pas trop donner au haſard, ni s'expoſer à aucun deſordre. Ils lui préſentoient une ligne pleine, & les ſoldats ſe ſervoient de leurs piles pour arrêter ſon impétuoſité. Le ſeul avantage des Romains étoit dans la diſcipline & dans les armes. Les Gaulois avoient des ſabres d'une mauvaiſe trempe, qui ne frappoient que de taille, & ſe plioient au premier coup : ils étoient nuds, ſans autre défenſive qu'un bouclier d'oſier, que le légionnaire mettoit aiſément en pieces, ou bien il y enfonçoit ſon *pilum*, qui avoit un hameçon à l'extrémité du fer. L'ennemi ne pouvoit plus s'en débarraſſer, & le Romain plus prompt, plus adroit que lui, le perçoit à coups d'épée.

La premiere ordonnance de la légion étoit, comme on vient de le voir, la plus convenable pour combattre la phalange des Grecs, & même les gros corps des barbares, en prenant contre ceux-ci une métho- oppoſée. Lorſque les Romains jugerent à propos de la changer, par les raiſons que j'ai dites, ils conſerverent toujours les mê-

mes maximes & les mêmes armes. Ils jugerent que le *pilum* étoit suffisant pour arrêter la cavalerie, & ne penserent point du tout à lui substituer des piques. Le nombre infini d'occasions où l'infanterie Romaine brava glorieusement les attaques de la cavalerie ennemie, prouve qu'elle étoit aussi supérieure à celle des Grecs dans cette circonstance que dans toute autre. La phalange soutenoit aisément une charge de cavalerie qui seroit venue s'enferrer dans ses piques; mais si, abandonnée à elle-même, elle étoit harcelée par de la cavalerie légere, à la maniere des Parthes, elle devoit nécessairement succomber. Exposé de tous côtés aux traits de l'ennemi, le phalangite n'en avoit aucun pour lui répondre, & sa pique lui devenoit inutile. Les armes du légionnaire étoient bien autrement avantageuses. Le *pilum* étoit moins embarrassant & plus aisé à manier que la *sarisse;* quoique des deux tiers plus court, il étoit encore assez long pour le présenter à la cavalerie & lui être redoutable; de plus, il devenoit quand on vouloit, arme de jet ainsi que le javelot.

Non seulement l'infanterie Romaine savoit résister à la cavalerie, mais elle osoit l'attaquer en plaine. Lucullus, avec quinze mille hommes, passa une riviere devant

Tigrane, fondit sur sa nombreuse gendarmerie armée de pied en cap, & la mit en fuite. Domitius, avec une légion, défit toute la cavalerie de Pharnace; & Pompée, à Pharsale, vit battre la sienne par six cohortes que César avoit disposées à ce dessein. L'histoire des Romains fournit quantité de traits semblables de leur infanterie; les campagnes de César surtout en sont remplies. Ce Général eut toujours très-peu de cavalerie en comparaison de ses ennemis; cependant il ne reçut jamais d'échec considérable, & triompha à la fin de toutes leurs forces. Par la bonté de son infanterie, la résolution qu'il avoit su lui inspirer, & l'habileté avec laquelle il la disposoit, il suppléoit à la foiblesse de sa cavalerie. Les premiers Généraux qui eurent affaire à Annibal n'avoient pas la même capacité, & se firent battre. Scipion au Tésin, Sempronius à la Trébie, Flaminius près du lac Trasimene, & Varron à Cannes, furent les victimes de leur présomption. Les Romains eurent sans doute raison d'augmenter alors leur cavalerie & leurs troupes légeres; mais si la supériorité de l'ennemi de ce côté contribua à leurs défaites, la témérité de leur conduite en fut la principale cause. Lorsqu'ils eurent à leur tête des chefs habiles, la scéne changea, & la victoire se déclara pour eux.

Si l'infanterie moderne connoiſſoit ſa force, elle ſeroit encore plus reſpectable pour la cavalerie que celle des Romains. L'arme à feu, renforcée de ſa bayonnette, eſt certainement bien ſupérieure au *pilum* & au javelot. Le ſoldat a dans ſa cartouche trente coups à tirer, & plus ſi l'on veut. Il eſt pourvu en même tems d'une arme de main de la même longueur que le pile. Il peut s'en ſervir en y conſervant ſon feu ; de ſorte que ſi une troupe eſt bien formée & commandée, il en ſort un feu continuel, tandis que ſon front eſt hériſſé de bayonnettes. Que veut-on de plus contre la cavalerie ? Mais il faut à l'infanterie une ordonnance ſolide, comme de huit ou ſix au moins de hauteur, & qu'elle ſoit bien inſtruite à ſentir tout l'avantage qu'elle peut tirer de ſes armes.

Ceux qui ont été d'avis de reprendre les piques, n'ont peut-être pas aſſez peſé leurs inconvéniens, ni examiné à fond les effets, de l'arme moderne. Pour une occaſion où les piques ſeront utiles, il y en aura dix où elles ne ſerviront pas. On prétend qu'en plaçant deux rangs de piquiers derrière deux de fuſiliers, ceux-ci ſeront raſſurés & ajuſteront mieux leurs coups: mauvaiſe maxime ; le ſoldat doit tirer ſa confiance de lui-même & de ſon arme plutôt que

de celles d'autrui : d'ailleurs par cette diſpoſition on ſe prive de la partie de ſon feu la plus convenable contre la cavalerie. Si l'on mêle alternativement un piquier & un fuſilier, cette ordonnance eſt encore plus vicieuſe, ſujette à ſe deſordonner par la difficulté du terrein, par la perte des hommes, & incapable de ſe rallier, ſi elle eſt une fois rompue. Toute eſpece de mêlange participera toujours aux défauts démontrés dans l'ordre total *.

* La phalange.

Si le Chevalier de Folard avoit été plus au fait de l'ordonnance Romaine, il auroit vu qu'elle ne mettoit pas plus ſa principale force dans les piques que dans les colonnes, & que les principes ſur leſquels elle agiſſoit ne reſſembloient point du tout à ceux qu'il s'étoit figuré. Ses piquiers, qui étoient les Triaires, étoient toujours en réſerve & ſouvent reſtoient à la garde du camp. La bataille de Télamon eſt la ſeule action où l'on ait placé les piques ſur le front. Elles furent diſtribuées aux premiers rangs des Haſtaires & des Princes, qui s'étoient emboîtés pour ne former qu'une ligne. Commo les Gaulois ſe trouvoient enfermés entro deux armées, on craignit que le deſeſpoir n'ajoutât encore à leur impétuoſité naturelle, & l'on jugea les piques des Triaires plus propres que le *pilum* pour arrêter cette pre-

miere fougue. Depuis ce tems elles n'ont jamais reparu en premiere ligne, & l'on ne peut presque pas douter que lorsqu'on forma des cohortes en réunissant les manipules, elles n'aient été supprimées. On n'en voit aucune trace dans les campagnes de Lucullus, de Pompée, de César, ni dans les guerres des premiers Empereurs.

Si on les avoit conservées, elles eussent été placées aux derniers rangs des cohortes; car il est certain qu'elles n'ont point été aux premiers. Mais à quoi bon? dans la premiere ordonnance si l'aîle de cavalerie venoit à être défaite, les Triaires pouvoient servir à couvrir les flancs & les derrières contre celle de l'ennemi; dans la seconde, où il y avoit aussi trois lignes, les piques partagées aux derniers rangs de chacune n'auroient plus rempli le même objet. Il y a donc apparence qu'elles furent quittées: on les voit reparoître sous l'Empereur Adrien dans une bataille qu'Arrien donna contre les Scythes. Les quatre derniers rangs en étoient armés; les quatre premiers avoient des piles, & un neuvieme, composé d'archers, devoit tirer par-dessus la ligne. La Tactique commençoit déja à changer: ici les pesamment armés ne formoient qu'une ligne, & les cohortes n'étoient que sur huit rangs.

Les deux premiers devoient préſenter la pointe des piles, & les deux autres les lancer ſur les cavaliers. Ainſi les piques, qui avoient été repriſes, étoient encore en ſous-ordre, bien que cette guerre ſe fît contre un ennemi qui n'avoit que de la cavalerie.

On voit que les Romains ne firent jamais leur capital de cette arme de longueur. Ils la gardoient ſeulement pour s'en ſervir dans certaines circonſtances. Camille la fit prendre à ſes ſoldats pour la bataille de l'Anio qu'il livra aux Gaulois; elle demeura depuis aux triaires: après Marius on la quitta & on la reprit dans la ſuite. Cette inconſtance prouve que ſon utilité a été conteſtée chez les Romains comme elle l'eſt à préſent chez les modernes; ce qui ne forme pas une prévention en ſa faveur.

Les piques ont été quittées entierement quatre ans après l'invention de la bayonnette à douille. Les Allemands ont commencé, & les François les ont ſuivis. En 1703, Louis XIV, par l'avis de M. de Vauban, les ſupprima. Si depuis cette époque l'infanterie avoit été plus maltraitée en plaine par la cavalerie, ce ſeroit une forte raiſon pour les reprendre; mais c'eſt ce qu'on ne ſauroit démontrer. La retraite du Général Staremberg après la bataille de Villa-Viciosa, celle du Prince d'Anhalt après la défaite du Com-

te de Stirum à Hochftet, celle de Sculembourg devant Charles XII, la fermeté des Anglois à Minden, & diverfes autres occafions prouvent que fans les piques l'infanterie bien difpofée peut être inébranlable.

Le feu de la moufqueterie fi inutile, fouvent dangereux quand on s'y attache mal-à-propos, eft indifpenfable contre les attaques de la cavalerie. Des bayonnettes feules, des piques même fuccomberoient à la fin : la moufqueterie fans armes blanches feroit auffi infuffifante. Mais ces deux efpeces, foutenues l'une par l'autre, acquierent une grande force; réunies dans la même main, elles font encore plus formidables. l'infanterie peut alors non feulement réfifter à la cavalerie, mais agir contre elle offenfivement avec autant de fuccès que celle des Romains.

Le feu de rangs, qu'on avoit autrefois, étoit très-utile en pareil cas. On l'a quitté fans trop de raifons. La meilleure qu'on ait pu alléguer, c'eft qu'un coup de fufil lâché mal-à-propos faifoit partir tous ceux d'un bataillon. Cela arrivoit en effet par le peu de difcipline & l'ignorance des officiers. Mais lorfque ceux-ci font inftruits & les foldats bien exercés, on fe rend maître de fon feu; j'en ai vu des exemples. En confervant le feu de pelotons, rien n'em-

pêche d'y joindre celui de rangs pour les occaſions. Il n'y a point d'inconvénient de faire mettre genou en terre aux deux premiers pour faire tirer les troiſieme & quatrieme : les cinquieme & ſixieme ne doivent que charger & paſſer leurs fuſils aux deux précédens. Il eſt important que les deux premiers conſervent leur feu tant qu'ils pourront. Dès qu'ils ſe relevent, ils préſentent la bayonnette, le pied gauche en avant, le fuſil appuyé horiſontalement ſur le bras gauche, comme on le pratiquoit dans l'ancien exercice quitté en 1753. Il faut que les ſoldats ſoient bien ſtylés, & que leurs mouvemens ſe faſſent avec vivacité : il n'en eſt point qui ne ſoient haſardeux quand ils ſont faits nonchalamment.

La comparaiſon des deux Tactiques anciennes m'a donné lieu de parler de la nature de nos armes. Autant celles des Romains étoient ſupérieures à celles des Grecs, autant les modernes l'emportent ſur les premieres. Il n'y a donc aucun doute qu'elles ne ſoient auſſi préférables aux autres, & que la derniere ordonnance des Romains n'ait été celle qui nous convenoit le mieux. Quoique l'invention de la poudre ait occaſionné des changemens dans la fortification, par conſéquent dans l'attaque & la défenſe des places,

ces, elle n'a dû influer que très-peu ſur la Tactique. Les armes de la légion ſervoient au jet & à la main, comme les nôtres, qui ont d'ailleurs ſur elles bien des avantages. Pour lancer les piles & le javelot, il falloit entre les rangs & les files une diſtance qui ne nous eſt plus néceſſaire (a). Si notre ordre avoit la même profondeur que la cohorte Romaine, il auroit le double de force & d'action; parce que dans une étendue égale il contiendroit le double d'hommes & de coups à porter. L'impoſſibilité de tirer par la ligne courbe, comme les anciens, n'eſt point une raiſon valable pour s'être réduit à trois ou quatre de hauteur (b). Jamais les Romains n'ont mis cet avantage en ligne de compte: ils n'enviſageoient que celui de la ſolidité & de l'impétuoſité du choc. S'ils euſſent penſé comme nous, ils pouvoient ſe donner pour l'arme de jet encore plus de facilité qu'ils n'en avoient. En ſe formant ſur trois rangs, tous les coups

(a) La diſtance, qui étoit de ſix pieds du tems des manipules, ne fut pas toujours la même avec les cohortes; elle ſe reſſerroit même beaucoup quand on avoit affaire à la cavalerie.

(b) Un auteur, qui vient de publier un ouvrage ſur la Tactique des Romains, a donné cette raiſon, qui eſt fort mauvaiſe.

eussent porté de but en blanc; ce qui faisoit bien un autre effet que par la ligne courbe. Ils ne manquerent point cette remarque, mais ils n'en firent usage que pour les armés à la légere: l'objet du corps principal étoit plus important. Ce peuple, qui vouloit s'aggrandir, observoit trop curieusement tout ce qui pouvoit le rendre supérieur dans les armes: aucune réfléxion ne lui échappa. Ses loix, sa discipline & sa constitution militaire étoient aussi admirables que son ordonnance, & ne méritent pas moins notre attention. Ce sera toujours une source d'excellentes maximes, & un dépôt des meilleurs exemples.

Les Grecs avoient beau se vanter; ils ne surent jamais connoître les défauts de leur Tactique, quelqu'occasion qu'ils en aient eu. Toutes leurs réfléxions n'aboutirent qu'à diminuer de quelques pieds la longueur des piques. Ils resterent attachés, par habitude, à leurs usages, comme les nations d'Asie, qui conserverent toujours les éléphans & les chariots armés, malgré le peu d'occasions où l'on pouvoit s'en servir, & quoique l'expérience eût dû leur apprendre qu'ils en recevoient souvent plus de dommage que leurs ennemis.

Il faut pourtant convenir qu'ils pousserent la dialectique militaire aussi loin qu'elle

pouvoit aller (*a*). Aucun Capitaine n'a ſurpaſſé dans la fineſſe des ordres de bataille, des ruſes, des campemens & des marches, Epaminondas, Philippe & Agéſilas. Mais les Romains, quoique peut-être inférieurs à cet égard, prirent néanmoins l'aſcendant par la bonté de leur ordonnance & la force

(*a*) Les Grecs avoient des maîtres de Tactique comme nous en avons de Géométrie. Ils démontroient la forme, la compoſition, l'arrangement des troupes & leurs mouvemens. Comme ils ſoumettoient tout au calcul, ils donnoient beaucoup à la ſpéculation : de-là peut-être pluſieurs évolutions qui n'ont jamais été que de théorie. Ils ne pouvoient donner ſur les grandes parties de la guerre que des maximes & des principes généraux : on ſait qu'Annibal traita fort mal un de ces docteurs qui vouloit raiſonner avec lui le compas & le craïon à la main. Cependant ces établiſſemens étoient très-utiles, & contribuerent beaucoup à rendre les Grecs très-habiles. La jeuneſſe apprenoit par principes les élémens & les regles de l'art, toujours néceſſaires pour ſe perfectionner dans la pratique. S'il y avoit en France cinq ou ſix écoles de cette eſpece, dans la capitale & les groſſes garniſons, on verroit dans la ſuite ſe former quantité d'excellens officiers qui en feroient ſentir l'avantage. On pourroit y joindre une bibliotéque choiſie, qui ſeroit pour les jeunes gens un moyen de ſe tirer de l'ignorance où ils croupiſſent, & de s'éloigner des occupations frivoles, ſouvent pernicieuſes, auxquelles ils ſe livrent.

de leur conſtitution, dans leſquelles ils trouverent toujours des reſſources pour réparer leurs malheurs.

Un des grands avantages de la légion étoit que chaque eſpece de ſoldats pouvoit ſervir par-tout, quoique ce ne fût pas dans le genre auquel elle étoit deſtinée. Le légionnaire, chargé du caſque & de la cuiraſſe, étoit exercé à courir, à franchir les foſſés, à monter les hauteurs, même en gardant ſes rangs & ſes files : le vélite étoit aſſez bien armé pour oſer joindre l'ennemi & ſe battre corps à corps. La cavalerie, très-bonne pour combattre en ligne, étoit aſſez légere pour donner rapidement & ſe défaire de celle qui ne faiſoit que voltiger, comme les Tralles & les Numides. Chez les Grecs, le piquier, tiré du corps de la phalange, n'étoit d'aucune uſage ; la phalange elle-même ne pouvoit plus ſervir hors de la plaine. Leurs armés à la légere, mal couverts & ſans epées, étoient réduits à prendre la fuite dès qu'ils n'avoient plus de traits. Chaque troupe chez les Romains avoit donc plus de reſſource en elle-même, pouvoit mieux ſe ſoutenir ſéparée des autres, & leur réunion formoit ſans contredit le corps militaire le plus parfait.

Quoique les guerres civiles & le changement qui s'étoit fait dans la compoſition de

la milice eussent diminué l'esprit patriotique, cependant comme elle restoit toujours sous les enseignes, une grande discipline & des exercices fréquens suppléoient aux anciennes vertus (a). Elles ne dégénérerent que lorsque la tyrannie, ensuite la concurrence de plusieurs prétendans eurent introduit la licence. Des armées, accoutumées à vendre leurs suffrages, étoient devenues incapables de se plier au joug de la discipline. Elle se perdit insensiblement avec les bonnes maximes. La Tactique se remplit de nouveautés & d'usages des barbares, qui la défigurerent; ce qui entraîna à la fin la chute de l'Empire.

(a) Auguste fixa les légions sur les frontieres, où elles habitoient des camps qui leur présentoient une image continuelle de la guerre.



CHAPITRE CINQUIEME.

Du cri & des instrumens de guerre.

LA PLUPART des peuples anciens avoient pour maxime d'aller à la charge avec de grands cris mêlés au bruit des instrumens de guerre. Les Gaulois, les Germains, les Parthes, & tous les barbares ont suivi cet usage. Les Turcs l'ont conservé, & poussent en allant au combat des hurlemens affreux: ils croient par-là, & ce n'est pas sans raison, ôter au soldat l'idée du péril, l'animer & effrayer l'ennemi. Les Romains & une partie des Grecs en usoient de même; mais ils le faisoient en ordre, & ce qui n'étoit chez les barbares qu'un bruit confus, excité par un mouvement impétueux, se regloit chez les autres par la discipline. Lorsqu'on étoit en présence, avant de s'ébranler, on jettoit un cri général, qui s'appelloit *le cri du combat.* C'étoit à la maniere dont il étoit poussé qu'on jugeoit de la disposition des troupes (*a*). Crassus ayant

Plutarque dans Crassus.

Tite-Live. liv. X. c. 22.

(*a*) Les Samnites & les Etrusques avoient la

été harcelé pendant un jour entier par les Parthes, prit la résolution de charger avec toutes ses forces. Il ordonna de jetter le cri du combat : mais il s'apperçut, par la foiblesse avec laquelle il fut donné, du découragement de ses soldats, & du peu de succès qu'il devoit espérer : aussi fut-il entierement défait. Ce premier cri se jettoit au signal que donnoient les trompettes : aussi tôt après on sonnoit la charge ; on s'ébranloit & l'on couroit sur l'ennemi, en s'excitant par des cris redoublés par intervalle (*a*). Les Romains frappoient en même tems de leurs javelots ou de leurs épées sur leurs boucliers, ce qui augmentoit encore le bruit, & avoit un air terrible & menaçant. Si l'on étoit repoussé, le cri se répétoit autant de fois qu'on revenoit à la charge, & il ne se donnoit que par la partie qui attaquoit. Si la seconde ligne ne chargeoit point avec la premiere, elle ne crioit qu'en Plutarque.

même coutume que les Romains. Dans une rencontre entre ceux-ci & les Samnites, où les deux partis étoient également rebutés, ils se regarderent longtems avant de crier, aucun ne voulant le faire le premier.

(*a*) *Neque frustrà antiquitatus institutum est, ut signa undique concinerent, clamoremque universi tollerent.* Cæsar, de bello civili, lib. III.

partant, & de même la réserve. Ces cris se renforçoient à mesure qu'on redoubloit les efforts.

Une partie des Grecs ne crioit point en chargeant ; mais ils chantoient une sorte d'air qu'on appelloit *l'hymne du combat*. On trouve encore des traces de cet usage chez les Arnoults, habitans de la Macédoine, sujets à présent des Turcs. Ces peuples, pleins de force & de valeur comme leurs ancêtres, vont au combat en courant avec rapidité : le chef chante, & la troupe y répond en précipitant la marche.

Les Lacédémoniens étoient les seuls qui marchoient en silence au son des flutes, & régloient leurs pas sur la cadence pour mieux conserver leurs rangs, ce que Thucydide * remarque comme un effet de leur grande discipline. Voilà d'où nous vient le pas mesuré & cadencé dont le Maréchal de Saxe a donné la premiere idée, & qui est une des meilleures choses qu'on ait pu imaginer pour la perfection de la Tactique.

* Liv. V.

Quoique les Romains eussent aussi un pas mesuré & soutenu par les instrumens de guerre dont ils se servoient pour la marche, ils jugeoient les cris nécessaires au moment de la charge. Comme ils y alloient en courant, la rapidité du mouvement, jointe au bruit des cris, des trompettes & des cors, de-

voit les enflammer & les remplir d'une sorte de fureur qu'on savoit cependant modérer par la discipline. Ce peuple, dont toutes les pensées étoient tournées à la guerre, avoit trop bien étudié la nature du cœur humain pour ne pas sentir que l'homme en général a besoin d'être échauffé & étourdi sur les dangers. Voilà pourquoi le Roi de Prusse instruit son infanterie à tirer en marchant, & avec tant de vîtesse. Il ne faut pas s'imaginer que son but soit de tuer beaucoup d'ennemis à coups de fusil. Ce Prince est trop habile pour ne pas savoir que les batailles ne se gagnent point par-là : il ne veut qu'occuper le soldat & l'empêcher de réfléchir; peut-être aussi étonner un ennemi assez stupide pour croire son feu trop redoutable, & n'oser l'attendre ou l'aborder *(a)*. Cette vivacité de mousqueterie

---

(a) Lorsqu'à la paix de 1749 on prit une partie de l'exercice Prussien, & la méthode de se mettre à trois de hauteur, on étoit persuadé que le Roi de Prusse avoit dans son feu la plus grande confiance. Dans cette idée, la plûpart des Colonels, Tacticiens trop superficiels pour sentir son véritable but, tourmentoient leurs régimens pour les faire tirer avec beaucoup de vîtesse, & ne manquoient pas de leur dire, *que sans cela ils seroient battus s'ils avoient affaire aux Prussiens.* Tant d'ignorance & d'aussi mauvaises maximes me firent

convient beaucoup au flexme Allemand ; mais un cri de guerre, animé & soutenu par le son des instrumens, est plus propre à la nation Françoise. Chaque troupe avoit autrefois son cri, qui lui étoit donné par le chef qui la commandoit. Cet usage s'est perdu, & s'est réduit à crier, *tue*, *tue* ; encore n'est-ce que dans quelques occasions de surprise. On pourroit composer un air court & très-vif, qui se chanteroit & s'accompagneroit par des cors & des hautbois, en se mesurant encore avec le son de la caisse.

La musique est une partie qui n'est point à négliger dans la Tactique. Elle produit sur les troupes un effet merveilleux ; & les anciens en étoient si persuadés, qu'ils la regardoient comme un point capital. La danse que Pyrrhus inventa au siége de Troie ne servoit pas seulement pour amuser les soldats ; son principal objet étoit de donner plus d'agilité, & de déployer les forces du corps. Ce n'étoit peut-être qu'une

---

juger qu'on le feroit en effet. Le feu des Prussiens est si peu meurtrier, qu'on a quelquefois compté plus des leurs tués à coups de fusil, que de ceux des ennemis battus. Ce n'est point en tuant des hommes qu'on remporte des victoires ; mais par les manœuvres & le terrein que l'on gagne.

maniere de marcher au son d'un air gai & militaire.

Les Grecs eurent dans la suite des airs si animés & si nerveux, que lorsqu'ils étoient joués par d'habiles maîtres, l'ame en étoit transportée. Plutarque raconte qu'Aléxandre & ses courtisans étant à table, où ils écoutoient deux fameux musiciens, *Timothée* & *Antigénide*, ils furent tout-à-coup si agités, qu'ils se leverent comme pour courir aux armes. Les musiciens ayant changé de ton, ils se calmerent, & reprirent leurs places. Ce mode s'appelloit *Ortios* *; il étoit encore plus élevé que le Phrygien, qui servoit pour les airs guerriers.

* Elevé, véhément, sublime.

Les instrumens des Grecs étoient des flutes, dont le son devoit être élevé & perçant comme celui de nos hautbois. Les Lacédémoniens y ajouterent des lyres, dont on se servoit au théatre & dans les jeux. Dans les premiers tems, la lyre ou cythare n'avoit que quatre cordes; ensuite elle en eut six, & son harmonie étoit alors plus mâle & plus guerriere que lorsqu'on les eut augmentées. En multipliant les sons, on en diminuoit la force, & l'on affoiblissoit la vigueur de la modulation. C'est pourquoi les Ephores ne permettoient point celles de cette espece, non seulement pour la guerre, mais aussi dans les jeux publics. Ils

Quintilien. liv. 1. c. 10.

mirent à l'amende Terpandre, qui se présenta aux jeux Pythiens avec une lyre à sept cordes. Une autrefois, un célébre musicien, qui en avoit une de neuf, fut obligé d'en couper deux. Timothée, qui avoit porté la lyre à onze cordes, fut aussi condamné, par un décret, à en retrancher quatre, & réprimendé d'avoir voulu substituer à l'ancienne méthode un genre trop cromatique.

Boëtius de Musica. Lib. I.

Comme les anciens étoient persuadés que le caractere des arts influe sur les mœurs, les Magistrats, qui, dans une république comme Lacédémone, étoient chargés de veiller à leur conservation, vouloient que la musique fût honnête, vive, & propre à porter à la vertu. Ils avoient soin de proscrire tout ce qui étoit capable de corrompre & d'amollir l'ame. Le nouveau goût qui s'est introduit dans la musique Françoise, & les efforts que l'on fait tous les jours pour la travestir, ne tourneront point à l'avantage de nos mœurs; il n'en restera qu'un degré de vices de plus, avec la honte de n'avoir pu imiter qu'imparfaitement la légéreté & la délicatesse Italienne.

La musique étoit chez les Grecs une partie essentielle de l'éducation; c'est-à-dire, celle qui étoit d'un caractere noble & élevé. On mettoit au rang des qualités d'Epaminondas d'avoir su chanter & danser.

Les Romains, plus séveres dans les premiers tems, laissoient cet avantage aux gens de l'art, & blâmoient les autres qui s'y appliquoient trop : mais lorsqu'ils en eurent pris le goût, ils le pousserent jusqu'à l'excès; parce qu'il n'y eut plus de loix pour le réprimer, & qu'on lâcha la bride au luxe & à la mollesse. Leurs instrumens de guerre furent cependant toujours les mêmes : il y en avoit de trois sortes, des trompettes, des cornets, & des buccines ou clairons. Chacun d'eux sonnoit pour différentes occasions, & chaque espece de son étoit un signal qui désignoit son mouvement. Les trompettes & les cornets ensemble donnoient pour la charge. Les trompettes seules sonnoient la retraite, pour les gardes, pour les travaux, & dans les revues. La buccine (*a*) assembloit les troupes, sonnoit devant le Général, & lorsqu'on punissoit de mort. Vegece liv. 2. Chap. 4.

Il est certain que la musique guerriere anime le soldat, l'égaie & lui donne de la vigueur. C'étoit par ce moyen que les anciens faisoient quelquefois des marches longues & rapides dont on est étonné. Le Consul Néron, campé à Venuse dans la Pouille,

---

(*a*) Le Clairon étoit une trompette recourbée appellée *Lituus. Ovidius in fastis. vers. 160.*

vis-à-vis d'Annibal, déroba ſa marche, & partit pour joindre ſon collégue qui attendoit Aſdrubal au fleuve Métaure. Il fit dans ſix jours deux cens quarante milles d'Italie, ou quatre-vingt lieues. Les Conſuls réunis battirent Aſdrubal, & Néron revint dans ſon camp dans le même eſpace de tems. Deux cens quarante milles, diviſés en ſix, en font quarante par jour, ou un peu plus de treize lieues. Les Romains devoient les faire dans dix heures, parce qu'ils étoient habitués dans les promenades militaires de faire vingt mille dans cinq heures, & même vingt-quatre d'un pas plus vîte. Le reſte du jour étoit donc ſuffiſant pour les haltes & pour le repos. Voilà l'effet admirable du tact & de la marche cadencée dont le Maréchal de Saxe a relevé avec raiſon la néceſſité, comme le ſeul moyen de faire marcher une troupe en ordre & avec célérité.

Végece. l. 1. c. 2.

Le ſon de la caiſſe eſt bon pour marquer le pas ; mais cet inſtrument, dur & déſagréable, n'a pas ſur les organes la même puiſſance que les autres. Ceux-ci animent & ſoutiennent le mouvement, dilatent les eſprits, donnent du reſſort aux membres, & les agitent ſans les fatiguer. Les tambours n'étoient autrefois connus que des barbares. Les Parthes en avoient une grande quantité, garnis de petites clochettes, ſur

lesquels ils frappoient en cadence. Ceux des Turcs sont fort gros, & se battent par les deux bouts : ils les accompagnent d'un triangle, usage qu'ils ont pris des Scythes, ou de deux especes d'assiettes d'un métal fort sonore, qui se frappent l'une contre l'autre. Les Turcs ont encore une musique qui s'appelle *Tabulkana*, qui accompagne le Général, & joue pendant tout le combat pour animer les troupes. Lorsqu'elle cesse, elles en tirent un mauvais augure, & se découragent.

Autrefois on ne connoissoit point la musique dans les troupes Françoises, à l'exception de quelques régimens où les Colonels & Capitaines vouloient bien en faire la dépense. Depuis quelque tems tous les corps se sont piqués d'en avoir. Ce sont des bassons, haut-bois, cors, & dans la plûpart des clairinettes; mais jusqu'ici toute cette musique n'a été que de parade. Pour s'en servir dans les combats, il faut que les musiciens soient engagés & soudoyés par le Prince ; ils doivent avoir des airs pour les différens mouvemens, & propres à les désigner, ou seuls, ou conjointement avec les batteries des tambours. Ce n'est pas assez que pendant la paix ils jouent dans les parades & les exercices, il est nécessaire d'en user de même dans la promenade des trou-

pes & dans les routes, alternativement avec les tambours, parce qu'il faut que les muſiciens ſe repoſent. Lorſqu'à la guerre on ſe trouveroit dans le cas de faire une marche forcée, on ſentiroit tout l'avantage de cette méthode, & de s'y être exercé d'avance. Dans ces ſortes d'occaſions, on laiſſe ordinairement les trois quarts des ſoldats derrière. J'ai vu quelquefois les drapeaux preſque ſeuls. Cela n'arrivoit point aux Romains ni aux Grecs, qui faiſoient cependant des traites bien plus fortes que nous.





COURS DE TACTIQUE

THÉORIQUE ET PRATIQUE.

SECONDE PARTIE.

EXPOSÉ

DES DIFFERENS ORDRES DE BATAILLE.

LA SCIENCE des armes renferme un grand nombre de parties dont les principes peuvent être fixes & déterminés; mais dans la pratique, la forme des opérations varie à l'infini, parce qu'elle dépend des lieux & des circonſtances, qui ne ſont jamais parfaitement ſemblables : c'eſt pourquoi il faut un diſcernement juſte pour faire à propos l'application des préceptes, & bien adapter les exemples.

Le but qu'on ſe propoſe, eſt de conquérir ou de défendre. Le premier cas ſuppoſe de la ſupériorité, & que l'on cherche les batailles; dans le ſecond, on eſt ſouvent forcé de les donner malgré ſoi : quelquefois l'envie de terminer la guerre par un coup déciſif fait auſſi prendre le parti de combattre. Je ne parle point des raiſons qui peuvent engager à donner bataille ou bien à l'éviter: elles ſe trouvent dans la comparaiſon des avantages que l'on tireroit d'une victoire avec les déſavantages d'une défaite. Cela dépend auſſi de la quantité & du genre de troupes que l'on a, de celles de l'ennemi, de la ſituation où l'on eſt par rapport aux ſubſiſtances, de la nature de la guerre que l'on fait, & de pluſieurs autres choſes qui ne doivent point échapper à la prudence du Général. Comme c'eſt ici l'action la plus importante de la guerre, il ne doit la riſquer qu'après de mûres délibérations, & avoir bien connu les moyens qu'il peut employer pour vaincre : c'eſt où ſe déploie toute ſa capacité & les reſſources de ſon génie.

Il y a apparence que l'art avoit bien peu de part dans les premieres batailles qui ſe ſont données. Les conquérans ne mettoient leur confiance que dans une multitude confuſe de combattans. Bacchus, Ninus & Sémiramis traînerent après eux des millions d'hom-

mes, encore plus mal réglés que n'étoient ceux de Darius & de Xerxès. On connut mieux dans la suite le prix de la discipline. L'Egypte leva des soldats & les exerça; elle se forma un genre de Tactique particuliere: la guerre se fit par-tout avec plus de méthode, & devint enfin une science que les Grecs & les Romains après eux perfectionnerent. De tous ceux qui en ont écrit & recueilli les regles, Végece est celui qui nous a laissé le corps de préceptes le plus complet. Son livre est un cours de science militaire depuis les élémens jusqu'aux grandes parties de la Tactique. Il a donné, sur la composition des troupes, sur les exercices, sur la discipline, & sur toutes les opérations de la guerre, d'excellentes maximes qu'il avoit étudiées dans les ouvrages des grands maîtres: car il n'a écrit aucune idée de son cru, & c'est en quoi ce qu'il dit doit avoir plus d'autorité.

Cet auteur rapporte sept modéles d'ordre de bataille, qui peuvent, à mon avis, se réduire à deux genres; savoir, le carré long ou parallele, & l'ordre en oblique. Le premier est le plus simple, & celui qui a été suivi le plus communément. On met l'infanterie au centre, la cavalerie sur les aîles, & l'on marche ainsi de front à l'ennemi. l'uniformité de cette disposition suppose un Liv. III. c. 4.

terrein égal & sans obstacle dans toute son étendue. Végece convient qu'elle est la moins bonne, & dit : *Que les habiles gens n'en font point de cas, à moins d'avoir une assez grande quantité de troupes pour déborder l'ennemi & l'embrasser avec ses deux ailes.* Il ajoute que la ligne, par son étendue, étant sujette à flotter & à s'ouvrir, on court risque d'être percé dans quelque partie : c'est pourquoi il veut qu'en s'étendant pour déborder, on ne laisse pas de conserver de puissans corps de réserve pour réparer le désordre & boucher les vuides où l'ennemi pourroit se jetter. Cette précaution est sur-tout indispensable avec la Tactique moderne, où les inconvéniens cités ci-dessus sont encore plus à craindre & plus dangereux qu'ils ne l'étoient chez les anciens. Cet ordre de bataille ne tire donc son avantage que de la supériorité du nombre & de l'étendue d'un terrein vaste & uni, où l'ennemi auroit eu l'imprudence de s'engager.

La septieme disposition est aussi dans l'ordre parallele, mais beaucoup meilleure que la premiere, parce qu'on profite de quelque protection du terrein pour appuyer une de ses aîles, & renforcer l'autre de toute sa cavalerie avec ses troupes légeres.

Je comprends, dans le second genre, les cinq autres dispositions qui ont toutes le

caractere de l'oblique, quoique Végece ne donne ce nom qu'aux deuxieme, troisieme & sixieme. Il est même des occasions où la septieme pourroit se compter dans la même classe : c'est lorsqu'ayant une partie de son front couverte par un ravin, un ruisseau, un marais, on porte à l'autre ses principales forces & ses meilleures troupes, en vue d'engager l'affaire de ce côté. Comme la partie dégarnie est à l'abri d'être attaquée, c'est la même chose que si on la tenoit éloignée; ce qui est le véritable objet de la disposition oblique.

La premiere regle, qui a été suivie dans les actions générales, a donc été de ranger l'armée sur un grand front, & de l'étendre autant que l'on pouvoit pour déborder l'ennemi, afin de se replier sur ses flancs, & de l'envelopper même par ses derrières. Mais celui-ci, lorsqu'il étoit habile, ne s'exposoit point à combattre sans trouver des appuis pour ses aîles ; ou s'il s'engageoit malgré son infériorité, dans une plaine de vaste étendue, c'est qu'il savoit que par une disposition adroite & des manœuvres rusées, il enleveroit à son adversaire l'avantage du nombre, & feroit échouer ses desseins. Le premier exemple de cette espece, qui puisse nous fournir des instructions utiles, se trouve dans la bataille de Thimbrée que je vais rapporter.

CHAPITRE PREMIER.

BATAILLE DE THIMBRÉE.

LA BATAILLE de Thimbrée est la premiere de l'antiquité dont on ait un détail bien circonstancié. Celui que Xénophon en a donné est d'une si grande exactitude, qu'elle a pu le faire soupçonner d'y avoir mis beaucoup du sien. Les vertus éminentes que Cyrus fait briller dans sa jeunesse, sa modération, sa prudence, & son habileté dans les armes, ont aussi paru un motif de douter de la fidélité de son histoire. On peut ajouter que Xénophon y a étalé tout l'art de la Tactique Grecque, dont il fait prendre aux Perses les principes & les manœuvres; qu'il se sert des mêmes dénominations, & désigne les mêmes sortes de troupes. Il faut convenir qu'il paroît assez que l'auteur a eu en vue de tracer le modéle d'un Prince accompli & d'un excellent gouvernement; mais cette raison ne suffit point pour traiter son ouvrage de fable & de roman politique: cela prouveroit au contraire qu'il avoit jugé l'histoire de Cyrus plus propre que toute autre à remplir l'objet qu'il se propo-

ſoit (*a*). Il eſt certain que l'on ne peut en conteſter les faits : ils ſont prouvés par les hiſtoriens ſacrés & profanes, dont la conformité eſt un témoignage irrévocable. Cyrus eſt promis aux Juifs ſous ſon propre nom dans la prophétie d'Iſaïe, & il eſt encore queſtion de lui en d'autres endroits. Hérodote parle de ſa naiſſance *, & raconte toute ſa guerre contre Créſus : ce qu'il dit du fait dont il s'agit ici s'accorde même dans quelques circonſtances avec le récit de Xénophon. A l'égard des troupes & de la diſcipline de l'armée de Cyrus, il étoit très-poſſible que ce Prince connût celle des Grecs, & tout naturel qu'il en fît uſage en faiſant prendre à ſes Perſes leurs armes & leur ordonnance. L'Aſie mineure étoit pleine de villes Grecques, dont les peuples combattoient peu différemment de ceux d'Europe : Créſus en avoit même beaucoup dans ſon armée. La Tactique des

* Liv. I.

(*a*) Les opinions ont été pendant un tems ſi fort échauffées ſur ce problême hiſtorique, qu'on en eſt venu aux invectives comme dans les diſputes ſur Homère. Scaliger a été un de ceux qui ont ſoutenu la négative avec le plus d'opiniatreté. Son ſentiment a été judicieuſement combattu par M. Charpentier de l'Académie Françoiſe, traducteur de la Cyropédie.

Grecs ne différoit de celle des Asiatiques, qu'en ce que leurs phalanges étoient moins profondes, les files & les rangs plus divisés, mieux ordonnés, & plus capables d'évolutions. C'est pourquoi il ne faut pas être surpris si Xénophon, pour exprimer ce qui concernoit la discipline & l'ordre des troupes, s'est servi des termes usités chez les Grecs. Ils étoient dès-lors, même auparavant, les plus habiles dans l'infanterie (a). Cyrus les prit pour modéle, & perfectionna sa phalange sur la leur : mais en adoptant leurs maximes, il conserva l'usage des chariots armés, dont on ne se servoit plus qu'en Asie, & il forma une bonne cavalerie, qui contribua principalement à la victoire qu'il remporta à Thimbrée. On ne doit donc pas accuser de fausseté l'habile historien qui nous a conservé sa vie : il dit lui-même qu'il s'est fait instruire des particularités de son histoire, & qu'il rapporte ce qu'il en a pu apprendre. Il est seulement probable qu'il s'est plu à l'embellir & la rendre utile par

---

(a) Depuis Cyrus jusqu'à l'invasion des Perses sous Darius, & à la bataille de Marathon, il n'y a qu'un intervalle d'environ soixante-dix années. On sait que cette fameuse journée fut le triomphe de la phalange Grecque & le commencement de sa gloire.

les maximes de la meilleure politique, & d'excellens préceptes pour un Général. Il n'y a point oublié les leçons de vertus morales, qui ne contribuent pas moins que les autres à former les héros. L'histoire de Panthée & d'Abradate est un exemple de fidélité conjugale; la passion d'Araspe pour Panthée en est un de la fragilité humaine, qui se flatte en vain de résister à une beauté que l'on a en son pouvoir : le refus que Cyrus fait de voir cette belle femme, qui est sa prisonniere, marque sa prudence & sa modération *(a)*. J'aurois de quoi m'étendre si j'avois entrepris de faire l'éloge de cet ouvrage, & de prouver la vérité des faits qu'il contient; mais ce seroit m'écarter de mon sujet, qu'il est tems d'exposer.

(a) Araspe étoit un Officier à qui Cyrus avoit confié la garde de Panthée femme d'Abradate, Roi de la Susiane. Comme, malgré sa promesse, il voulut lui faire violence, elle s'en plaignit à Cyrus. Araspe, qui craignoit son ressentiment, n'osoit plus se présenter devant lui; mais ce Prince le traita avec bonté, il exigea seulement qu'il se retirât chez les ennemis comme transfuge, afin de lui servir d'espion. Une pareille proposition paroîtroit parmi nous peu digne d'un Prince, & couvriroit d'infamie celui qui l'accepteroit : mais cette délicatesse n'a jamais été connue en Asie, où l'autorité despotique du maître honore tout ce qui peut lui être utile.

LES Babyloniens & les Lydiens avoient uni leurs forces, pour s'oppoſer aux progrès de Cyrus, qui avoit déja eu un avantage ſur eux, & s'étoit rendu maître d'une partie de l'Aſie. Ils s'étoient fortifiés du ſecours des Egyptiens, des Arabes, & de divers autres peuples dont les troupes les avoient joints, & toute l'armée s'aſſembloit dans la plaine de Thimbrée *, ſur les bords du Pactole. Elle étoit forte de ſoixante mille hommes de cavalerie & de trois cens ſoixante mille d'infanterie, deſquels il y avoit cent vingt mille Egyptiens armés de grands boucliers, de longues piques, & de courtes épées : les autres n'avoient que des javelots & des boucliers de cuir fort légers. Les frondeurs & les archers étoient en très-grand nombre ; celui des chariots de guerre étoit d'environ trois cens. Créſus, élu Généraliſſime, avoit envoyé à Lacédémone pour y faire un traité d'alliance ; il attendoit encore des troupes de divers endroits, & raſſembloit des vivres de toutes les provinces circonvoiſines (*a*). Cyrus, informé par ſes eſ-

* *Thybarra*, ou *Thymbraia*

(*a*) Xénophon n'a point donné le dénombrement des deux armées ; mais il ſe fait en rapprochant différens endroits de la Cyropédie. Avant le premier combat, les troupes des Grecs & du

pions de ce qui se passoit, ne voulut pas laisser le tems à ses ennemis de se fortifier davantage, & résolut de les aller combattre. Il avoit quinze journées de marche pour aller à eux, à travers un pays entierement ruiné. Il ordonna à son armée de se pourvoir de vivres; il prit d'ailleurs toutes les mesures nécessaires pour faire sa marche dans le meilleur ordre. La cavalerie marchoit la premiere, précédée des coureurs qui faisoient la découverte; elle étoit suivie des chariots de guerre, du gros bagage, & des bêtes de somme, après lesquelles suivoit l'infanterie; un nombre suffisant de pionniers étoit distribué par pelotons à la tête du bagage. Lorsque le terrein le permettoit, on marchoit sur le plus grand front qu'il étoit possible; quand il se resserroit, les équipages se mettoient à la file, & l'infanterie prenoit de droite & de gauche des chemins sur les côtés (*a*).

Roi de Babylone se montoient à 260000 hommes; ils furent joints depuis par les Egyptiens & & d'autres alliés : ainsi leur nombre pouvoit aller à 400000. On a calculé, par le même moyen, la force de l'armée de Cyrus.

(*a*) On voit que l'armée de Cyrus marchoit sur un très-grand front, sans cela elle auroit tenu un terrein immense; car elle ne formoit qu'une seule colonne tant qu'elle étoit dans la plaine : mais lorsqu'il se trouvoit des défilés, il falloit bien en former plusieurs.

Cyrus ayant appris par quelques prisonniers, qu'il n'étoit plus qu'à trois lieues des ennemis, & ses coureurs lui ayant fait dire qu'on découvroit déja la fumée de leur camp, il commanda de faire halte, & pensa à former son ordre de bataille: en même tems, par le retour d'Araspe *, qui de concert avec lui s'étoit retiré chez eux comme transfuge, il fut instruit de leurs forces & de leurs dispositions. Ils étoient rangés sur une seule ligne, l'infanterie au centre, la cavalerie sur les aîles, entremêlée de gros bataillons d'infanterie, l'une & l'autre sur trente de hauteur, excepté les Egyptiens. Ceux-ci avoient formé des gros bataillons carrés, chacun de dix mille hommes, sur cent de front & autant de profondeur: c'étoit la Tactique de leur nation; quelque instance que pût leur faire Crésus, ils ne voulurent pas y rien changer. Ils occupoient le centre de l'infanterie, gardant entre chaque carré un certain intervalle: le front de bandiere de toute l'armée étoit de quarante stades, ou près de deux lieues. Cyrus, dont les forces étoient moindres de la moitié, voyoit bien qu'il seroit débordé, & que le dessein de Crésus étoit d'envelopper ses aîles avec sa cavalerie, pendant que l'infanterie l'attaqueroit de front; c'est sur ce qu'il prévoyoit qu'il forma sa disposition. Son ar-

* V. la note ci-dessus.

mée montoit à cent quatre-vingt seize mille hommes, dont trente-six mille de cavalerie. On y comptoit soixante & dix mille Persans naturels : comme ils ne combattoient auparavant qu'à pied, Cyrus avoit compris combien il se donneroit d'avantage s'il changeoit leur ancienne méthode. Il en avoit mis dix mille à cheval, qu'il avoit armés défensivement, & pris soin de bien exercer. Il en laissa vingt mille armés à la légere, vingt mille eurent des cuirasses, des pertuisannes, & de bonnes épées ; le reste des haches à deux tranchans & de forts javelots. Ses autres troupes étoient des Médes, des Arabes, & des Cadusiens. Il avoit trois cens chariots de guerre, dont les essieux étoient armés de chaque côté de deux faux tranchantes : l'une coupoit verticalement, l'autre horisontalement ; il en avoit aussi changé la construction, en les rendant plus larges & plus solides.

La coutume des Perses étoit de se ranger sur vingt-quatre de profondeur ; Cyrus jugea cette multiplicité de rangs inutile, & ne les mit dans cette occasión que sur douze (*a*). Derrière sa ligne d'infanterie pe-

---

(*a*) Un de ses Officiers lui dit qu'il trouvoit son ordonnance trop foible, eu égard à celle des ennemis. Cyrus répondit qu'un ordre où les armes

ſante, à très-peu de diſtance, il en avoit fait une d'armés à la légere, qui lançoient le javelot, & derrière celle-ci, une autre compoſée d'archers : ils devoient jetter leurs traits par-deſſus la phalange qui les couvroit (*a*). Il avoit formé une quatrieme ligne de ſoldats d'élite, deſtinés à contenir les autres, & à faire main-baſſe ſur ceux qui fuiroient. Il les comparoit, dans un ordre de bataille, au toit d'une maiſon, qui ne peut ſervir ſi elle n'a des fondemens ſolides & une bonne couverture. Il avoit fait conſtruire pluſieurs grands chariots qui portoient des tours hautes de dix-huit pieds, contenant chacune vingt archers. Ces chars, montés ſur des roulettes, étoient traînés par ſeize bœufs attelés de front. Il fit une cinquieme ligne de ces citadelles mobiles,

---

des derniers rangs ne ſervent point, n'étoit pas de grand effet. Il jugeoit donc qu'il y a une meſure à garder dans la hauteur des rangs, & que paſſé un certain nombre, ils n'ajoutent rien à la force. Cet argument n'eſt pas favorable aux partiſans de la colonne.

(*a*) Lorſque les armés à la légere étoient derrière la phalange, ils jettoient leurs traits par la ligne courbe ; ils les lançoient auſſi de même pour les faire porter très-loin. Le jet de but en blanc avoit plus de roideur ; mais l'autre avoit plus d'étendue. *Voyez* Xénophon *de equitatu*.

à l'abri desquelles son infanterie devoit se retirer & se rallier si elle étoit poussée; c'étoit Euphratas qui les dirigeoit *(a)*. De toutes les inventions de l'antiquité pour les batailles, celle-ci étoit peut-être la plus sensée; cependant on ne voit pas qu'on s'en soit servi depuis, sans doute à cause de la difficulté de les conduire, car il falloit un terrein exprès. On pourroit croire que celles de Cyrus se démontoient pour être transportées.

Après les tours venoient deux lignes aussi paralleles de chariots qui portoient le bagage & les femmes. Le dessein de Cyrus étoit de donner le plus de profondeur qu'il pourroit à son ordre de bataille, pour obliger les ennemis, qu'il savoit devoir l'envelopper, à faire un plus grand circuit, & à diminuer leurs forces en s'étendant. Ces deux dernieres lignes étoient commandées, l'une par Dauchus, l'autre par Carduchus, qui avoient des gardes pour les faire marcher en ordre. La cavalerie étoit, comme celle des ennemis,

---

(a) Il paroît qu'il y avoit aussi des machines dont Euphratas devoit avoir soin; mais il n'est point expliqué ce que c'étoit. Bien des savans ne croient pas que l'on se servoit dès ce tems-là de balistes & de catapultes. Je pense le contraire, & je les crois même très-antérieures. Je dirai dans son tems sur quoi je fonde mon opinion.

ſur les aîles; Chriſante en commandoit la droite, Hyſtape la gauche; la plus grande partie étoit armée de pied en cap, & les chevaux bardés. Araſpe menoit la droite de l'infanterie, Arſamas la gauche; Abradate étoit au centre avec les Perſes vis-à-vis les Egyptiens: il y avoit cent chariots de guerre devant le front de la ligne & cent ſur chacun des flancs pour les couvrir. Juſqu'ici il n'y a rien que de très-ſimple dans ces diſpoſitions: on y trouve même un défaut, en ce que les flancs ne ſont couverts que par des chariots ſans aucune troupe pour les ſoutenir: c'eſt pourquoi M. Rollin *, & les gens du métier qu'il dit avoir conſultés, ont cru que cette circonſtance étoit échappée à Xénophon, & l'ont accuſé de négligence. Ces critiques n'ont pas fait attention au diſcours que tient Abradate à Cyrus lorſqu'il parcoure la ligne : *Seigneur, tout va bien de ce côté, je ne ſuis en peine que pour les flancs de notre armée, où il n'y a que des chariots; car je vois les aîles des ennemis qui s'avancent de part & d'autre pour nous envelopper.* Cyrus le raſſure, en lui diſant qu'il ſait bien les moyens de diſſiper cet orage, & qu'il lui demande ſeulement de ne point bouger qu'il n'ait vu tourner le dos à ceux qui l'inquiétent (*a*). Il

Tom. II. p. 223.

Cyrop. liv. VII. art. I.

(*a*) Il avoit dit, un moment auparavant, la paſſe

passe à la gauche où Hystape, qui comman-doit l'aîle de cavalerie, lui témoigne encore de l'inquiétude sur son flanc : *Songez seulement*, répond Cyrus, *que le premier qui aura l'avantage doit se venir joindre aux autres.* Il tourne ensuite sur le flanc & ordonne au commandant des chariots de les lancer rapidement contre l'ennemi, dès qu'il le verroit venir à lui de front : il lui prescrit de ne pas attendre qu'il soit trop près, afin de prendre plus de champ. *On volera*, dit-il, *bien-tôt à votre secours.*

Il n'y a donc aucune omission dans le détail de l'ordre de bataille. Cyrus savoit fort bien que ses flancs étoient découverts ; mais il avoit pris des mesures pour les protéger, & qui devoient aussi servir à commencer la déroute de l'ennemi. Il ne les avoit communiquées qu'à ceux qui étoient chargés de l'exécution. Voici en quoi elles consistent, & ce qui constitue l'habileté de ses dispositions. A la queue du bagage, derrière l'extrémité de chaque aîle, il avoit placé mille chevaux & mille fantassins de

même chose à Chrisante, & lorsqu'Araspe lui rapporta le dessein qu'avoient les ennemis de l'envelopper ; *qu'ils prennent garde*, dit-il, *que ceux qui veulent envelopper ne le soient eux-mêmes.* *αλλ ὅτο αὖ εἰδεῖεν ει οι κύκλȣμενοι κυκλωθεῖεν. Liv. VI.*

l'élite de ses troupes; Pharnucus & Artagerse commandoient ceux de la gauche, Artabase & Asiadatas le corps de la droite: c'est avec ces deux petites réserves qu'il comptoit se débarrasser de tout ce qui l'attaqueroit sur ses flancs. Il avoit joint au corps de réserve de la gauche un gros escadron de chameaux, montés chacun de deux archers Arabes adossés l'un à l'autre. Cette troupe, formée en partie des chameaux pris sur les Assyriens dans le premier combat, le servit très-utilement dans cette journée.

Après que Cyrus eut donné ses ordres à la gauche, il dit encore à Artagerse, qui commandoit la réserve, de charger lorsqu'il jugeroit qu'il auroit commencé de son côté. *Vous les attaquerez*, lui dit-il, *par le flanc, qui est toujours l'endroit le plus foible, & vous enverrez l'escadron des chameaux*
Liv. VII. *contre le dernier corps de l'aîle des ennemis.* Tout étant réglé de ce côté, il regagna la droite qu'il s'étoit réservée. L'infanterie & les aîles de cavalerie avoient ordre d'aller du même pas & de charger ensemble; mais elles ne devoient attaquer que lorsqu'elles entendroient le bruit de la charge que Cyrus feroit sur son flanc. Après avoir reçu le mot, *Jupiter sauveur & conducteur*, l'armée marcha l'espace d'une lieue dans

l'ordre que je viens de dire. Elle fit halte trois fois pour se redresser : toutes les troupes se régloient sur l'étendart royal, placé au centre de la premiere ligne : c'étoit une aigle d'or, les aîles éployées, au bout d'une pique, symbole que les Rois de Perse ont toujours gardé depuis. Lorsque les deux armées furent en présence, le centre de celle de Crésus s'arrêta, & les deux aîles se courbant à droite & à gauche, s'avançoient pour envelopper l'armée de Cyrus qui étoit débordée d'environ quatre stades* de chaque côté. Ce mouvement, auquel Cyrus s'attendoit, ne l'étonna point : il donna un signal pour faire halte, & les troupes firent face de tous côtés; c'est-à-dire, que les chariots placés sur les flancs, & les deux corps de réserve qui étoient derrière, firent front sur les aîles.

*360 toises.

Les deux parties de l'armée ennemie, qui débordoient celle de Cyrus, & vouloient l'envelopper, ne se replierent pas d'abord par un quart de conversion; elles s'étendirent pour prendre du terrein, & se séparerent du corps de bataille. Crésus ne leur fit donner le signal de tourner sur les flancs, que lorsqu'il jugea qu'elles en seroient à la même distance que le front de sa bataille étoit de celle de Cyrus, afin que les trois

corps pussent attaquer en même tems (*a*). Ainsi trois armées paroissoient s'avancer contre une seule; l'une de front, les deux autres par les côtés (*b*). Ce spectacle causa quelque frayeur aux Perses, qui voyoient leurs flancs dégarnis, & ne savoient pas comment leur Général les garantiroit: c'est pourquoi Cyrus ne voulut pas que le front de sa ligne s'ébranlât pour charger, avant que les deux corps, qui venoient attaquer ses flancs, ne fussent défaits, & que les soldats ne fussent quittes de leur inquiétude.

Lorsqu'il vit le moment arrivé, il enton-

(*a*) On pourroit trouver extraordinaire que Crésus ait pu faire appercevoir un signal dans une aussi grande étendue de terrein que celle que tenoit son armée; mais l'on doit bien juger que ce ne pouvoit être que par des signaux correspondans. Les anciens étoient très-habiles dans cet art, tant pour les signaux de jour que pour ceux de nuit. *Voyez* l'Histoire ancienne de M. Rolin, & Végece, *liv. III. chap. V.*

(*b*) Il est dit que l'armée de Cyrus étoit environnée de tous côtés, excepté par derrière, de chariots, de cavalerie, de gens de traits & de piquiers. Il est donc certain qu'il y avoit des gros corps d'infanterie mêlés avec la cavalerie. Lorsque les Perses eurent perdu leur discipline, ils prirent cet usage barbare, comme on le verra au chap. de la bataille d'Arbelle.

na l'hymne du combat auquel toute l'armée répondit en invoquant le Dieu de la guerre. Aussi-tôt il partit, à la tête de la cavalerie de sa réserve de droite, suivi au grand pas de l'infanterie ; les chariots, qui couvroient le flanc, furent lâchés en même tems. Il prit de si justes mesures, qu'il tomba sur la pointe & les derrières de l'aîle gauche de Crésus, au même instant que les chars armés de faux portoient le trouble & la terreur dans tout son front. En très peu de tems, toute cette ligne fut en désordre, plia, & se dispersa. Artagerse, qui devoit exécuter les mêmes manœuvres à la gauche, réussit également. Dès qu'il vit les ennemis à portée, il fit avancer la troupe des chameaux droit aux derniers escadrons de l'aîle ennemie ; lui-même suivoit de près avec sa réserve pour la prendre en flanc. Lorsque les chevaux apperçurent les chameaux, ils se cabrerent, jetterent à bas leurs cavaliers, & se précipiterent les uns sur les autres. Les chariots arriverent dans ce moment, se plongerent dans l'épaisseur de cette cavalerie, & augmenterent la confusion. Les troupes d'Artagerse les poussoient d'un autre côté, & gagnoient leurs derrières : bientôt la déroute devint générale, & la plaine, dans cette partie, fut nétoyée. Abradate, averti de ce qui se passoit, n'atten-

dit pas davantage pour attaquer le front de l'armée ennemie : les chariots commencerent la charge avec tant de ſuccès, que ceux des ennemis, qui n'étoient, ni ſi bien armés, ni ſi bien conſtruits, n'oſerent les attendre, & retournerent en arrière. Ceux des Perſes les ſuivirent & ſe jetterent dans les gros bataillons des Egyptiens, qui, au lieu de leur laiſſer des iſſues, s'étoient au contraire reſſerrés, de ſorte qu'ils ne formoient plus qu'une groſſe ligne contigüe. Les phalanges des Perſes pénétrerent dans les trouées que les chariots s'étoient faites; elles y faiſoient un carnage affreux, lorſque le char d'Abradate fut renverſé, & ce Prince tué avec ceux qui l'accompagnoient.

L'infanterie Perſanne, malgré ſes premiers avantages, ne put réſiſter à l'extrême épaiſſeur des Egyptiens; elle fut obligée de plier, & recula juſqu'à la derniere ligne. Celle-ci arrêta les gens de traits, qui furent forcés de retourner à la charge; les Egyptiens furent auſſi accueillis d'une grêle de fléches qu'on leur tiroit du haut des tours: le combat recommença dans cet endroit, & devint encore plus ſanglant qu'auparavant. Sur ces entrefaites, Cyrus qui avoit mis en fuite ceux qu'il avoit d'abord attaqués, ſe joignit à l'aîle droite de ſa cavalerie: il acheva avec elle d'expédier celle des en-

nemis qui étoit restée sur le front; après quoi il tourna sur le centre, & vint prendre en queue les bataillons des Egyptiens, qui firent face partout. On vit alors une mêlée affreuse; l'infanterie & la cavalerie se confondirent; le choc des armes, les cris des combattans, formoient un bruit épouvantable. Le cheval de Cyrus fut blessé, & lui porté par terre au milieu de ce cahos. L'allarme se répand aussi-tôt; les Perses se précipitent à l'envi, chacun veut avoir la gloire de sauver son Prince ou de mourir avec lui: un de ses gardes enfin met pied à terre & le remonte. Cependant Hystaspe, qui commandoit l'aîle gauche de la cavalerie, & qui avoit aussi vaincu de son côté, arrivoit sur les Egytiens: ceux-ci pressés de toutes parts, ne gardoient plus aucune ordonnance. La multitude se poussoit & refluoit des extrémités vers le milieu; elle s'y concentra, & forma un orbe à centre plein, qui ne devoit être qu'une masse énorme & informe d'infanterie. Couverts de leurs grands boucliers ils présentoient leurs piques, & se soutenoient dans cet état, lorsque Cyrus, s'étant avisé de monter sur une des tours de bois, apperçut que les siens étoient par-tout victorieux, l'armée entiere des ennemis rompue, & la plaine couverte de fuyards. Il ne restoit plus que les

Egyptiens dont il admiroit, & craignoit peut-être encore plus la valeur. Il leur envoya proposer de mettre bas les armes, & de recevoir quartier; mais ces braves gens refuserent de se rendre à discrétion. Ils firent un traité, par lequel Cyrus s'engageoit de les prendre à sa solde, de leur donner à la paix des villes & des terres pour s'y établir avec leurs familles, & de ne point les obliger de porter les armes contre Crésus, dont ils étoient satisfaits.

OBSERVATIONS.

L'ORDRE de bataille de Cyrus a besoin d'être médité pour en sentir toute la finesse; car il ne paroît pas d'abord sans défaut. On est choqué de voir tous les armés à la légere derrière la phalange plûtôt que sur le front, où ils eussent été opposés aux chariots des ennemis. Cyrus jugea sans doute qu'étant en grand nombre, les intervalles des sections, qui étoient très-petits, ne suffiroient pas pour leur écoulement, lorsqu'au moment du choc ils voudroient se retirer; qu'il arriveroit de la confusion, & que le désordre se mettroit dans sa ligne. Par leur position derrière, ils augmentoient la profondeur de l'ordre de bataille *, qui étoit l'objet capital de Cyrus. Ils jettoient facilement

* C'est-à-dire, toutes les lignes prises ensemble.

leurs traits par la ligne courbe, & comme les ennemis étoient sur beaucoup de hauteur, ils ne pouvoient manquer d'en recevoir du dommage.

On peut demander aussi pourquoi Cyrus n'avoit sur ses flancs que des chariots armés qui pouvoient ne point réussir, & laissoient ensuite ces parties foibles tout-à-fait découvertes : on a trouvé extraordinaire de ne point y voir de troupes, & l'on s'en est pris à l'Historien. J'ai déjà fait connoître qu'il n'y avoit eu aucun oubli de sa part ; il est tout aussi aisé de démontrer que Cyrus ne jugeoit point que ce fût un défaut dans la disposition. La profondeur de son ordre ou carré long ne devoit pas avoir plus de trois cens cinquante toises. On avoit mis sur chacun des flancs cent chariots armés ; en évaluant à douze pieds la largeur de chaque char attelé de quatre chevaux de front, il ne restoit entr'eux que dix-huit pieds d'intervalle. Cette ligne de chariots étoit donc très-serrée, & Cyrus l'avoit jugé suffisante pour attaquer le front de l'ennemi, pendant qu'il le prendroit par son flanc. Comme ses chariots étoient plus forts & bien meilleurs que ceux de Crésus, & qu'il les avoit fait armer de faux, il en attendoit un grand effet : il se fondoit sur la surprise & la terreur que donnent toutes

les choses nouvelles (*a*). Il pensoit encore qu'il n'avoit besoin, pour chaque réserve, que de mille chevaux & autant de fantassins. Il est certain que ce nombre étoit bien petit, eu égard à celui des ennemis : car les parties qui se replioient, & formoient ces deux corps d'armée collatéraux, devoient être chacune de vingt-cinq mille hommes. Comme ils étoient rangés sur trente de profondeur, si les Généraux qui les commandoient eussent pensé à les dédoubler, ils pouvoient en tirer un corps qui eut protégé leurs flancs, & qui auroit pu aussi, en s'étendant, prendre l'armée de Cyrus par les derrières : ce moyen réduisoit au néant sa disposition, & faisoit avorter tout son projet. Mais les chefs des Lydiens n'étoient pas assez habiles, & n'avoient d'ailleurs aucun soupçon du piége que Cyrus leur téndoit. Les deux petites réserves étoient placées

(*a*) Il paroît qu'on ne peut entierement disculper Cyrus de n'avoir pas mis sur chacun de ses flancs du moins une ligne de chariots de bagage, soutenue par des gens de traits. L'historien avoüe que les soldats, les Généraux même en étoient allarmés. Cela pouvoit avoir des suites fâcheuses si les chariots eussent été repoussés, ou que les corps de réserve eussent trouvé plus de résistance. Il est toujours dangereux de laisser les troupes dans une situation qui leur donne de l'inquiétude.

de maniere que les ennemis ne pouvoient les appercevoir, de sorte qu'ils n'en eurent connoissance que dans le moment où elles se montrerent pour les attaquer. Il étoit important de leur dérober la vue de ces troupes : c'est ce qui décida Cyrus à ne pas y mettre de plus gros corps, qu'il n'auroit pu cacher aussi facilement. Il s'explique assez nettement là-dessus dans les ordres qu'il donne pour la disposition de son armée. *Ces longues files de chariots feront paroître notre armée plus nombreuse, & nous donnneront le moyen de dresser quelqu'embuscade aux ennemis.* Or les troupes d'une embuscade doivent être bien couvertes, & ne peuvent l'être si elles sont en trop grand nombre (*a*). L'escadron des chameaux avoit été mis aussi sur les derrières, parce que tout le Liv. VI.

(*a*) Le poste de ces deux réserves est très-bien désigné par ce que dit Cyrus. Il ordonne à Artagerse & Artabase de prendre chacun mille hommes de pied & de se ranger à la queue : ensuite il commande à Pharnucus & Asiadate de former chacun un corps à part avec mille chevaux, proche des derniers chariots. Le narré de l'action prouve de même leur disposition. Cyrus, en les plaçant, les avoit averti de leur destination, en leur disant de se tenir prêts à combattre les premiers. Ουτω δε' δεῖ ύμας παρεσκευαδαι ως προτοῖς δεισον ύμας αγονιζεσαι.

succès qu'on en espéroit, étoit fondé sur la frayeur que donnoient aux chevaux leur aspect & leur odeur. S'ils avoient été placés sur la ligne, ou dans tout autre endroit où l'ennemi eut pu les voir, il les auroit évité, ou bien, au lieu de cavalerie, il leur auroit opposé de l'infanterie. Cette troupe ne devoit produire son effet qu'en se montrant inopinément, & fondant par une attaque imprévue, comme elle fit à la gauche
*Liv. VII. où elle fut employée. Polyen * n'a point oublié cette circonstance des chameaux dans son recueil des stratagêmes ; mais il la rapporte à son ordinaire, & sans aucun détail. Hérodote, qui a décrit fort confusément l'ordre de cette bataille, dit que Cyrus opposa de front les chameaux à la cavalerie de Crésus, & qu'aussi-tôt que les Lydiens les virent venir à eux, ils mirent pied à terre. Xénophon, qui a marqué très-clairement où ils furent placés, ne dit pas un mot de cette derniere circonstance ; au contraire, il rapporte que la cavalerie ennemie ne les attendit point, & que les chevaux les ayant apperçu, les uns s'enfuirent, les autres se cabrerent.

A travers le récit obscur d'Hérodote, on démêle quelque chose de la disposition de l'armée de Cyrus. Cet auteur dit *qu'il dressa une troupe de chameaux sommiers qui suivoient*

l'armée, & fit monter dessus des gens vêtus de casaques comme les cavaliers. Lorsqu'il fit marcher son armée pour combattre, il commanda aux gens de pied de suivre ses chameaux, & à la gendarmerie de rester à l'arrière garde. Il s'avisa de cette ruse pour rendre inutile la cavalerie de Crésus, dont il craignoit d'être accablé. Clio. liv. I.

Je rapporte ce passage, parce qu'il sert à prouver que Xénophon n'est point l'inventeur de l'histoire de Cyrus, & que l'ordonnance de ses troupes, ainsi que les manœuvres faites dans cette action de *Thimbraia*, ne sont point de son cru. Hérodote étoit d'un siécle antérieur à Xénophon ; né à Halicarnasse en Carie, il avoit parcouru toute l'Asie mineure, & voyagé aussi en Perse, où il s'étoit instruit de l'histoire de ces peuples. Les mêmes faits qu'il rapporte, le sont aussi par Xénophon, mais d'une maniere bien différente. Celui-ci, en Historien judicieux, qui fait son capital du vrai, a supprimé tout ce qui avoit l'air apocriphe ou fabuleux ; comme homme de guerre, il s'est attaché à décrire avec clarté les faits militaires, & à en exprimer toutes les circonstances. Ainsi lorsqu'Hérodote se contente de dire que *Cyrus ayant dressé une troupe de chameaux, il la fit marcher avant son infanterie, & voulut que sa gendarmerie restât à l'arriere-garde*, cet

exposé, qui ne présente aucune image militaire, est expliqué par Xénophon d'une maniere qui ne laisse rien à desirer. Hérodote ne s'étoit point donné la peine de démêler ces dispositions, & n'étoit pas non plus assez entendu dans l'art de la guerre pour les bien décrire. Xénophon, compétent dans cette matiere, n'y a rien omis, & nous a donné, par sa Cyropédie, un ouvrage qui peut être regardé comme un code complet de science militaire, propre à instruire quiconque est destiné à gouverner les hommes & conduire les armées.

On s'étonnera sans doute de ce que les Perses, si aguerris & si bien formés à l'art militaire sous Cyrus, aient dégénéré aussitôt après lui à un tel point, que sous ses premiers successeurs il ne restoit aucune trace de cette discipline qui se voit dans Xénophon. Cette remarque a déjà été faite, & l'on a ajouté qu'après la mort d'Aléxandre, la discipline Macédonienne s'étoit longtems conservée; d'où l'on a voulu conclure que l'histoire de Cyrus étoit très-suspecte. C'est à quoi il est aisé de répondre, en montrant la foiblesse de cette comparaison. Les Généraux d'Aléxandre, qui se disputerent après sa mort les débris de son empire, se firent des guerres continuelles: élevés sous un grand maitre, ils étoient deve-

nus très-habiles, & les troupes, dont ils se servirent, étoient pour le fond les mêmes qui avoient conquis l'Asie. Tant que l'on eut les armes à la main, il étoit impossible d'oublier tout-à-fait les principes sur lesquels elles avoient été formées. Ils ne se corrompirent que peu-à-peu; mais lorsque les derniers Empires furent solidement établis, on peut dire que les bonnes maximes de la Tactique & de la discipline étoient perdues. On n'a qu'à voir ce qu'étoient les troupes qui composoient les armées des Rois d'Egypte, de Syrie, & celles de Mithridate, lorsque l'Asie fut attaquée par les Romains.

Cyrus dominoit sur tous les peuples de l'Asie; les uns avoient été réduits par la force, d'autres s'étoient donnés à lui volontairement. Il avoit fondé le plus vaste Empire qui fût jamais; il s'étendoit depuis l'Inde jusqu'à la mer Egée, & depuis l'Ethiopie jusqu'à la mer Caspienne & au Pont Euxin: il n'y avoit plus d'ennemis à dompter, ni aucun voisin qui osât se mesurer contre cette énorme puissance. Ce conquérant gouverna en paix & avec justice pendant plusieurs années: mais son fils Cambyse, qui lui succéda, fut un monstre de cruauté & de dissolutions. Les Perses, dont Cyrus n'avoit fait des soldats invincibles, que par la vie dure

& frugale à laquelle ils étoient accoutumés dès l'enfance, furent bientôt corrompus par les délices de l'Asie : ils quitterent leur ancienne maniere de vivre, pour embrasser les mœurs & les coutumes des peuples qu'ils avoient domptés. Le faste, le luxe & la délicatesse s'introduisirent jusque dans les armées, où l'on vouloit avoir non seulement toutes les commodités, mais encore tout ce qui pouvoit servir à la volupté & aux
Cyropédie. l. 4. plaisirs (a). Bientôt on ne connut plus ce que c'étoit qu'une discipline exacte & sévere : l'ordonnance des troupes & la science de les conduire furent aussi négligées. Les Princes, occupés d'une vaine ostentation de grandeur,

(a) Lorsqu'une nation est livrée au luxe & aux délices avec trop de passion, & que les richesses emportent tous les égards, ses armées doivent se ressentir de la corruption générale. Les loix somptuaires sont méprisées, quoiqu'on les renouvelle à chaque guerre. Les Généraux se piquent moins de montrer aux troupes l'exemple de la valeur & de la patience, que de tenir une table délicate. Des Officiers particuliers, surtout ceux qui sont habitués de vivre dans la capitale, traînent après eux de vils instrumens de mollesse qu'on pardonneroit à peine à des femmes. Les réglemens militaires sont toujours insuffisans pour réformer les troupes, si l'on ne travaille en même tems sur le corps entier de l'Etat.



A. *a* Réserves de Cyrus.

B. *a a t a* Escadrons des Chameaux.

I. *2* Manœuvre des réserves.

2

grandeur, pleins de confiance dans leurs forces, crurent que tout devoit céder à la multitude qu'ils pouvoient mettre sur pied. Ils comptoient avoir beaucoup fait, lorsqu'ils avoient ramassé une armée immense, sans discipline & sans émulation. Les motifs de l'honneur ou de la liberté, ces ressorts si puissans, leur étoient inconnus: Xerxès n'en avoit aucune idée, lui qui s'étonnoit que les Grecs allassent de gaieté de cœur s'exposer à la mort.

On voit que les causes de la corruption des Perses, & de la perte de leur discipline, étoient bien plus prochaines chez eux que chez les Macédoniens. Il ne faut donc pas être surpris qu'il se soit fait dans leurs mœurs & leurs usages une révolution aussi subite. On peut ajouter que des succès aussi grands, aussi rapides que ceux de Cyrus, ne sont jamais que l'effet d'une supériorité décidée dans la discipline & la science des armes.



CHAPITRE SECOND.

BATAILLE DE PHARSALE.

DANS l'action précédente, l'objet de Crésus étoit de profiter de sa supériorité pour embrasser l'ennemi avec ses deux aîles & l'envelopper. Ce dessein ne pouvoit manquer de lui réussir sans l'habileté de Cyrus. Celui-ci, quoiqu'inférieur de moitié, avoit pris en apparence le même ordre, ce qui flattoit agréablement l'espoir du Roi de Lydie; mais il sut tirer de cette simplicité la premiere cause de sa victoire, & par-là son ordre de bataille est devenu un modéle de Tactique digne d'être imité & cité comme un chef-d'œuvre. J'ai dit que la septieme disposition ressembloit beaucoup à la premiere, en ce que l'ordre étoit aussi parallele. Cependant elle est bien plus avantageuse, & l'on ne coure pas avec elle les mêmes risques de combattre une armée supérieure en nombre. Comme une des aîles est appuyée à une riviere, un marais, une montagne, ou un poste fortifié, on peut porter à l'autre toute sa cavalerie & ses troupes légeres, soit

pour déborder l'ennemi & l'investir de ce côté, ou du moins pour s'y renforcer. La bataille de Pharsale est très-exactement dans ce genre, & l'on y trouve en même tems des rapports avec celle de Thimbrée, dans la finesse des dispositions que fit César à son aîle droite, qui étoit menacée d'être investie par toute la cavalerie de Pompée.

Les deux armées Romaines étoient campées dans le voisinage de Pharsale, à peu de distance l'une de l'autre : César qui vouloit terminer la guerre, essaya plusieurs fois d'attirer son ennemi à une bataille; mais comme il voyoit que ses tentatives étoient inutiles, parce que Pompée ne quittoit point la hauteur sur laquelle il étoit campé, il avoit pris le parti de changer de position. L'ordre étoit donné, & les tentes pliées, lorsqu'il s'apperçut que Pompée étoit sorti de ses retranchemens & s'avançoit dans la plaine. Il changea aussi-tôt de dessein, & résolut de combattre.

Pompée appuyoit sa droite à la riviere de l'Enipée, dont les bords étoient marécageux ; c'est pourquoi il mit presque toute sa cavalerie à sa gauche pour envelopper César de ce côté; il y jetta encore tous ses frondeurs & ses archers. Il avoit sept mille chevaux & quarante-cinq mille hommes

d'infanterie, divisés en cent dix cohortes, ſans compter deux de vétérans qui l'étoient venu joindre volontairement, & ſept qu'il avoit laiſſées à la garde de ſon camp. Céſar n'avoit en bataille que quatre-vingt cohortes très-foibles, qui ne compoſoient pas plus de vingt-deux mille hommes, avec mille chevaux qu'il porta à ſa droite. Il les entremêla de pelotons d'infanterie légere; malgré cela, voyant bien qu'ils ne pouvoient réſiſter à la nombreuſe cavalerie de l'ennemi, il tira ſix cohortes de ſa troiſieme ligne, qu'il plaça derriere le flanc droit de ſon infanterie. Il les inſtruiſit de la manœuvre qu'elles devoient faire, & ſe tint à portée de la diriger lui-même. Ces diſpoſitions faites, il fit ſonner la charge, & ſes deux premieres lignes ſe mirent à la courſe pour attaquer l'ennemi qui les attendoit de pied ferme (*a*).

(*a*) Les Romains chargeoient en courant; méthode à laquelle ils étoient ſi bien exercés, qu'ils gardoient leurs rangs & arrivoient en ordre. Pompée, qui avoit beaucoup de nouveaux ſoldats, craignit qu'ils ne ſe rompiſſent, s'il les laiſſoit aller au-devant de l'ennemi. Il n'ignoroit pas l'effet que produiſoit ſur les troupes le mouvement de la courſe, animé par les cris & le bruit des inſtrumens de guerre: mais il crut que d'autres raiſons

Pendant que l'infanterie se chargeoit, toute la cavalerie de Pompée s'avança avec les archers & les frondeurs : elle déployoit ses escadrons, qui étoient très-serrés, & s'étendoient pour envelopper la droite de César (a). Il fit alors le signal convenu pour faire retirer sa cavalerie en arrière, & mettre en mouvement les six cohortes; celles-ci firent un demi-quart de conversion pour faire front sur le flanc, & furent ensuite au-devant de la cavalerie ennemie. Elles la chargerent avec tant de vigueur, qu'elle ne put y résister. C'étoit, dit Plutarque, la plûpart des jeunes gens de Rome, efféminés & peu aguerris, qui craignoient d'être défigurés : César avoit ordonné de les frapper sur-tout au visage. Tout ce qui étoit opposé à cette réserve fut renversé; la confusion se mit dans le reste, qui étoit attaqué en même tems par les escadrons & les

V. la Pl. II.

devoient l'emporter sur celle-ci; il préféra de rester sur son terrein, ce que César a beaucoup blâmé.

(a) On voit que Pompée, jusqu'au moment du choc, avoit tenu ses escadrons serrés, & sur plusieurs lignes, afin de ne point faire paroître un front trop étendu. César n'en fut point la dupe; il vit bien que toute cette masse se déployeroit en marchant pour l'envelopper, & il prit ses mesures pour lui barrer le chemin.

armés à la légere. Tandis que toute cette cavalerie fuyoit, poursuivie par celle de César, les six cohortes victorieuses tournerent sur le flanc de l'infanterie ennemie, & la troisieme ligne, qui jusque-là n'avoit bougé, se mit en mouvement. L'infanterie ennemie, attaquée par des troupes fraiches, prise en flanc & à dos, plia de toutes parts, & la déroute devint générale.

C'est ainsi que fut trompée l'attente de Pompée, qui s'étoit vanté de défaire César avec sa seule cavalerie. Elle étoit en effet si supérieure qu'il avoit lieu de l'espérer; mais cela ne servit qu'à montrer ce que peut contre le nombre l'habileté du Général & la bonté des troupes. Si les événemens dépendent souvent du caprice de la fortune, c'est lorsque laissant aller les choses à son gré, on ne sait pas la soumettre elle-même à la sagesse des moyens & des dispositions.

DEMONSTRATION ET PREUVES.

J'AI déjà donné séparément une description de la bataille de Pharsale, beaucoup plus détaillée que je ne la rapporte ici, avec les preuves de ses dispositions. Je pourrois y renvoyer le lecteur curieux; mais, pour plus de commodité, je répéterai ici les principaux articles.

NOTE PREMIERE.

Timens ne a multitudine equitum dextrum cornu circumveniretur, celeriter ex tertiâ acie singulas cohortes detraxit, atque ex his quartam instituit, equitatuique opposuit, & quid fieri vellet ostendit. César craignant d'être enveloppé à sa droite par la nombreuse cavalerie de l'ennemi, tira de sa troisieme ligne une cohorte par légion, dont il en fit une quatrieme, pour l'opposer à la cavalerie ennemie, & l'instruisit de ce qu'elle devoit faire.

Plutarque dit la même chose dans la vie de César : il ajoute que les cohortes détachées étoient au nombre de six, & qu'elles furent placées derrière la dixieme légion, qui étoit à la droite.

II.

Lorsque la cavalerie de Pompée se mit en mouvement pour charger, celle de César ne l'attendit point, & se retira en arrière. *Paulùm loco motu cessit*, dit le commentaire. Mais Plutarque dit mot pour mot qu'elle s'écarta & se retira en arrière. Καισαρος δε σημειον αραντος οἱ μὲν ιππεῖς εξανεχωρησαν.

III.

Au même instant, & par le même signal que donnoit César, les six cohortes firent leur mouvement pour aller au-devant de la cavalerie ennemie qui vouloit investir tout ce côté. *Quod ubi Cæsar animadvertit quarta aciei, quem instituerat sex cohortium numero signum dedit.*

IV.

Pendant que les deux premieres lignes de César avoient chargé l'infanterie de Pompée, la troisieme étoit demeurée sur son terrein, & les six

cohortes derrière elle. Ceci n'a pas besoin d'éclairciſſement, puiſque le commentaire le dit expreſſément, & qu'elle ne s'ébranla qu'après la déroute de la cavalerie ennemie.

V.

M. de Puyſégur s'eſt trompé ſur cet ordre de bataille, & en a donné un plan fort biſarre, 1°. pour avoir pris le mot *ſed* pour *ſex* dans ce paſſage. *Sex deinde cohortes in ſubſidio retinuit ad res ſubitas, ſed dextro latere converſas in obliquum, unde equitatum hoſtium expectabat, collocavit.* 2°. Pour avoir cru que les trois lignes, avec la cavalerie, pouvoient avoir chargé en même tems, & que les ſix cohortes avoient ſuivi. Outre que Céſar dit le contraire très-clairement, voici qui va prouver que ſi cela eut été, ſa diſpoſition ne pouvoit pas réuſſir.

La diſtance qui ſe gardoit entre les lignes Romaines n'étoit que d'environ quatre-vingt pas. Si les trois lignes de Céſar ſe fuſſent avancées en même tems, avec les ſix cohortes & ſa cavalerie, celle-ci eut été infailliblement renverſée & hors d'état de ſe reformer. Alors la cavalerie ennemie, en s'étendant, embraſſoit ſon flanc & les derrieres, ſans que les ſix cohortes puſſent l'empêcher. Pour remplir le but que Céſar ſe propoſoit, il falloit que la ligne oblique fût à portée d'arrêter la cavalerie de Pompée dans ſon mouvement de converſion; & pour ne pas être tournée elle-même par l'ennemi qui la débordoit de beaucoup, la cavalerie de Céſar devoit, en s'éloignant, ſe replacer de maniere à lui couper le chemin. C'eſt ce qui ſe trouve dans le calcul ſuivant. L'eſpace qu'il y avoit entre les deux armées, avec la

hauteur des trois lignes de César, formoit une étendue de 1200 pieds. Les six cohortes en tenoient 1800; la cavalerie à-peu-près autant dans sa seconde position. Voilà donc une étendue de 4800 pieds, réduite un peu en ligne courbe, qui embrassoit le terrein où se trouvoit la cavalerie ennemie.

PARALLELE.

On ne peut disconvenir qu'il n'y ait beaucoup de conformité entre le dispositif de César à sa droite, & ceux que Cyrus fit à ses deux aîles. Comme ils craignoient tous deux la même chose, ils prirent aussi les mêmes mesures, qui produisirent un succès aussi brillant. Sans rien ôter à César de sa gloire, on peut penser que Cyrus fut dans cette occasion son modéle. Les grands hommes ne tirent de la nature que les dispositions, l'experience & l'étude donnent les lumieres que le génie sait mettre à profit. On trouve encore plus d'art & de finesse dans la disposition de César que dans celles de Cyrus : sa cavalerie étoit si foible qu'il n'étoit pas possible de la compromettre avec celle de l'ennemi, six fois plus nombreuse. S'il eut simplement placé ses six cohortes en crochet derrière elle, comme étoient les réserves de Cyrus derrière ses chariots, cela n'eut servi de rien, la cavalerie eut été

renversée du premier choc, elle eut porté le désordre dans les cohortes, qui eussent été aussi-tôt enveloppées de toutes parts. Au lieu de cela, il ne la présente à l'ennemi que comme un appas pour l'attirer dans le piége qu'il ne pouvoit deviner. Cyrus avoit couvert ses flancs de chariots armés, & ses derrières de ceux de bagages; il avoit d'ailleurs rendu son ordre de bataille si profond, que l'ennemi ne pouvoit replier sur le derrière qu'une très-petite partie de sa ligne, & par un grand circuit. Il n'avoit qu'une chose à observer, c'étoit de mesurer de l'œil le terrein que pouvoient embrasser les aîles repliées de Crésus, & de prendre son tems pour tomber sur la pointe au moment où elles arriveroient à hauteur de ses flancs. La manœuvre de César étoit plus compliquée & demandoit encore plus de justesse. Il falloit qu'il fît retirer sa cavalerie à propos pour démasquer ses cohortes, qui, pendant ce tems, prenoient une position oblique, & la cavalerie devoit s'éloigner assez pour se retrouver ensuite sur le flanc de celle de Pompée, ou du moins en front égal avec elle. Cyrus eut tout le loisir de faire ses dispositions; ses réserves cheminerent en crochet derrière l'armée, & se trouverent postées en arrivant. César n'eut qu'un instant pour se décider, & eut besoin de plus

de précaution pour la ſienne, qui devoit agir de concert avec ſa cavalerie.

Néanmoins l'un & l'autre de ces ordres de bataille méritent également notre admiration : rien de plus hardi, de plus profond & de plus ruſé que les diſpoſitions de ces deux grands Capitaines, qui avec des forces inférieures de plus de moitié à leurs ennemis, oſent ſe meſurer en plaine avec eux. Ils ſe tiennent, pour ainſi dire, aſſurés de la victoire avant le combat ; ils l'annoncent avec confiance aux troupes, & leur promettent que les moyens, dont l'ennemi ſe ſervira pour vaincre, tourneront infailliblement contre lui (*a*).

C'eſt le propre de la ligne oblique défenſive, non ſeulement de protéger un flanc découvert, mais auſſi de ſe tourner en offenſive, & d'embraſſer par l'aîle un ennemi qui croit en s'étendant tirer avantage de ſa ſupériorité. L'art de combattre eſt fondé principalement ſur ces deux points. Faire agir un plus grand nombre de trou-

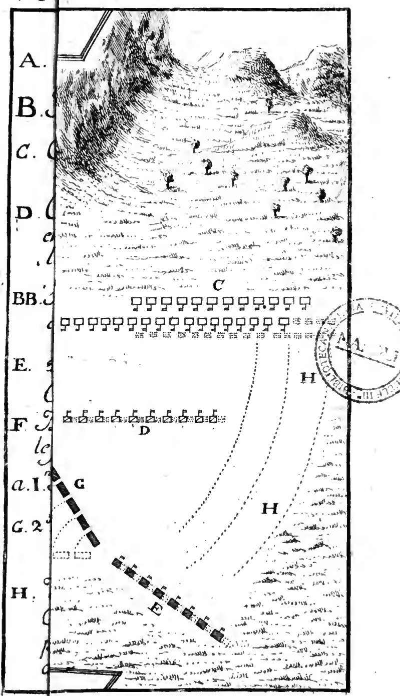
---

(*a*) *Je vous déclare*, dit Cyrus à Abradate, *que la déroute commencera par les aîles de l'ennemi ; je vous la donne pour ſignal du tems où vous devez pouſſer vos chariots contre lui.* Céſar annonce de même à ſes ſix cohortes que c'eſt d'elles que dépendra la victoire.

pes contre un moindre, ſans que l'ennemi puiſſe l'éviter, ou porter le fort d'une troupe contre le foible de quelqu'une des ſiennes, avant qu'il ait pu juger du deſſein que l'on a. Mais en vain l'on fera les meilleures diſpoſitions, ſi les troupes ne ſont pas diſciplinées, aguerries & formées à tous les mouvemens qu'on peut leur demander. C'eſt à quoi Cyrus & Céſar s'appliquoient avec ſoin. Ils ſe trouvoient ſouvent à leurs exercices, ne dédaignoient pas de les inſtruire eux-mêmes, d'expliquer les manœuvres qu'ils ordonnoient & d'en faire ſentir les avantages. C'eſt en s'y prenant de cette maniere que les ſimulacres de guerre peuvent être utiles pour former de bons Officiers & des Généraux.



pag SALE. PL. II.



CHAPITRE TROISIEME.

DE L'ORDRE OBLIQUE.

L'ORDRE oblique, pris en général, renferme la plus grande perfection de la Tactique, & l'on peut observer que c'est à lui que se rapporte presque toute la science des grandes manœuvres. On appelle *oblique* tout ordre de bataille par lequel on cherche d'approcher l'ennemi avec une partie de sa ligne qu'on a renforcée, soit par l'aîle droite, l'aîle gauche ou le centre, ou bien par l'une & l'autre aîle, en tenant le centre éloigné, ce qui se nomme *le double oblique*. Il n'importe comment les troupes soient ordonnées, en bataillons ou en colonnes, ni de quelle disposition elles partent pour former l'attaque. La ligne s'avançant en pleine bataille, on peut tout-à-coup porter rapidement une de ses aîles sur l'ennemi, tandis que le reste demeure en arrière; ou bien l'armée arrivant sur plusieurs colonnes de bataillons & d'escadrons, elles se développent sur un front oblique qui s'allonge vers l'aîle où l'on veut attaquer. On peut encore appeller *oblique* une disposition com-

Hist. militaire de Louis XIV. tome IV.

me celle de M. de Luxembourg à Fleurus, qui à la faveur du terrein qui s'élevoit à la droite de l'ennemi, & de la hauteur des bleds, lui déroba la marche de sa colonne de cavalerie de la gauche, & la porta sur son flanc *(a)*.

C'est avec raison que l'ordre oblique est appellé par M. de Folard la ressource des foibles ; il supplée en effet au petit nombre & au peu d'étendue que l'on pourroit don-

---

(a) Comme le terme *colonne* s'applique à différentes manœuvres, il est bon de marquer ici la distinction qu'on en doit faire. On appelle *colonne* un corps de troupes qui marchent par bataillons & escadrons à la suite les uns des autres, ou par demi-bataillons, ou enfin en telles divisions qu'on ait jugé à propos de les mettre, en conservant les distances ordonnées. C'est ainsi que sont les colonnes de marche. On dit aussi *colonne d'équipages*, *colonne d'artillerie*. L'autre espece de colonne est un corps d'infanterie dont les rangs & les files sont serrés, & qui a plus de profondeur que de front : c'est ce qu'on doit nommer *la colonne d'attaque*, évolution si vantée par le Chevalier de Folard & ses partisans. Ce systême a en effet ses avantages lorsqu'on ne le rendra pas trop général, & qu'on y apportera les modifications nécessaires. La guerre est l'art le plus étendu qu'il y ait, & le plus varié dans ses opérations : une méthode fixe seroit trop bornée ; il faut prendre de chacune ce qui convient aux lieux & aux circonstances.

ner à ſon armée. Si avec des forces inférieures on vouloit préſenter un front égal à celui de l'ennemi, on s'affoibliroit partout; ce qui eſt le plus grand de tous les défauts. On doit donc préférer un ordre de bataille où les troupes ſoient raſſemblées, où les différens corps puiſſent agir de concert, & ſoient à portée de ſe protéger promptement. Si l'on ne peut éviter d'être débordé à l'une des aîles, on employe l'art & l'adreſſe pour parer à cet inconvénient, ſoit en la dérobant à l'ennemi, ou en ſe ſervant de quelque ruſe ſemblable à celle de Céſar à Pharſale, & de Cyrus à Thimbrée.

Quoique ce ſoit une aſſez mauvaiſe maxime que celle de trop s'étendre pour égaler ſon front à celui de l'ennemi, ou pour le dépaſſer, on ne peut cependant diſconvenir qu'il ne ſoit très-avantageux de déborder. La plûpart des manœuvres ont pour objet de prendre l'ennemi en flanc, ou de s'en garantir s'il marque ce deſſein : mais il faut que cela ſe faſſe par des corps deſtinés & placés à cette fin ; on ne doit point énerver le corps de bataille, ni aucune des parties qui peuvent entrer en action, & ſi l'on en a des foibles, il faut les tenir hors de portée d'être attaquées.

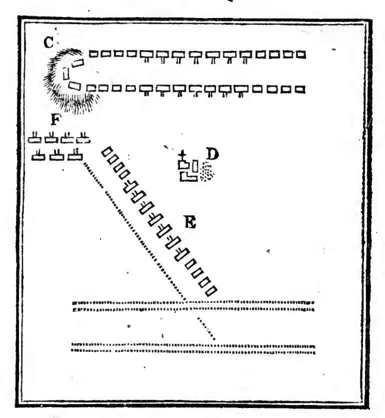
Ce ſont ici les propriétés eſſentielles de l'ordre oblique, & c'eſt ſur ces principes

que le Roi de Prusse l'établit dans ses instructions. M. de Puységur, qui en connoissoit aussi tous les avantages, ne néglige point de se donner celui de déborder, comme on peut le voir dans l'ordre de bataille dont il auroit voulu faire usage à Nordlinguen. Son oblique a pourtant un défaut, c'est que toute la ligne, déclinant sur la gauche, est obligée de marcher par la diagonale [*E*] pour ne point se séparer de la partie [*F*] qui attaque de front, & que l'ennemi, dès les premiers mouvemens, apperçoit le dessein qu'on forme contre lui. Il faut supposer que dès qu'il aura vu le point d'attaque décidé, il ne restera pas les bras croisés, & qu'il cherchera tous les remédes possibles. Son premier soin sera de renforcer sa droite le plus vîte qu'il pourra, & de resserrer son front, afin de porter beaucoup de troupes entre le plateau [*C*] & le village [*D*]. Par ce moyen il arrêtera la la marche de l'oblique, qui sera obligée de se mettre en ligne pour lui faire face; de sorte que si la partie [*F*] continue de marcher, elle s'en trouvera séparée, & il se formera un vuide dont l'ennemi ne manquera pas de profiter (*a*).

V. la Pl. à la page suiv.

Le

(*a*) M. de Puységur a donné plusieurs plans qui



Le moyen de donner à l'ordre oblique toute la perfection dont il est susceptible, c'est de réduire l'attaque en perpendiculaire, les troupes disposées de maniere qu'elles

marquent les différentes positions de son oblique. Le second est celui qui quadre mieux à l'hypothése des mouvemens que l'ennemi peut faire, & se rapproche plus de l'attaque perpendiculaire.

puissent toujours marcher en ligne directe de front ou par leur flanc. On évite ainsi la diagonale, ou marche de biais, qui a ses inconvéniens dans une ligne un peu étendue. Pour bien exécuter ce que je dis, il ne faut pas des bataillons minces & flotans; il est nécessaire qu'ils aient une certaine épaisseur, comme de huit ou six au moins, & que les escadrons soient légers & courts. L'auteur des plésions nous a donné plusieurs modéles d'ordre de bataille avec des troupes ordonnées selon son systême : on y trouve les principes de l'oblique réduit en attaque de front & en mouvemens parallelès ou perpendiculaires. Le plésion étant un corps propre à marcher par tous ses côtés, une armée, qui en est composée, peut avec la même facilité s'étendre ou se resserrer, & s'avancer en pointe par une de ses aîles, tandis que toutes les autres parties de la ligne demeurent en arrière à des distances inégales, présentant toujours leur front parallelement (*a*). Comme le dessein

(*a*) On peut voir, dans les planches 9, 10, & 11 de cet ouvrage, la marche des plésions pour former l'oblique. Ce systême, qui est le même que celui de la colonne, mais composé avec plus d'art, est écrit avec beaucoup de feu, & très-séduisant; il faut un examen bien réfléchi pour ne pas s'y laisser entraîner.

de cet auteur est d'établir une Tactique conforme à son systême, & de combattre par-tout dans cette ordonnance, j'exposerai un exemple d'attaque en oblique dans un ordre qui se rapproche plus de notre usage.

Je suppose une armée de vingt-six bataillons, auxquels je donne le nom de *cohortes*, de vingt-quatre escadrons de cuirassiers, dix de dragons, & huit de hussards. Je forme les cohortes sur huit de hauteur, & je joins à chacune une troupe d'armés à la légere (*a*); je joins aussi aux escadrons de cuirassiers des pelotons de dragons ou de mousquetaires à cheval : les uns & les autres s'emploient en avant de la ligne pour tirer sur l'ennemi & le harceler jusqu'au

---

(*a*) Le pesamment armé devroit porter un plastron à l'épreuve, comme le soldat Romain, avec un petit casque de cuir bouilli, garni de trois lames de fer croisées. L'armé à la légere n'auroit point d'armes défensives; son fusil seroit aussi un peu plus léger que ceux des autres, & sa bayonnette plus courte. Cependant il faut que le fusil porte [illegible] : ceux qu'on a proposé à dé à secret ne valent rien, & se détraquent aisément; on peut charger aussi vîte avec les autres. Au surplus, il vaut mieux moins de vîtesse & plus de solidité. On verra dans la seconde partie un détail de mon systême & de ses avantages.

moment du choc. Alors ils ſe retirent en arrière des intervalles pour garantir les flancs ou tomber ſur ceux de l'ennemi. Mes cohortes qui ont quatre-vingt hommes de front & huit de hauteur, ont toute la force que doit avoir un corps d'infanterie : elles peuvent être conſidérées comme une portion de phalange Lacédémonienne, qui ne ſe formoit ſouvent que ſur huit, & dont les régimens étoient de cinq cens douze hommes : c'étoit le corps le plus analogue à la cohorte Romaine, par conſéquent un des plus parfaits. Si l'on veut doubler la mienne, elle formera comme une portion de phalange de quarante de front ſur ſeize de profondeur, & réunira la ſolidité avec la légéreté qu'on s'efforce peut-être en vain de trouver dans toute autre ordonnance. Il faut obſerver auſſi qu'étant composée de huit compagnies, chacune de quatre-vingt hommes, on peut à la paix en réformer le quart ou la moitié, en les réduiſant à ſoixante ou quarante, & lorſqu'on veut les remettre ſur le pied de guerre, l'augmentation ſe fait aiſément : les recrues ſont bientôt ameutées & formées, ce qui vaut bien mieux que de lever des nouvelles compagnies ou de nouveaux régimens, qui, au bout de quatre campagnes, ne rendent pas encore de bons ſervices. La perte que la

cohorte peut faire pendant la campagne ne tire point à conséquence : la diminution d'un cinquieme ne lui ôte rien de sa force, parce que ses flancs ont toujours la même consistance, & sont également défendus par les armés à la légere séparés en deux troupes. Si on veut lui conserver la même étendue, au lieu de huit de hauteur on la réduira à six.

Le systême de M. de Folard, & la critique qu'il a faite de la Tactique moderne, ont fourni matiere à plusieurs réflexions, & ouvert le champ à de nouvelles idées. Les uns, en adoptant la colonne, ont jugé qu'il falloit rectifier sa composition ; d'autres l'ont condamnée : M. le Maréchal de Saxe a préféré des petits corps semblables aux manipules des Romains. Quelques-uns ont voulu prendre un milieu entre ces deux extrémités ; mais la plûpart ont cru qu'il étoit avantageux de joindre des troupes de cavalerie à l'infanterie, & de mêler l'une & l'autre ensemble : c'est sur ce principe que sont presque tous les plans de bataille qui ont été donnés. Cette méthode, qui peut être bonne dans quelques occasions, ne doit point servir de regle ni faire une maxime générale ; elle a trop d'inconvéniens, & l'on verra dans la suite les raisons qui me portent à la rejetter. L'exemple d'o-

L iij

blique que je vais donner fera conforme à la feconde ou fixieme difpofition de Végece, & fans trop employer le mêlange des deux armes, elles ne feront pas moins à portée de fe foutenir.

Suppofez donc l'armée compofée, comme je l'ai dit ci-deffus, & moins forte que celle de l'ennemi, elle fe préfente d'abord parallelement, la cavalerie partagée fur les deux aîles, les pelotons de dragons * poftés en avant & vis à vis des intervalles, comme les troupes d'armés à la légere devant les cohortes. Tous les grenadiers, réunis en deux corps, feront fur la droite de la feconde ligne : les troupes, deftinées à renforcer la droite qui doit attaquer, feront avec le corps de réferve derrière cette ligne, à égale diftance de l'une & l'autre aîle. Si derrière la droite il y avoit quelque rideau, on les en couvriroit ; mais dans la fuppofition que la plaine eft unie & tout-à-fait découverte, leur pofition derrière le centre les met affez à portée de l'aîle où l'on veut les porter promptement, & laiffe l'ennemi dans l'incertitude (*a*). A la diftance

* Je les fais de 30 ou 36.

(*a*) Il faut faire attention que les chifres de la premiere pofition de l'armée fe rapportent aux mêmes chifres de la feconde pofition où ils défignent les mêmes corps.

de sept à huit cens pas, on donnera un signal auquel les cohortes désignées se doubleront & marcheront tout de suite en avant: les deux corps de grenadiers [3] suivront en se partageant vis-à-vis des intervalles des premieres cohortes : les quatre escadrons de dragons [2], avec tous les hussards marqués [4], se porteront sur le flanc de l'aîle droite de cavalerie, d'où ils s'étendront pour envelopper l'ennemi. Cette aîle ne paroît pas plus forte que celle de la gauche, parce que j'y aurai serré & doublé la hauteur des escadrons qui s'étendront en marchant.

Les armés à la légere des cohortes de premiere & seconde ligne, qui forment l'attaque, se portent en avant pour faire un feu continuel. Les cohortes ne doivent point tirer; elles marchent en silence & en ordre; à la demi-portée du fusil, elles doublent le pas, & s'élancent rapidement sur l'ennemi. Alors les pelotons gagnent les intervalles, & se postent sur les flancs des dernieres divisions. Les dragons, qui sont à la tête de la cavalerie, servent dans cette partie comme les armés à la légere devant l'infanterie, & se retireront de même, au moment de la charge, derrière les intervalles des escadrons. (a). V. la pl. III. fig. 1.

(a) L'usage que je fais ici des dragons est celui

Tous les corps du reste de la ligne qui doit garder l'oblique marchent aussi en avant, directement devant eux; chaque cohorte observe de se laisser devancer par celle qui est à sa droite. La cavalerie de la gauche restera sur son terrein, à moins que l'ennemi ne fasse un mouvement sur elle : dans ce cas elle se repliera en arrière, & s'appuiera au château [5], qui sera garni de fusiliers, & où il y aura une batterie de canon. Les quatre escadrons de dragons [6] demeurent en réserve pour les occurrences.

Voyons à présent l'avantage de toutes ces dispositions. Il est inutile de démontrer celui de la droite où se fait l'attaque : on sent assez que cette partie renforcée doit faire un puissant effort sur la gauche de l'ennemi, où le feu des armés à la légere aura fait beaucoup de mal avant la charge ; surtout celui des dragons à la cavalerie, qui sera harcelée & endommagée avant d'en être venue aux mains. Les mouvemens doivent s'exécuter avec une grande viva-

auquel on employoit autrefois les carabins & d'autres cavaleries légeres qui combattoient avec la gendarmerie ou avec les cuirassiers; méthode très-sensée qui s'est perdue depuis henri IV. On peut voir, dans le traité de la guerre du Duc de Rohan, l'estime que ce grand Capitaine faisoit des carabins pour ce genre de combat.

cité; on peut aussi donner le change par quelques démonstrations vers la gauche, appuyées du feu de l'artillerie. Il y a donc apparence que l'ennemi sera attaqué & battu avant d'avoir pris aucune mesure pour l'éviter. S'il s'avise de se replier sur la ligne oblique, les cohortes se mettront en ligne par le demi-quart de conversion; & comme elles devront occuper plus d'étendue que dans leur premiere position, elles se dédoubleront pour se mettre à quatre de hauteur; ce qui suffit contre un ennemi qui est dans le même ordre, ou peut-être à trois (*a*). Si la cavalerie de sa droite marche pour attaquer la mienne, quand il seroit supérieur du double, je n'ai pas lieu de le craindre. Il essuiera d'un côté le feu des deux cohortes [7] & de l'infanterie légere, qui couvrent le flanc des deux lignes, de l'autre celui du château. Prendra-t-il le parti de tourner sur les derrières? il faudra qu'il fasse un circuit de plus de deux mille pas: ce mouvement l'oblige à s'allonger, se desunir, & l'expose à être chargé en flanc dans plus d'un endroit.

(*a*) On n'a marqué que les mouvemens des cohortes de la premiere ligne, parce qu'il est censé que celles de la seconde ont suivi dans le même ordre, pour se retrouver derrière les intervalles de la premiere.

Je ne fais si je me préviens pour mes idées; mais je suis sûr qu'elles ne me sont venues que d'après l'examen de la maniere de combattre d'Epaminondas, d'Alexandre, & de César, presque toujours inférieurs à leurs ennemis. On ne dira pas sans doute que ce n'étoit pas trois grands maîtres dans l'art de la guerre, & qu'ils n'en avoient pas atteint la perfection. On verra par la suite que je ne travaille que d'après eux, & que je n'imagine que sur leurs principes. On ne les a point vu mêler des cohortes, ou des sections de phalange avec des escadrons, sur la même ligne : l'ordonnance de ces corps les rendoit assez forts pour se soutenir eux-mêmes; un mêlange d'escadrons les auroit enervés. Mais ils avoient de l'infanterie & de la cavalerie légere qui commençoient à harceler l'ennemi avant de le faire charger par la ligne. L'une & l'autre combattoient souvent ensemble sur les aîles, pour les couvrir ou fondre sur les flancs & les derrières de l'ennemi : d'autres fois on les mêloit par pelotons avec les pesamment armés. On sait ce qu'étoient les Vélites chez les Romains, & les Psilites chez les Grecs. Alexandre dut, à la bataille d'Arbelle la défaite de l'aîle gauche de Darius, à ses Péoniens & ses Agriens (*a*): les mêmes,

(*a*) Les Péoniens, etoient un corps de cavalerie légere, & les Agriens de l'infanterie.

au combat du Granique, passèrent le fleuve les premiers avec un corps de cuirassiers, & les archers à pied combattirent mêlés parmi la cavalerie.

Si dans l'ordre de bataille ci-dessus, au lieu de faire prendre à la partie de la ligne qu'on refuse à l'ennemi une disposition oblique, on veut lui en donner une perpendiculaire, la partie destinée à former l'attaque marchera de même en avant : lorsqu'elle aura dépassé le front, tous les corps de la ligne, qui auront fait à droite, marcheront par leur flanc : arrivés à la hauteur de l'alignement [8], ils se remettront en front par un à gauche, & marcheront devant eux, observant de garder de l'un à l'autre la distance nécessaire pour se mettre en bataille. Les cohortes de la seconde ligne marcheront de même pour se trouver sur l'alignement [9], en sorte que l'armée formera une équerre parfaite comme [*A B C*]; mais la cavalerie, qui n'aura point d'appui comme dans la disposition précédente, se repliera un peu en arrière de l'infanterie, & le corps de réserve fera front du côté de l'aîle. La seconde figure de la même planche fera comprendre cette position. [*D*] représente le front d'attaque; [*E*] la ligne oblique perpendiculaire; [*F*] l'aîle gauche de la cavalerie; [*G*] le corps de réserve.

J'ai formé deux bataillons de tous les grenadiers, parce que j'ai pour maxime de ne point les faire combattre séparément, mais en corps & postés en réserve : ce sont des troupes d'élite, propres à contenir les autres, les rassurer, & réparer promptement le mal qui pourroit arriver. S'il faut boucher une trouée, ou faire la tête d'une attaque difficile, on peut compter sur leur intrépidité; on n'en tireroit pas le même service en les répandant dans la ligne, dont les intervalles sont d'ailleurs destinés pour les armés à la légere. Cependant, si on vouloit les laisser attachés aux cohortes, il vaudroit mieux les placer derrière que sur le flanc, comme on le pratique avec les bataillons; c'est ce que pense l'auteur du traité des légions, dont les observations sur les défauts de la Tactique & de la discipline sont si judicieuses.

Par l'exemple que je viens d'exposer, on conçoit que ce qui se fait par la droite, s'éxécute également par la gauche, ou bien par l'une & l'autre en même tems, tenant le centre éloigné, même séparé sans nul inconvénient. Ces dispositions, supposées en plaine rase, sont entierement tactiques; mais lorsqu'on est aidé par la nature du terrein, on peut les rendre encore bien plus avantageuses. Tous les mouvemens se

font en ligne directe, de front ou par les côtés. L'étendue de ma cohorte n'étant que d'environ vingt-sept toises, & la moitié moins lorsqu'elle est doublée, elle marche légerement par son flanc, sans allongement sensible. Cette propriété, qui ne se trouve que difficilement dans les corps étendus & minces, facilite le développement des colonnes de marche, pour prendre dans l'instant telle disposition que l'on veut; de sorte qu'en arrivant on peut se former sur un alignement oblique, tandis que les troupes destinées pour l'attaque marchent à à l'ennemi (*a*).

Personne ne doute qu'il est de toute importance à la guerre de simplifier & racourcir les manœuvres: toutes celles qui se font par des *à droite* & des *à gauche*, sont donc préférables aux mouvemens de conversion. Quand on veut se servir de ceux-ci, il vaut

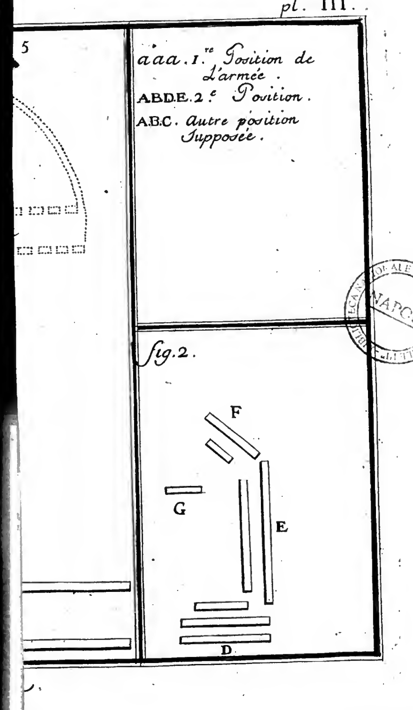
---

(*a*) C'est de cette maniere que le Roi de Prusse forme son ordre oblique, qu'il emploie pour déborder & tourner tout-à-coup une des aîles de l'ennemi. Ce grand Prince excelle surtout dans l'art de masquer ses dispositions en approchant, de dérober ses desseins & une partie de ses forces, & de se développer promptement sur un champ de bataille. On peut voir ses instructions militaires traduites & publiées par M. le Chevalier de Chatelus en 1761.

toujours mieux les faire par demi-rang ou quart de rang, que par bataillon ou escadron ; parce que les mouvemens sont plus courts, & que l'on est plûtôt en bataille (a). Ceci est au cas qu'on soit obligé de marcher ayant l'ennemi sur son flanc ; car si on va à lui directement, il faut être sur le plus grand front possible, pour que les colonnes de marche soient moins allongées, & qu'en arrivant sur le champ de bataille elles se mettent en ligne plus promptement.

S'il faut éviter autant que l'on peut les conversions à l'égard des bataillons, combien plus doit-on rejetter celles d'une brigade ou d'une aîle entiere, dont la portion de cercle à décrire est immense, ne peut s'e-

(a) Comme le soldat a plus de largeur que d'épaisseur, lorsqu'on a fait à droite ou à gauche, & que les files sont devenues des rangs, elles occupent assez d'espace pour que les soldats puissent marcher en emboîtant leur pas, sans craindre qu'ils se donnent des atteintes ; parce que toutes les jambes gauches & droites se levent en même tems. On peut se servir aussi du pas nommé en Allemand *Stampfen*, qui est un pas vif & racourci par lequel le soldat marche sous lui le genou plié. Par ce moyen un bataillon marche par son flanc sans aucun allongement. Le Roi de Prusse s'en sert pour le beau développement de ses colonnes, dont les divisions sont serrées à quatre pas de distance.


5
aaa. 1.re Position de l'armée.
ABDE. 2.e Position.
ABC. Autre position supposée.
fig. 2.
F
G
E
D



xécuter qu'avec beaucoup de tems, & non ſans déſordre. Une ligne qui fait ce mouvement eſt un rayon qui tourne ſur ſon axe: s'il a une certaine longueur, il eſt preſqu'impoſſible que celui qui en mene l'extrémité, prenne aſſez bien ſon point de vûe pour conſerver toujours ſa même diſtance du pivot : les différentes parties de la ligne, ou ſe preſſent ſur le centre, ou s'en éloignent trop, & lorſqu'elle eſt enfin arrivée, il faut bien du tems pour remettre les choſes en ordre. Les quarts de converſion étoient bien autrement défectueux autrefois qu'on les faiſoit à rangs ouverts de douze pieds : il n'y avoit que le premier qui pût tourner exactement ſur ſon pivot; tous les autres étoient obligés de ſe jetter ſur le côté qui tournoit, & chaque ſoldat, pour ne pas quitter la ligne de ſon chef de file, marchoit par un pas oblique circulaire; c'eſt-à-dire, qu'il marchoit entre le cercle & la tangente, & décrivoit par conſéquent une ligne qui participoit des deux mouvemens. On ne peut rien imaginer de plus diabolique. C'étoit bien pis quand on rompoit le bataillon par diviſions: le dernier rang de la premiere étoit arrêté & pouſſé par le premier rang de la ſuivante; de ſorte que l'un ou l'autre étoit forcé de ſe replier ou de ſe redoubler pour achever la converſion. En jettant un

Mém. de Puységur p. 193. coup d'œil ſur les planches VII & VIII du premier volume de l'ouvrage de M. de Puyſegur, on concevra mieux que je ne pourrois l'expliquer tout le ridicule de ces anciennes manœuvres. Ce qu'on trouvera de ſingulier, c'eſt que le Maréchal n'imagine pas qu'il puiſſe y avoir rien de plus parfait, & qu'il les croit établies ſur les meilleurs principes géométriques : il blâme même beaucoup la méthode de faire les mouvemens à rangs ſerrés, comme on le pratiquoit lorſqu'il mit la derniere main à ſon ouvrage vers l'année 1740 (*a*). Ce qui le juſtifie, c'eſt qu'on ne connoiſſoit pas encore les principes ſur leſquels nous pouvons agir à préſent, qui donnent aux motions militaires une célérité & une préciſion alors impoſſibles. L'objet de M. le Maréchal étoit de ne point multiplier les mouvemens, & d'éviter l'allongement des colonnes. Lorſqu'on mettoit un ou pluſieurs bataillons en marche, en les rompant par diviſions, l'uſage

(*a*) M. le Maréchal a eu tort, en blâmant cet uſage, de citer les anciens pour exemple : il ne faut que lire Elien * pour voir que tous les mouvemens de converſion & de reverſion ſe faiſoient toujours à files & rangs ſerrés; on les r'ouvroit quand la manœuvre étoit finie.

* Chap. 18 & 22.

ſage étoit de garder d'un rang à l'autre ſix petits pas, ou douze pieds de diſtance, ſoit que l'on marchât en colonne ou en bataille : or ſi l'on rompoit un bataillon par des diviſions moindres que le quart de rang, il falloit qu'il s'allongeât prodigieuſement, à moins de diminuer la diſtance des rangs en la réduiſant à ſix pieds. M. de Puyſégur y trouvoit beaucoup d'inconvéniens, dont le principal étoit que les ſoldats ne pouvoient marcher longtems de cette maniere ſans qu'il s'y mît de la confuſion. A préſent un bataillon rompu par pelotons, qui eſt ſa huitieme partie, & mis en mouvement les rangs ouverts à deux pas de diſtance, ne tient pas plus de terrein que lorſqu'il eſt en bataille. Ce qui ſe fait avec un bataillon s'exécute de même avec une ligne entiere, qui peut ainſi marcher par ſon flanc, ſans être plus étendue que lorſqu'elle eſt en front de bandiere. Il y a même plus ; c'eſt que les files & les rangs, ſerrés à un pied de diſtance, on fait mouvoir une troupe, & on la porte en avant, ou ſur ſon flanc, ſans aucun allongement. Ce miracle incroyable pour les gens du tems paſſé, s'opére par la préciſion que nous donne dans la marche le pas meſuré & cadencé. Au moyen du pas oblique, nous pouvons encore marcher de front par la diagonale ; ce qui abrége le che-

P. 192.

min d'une troupe qui doit ſe porter en avant ſur ſa droite ou ſur ſa gauche; manœuvre excellente pour accélérer le développement d'une colonne (*a*). Néanmoins ces dernieres motions à rangs très-ſerrés ne ſont bonnes que lorſqu'on n'a pas un grand eſpace à parcourir; elles ne conviendroient pas pour une longue traite.

(*a*) La cavalerie peut marcher par la diagonale comme l'infanterie; avec cette différence, que dans un bataillon chaque ſoldat marche de biais, au lieu que les chevaux, tournés obliquement dans l'eſcadron, marchent devant eux.



CHAPITRE QUATRIEME.

BATAILLE DE GAUGAMELLE ou *d'Arbelle.*

CETTE grande action est parfaitement conforme à la seconde disposition, & l'on y voit mettre en pratique tous les préceptes que donne Végece à cette occasion. Voici ce qu'il dit. *Les armées étant en présence, & s'avançant pour se charger, vous tiendrez votre gauche hors de la portée des flèches & de la droite de l'ennemi : vous joindrez obliquement leur gauche par votre droite, & commençant le combat avec l'élite de votre cavalerie & infanterie, vous tâcherez de la plier & de l'envelopper : si vous l'avez une fois poussée, le reste de votre droite venant à s'étendre, & secondant l'effort de la tête, vous remporterez la victoire. Si votre adversaire s'en sert le premier, vous ferez passer à votre gauche les troupes qui doivent être en réserve derrière l'armée ; & par cette manœuvre, opposant à son artifice des forces multipliées, vous serez en état de lui résister.* Au moyen de cette disposition, un Général peut risquer

Liv. III, ch. IV.

le combat avec des troupes très-inférieures en nombre, mais bonnes & bien distribuées. S'il en a sur lesquelles il fasse peu de fond, il a la facilité de ne point les exposer aux périls du combat, en les plaçant à l'aîle qu'il veut tenir éloignée.

Idem. Chap. 5. Végece recommande surtout les corps de réserve, même au risque de diminuer son front; axiome incontestable, dont l'application doit se faire non seulement à cet ordre, mais à tous les autres. Le secret, l'ame des opérations, est ici indispensable. Si l'ennemi pouvoit prévoir la manœuvre qu'on médite, & le côté de l'attaque, il auroit le tems de s'y préparer, & s'en garantiroit aisément : c'est particulierement sa surprise, son embarras, & la promptitude de l'exécution qui la font réussir. Les maximes de cet auteur devroient être un sujet de méditation continuelle pour les Généraux ou ceux qui aspirent à le devenir : ils étudieroient l'art de former les troupes, de les encourager, & de les bien conduire; ils sauroient que les grandes armées ont rarement exécuté de grandes choses, tant par le défaut d'ordre & de composition, que parce qu'elles sont difficiles à remuer & faire subsister, ce qui nuit à la célérité des opérations. Ils apprendroient que la plus petite armée peut rega-

gner en courage, en discipline, par l'émulation & la confiance dans son chef, ce qui lui manque du côté du nombre; enfin que l'habileté des dispositions, l'avantage du terrein, & mille circonstances, quand on sait en profiter, peuvent donner la victoire. C'est ici la bosse de M. de Luxembourg, qui contenoit trente mille hommes : en effet, la plus sûre ressource d'un Général est dans son génie. Un chef médiocre, qui mene une grosse armée, fait des progrès tant qu'il ne trouve qu'un ennemi ordinaire; mais s'il rencontre un Turenne, un Frédéric II, un Ferdinand de Brunswick, celui-ci, quoiqu'avec des forces inférieures, l'arrête & lui enleve bientôt la supériorité (a).

La bataille d'Arbelle est un de ces événemens qui paroissent tenir du merveilleux: on a peine à concevoir comment Aléxandre, avec quarante mille fantassins & sept mille chevaux, ose se mesurer contre une armée de plus de sept cens mille hommes, Arrien. dans une plaine immense, & sans aucun

(a) On peut encore citer Henri de Brandebourg, frere du Roi de Prusse, Prince d'un caractere doux & humain, qui passe pour ne point aimer la guerre, & la fait bien. Il n'a jamais reçu aucun échec, & s'est comporté, dans toutes les occasions les plus critiques, avec une prudence consommée.

appui pour ses flancs. Mais si l'on considére que ce monde de barbares étoient la plûpart mal armés, sans discipline, les chefs sans expérience, la témérité disparoît, & l'on ne voit plus dans Aléxandre qu'un Prince audacieux, plein d'espoir dans la valeur de ses troupes & dans les ressources de son génie.

Pour suppléer à son petit nombre, il employa tout ce que l'art, la ruse & l'adresse ont de plus profond. Après avoir formé sa premiere ligne de la phalange & des Argyraspides (*a*), il en composa une seconde de l'infanterie étrangere, qui devoit faire front en queue au cas qu'il fût tourné. A l'aîle droite, il plaça ses compagnies royales, cavalerie d'élite & distinguée (*b*); à la gauche, celle des alliés, & les Thessaliens qui fer-

---

(*a*) Ce corps, qui étoit très-distingué, paroît avoir été comme le régiment des gardes à pied d'Aléxandre. Il étoit composé de Peltastes, dont les boucliers étoient garnis d'argent; ce qui leur fit donner le nom d'*Argyraspides*. Ils acquirent une grande réputation; mais après la mort d'Aléxandre, ayant suivi le parti d'Eumene, ils le trahirent & le livrerent à Antigone, qui les fit dans la suite tous massacrer.

(*b*) La premiere compagnie étoit composée de jeunes Macédoniens de distinction qu'on appelloit *les amis du Roi.*

moient la ligne. Pour garantir ſon flanc, droit, il forma deux réſerves de cavalerie & une d'infanterie légeres : la premiere étoit des ſoudoyés conduits par Ménidas; la ſeconde des Péoniens & des coureurs, par Arétas; la troiſieme des Agriens (*a*) Arrien. avec des archers de Macédoine. Ces trois lignes étoient diſpoſées l'une devant l'autre, faiſant front ſur le flanc. A ſa gauche il mit un corps de cavalerie Thracienne en potence derrière les Theſſaliens; & en avant, à la pointe de l'aîle, un autre de cavalerie Grecque. Son deſſein étant d'attaquer par ſa droite, il ſe plaça à la tête de ſes compagnies royales, & donna la gauche à commander à Parménion.

Dans l'armée de Darius, les corps tant de cavalerie que d'infanterie étoient ſur une grande profondeur, mêlés enſemble & diſtribués par nation : malgré cela, la plaine, toute vaſte qu'elle étoit, ne put les contenir, & l'on fut obligé de former une ſeconde ligne derrière la premiere (*b*). Le Roi étoit au centre, entouré de ſes gardes & des grands de l'Empire; il s'étoit auſſi fortifié d'un corps d'infanterie Grecque à ſa

(*a*) Infanterie légere qui lançoit le javelot.

(*b*) Cette plaine eſt entre le Tigre & les montagnes Gordiennes.

folde, qui étoit celui fur lequel il comptoit
V. la pl. IV. le plus. En avant de chaque aîle il avoit formé une ligne de fa meilleure cavalerie; favoir, les Arméniens & les Médes à la droite, les Scythes & les Bactriens à la gauche: il avoit deux cens chariots armés, diftribués fur le front, & quinze éléphans placés au centre devant lui. On avoit applani le terrein où ils devoient agir, & femé des chauffe-trapes dans plufieurs endroits (a).

Alexandre avoit balancé quelque tems fur le côté par lequel il attaqueroit: il fe voyoit plus près de la gauche des ennemis que de leur droite, & il y avoit une éminence de ce côté dont il s'étoit emparé la veille. Cependant il fe détermina pour fa droite; c'eft pourquoi il y plaça fes gardes avec quelques troupes de plus qu'à la gauche. Il s'étoit occupé toute la nuit à méditer fes difpofitions, & n'avoit cédé au fommeil que fur le point du jour: fes Généraux le trouverent encore endormi lorfqu'ils vinrent prendre fes ordres, & Parménion lui en marqua fon étonnement. Il les inftruifit de fon deffein, leur recommanda de faire garder aux troupes un profond filence, &
Quinte-Curce.

(a) La chauffe-trape eft compofée de quatre pointes, de façon qu'elle en préfente toujours une debout portant fur les trois autres.

jetter des cris à propos : il parut bientôt après à leur tête avec cet air de gaieté & d'audace que le soldat prend toujours dans son chef pour un augure certain de la victoire. Jusque-là les Macédoniens n'avoient point été sans inquiétude, malgré la confiance qu'ils avoient dans leur Prince. Ils voyoient des hauteurs, sur lesquelles ils avoient passé la nuit, le vaste théatre où l'on alloit combattre, & toute l'armée des Perses en bataille. Ce spectacle, aussi rare qu'effrayant, de la puissance humaine, les remplissoit de terreur. Aléxandre les fit souvenir de la facilité qu'ils avoient eue de vaincre les mêmes ennemis ; il leur mit devant les yeux la gloire d'achever la conquête de l'Asie, & le butin immense qui devoit en être le prix ; il les flata des plus belles récompenses : appas séduisans dont on leure l'amour propre de l'officier & l'avidité du soldat, mais dont le chef retire tout l'avantage. Après cette harangue, qui raffermit leur courage, il se mit en mouvement. Au lieu d'aller de front aux ennemis, il tira vers sa droite en marchant par son flanc ; de sorte qu'il s'avançoit sur la gauche des Perses par une marche de biais, en laissant la sienne dans l'éloignement. Darius fit aussi un mouvement par sa gauche, mais très-lent, à cause de la pesanteur de sa ligne.

Comme il vit qu'Aléxandre gagnoit du terrein ſur lui, craignant qu'il ne le ſurpaſsât, il fit commencer le combat par des corps de eavalerie qui vinrent ſe replier ſur ſon flanc. Ménidas, qui commandoit la premiere ligne [4] fut au-devant d'eux, ſoutenu par Arétas qui menoit la ſeconde [5], enſuite par les Agriens [6]. Le combat fut rude & longtems diſputé; parce que de nouveaux corps ſortoient ſucceſſivement de la ligne pour venir au ſecours des premiers, qui, après avoir plié, revinrent à la charge. Cependant les Macédoniens firent tant d'efforts, qu'ils les mirent en fuite & les chaſſerent du champ de bataille.

Pendant que cela ſe paſſoit à la droite, Darius avoit fait lâcher ſes chariots, qui ne produiſirent point l'effet qu'il s'en étoit promis. Les archers Crétois & les dardeurs, répandus ſur le front de la ligne, les rechaſſerent contre les Perſes, ou les détournerent dans les jours que la phalange avoit eu ordre de leur faire. D'un autre côté, Mazée, qui commandoit la droite des Perſans, fit avancer les Arméniens & les Médes [1] pour envelopper la gauche d'Aléxandre. Parménion leur oppoſa les Grecs ſoudoyés [3], & les Thraces [7] placés en écharpe ſur le flanc: ces deux corps ne purent ſoutenir l'effort de toute cette cavalerie, qui

Diodore.

fondoit sur eux en les enveloppant ; ils se retirerent & se rallierent derrière la ligne des Thessaliens. Ceux-ci furent bientôt investis, & les ennemis pousserent jusqu'au lieu où étoient les bagages & les prisonniers. Cependant Aléxandre, après le premier combat qui s'étoit passé à la droite, ayant apperçu des vuides dans la ligne Persanne, avoit formé en colonne ses compagnies royales, & s'y étoit jetté avec de grands cris (*a*). Tout ce qui se présenta fut renversé, & il atteignit la seconde ligne qui ne fit aucune résistance. Les Argyraspides, qui tenoient la droite de l'infanterie, avoient aussi formé une colonne, & s'étoient fait jour dans la ligne Persanne. Ils y porterent l'épouvante & le désordre, tout fuyoit devant eux à mesure qu'ils avançoient vers le centre sur lequel ils s'étoient repliés. Les seuls Grecs à la solde de Darius tinrent ferme quelque tems ; mais ils furent à la fin entraînés par le torrent. Darius craignit

(*a*) C'est-à-dire, que cette cavalerie partit par la pointe de l'aîle sur un ou deux escadrons de front, les autres suivant comme en ordre de marche. A l'égard de l'infanterie, on peut voir dans Elien de quelle maniere elle se mettoit en colonne pour marcher en avant ou sur son flanc. L'épaisseur de la phalange & son extrême discipline rendoient cette évolution très-rapide.

alors qu'on ne lui coupât la retraite, il quitta son char, & se fit donner un cheval pour s'enfuir à toute bride.

Arrien. Aléxandre étoit à sa poursuite lorsqu'il reçut le message de Parménion, qui l'avertissoit de la situation critique où il étoit. Cela le fit revenir au secours de son aîle gauche, qui se trouvoit heureusement dégagée, depuis que le bruit de la fuite de Darius s'étoit répandu. Ce qui avoit mis cette aîle le plus en péril, c'est que tandis qu'Aléxandre s'enfonçoit avec sa droite dans la ligne ennemie, sa gauche, qui se trouvoit attaquée & pressée de toutes parts, avoit été obligée de s'arrêter; de sorte qu'il s'étoit formé une ouverture vers le milieu du corps de bataille. Des corps de cavalerie Persanne s'y étoient jettés & s'étoient rejoints à ceux qui étoient venus par les derrières. Cet accident pouvoit tout perdre, si les chefs des Perses avoient pu les contenir; mais l'attrait du butin fut en partie le salut des Macédoniens, qui eussent été sans cela accablés par la multitude.

OBSERVATIONS.

CETTE fameuse bataille est une école de théorie où nous pouvons puiser les grands principes de la Tactique, de même

qu'elle servit dans la suite aux Grecs dans les démonstrations qu'ils en donnoient. Alexandre y déploya toute la finesse de l'art pour la défensive ou pour l'offensive ; car ses dispositions réunissoient ces deux objets. Ses troupes exécuterent aussi avec la plus grande régularité ce qui leur avoit été prescrit, & lui firent recueillir le fruit des instructions qui leur avoient été données en Macédoine, où les Généraux & les Officiers s'étoient fait une étude de toutes les manœuvres.

L'ordre de bataille & la disposition que je donne à toutes ses différentes lignes sont exactement fondés sur l'expression d'Arrien, de Quinte-Curce & de Diodore, qui disent que l'ordre d'Aléxandre étoit carré : Quinte-Curce ajoute que le front n'étoit pas mieux muni que les flancs, ni ceux-ci que les derrières ; *non prima quàm latera, non latera munitiora quàm terga.* M. de Sancta-Crux le compare à sa disposition où il fait replier les deux aîles de cavalerie sur les flancs des lignes d'infanterie. Il ne s'est pas trompé ; cependant il y a dans l'ordre d'Aléxandre bien autrement d'art & de finesse. Quinte-Curce en donne une idée générale mieux exprimée ; il dit *que l'armée étoit disposée de maniere qu'elle pouvoit se mouvoir en tous sens, & que les corps postés*

en arrière, afin d'empêcher que l'on ne fût tourné, avoient cependant la facilité de manœuvrer pour combattre sur le front (*a*).

L'ordonnance des Perses étoit la même que celle de l'armée de Crésus à Thimbrée: dans l'une & l'autre on voit de gros corps de cavalerie & d'infanterie mêlés sans aucune raison. Crésus avoit un grand nombre d'archers & de frondeurs, dont il ne paroît pas avoir fait l'usage qu'il auroit pu. Cyrus plus habile ne mit ses phalanges que sur douze de hauteur; ses dardeurs & ses archers étoient placés de maniere à jetter leurs traits sans confusion: la ligne des soldats d'élite servoit à contenir les autres. Toutes ces lignes prises ensemble formoient au moins trente hommes de profondeur; mais elles étoient disposées de maniere que tout y étoit en action, au lieu que dans les phalanges de Crésus & les gros corps des Egyptiens la plus grande partie ne pouvoit agir.

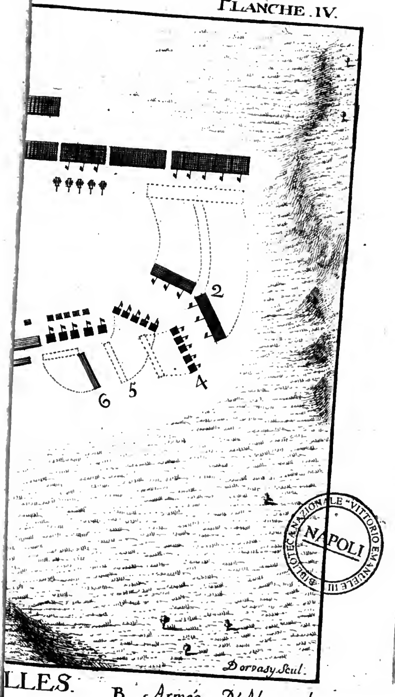
(*a*) Quoique j'aie déjà donné séparément un détail de cette grande journée, je l'ai trouvé trop analogue à cet ouvrage pour ne pas l'y placer. Je crois fort inutile de répéter les remarques critiques que j'ai faites sur le plan de M. Guiscard. Si l'on est curieux de le confronter avec le mien, on trouvera celui-ci dans mon petit traité des stratagêmes.

Nulle confiance plus vaine, plus téméraire que celle qu'on met dans le nombre. Darius fut aussi vaincu par cette cause même d'où il attendoit la victoire ; l'énorme multitude de ses troupes les rendit inutiles. On ne voit point de ressort dans son ordonnance, point d'action. Sa ligne étoit si longue & si épaisse qu'elle ne pouvoit se remuer : les Perses ne purent combattre que par corps détachés qui en sortoient les uns après les autres ; la seconde ligne placée sans dessein ne servit de rien.

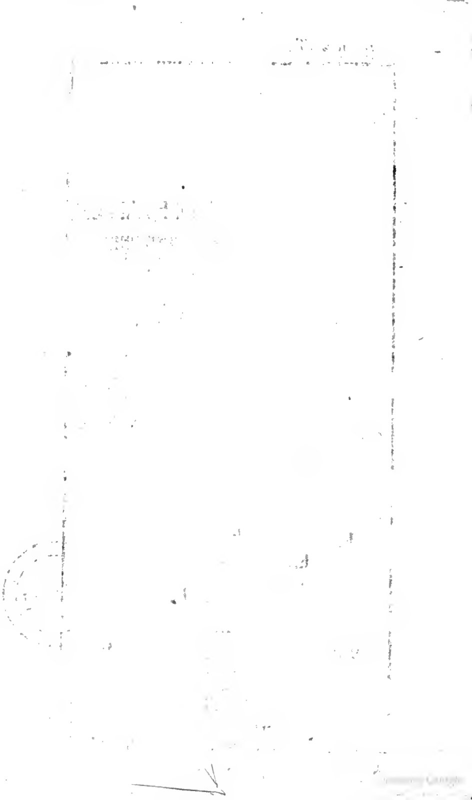
La loi fondamentale de la Tactique est de compasser la mobilité avec la solidité, de telle sorte que l'une ne nuise point à l'autre : l'avantage des corps doit aussi se mesurer par le degré de vîtesse & le nombre des parties qui sont utiles. D'après ce principe on peut juger de l'effet que devoit produire la ligne Persanne ; on voit la cause de sa pesanteur & de son inertie. On n'est plus étonné de la conduite de Darius qui, avec de si grandes forces, se tient sur la défensive & semble craindre d'être abordé : son infanterie ne fait pas un seul mouvement en avant ; il fait même semer des chausse-trapes pour tâcher d'arrêter son ennemi. Celui-ci méprise de foibles obstacles autant que ceux qui les lui opposent : il fait, avec une petite armée pleine de coura-

ge & d'eſpérance, conduite & dirigée avec art, diſſiper cette nuée de barbares, & ravir une couronne qui n'eſt étayée d'aucun appui ſolide.





LLES. B. Armée D'Alexandre.



CHAPITRE CINQUIEME.

ARTICLE I.

Examen de divers usages relatifs aux ordres de bataille.

LORSQU'ON commença à méditer sur la guerre, & sentir que ses opérations devoient être assujéties à des regles, on s'appliqua à chercher dans les combats les moyens d'augmenter ses avantages, & de diminuer ceux de l'ennemi : on s'attacha au choix & à la bonté des armes, à l'ordonnance des troupes : on apprit à les ranger, à se prévaloir de l'avantage des lieux, & à s'en servir pour couvrir les parties foibles, ou se donner plus de force & de résistance. Les premieres idées furent simples & se réduisirent à profiter de sa supériorité pour embrasser l'ennemi, ou bien à se placer de façon à s'en garantir si l'on n'étoit qu'égal ou inférieur : c'est l'origine du carré long à grand front sur une ou plusieurs lignes, qui est la disposition la plus ordinaire, & la premiere dont on ait fait usage. On posa

pour premier principe de ne point se laisser tourner; d'où l'on a fait résulter la nécessité d'appuyer ses aîles. Pour se couvrir dans un terrein ouvert, & suppléer au défaut du nombre, l'imagination, aidée de l'expérience, trouva divers expédiens, tels que les tranchées, les abattis d'arbres, les chausse-trapes, les palissades. On inventa encore des files de chariots dont les roues s'enterrent jusqu'aux moïeux, des chaînes attachées à des poteaux (*a*), des chevaux de frise (*b*), enfin des redoutes ou des retranchemens. Tous ces moyens sont bons lorsqu'une armée est inférieure & qu'elle ne trouve aucune protection pour ses flancs; néanmoins un Général habile se met le moins qu'il peut dans le cas d'y avoir re-

(*a*) Les Sarazins se sont beaucoup servi de cette espece de retranchement. Les chaînes que les Rois de Navarre ont prises pour leurs armes, viennent d'une victoire remportée sur ces infidéles, qui étoient ainsi retranchés.

(*b*) Les chevaux de Frise furent imaginés par un certain *Urbicius*, sous le régne de l'Empereur Anastase. L'infanterie Romaine étoit dégénérée, & n'avoit plus ni armures ni discipline; elle n'osoit plus, comme du tems de César, paroître en plaine contre la cavalerie; celle des barbares la maltraitoit toujours. L'auteur de l'invention fut admiré, & s'en applaudit beaucoup.

cours, parce qu'ils déſignent trop ſa foibleſſe, intimident les troupes, & paroiſſent quelquefois ſuppoſer qu'il combat malgré lui. D'ailleurs il s'ôte les avantages de l'attaque, & ſe trouve gêné dans les mouvemens qu'il voudroit faire ſur ſes aîles.

Lorſqu'on ne peut s'ébranler ſans s'éloigner de ſes points d'appui, il faut attendre que l'ennemi vous y vienne chercher : pour lors on reçoit la bataille, & on ne la donne point ; ce qui eſt un déſavantage. Ces conſidérations ont pu donner naiſſance à la diſpoſition en oblique, dont l'art eſt de choiſir à ſon gré le point d'attaque, d'y multiplier ſes forces, & de rendre inutile, par le ſeul arrangement des troupes & la ſoupleſſe des manœuvres, la ſupériorité de ſon adverſaire. C'eſt aux talens ſublimes & à la force du génie qu'on doit la découverte d'un ordre qui n'eſt pas moins hardi que fin & rusé.

Lorſque, malgré ſa foibleſſe, on prend la réſolution de combattre, & que l'on ſe poſte à ce deſſein, il ne ſuffit pas d'avoir ſes flancs bien couverts ; il faut encore qu'ils ne puiſſent être tournés, & que par la nature des lieux on oblige l'ennemi à ſe préſenter ſur un front égal au ſien. Dix mille Grecs, dans cette diſpoſition, vainquirent à Marathon cent dix mille Perſes ; Aléxan-

dre battit Darius dans les détroits de Cilicie ; Ziska défit en Bohême la nombreuse cavalerie de Sigismond, & le Roi de Prusse gagna sur les Autrichiens la bataille de *Sohr* *. Une armée appuyée aux aîles par des marais, une riviere, des bois, des montagnes, n'est pas pour cela réduite à attendre l'ennemi sans branler, & à recevoir la charge ; elle peut aller au-devant de lui tant qu'elle ne quitte pas la protection de ses flancs. N'eut-elle que cent pas à faire en avant, on partage du moins l'avantage de l'attaque : c'est ce qui est arrivé dans les occasions que je viens de citer, & qu'il ne faut jamais négliger. Rien n'intimide plus une troupe que la vue d'une autre qui marche à elle : elle envisage de sang froid tout le péril, & la crainte augmente à mesure que l'ennemi s'avance : mais si on la met en mouvement, elle perd l'idée du danger, le sang s'échauffe, & le courage s'enflamme (*a*).

* Ou Trautenau.

Instructions militaires.

(*a*) *Toute la force de nos troupes*, dit le Roi de Prusse, *consiste dans l'attaque, & nous ne serions pas sages si nous y renoncions sans raisons : il ne faut pas mettre toute sa confiance dans un poste, s'il n'est prouvé qu'il est inattaquable .... Je permets que mes troupes occupent des postes avantageux, & s'en servent pour tirer parti de leur artillerie ; mais il faut qu'elles les*

J'ai ouï dire souvent à de vieux Officiers qu'il falloit conserver son feu, & attendre l'ennemi pour le tirer à brûle pourpoint. Cette maxime est très-mauvaise : une décharge faite de cette maniere est sans effet, parce que la plûpart des soldats sont tremblans & tirent en l'air. *Cela seroit bon*, dit M. de Sancta-Crux, *si on n'avoit qu'un coup à tirer.* Comme on en a plusieurs, il vaut bien mieux s'en servir dès que l'ennemi est à portée; on lui cause toujours du dommage, & l'on occupe le soldat. Il peut d'ailleurs avoir en marchant quelques pelotons détachés qui tirent, & il faut leur répondre : mais dès qu'il est à soixante ou quatre-vingt pas, on doit courir à lui & le charger. C'est toute autre chose si l'on a affaire à de la cavalerie : alors on l'attendra de pied ferme, & on lui fournira un feu de rang si bien réglé qu'il la fasse rebrousser à toutes les charges. Il faut pour cela une infanterie qui soit bien stylée, & habituée à sentir sa

Tom. VI. p. 68.

---

quittent tout-à-coup pour marcher fierement à l'ennemi, qui, d'attaquant devenant attaqué, en est déconcerté, & voit son projet renversé. Dans ces occasions, je défends à mon infanterie de tirer, cela ne fait que l'arrêter : ce n'est pas le nombre des ennemis tués qui donne la victoire, mais le terrein que l'on gagne. Avis aux amateurs du feu.

force. Toutes les fois que je suis sur ce sujet, je ne puis m'empêcher de penser aux six cohortes de César à Pharsale, qui eurent l'audace d'aller au-devant de la cavalerie de Pompée. Le *pilum* dont elles étoient armées ne valoit cependant pas mieux que nos bayonnettes.

Quand on marche à la rencontre de l'ennemi, il n'est pas moins prudent de garantir ses flancs que si on l'attendoit posté; mais comme le terrein ne se mene point avec soi, & que les moyens indiqués cidevant pour y suppléer, sont d'une nature fixe, il faut en choisir de plus convenables à cette occasion. On se sert de chevaux-de-frise portatifs qui se jettent lorsqu'on est arrêté; on pourroit en conduire de plus forts en les montant sur des roues. On fait marcher sur ses flancs des files de chariots qui se joignent & s'attachent, si l'on veut, avec des chaînes. Quand on ne peut faire autrement, on prend les caissons & les chariots de bagages. M. de Sancta-Crux propose de mettre des bataillons sur les flancs en potence. Cela est bon si on les employe pour fermer l'intervalle qui est entre les deux lignes d'infanterie : dans cette position, ils servent à la couvrir, si la cavalerie vient à être battue; c'est ce qui sauva le Roi de Prusse à Molwitz : aussi ce

Prince en recommande-t-il l'ufage à fes Généraux. Cet expédient ne vaudroit rien fur le flanc de la cavalerie, il n'y faut que des dragons & des troupes légeres. Lorfque le Roi de Pruffe a une aîle qui n'eft point appuyée, il place des dragons à la hauteur de la feconde ligne, qui débordent la premiere, & des huffards à la hauteur de la troifieme pour déborder les dragons. Cette difpofition eft admirable & très-impofante; parce que l'ennemi ne peut fe replier fur le flanc de la cavalerie fans le prêter lui-même à ces réferves.

V. fes inftruct. militair. art. 22.

L'infanterie légere que les Grecs mêloient avec leurs efcadrons, fe jettoit auffi fur les aîles de la cavalerie : cela étoit d'un excellent ufage, foit pour la foutenir, ou pour prendre en flanc celle de l'ennemi. Ces troupes armées à la légere, qui n'étoient point obligées de combattre en ordre & ferrées, fuivoient leftement tous les mouvemens des efcadrons. S'il fe trouvoit à portée quelques hauteurs, ravins, haies, jardins ou autres lieux favorables, elles s'y logeoient, & en cas que la cavalerie fût battue, elles en favorifoient le ralliement. C'eft cette forte d'infanterie qui doit être employée de préférence fur les aîles, avec les huffards & les dragons. Il faut obferver qu'on tire encore plus de fervice des der-

niers, parce que si la plaine est unie & découverte, leurs manœuvres sont plus rapides que celles de l'infanterie, & qu'ils ne courent pas risque de rester à la boucherie si l'aîle des cuirassiers est défaite (a) : on peut aussi, en cas de besoin, leur faire mettre pied à terre.

Si l'on se déterminoit à mettre des bataillons sur le flanc de sa cavalerie, il faudroit les poster de telle sorte qu'ils pussent charger en flanc ou par derrière celle de l'ennemi lorsqu'elle se replieroit. Dans ce cas, il conviendroit qu'ils fussent placés dans un chemin creux, derrière une haie, ou bien couverts par quelque rideau, afin de ne paroître qu'au moment où ils voudroient faire leur exécution. Si on les mettoit en potence sur le flanc du dernier escadron, ils ne pourroient servir qu'autant que la ligne ne s'ébranleroit point, & ils seroient eux-mêmes dans le cas de présenter le flanc à la cavalerie ennemie lorsqu'elle viendroit à la charge. Cette méthode seroit donc absolument vicieuse : mais une disposition qui

(a) Il est bon que les dragons & les hussards soient montés avantageusement : leurs chevaux doivent être forts & légers. Lorsqu'ils réunissent ces deux qualités, ils sont en état d'attaquer la cavalerie & de lui donner bien des affaires.

pourroit se prendre, seroit de former un carré long ou colonne vuide de trois ou quatre bataillons, & de retirer la premiere ligne de cavalerie à la hauteur de la seconde d'infanterie. Cette défensive seroit très-bonne, parce que l'ennemi ne pourroit marcher à la cavalerie sans essuyer en écharpe & en flanc le feu de la colonne [3], celui des bataillons placés en potence sur le flanc de l'infanterie [1], & même celui des derniers bataillons de l'aîle. Les escadrons qui voudroient tourner la colonne seroient enveloppés par les troupes légeres [2] postées en arriere à quelque distance du flanc de la cavalerie. Pour rendre la colonne vuide plus ferme, on la cernera, si l'on veut, d'un rang de chevaux de frise.

Voyez la pl. V. fig. 1.

ARTICLE II.

Du mêlange des armes.

Un défaut capital, que les auteurs des nouveaux systêmes ont trouvé dans la méthode ordinaire de ranger les armées, est que la cavalerie & l'infanterie ne se prêtent aucun appui mutuel; que si la premiere est battue, l'autre reste abandonnée sans aucune ressource, & que ce qu'elle a

de mieux à faire alors eſt de ſe retirer. L'expérience nous montre tous les jours la vérité de ces réflexions. Quelques-uns ont propoſé de mêler alternativement des bataillons & des eſcadrons; ils ont cru que de cette maniere les deux armes ſeroient à portée de ſe ſoutenir, & que la ligne en ſeroit plus forte : mais il eſt aiſé d'appercevoir combien cette diſpoſition eſt défectueuſe. Si l'affaire ſe paſſe en plaine, & que quelques eſcadrons ſoient renversés, l'ennemi ſe jette dans les vuides, & l'infanterie, abandonnée & attaquée de toutes parts, eſt taillée en piéces; ſurtout ſi ce ſont des bataillons minces à trois ou quatre de hauteur. On n'ignore pas dans quelle perpléxité eſt l'infanterie quand elle ne ſe voit plus ſoutenue par la cavalerie. Qu'arriveroit-il donc dans un ordre tel que celui-ci, où chaque corps eſt plus que dans tout autre dépendant de ſes collatéraux? Il faut encore obſerver que les deux armes ne chargent pas du même pas; que les eſcadrons, qui partent au trot, devancent de beaucoup les bataillons, & qu'ils en perdent par conſéquent la protection (*a*). Si un eſ-

(*a*) M. de Folard a formé ſur ce principe pluſieurs ordres de bataille : mais comme il y diſpoſe ſon infanterie en colonne d'une ou de deux ſec-

cadron eſt renverſé, il faut qu'il retrouve directement ſa place pour ſe retirer : mais c'eſt ce qu'il ne fera point, les cavaliers effrayés ſe jetteront ſur les bataillons contigus, & mettront tout en déſordre.

A la bataille de Staffarde, l'ordre de combat du Duc de Savoye étoit ainſi mêlé, à cauſe de la nature du terrein couvert de haies & de caſſines : M. de Catinat avoit très-peu de cavalerie, qui fut miſe en ſeconde ligne. L'affaire fut décidée par l'infanterie & les dragons, qui emporterent les caſſines, dépoſterent l'ennemi de derrière les haies, & renverſerent la cavalerie. Le champ de bataille qu'avoit pris le Duc de Savoye étoit cependant plus convenable qu'aucun autre au mêlange des deux armes. On me citera, ſans doute, M. de Montécuculi, qui ſe déclare par-tout contre l'uſage de mettre toute la cavalerie ſur les aîles & l'infanterie au centre. L'autorité de ce Général eſt d'un grand poids dans la Tactique : mais il faut prendre garde quil raiſonnoit conſéquemment à la guerre qu'on

tions, elle a plus de force que des bataillons pour ſe ſoutenir ſeule ; il reſte pourtant toujours le même inconvénient ſur la différence de la marche, ainſi que ſur d'autres objets dont il ſera queſtion dans la ſuite.

soutenoit alors contre les Turcs, avec lesquels les Allemands se tenoient presque toujours sur la défensive, à cause de leur extrême supériorité, & de la multitude de leur cavalerie. Pour s'en garantir, ils portent avec eux des chevaux de frise dont ils ont soin de se couvrir : le feu des bataillons interposés dans la cavalerie ne peut faire dans ce cas qu'un très-bon effet. L'ordre de bataille de Saint-Godard étoit composé de cette maniere ; il y avoit de plus des pelotons de mousquetaires sur les flancs des escadrons. Comme il étoit question de défendre le passage de la riviere du Râab & d'attaquer les Turcs à mesure qu'ils passeroient, (ce qu'ils firent dans trois endroits,) la disposition qu'on avoit prise étoit nécessaire dans cette occasion, comme dans toute autre semblable. Elle est aussi très-bonne pour la défense d'un retranchement ; parce qu'on ne sait pas où l'ennemi fera son plus grand effort ; qu'il faut être par-tout sur ses gardes, & pouvoir le charger en même tems avec l'une & l'autre arme. Si M. de Montécuculi avoit voulu entrer dans un plus long détail, il auroit certainement fait des exceptions : il savoit trop bien que les mêmes choses ne conviennent pas en tout tems & en toute occasion, ni la même maniere de combattre contre des nations différentes.

Montécuculi. l. III. c. 4.

J'ai toujours pensé que cette interpoſition de bataillons & d'eſcadrons ne pouvoit convenir qu'à un ordre défenſif, ou lorſqu'on a beaucoup plus d'infanterie que l'ennemi & très-peu de cavalerie. Il faut dans ce cas que les corps d'infanterie ſoient courts, & que par leur hauteur ils aient aſſez de conſiſtence pour ſe ſoutenir, ſi quelques eſcadrons étant pliés, l'ennemi venoit à les tourner. Mes cohortes conviennent mieux ici que tout autre corps ; parce qu'elles ont de la ſolidité, qu'elles manœuvrent légerement, & que leur feu eſt très-fourni. M. de Sancta-Crux dit que le Maréchal de Staremberg avoit pratiqué quelquefois ce mêlange en Portugal, parce que ſa cavalerie étoit moins nombreuſe que celle des Eſpagnols : après en avoir balancé les avantages & les inconvéniens, il conclut par dire que cette méthode doit être le dernier remede, & il la réduit à mettre des pelotons de fuſiliers entre les eſcadrons. Je préférerois effectivement ce dernier parti, & mes diſpoſitions ſeroient telles que ma cavalerie, ſans être entremêlée, ne laiſſeroit pas d'être ſoutenue par de l'infanterie.

Diſpoſition avant le combat. c. 8.

Lorſqu'on ſait l'ennemi trop ſupérieur en cavalerie, il eſt de regle d'éviter les plaines, & de camper autant que l'on peut dans les lieux les plus favorables à l'infanterie : c'eſt

le moyen le plus sûr de rendre sa supériorité inutile. Mais je suppose qu'on occupe un terrein découvert, pourvu qu'on puisse y trouver des points d'appui, il ne sera pas difficile d'y arrêter l'ennemi & de le faire donner dans quelque piége. Par exemple, le Général de l'armée [A], dont la gauche est sur un terrein un peu élevé, & appuyée à un bois, n'aura de ce côté que quelques dragons en seconde ligne. Il aura porté à sa droite toute sa cavalerie : derrière le rideau [C] il aura placé un corps d'infanterie avec du canon ; sur le côteau [D] de l'infanterie légere, & sur le revers des hussards ainsi que derrière le petit bois. L'ennemi, qui verra que sa cavalerie est inutile du côté du grand bois, ne manquera pas de la porter à sa gauche, & de l'étendre dans la plaine, pour envelopper une aîle qu'il apperçoit être en l'air. Lorsqu'il approchera pour exécuter ce dessein, la ligne [2] se retirera pour se placer en oblique, appuyée à la seconde ligne de l'infanterie, & le petit corps de réserve [3] fera face du côté de l'aîle. Si l'ennemi la suit & vient l'attaquer dans cette position, il essuiera d'un côté le feu des bataillons qui couvrent le flanc de l'infanterie, de l'autre, il sera chargé par les troupes qui sont derrière le rideau : les troupes légeres descendront du côteau, & les hussards em-

Voyez la pl. V. fig. 2.

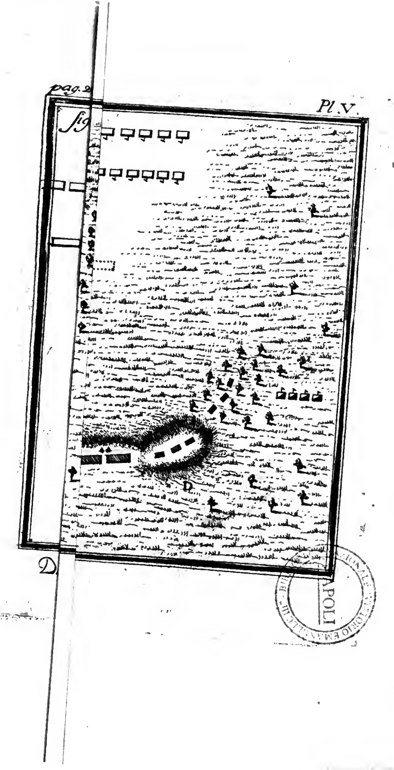
busqués tourneront le petit bois pour le prendre en queue. Il se sera donc jetté dans un coupe-gorge où il ne peut éviter d'être défait & taillé en pieces. Personne, je crois, ne contestera que cette disposition ne vaille mieux que si la ligne étoit étendue entre les deux bois, les escadrons entrelardés avec les bataillons.

Quand on marche à l'ennemi à travers un païs coupé & couvert, la meilleure disposition est de mettre l'infanterie en premiere ligne, & de la faire suivre par la cavalerie : c'est dans cet ordre que M. le Prince Eugene passa la digue du Zéro pour attaquer l'armée Francoise à Luzara. Néanmoins on ne doit point se conformer aveuglément à cette regle, parce que la nature du terrein décide celle du combat, & qu'il y a un principe invariable, qui est de placer chaque espece de troupe dans le lieu où elle peut agir avec le plus d'avantage. Si le terrein est coupé de haies & de fossés, mêlé de sommités & de petites plaines, il est certain que la cavalerie, qui se trouvera dans les clairs, doit être soutenue par de l'infanterie placée derrière & sur les flancs : parce que si la cavalerie est poussée, elle se ralliera à la faveur de l'infanterie; & comme il y a apparence que l'ennemi sera disposé de même, si l'on bat sa cavalerie, l'infanterie

v. Feuquieres. t. III. p. 216.

s'avancera pour attaquer & dépofter la fienne. Je renvoie pour ceci au plan donné par M. de Folard pour l'intelligence du coup d'œil, & l'art de le réduire en principes & en méthode. Je le cite avec plaifir dans cette occafion, où il me difpenfe de dire tout ce qui feroit relatif à cet objet fur lequel il s'eft affez étendu, & que l'on ne peut traiter d'une maniere plus inftructive. Je raifonne ici fur une autre hypothéfe : je veux dire que je fuppofe un terrein ras & pelé, où le mêlange de bataillons & d'efcadrons me paroît très-deplacé ; & je fuis perfuadé qu'il feroit toujours funefte à celui qui l'y emploieroit.

Les anciens, qui doivent être nos maîtres dans l'art de la guerre, ne nous fourniffent rien qui tende à autorifer la bizarrerie de cette difpofition : on voit feulement qu'ils mêloient avec leurs efcadrons de l'infanterie légere, maxime que les meilleurs Généraux modernes ont adoptée, & contre laquelle je n'ai garde de me récrier. Des pelotons de fantaffins de cette efpèce, bien dreffés, peuvent être d'un grand fecours : cependant je penfe qu'il vaut encore mieux y employer des moufquetaires à cheval, comme les dragons, ou telle autre cavalerie légere qu'on voudroit former fur ce modéle. Cet ufage a été fuivi prefque généralement. Les Grecs avoient


pag.2
Pl.V.
fig
D.
D

avoient des archers à cheval qui commençoient l'escarmouche, & se retirant ensuite par les intervalles des escadrons, manœuvroient pour tourner l'ennemi & le prendre en flanc. Nous avons eu les arquebusiers à cheval & les carabins qui combattoient comme nos dragons. On les jettoit devant la ligne de cavalerie, où ils faisoient leurs décharges par rang, & se retiroient ensuite derrière. Le Prince Maurice de Nassau s'en servoit pour prendre en flanc les corps ennemis, soit d'infanterie ou de cavalerie *. Dans l'ordre de bataille sur lequel M. de Montécuculi marcha pour combattre les Turcs à Saint-Godard, on voit derrière les escadrons de cuirassiers des petites troupes de cavalerie légere qui devoient suivre l'ennemi lorsqu'il tourneroit le dos, & rentrer par les intervalles des escadrons lorsqu'elles seroient pressées. Cela étoit d'autant plus à propos, que les Turcs sont dans l'habitude de faire souvent des fuites simulées pour attirer dans des embuscades, ou pour engager à les poursuivre & rompre son ordre. Un secours bien essentiel qu'on tireroit de cette méthode, c'est que la premiere ligne de cavalerie ennemie venant à être battue, les dragons se mettroient à ses trousses, tandis que les escadrons se reformeroient pour attaquer la seconde ligne ; au

* J. J. Valhausen.

lieu qu'il faut en détacher une partie pour ſuivre l'ennemi & que l'on diminue ſes forces. Les pelotons d'infanterie ne ſerviroient pas ici auſſi utilement (*a*).

M. le Maréchal de Saxe condamne abſolument l'interpoſition des bataillons avec les eſcadrons, même celle des pelotons d'infanterie, qui eſt cependant la ſeule propoſable, pourvu qu'on y emploie des ſoldats leſtes & ſtylés à ce genre de combat, comme l'étoient ceux des anciens. Les partiſans de tout autre mêlange ne trouveront rien chez les Grecs ni chez les Romains qui favoriſe leur opinion. Il eſt arrivé quelquefois qu'ils ont eu à combattre des peuples qui s'étoient rangés dans cet ordre, & qu'il a ſervi à les leur faire vaincre plus facilement (*b*). Marcellus, qu'on appelloit

(*a*) Dans la compoſition de mon ordonnance, les dragons doivent manœuvrer avec les eſcadrons de cuiraſſiers, comme les armés à la légere avec la groſſe infanterie : mais pour tirer un bon parti des uns & des autres, il faut les exercer enſemble ; ſavoir, la cavalerie légere avec les cuiraſſiers, & l'infanterie légere avec les corps de peſamment armés : celle-ci doit encore être inſtruite à manœuvrer avec l'une & l'autre cavalerie.

(*b*) Je n'imagine pas que l'on veuille citer pour modéle les barbares de l'Aſie, qui ſe rangeoient

l'épée des Romains, assiégeoit Acerre ville de Lombardie, lorsqu'il apprit que les Gésates avoient passé les Alpes & s'étoient joints aux Insubriens pour venir au secours de la place. Il sut en même temps que leur Roi Viridomare s'étoit détaché avec dix mille Gésates pour faire le dégât dans le pays : il prit avec lui les deux tiers de sa cavalerie avec six cens armés à la legere, & laissant son collégue devant la ville, fut chercher les Gaulois. Il les rencontra près de *Clastidium*, bourg sur le Tésin, la cavalerie & l'infanterie entremêlées. La disposition qu'il prit n'étoit pas bien merveilleuse; car il étendit autant qu'il put sa cavalerie pour présenter un front égal, de sorte que sa ligne devoit être claire & très-foible : malgré cela, ayant fait charger les Gaulois, il les défit à plate couture, quoiqu'inférieur à eux de plus des deux tiers. Plutarque, vie de Marcellus.

Crassus, dans son expédition contre les

---

par gros corps d'infanterie & de cavalerie, comme Crésus à Thimbrée & Darius à Arbelle. Ce dispositif bisarre n'étoit qu'un effet de leur ignorance & ne s'est jamais vu que chez les peuples qui avoient de nombreuses armées sans discipline. Comme ils se postoient sur la ligne par nation, l'infanterie & la cavalerie ne se séparoient point : néanmoins il y avoit toujours de cette derniere des corps d'élite placés sur les aîles.

Parthes, s'avisa de mêler, dans le carré qu'il forma, les turmes de sa cavalerie avec ses cohortes, & s'en trouva très-mal, ce qui n'est pas étonnant. On peut donc assurer que, dans une plaine découverte, une premiere ligne mêlée d'escadrons & de bataillons ne peut être bonne, soit qu'elle ait affaire à une ligne toute de cavalerie, ou qu'elle n'ait en tête que de l'infanterie. Il n'en est pas de même pour la seconde ligne: M. de Puysegur approuve qu'on y insére quelques escadrons, & le Roi de Prusse en met quelquefois de dragons *, ce qui sert à achever la défaite des bataillons ennemis lorsqu'ils sont ébranlés, ou à faciliter le ralliement des corps de la premiere ligne qui seroient poussés & rompus. Quand cela arrive, le victorieux est nécessairement en désordre; l'infanterie de la seconde ligne, si elle est à trois cens pas de la premiere, est trop éloignée pour profiter de ce moment, & l'ennemi a le tems de se rallier, ou de faire avancer les corps de sa deuxieme ligne. La cavalerie & les dragons y sont donc très-utiles. Il est certain qu'il est toujours avantageux de mettre autant que l'on peut les deux armes à portée de se soutenir; mais il y a maniere de faire cette disposition: il faut avoir égard à leurs propriétés, & à l'essence de chacune. M. de Sta. Crux *

* Instit. mil. pag. 158.

* Tome V. chap. 9. & 10.

insére dans sa premiere ligne des bataillons à seize de hauteur, qu'il nomme *renforcés*, derrière lesquels il place des pelotons de cinquante dragons ou cavaliers : il met aussi entre ses deux lignes, de distance en distance, des bataillons & des escadrons ; les bataillons sont encore acollés sur leur droite & gauche d'un demi-escadron. Cette quantité de troupes en interligne en suppose déjà plus qu'on ne peut souvent employer : en second lieu, pour y faire tous les mouvemens qu'il exige, il faut entre les lignes une distance de trois cens pas au moins (*a*). En rapprochant la seconde, on n'a plus besoin de cette quantité de corps intermédiaires, qui ne manqueroient pas d'occasionner de la confusion. Le succès du combat dépend communément de la premiere ligne ; c'est pourquoi elle doit être renforcée & les intervalles petits (*b*).

(*a*) Toutes ces manœuvres sont désignées dans l'explication des trois plans de bataille qui sont à la fin du volume, & dont les planches n'ont point été données.

(*b*) Si petits qu'on fasse les intervalles, ils sont toujours nécessaires dans la cavalerie comme dans l'infanterie : une ligne parfaitement pleine ne peut marcher que lentement, & n'est pas moins sujette à crever ; parce que si un corps presse trop d'un côté, les autres s'y jettent aussi, & n'ont plus de terrein pour se remettre.

Les corps de la ſeconde doivent être à portée de remplacer ceux qui ont plié dans la premiere ; & comme cela n'arrive pas ſur tout le front en même tems, elle n'a pas beſoin d'être ſi forte en infanterie ; on peut auſſi y placer de diſtance à autre des eſcadrons de dragons. Cette diſpoſition, jointe à un bon corps de réſerve, eſt plus nette, plus ſimple, & vaut certainement mieux que la bigarrure de tant de corps ou de pelotons d'infanterie & de cavalerie, que le Général Eſpagnol fait entrer dans ſon ſyſtème.

Les Romains, que je prends toujours plaiſir à citer, n'imaginerent jamais de mettre des turmes de cavaliers entre leurs lignes, ni même d'en placer à la ſeconde ou à la troiſieme. 1°. Parce qu'ils en avoient très-peu ; 2°. parce que les lignes étoient peu éloignées, & qu'ils comptoient aſſez ſur la force de leur infanterie : ils avoient d'ailleurs les armés à la légere qui combattoient avec elle & ſuivoient l'ennemi lorſqu'il étoit rompu. Si l'on employoit des cohortes telles que je les ai propoſées, les armés à la légere que j'y joins feroient oublier les pelotons de cavalerie, & rendroient un tout autre ſervice.

Les détachemens d'infanterie, mêlés avec les eſcadrons, s'ils ne réuſſiſſent point, ne

causent jamais aucun mal : il n'en est pas de même de ceux de cavalerie mêlés avec l'infanterie sur la ligne, ou placés derrière les bataillons. Ils sont exposés à souffrir beaucoup de la mousqueterie, & peuvent occasionner bien du désordre. Comme ils ne servent qu'à courir sur les bataillons ennemis lorsqu'ils sont rompus, avant que cela arrive, si le combat est un peu rude, ils seront à moitié détruits.

ARTICLE III.

Des Corps embusqués.

LORSQU'ON ne croit pas pouvoir vaincre à force ouverte, on y supplée par l'adresse & la ruse. On profite de quelque lieu propre à cacher un corps de troupes, & l'on fait en sorte qu'il puisse prendre l'ennemi à dos pendant le combat. Aucun Capitaine n'a été plus fécond en stratagêmes qu'Annibal & ne les a employés plus heureusement. Il défit Sempronius sur la Trébie au moyen d'une embuscade qu'il lui tendit: elle étoit composée de mille chevaux & de mille hommes de pied, qui furent placés dans des ravins & des broussailles, à portée de cette riviere qui séparoit les deux

armées. Les Numides s'approcherent des Romains pour les attirer au combat. Le Consul, trop vif & imprudent, les suivit, passa la riviere après eux, & vint pour attaquer Annibal qui l'attendoit en bataille. C'étoit au cœur de l'hiver: les Romains, qui étoient partis de leur camp sans avoir repu, fatigués & transis de froid, pouvoient à peine se servir de leurs armes. Leur cavalerie fut d'abord mise en désordre par les Numides, ensuite enveloppée par celle des Carthaginois, bien plus nombreuse, & par l'infanterie légere. Le Consul voulut faire sonner la retraite; mais les troupes de l'embuscade, s'étant levées tout-à-coup, le chargerent à dos; de sorte qu'il fut investi de toutes parts, sa cavalerie défaite & son infanterie obligée de combattre
T. Live. déc. III. Liv. 1. en rond. Il n'échappa qu'un gros de dix mille hommes qui perça & se retira à Plaisance; presque tout le reste fut taillé en piéces.

Minutius, qui partageoit le commandement de l'armée Romaine avec Fabius, donna à *Gerunium* dans un piége à-peu-près semblable. Annibal avoit à la tête de son camp une sommité qu'il parut ne dis-
Idem. Liv. 2. puter que foiblement: Minutius, aussi présomptueux & emporté que son collégue étoit circonspect & prudent, marcha,

avec la partie de l'armée qu'il commandoit, pour s'en emparer. Il bravoit Annibal qu'il croyoit trop foible pour s'y oppoſer, lorſqu'il ſe vit attaqué de front & pris en même tems à dos par des troupes embuſquées dans des creux & des ravins. Toute l'armée Romaine y eut péri, ſi Fabius avoit voulu le ſuivre : mais comme il prévoyoit ce qui pouvoit arriver, il s'étoit ſeulement tenu prêt à marcher : il vint à propos à ſon ſecours & le dégagea. Minutius eut la ſageſſe de reconnoître ſa faute & ſon incapacité ; il remit le commandement à Fabius, & ſe contenta du titre de Général de la cavalerie (*a*).

(*a*) On voit tous les jours des Minutius, mais aucun qui avoue auſſi généreuſement ſon incapacité. Ce triomphe de l'amour propre ſur lui-même eſt trop héroïque. On aime mieux ſe diſſimuler ſon ignorance & couvrir ſa faute, en la rejettant ſur les troupes ou ſur quelqu'innocent qu'on ſacrifie. Tel fut ce Régulus ſi vanté, qui donna mal-à-propos la bataille de Tunis où il fut pris : envoié de Carthage pour ménager l'échange des priſonniers, il en détourna le Sénat par vanité, & préféra de s'expoſer à la vengeance des Carthaginois. Un Général qui, après une ſotiſe, quitte de ſon plein gré le commandement, comme Minutius, mériteroit d'auſſi belles récompenſes que celui qui gagne une bataille, puiſqu'il rend en effet le ſervice de n'en pas faire une ſeconde.

Une autrefois Annibal surprit les Consuls Crispinus & C. Marcellus. Il négligea d'occuper une colline couverte de bois qui étoit entre les deux armées, quoiqu'il fût arrivé le premier. Mais comme il jugeoit ce lieu propre à dresser une embuscade, il y envoya de nuit des Numides, qui pendant le jour se tenoient cachés, à la faveur du bois, & dans des creux qui étoient aux environs. Les Généraux Romains ne prirent qu'une escorte de deux cens vingt chevaux pour le venir reconnoître : en approchant de la hauteur, ils furent attaqués par les Numides, qui fondirent sur eux en même tems que d'autres leur coupoient la retraite. Marcellus fut tué (*a*), & Crispinus, dangereusement blessé, eut beaucoup de peine à regagner son camp. Annibal tendoit souvent de ces embuches dans des plaines, où il ne laisse pas de se trouver certains lieux propres à se couvrir; ce qui les rendoit très-dangereuses, parce qu'on

---

(*a*) Ce Marcellus étoit cependant un bon Général, qui avoit pris Syracuse, & battu Annibal en diverses occasions : on l'appelloit *l'épée des Romains* comme Fabius *le bouclier*. Il périt honteusement dans cette embuscade : son exemple doit apprendre à ne jamais se négliger sur les précautions.

s'en méfioit moins. Il étudioit avec ſoin les caracteres de ceux qu'il avoit en tête & leur capacité : lorſqu'il les connoiſſoit vains, ardens & faciles à piquer, comme Sempronius & Flaminius (*a*), il les faiſoit donner tôt ou tard dans quelque piége.

Il eſt arrivé pluſieurs fois qu'on a détaché la nuit ou le jour, avant la bataille, un corps deſtiné à venir tomber pendant le combat ſur les derrières de l'ennemi. Cet expédient a manqué plus ſouvent qu'il n'a réuſſi ; en voici la raiſon. Il faut combiner la marche de ce corps, de maniere qu'il arrive à point nommé lorſque l'affaire eſt engagée. La difficulté des chemins, des obſtacles imprévus, un orage qui groſſit des ruiſſeaux & forme des torrens, l'arrêtent ou le retardent : ſes guides peuvent l'égarer ; il peut ſe faire encore que l'ennemi en ſoit inſtruit & lui tende une embuſcade. Cinq cens hommes, qui en attaqueront deux mille dans cette conjonċture, les battront infailliblement ; parce que celui qui comptant ſurprendre, ſe trouve lui-même ſurpris, eſt toujours déconcerté. D'ailleurs,

(*a*) Celui qui s'engagea témérairement entre le lac Traſimene & les montagnes, où il fut ſurpris & l'armée Romaine entierement défaite.

pour peu que le Général ennemi s'en doute, il se garantira aisément de cette attaque en renforçant son corps de réserve.

Je ne voudrois former de ces sortes d'entreprises, que dans les cas où les troupes n'auroient pas un grand circuit à faire. Il faut qu'elles partent la nuit, & se trouvent postées avant le jour à couvert d'un bois, d'une colline, ou dans des ravins, d'où elles débouchent lorsqu'elles entendent que le combat est commencé : on doit aussi prendre toutes les précautions d'usage pour éviter que quelqu'un n'aille instruire l'ennemi. Les François furent ainsi défaits en Italie par Narsès, au moyen d'un d'un corps de cavalerie qui les tourna à la faveur d'un bois. A la malheureuse journée de Maupertuis, le Prince de Galles avoit mis six cens cavaliers Anglois derrière une colline, qui parurent subitement sur le flanc de l'armée Françoise dont ils achevèrent la déroute (*a*).

Milice francoise Tom. I. pag. 318.

Pendant la bataille de Villa-Viciosa, un

Hist. mil. de Louis XIV. T. VI. pag. 444.

(*a*) L'Empereur Léon appelle ceux qu'on emploie dans ces occasions, *Insidiatores* : on doit comprendre aussi sous ce titre les partis & les détachemens travestis, qui, à la faveur du déguisement, s'introduisent dans la ligne ennemie pour y causer du désordre ou prendre le Général prisonnier.

corps de cavalerie de douze cens chevaux Eſpagnols arriva, & tomba ſur les derrières de l'aîle droite des ennemis, qui fut miſe en déroute. Ce corps n'avoit pas été deſtiné d'abord à cet objet; il avoit été détaché trois jours auparavant pour enlever un régiment de cavalerie Autrichienne, qu'on ſavoit être ſéparé de l'armée. Le Général Staremberg, qui ſe retiroit en Caſtille, étant revenu ſur ces entrefaites pour dégager un corps qu'il avoit laiſſé dans Brihuéga, & qui s'y trouvoit inveſti, M. de Vendôme ſe vit forcé à une bataille. Cette cavalerie, commandée par M. de Bracamonte, ne l'avoit pas encore rejoint; il trouva ſa ſituation propre à exécuter cette manœuvre, & il lui en envoya l'ordre. Marius ſe ſervit auſſi de cette ruſe contre les Teutons. Il y avoit ſur leurs derrières des creux & des ravins couverts de ronces & de buiſſons, où il embuſqua trois mille hommes qui les chargerent en queue, pendant qu'il les preſſoit de front, ce qui lui donna une victoire complette. Marius avoit fait partir ce corps la veille: il fut heureux d'avoir affaire à des barbares qui ne porterent point leur vue juſqu'à l'imaginer capable de ce ſtratagême: s'ils ſe fuſſent aviſés de l'en ſoupçonner, ils auroient pu avoir bon marché de ce détachement.

Plutarque.

Nous avons une facilité de plus que les anciens, pour faire réussir des attaques éloignées & sans correspondance ; parce que le bruit de la mousqueterie & du canon sert de signal pour avertir les troupes de l'embuscade. Néanmoins il y a toujours beaucoup d'inconvéniens d'être obligé de faire un trop long circuit. On tire rarement du secours de ces détachemens : Le Chevalier de Belleisle l'éprouva à la Siette, où celui qu'il avoit fait, pour tourner les Piémontois, s'égara pendant la nuit.

On trouve, dans les instructions du Roi de Prusse, un corps détaché qui se jette dans un bois, & des hussards qui le tournent pour envelopper une des aîles de de l'ennemi. Mais l'on voit ici une communication; ces troupes étant destinées à soutenir l'attaque de son ordre oblique, à la droite duquel elles se rejoignent. D'ailleurs ce Prince n'est point de l'avis des gros
V. ses inst. art. 10.
détachemens, qui s'éloignent de l'armée pour tourner les derrières de l'ennemi.



CHAPITRE SIXIEME.

Des armées poſtées, des camps retranchés & des lignes.

ARTICLE I.

Des armées poſtées.

QUOIQU'IL ne faille jamais négliger de ſe bien poſter, néanmoins ceux qui ſe perſuadent qu'une armée bien appuyée & retranchée combat toujours avec avantage celle qui vient l'attaquer, ſont dans une grande erreur. Outre l'ardeur qui anime le ſoldat, & la confiance qu'il prend lorſqu'on le mene à l'ennemi, l'attaquant a tout le tems de faire ſes diſpoſitions à ſon gré, & n'engage l'affaire qu'au moment où il le veut. Il eſt prouvé par mille exemples qu'on ne doit pas compter ſur un poſte, s'il n'eſt évident qu'il ne peut être attaqué ſans témérité: auſſi les camps forts d'aſſiette, & ceux auxquels on ajoute encore des retranchemens, ſe prennent bien moins dans le deſſein d'y combattre que pour l'éviter. Ils ſont du reſſort de la guerre défenſive, dont le but eſt d'arrêter l'ennemi,

& de lui faire consumer ses forces sans se mettre au hazard d'une bataille. Néanmoins ceux qui paroissoient les plus redoutables n'ont pas laissé souvent d'être forcés : j'en rapporterai quelques exemples des plus connus, lorsque j'aurai parlé des armées postées pour recevoir le combat.

Si l'on examine toutes les batailles données dans de pareilles circonstances, on verra que la plûpart ont été perdues, parce que les Généraux avoient trop de confiance dans leur position, & que ceux qui les y ont attaqués, ont su profiter de quelques défauts qu'ils y avoient remarqués.

Le Prince d'Orange fut battu à Nervinde, parce que s'étant placé entre la Gette & le ruisseau de Landen qui alloient se joindre à Loo, il n'avoit point assez de terrein pour agir : toute la cavalerie de sa gauche avoit été obligée de faire un recoude, & se trouvoit en potence avec son infanterie. Il avoit cependant devant lui deux villages ; l'un à sa droite, l'autre au centre, & l'intervalle couvert d'un retranchement.

Voyez les Mém. de Feuquieres.

M. le Duc de Savoye fut battu à Staffarde, quoique sa droite & sa gauche fussent appuyées, même couvertes par un ruisseau & des marais, & qu'il eût des cassines devant lui : mais il laissa sa ligne trop éloignée de ces cassines qui furent emportées, & négligea

Idem.

négligea d'étendre sa gauche jusqu'à une digue du Pô. L'infanterie Françoise, qui passa le marais, déposta par son feu l'aîle gauche de cavalerie, & donna le moyen à celle du Roi de venir occuper le même terrein.

L'armée Françoise, postée à Malplaquet entre les bois de Sars & de Blangis, où elle s'étoit couverte d'abattis & de retranchemens, devoit être infailliblement battue; parce que toute sa cavalerie, ou peu s'en faut, lui étoit inutile; que l'ennemi débordoit les flancs de son retranchement, & que son infanterie attaquoit sur plusieurs lignes ce retranchement, qui n'étoit défendu que par une ligne de l'infanterie du Roi. M. le Maréchal de Villars avoit senti la veille sa mauvaise position; mais il n'eut pas le tems de la quitter: peut-être eut-il pu encore y remédier s'il n'eut point été blessé. Les succès qu'il eut dans la suite réparerent glorieusement cette faute.

A la bataille de Leipsic, Tilli, Général de l'Empereur Ferdinand II, s'étoit posté au pied d'une chaine de collines qui formoient comme un long rideau depuis la riviere de la Pleisse jusqu'au bois de Lindenthal: il occupoit tout cet espace rangé sur une seule ligne; & sur le sommet des côteaux, il avoit placé son artillerie. Il crut cette position si bonne, que pour ne la point quitter il né-

gligea d'arrêter le Roi de Suéde à un défilé où il auroit pu le défaire, ou du moins l'empêcher de passer. Quoique les Saxons, qui tenoient la gauche de l'armée Suédoise, eussent d'abord plié, il fut complettement battu. Ce premier avantage fut arrêté par des troupes tirées de la seconde ligne des Suédois & de la réserve : l'artillerie des Impériaux, trop élevée, fit peu d'effet & devint bientôt inutile; la cavalerie ne put ébranler celle de Gustave, dont les escadrons étoient entremêlés de détachemens de mousquetaires, qui la tirerent à bout portant & la mirent en désordre (*a*). L'aîle gauche fut renversée, les Suédois gagnerent les hauteurs de ce côté, s'emparerent du canon & le tournerent sur l'infanterie : celle-ci, qui avoit formé quatre gros bataillons carrés, fut enveloppée & taillée en pieces. L'extrême valeur des troupes impériales, surtout de l'infanterie qui se battit avec un acharnement incroyable, ne put les sauver d'une déroute entiere : tant la nature des dispositions a de force pour influer sur les succès.

(*a*) Les escadrons Suédois étoient plus petits, & leurs chevaux moins forts que ceux des cuirassiers allemands : Gustave y suppléa par ses pelotons, qui étoient de trente de front sur six de hauteur.

Les Espagnols furent battus à la bataille des dunes en 1658, parce qu'ils étoient postés dans un terrein trop étroit, entre le canal de Furne & la mer. Ils étoient resserrés à leur gauche par des watrégans, & au lieu de s'étendre jusqu'à la mer, ils avoient appuyé leur droite à une haute dune, où ils mirent de l'infanterie; de sorte qu'il y avoit encore un grand espace de-là jusqu'au bord de la mer. Une partie de leur cavalerie, qu'ils n'avoient pu étendre jusqu'à la gauche, étoit sur plusieurs lignes; le reste étoit placé derrière l'infanterie. Leur terrein étoit mal choisi, & leur disposition d'autant plus mauvaise, qu'ils étoient sur-tout très-forts en cavalerie, dont le nombre excédoit celui de l'infanterie. La haute dune, sur laquelle ils comptoient beaucoup, fut attaquée par les Anglois & emportée: alors l'aîle gauche de de M. de Turenne, qui débordoit leur droite de tout l'espace depuis cette dune jusqu'à la mer, se replia sur elle & la mit entiérement en désordre. Dans cette occasion, les Généraux Espagnols qui étoient venus pour faire lever le siége de Dunkerque, & dans le dessein d'attaquer M. de Turenne, furent eux-mêmes attaqués, & reçurent le combat au lieu de le donner. Cette faute & leur mauvaise position véri-

Hist. mil. de Louis XIV. t. I.

firent la prédiction du Prince de Condé, qui dit au Duc d'Yorck, un moment avant l'affaire, que *s'il n'avoit jamais vu perdre de bataille, il alloit voir comment cela se faisoit.* Il est certain que le hasard est si peu l'arbitre de ces grands événemens, qu'un habile homme, à la maniere dont s'y prennent deux Généraux, peut à coup sûr prédire auquel demeurera la victoire. Si l'on excepte quelques batailles où une grande supériorité, ou bien une extrême différence dans la valeur & la discipline des troupes l'ont emporté, on trouve évidemment les causes qui ont décidé les autres dans la conduite des Généraux. On peut remarquer encore que parmi tous ceux qui se sont fait battre, les mêmes fautes répétées une infinité de fois, ont aussi toujours été également punies: tant il est vrai que l'ignorance & la présomption sont peu capables de profiter des exemples, & que les hommes de cette trempe ressemblent aux oiseaux, qui donnent dans les mêmes piéges où mille autres ont été pris avant eux. Le mal est qu'un seul entraîne la perte d'une infinité d'autres, & souvent la ruine d'un Etat.

LA bataille de Rocoux, en 1746, est encore un exemple d'armée postée qui a

été battue. L'armée des Alliés étoit depuis quelque tems campée sur la petite riviere du Jeer, sa gauche du côté de Liége, & sa droite vers Bilsen. L'armée Françoise étoit à Tongres, où une partie des troupes employées aux siéges de Charleroi & de Namur l'étoit venu joindre. M. le Prince Charles, qui desiroit finir la campagne & repasser la Meuse, se rapprocha pour cet effet de Liége; il se campa, ayant sa gauche sur le grand chemin de cette ville à Saint-Tron, à la hauteur du fauxbourg Sainte-Marguerite, sa droite étendue dans la plaine du côté de Maëstricht, la Meuse derrière lui, sur laquelle il avoit ses ponts: sur son front étoient les villages de Liers, Varoux & Rocoux, où il avoit jetté son infanterie Angloise, Hanovrienne & Hollandoise. Un grand ravin, qui commence au Jeer & venoit en biaisant de la droite, couvroit les villages de Varoux & Rocoux, & s'étendoit jusqu'à une partie de la gauche. M. le Maréchal de Saxe, qui vouloit terminer sa campagne par un coup de main, décampa de Tongres & marcha à lui, ayant le ravin à sa gauche, & le grand chemin, dont j'ai parlé, à sa droite. Par le dispositif de cette marche, il portoit toutes ses forces sur la gauche & le centre des Alliés. Il se contenta de faire garder le ravin par

quelques troupes aux ordres de M. de Mortagne : ſon infanterie étoit ſur pluſieurs colonnes de bataillons, ſuivies de la cavalerie & d'un corps de réſerve. En arrivant il diſpoſa l'attaque des villages, qui furent emportés après une aſſez forte réſiſtance : M. le Comte d'Eſtrées (a), chargé de l'attaque de la droite, déborda le grand chemin, & tourna la gauche des ennemis, qui abandonnerent toutes les troupes avec l'artillerie qui étoient dans les villages, & gagnerent leurs ponts en diligence.

La bataille d'Haſtembeck eſt de la même cathégorie que les précédentes. Toute la droite des ennemis, qui touchoit au Veſer, étoit derrière un marais : ils avoient le village d'Haſtembeck devant eux, & un ravin qui en ſortoit, couvroit encore une partie du front : la gauche, qui appuyoit à des bois, étoit ſoutenue par une redoute garnie de huit piéces de canon. Cette ſituation avantageuſe n'empêcha pas que M. le Duc de Cumberland n'y fût forcé. M. le

(a) On ſait que le Maréchal de Saxe ne donnoit ſa confiance qu'à un bien petit nombre d'Officiers généraux. L'eſtime particuliere qu'il avoit pour M. le Comte d'Eſtrées, Lieutenant-général, étoit un préſage de la gloire qu'il devoit un jour acquérir lorſqu'il commanderoit en chef.

Maréchal d'Eſtrées fit tourner la gauche par M. de Chevert. Cet Officier général traverſa les bois, & pouſſa l'infanterie que les ennemis avoient ſur leur flanc : en même tems on attaquoit la redoute & le village, dont on ſe rendit maître.

Je pourrois rapporter une infinité d'autres exemples ; mais ce ſeroit faire un catalogue inutile & ennuyeux : ceux que je viens de citer ſuffiſent pour conſtater la vérité de ce que j'ai avancé.

ARTICLE II.

Des Camps retranchés.

JE n'ai parlé juſqu'ici que d'armées poſtées pour recevoir le combat, & qui comptant beaucoup ſur les avantages apparens de leurs poſitions, ont mieux aimé y attendre l'ennemi que d'aller au-devant de lui. Je viens à préſent à celles qui, pour éviter de combattre, ſe ſont enfermées dans des camps retranchés, ou bien qui ont pris des poſtes forts par leur nature, auxquels on a ajouté tout ce que l'art pouvoit ſuggérer pour les rendre inattaquables. La premiere action de ce genre, qui ſe préſente à ma mémoire, eſt celle de Fribourg. M. de Mercy, poſté ſur une montagne près de

cette ville, s'y étoit couvert d'un retranchement fortifié par des redoutes, à deux cens pas de distance l'une de l'autre; il avoit augmenté encore les obstacles par des abattis d'arbres, dont les branches à demi coupées & hérissées en tous sens, paroissoient former une barriere impénétrable. Condé força ce camp que l'on croyoit inaccessible, & ce n'étoit pas sans raison: tout autre Général, moins audacieux que ce Prince, qui ne trouvoit rien de difficile, & qui comptoit pour rien la perte des hommes, n'auroit osé l'entreprendre.

V. la vie de M. de Turenne.

Les Turcs, au nombre de quatre-vingt mille hommes, furent forcés dans leur camp retranché de Choczin par le Roi de Pologne, Jean Sobieski, qui n'en avoit pas trente mille. Ce camp, situé sur la rive droite du Niester, étoit une entrave que Mahomet IV avoit mise à la Pologne sous son foible Roi Wienoviski, auquel il avoit imposé un tribut: son successeur Sobieski, un des grands Capitaines du siécle dernier, brisa cette chaine honteuse, & le tribut ne fut plus payé. Ces exemples, dont je pourrois citer un bon nombre, sont des preuves de l'avantage infini qu'a toujours celui qui attaque, & de la supériorité qu'il acquiert sur son ennemi. Cette supériorité se tire de deux raisons: la premiere qui est physique, est que l'atta-

quant prend un air d'audace qui étonne & intimide son ennemi, qui voit que nulle difficulté ne peut l'arrêter; la seconde est qu'il peut se donner tout le tems de prendre les mesures nécessaires pour franchir les obstacles qu'on lui oppose.

En 1760, le Général Fouquet, qui commandoit l'armée Prussienne en Silésie, se trouva pressé par M. de Laudon; il se jetta dans le camp retranché de Landshut, situé sur des hauteurs & garni d'une nombreuse artillerie. Le Général Autrichien le fit tourner par des Croates qui le prirent à dos; en même tems, il l'attaqua sur tout son front, le força, & un corps détaché lui coupa sa retraite à Schewdnits. Il fut fait prisonnier avec une grande partie de son armée qui fut totalement détruite. Si M. de Fouquet avoit combattu en plaine, il ne pouvoit lui arriver pis. Il vaut souvent mieux prendre un poste ouvert que de s'enfermer dans des retranchemens, surtout s'ils sont trop étendus. D'habiles dispositions, soutenues de la valeur des troupes, peuvent tirer de la situation la plus désespérée; au lieu que derrière un retranchement on n'a rien à esperer, pas même de la fortune. M. de Turenne, quoiqu'inférieur aux ennemis, préféra toujours de marcher à eux au lieu de les attendre.

Il fut les chercher à Enshcim, où ils étoient retranchés & couverts presque partout de haies & de fossés: il les attaqua à Sintzheim, postés encore plus avantageusement ; il avoit cette ville à emporter & un défilé à passer devant eux.

On n'oseroit dire cependant qu'il ne faille jamais se retrancher. Il y a des cas où un Général, qui n'a que des forces inférieures avec lesquelles il ne veut pas risquer un combat décisif, est forcé de prendre cette précaution, nécessaire sur-tout dans une guerre défensive. M. le Maréchal de Villars, posté à Sirck en 1705, protégeoit par ce moyen Sarlouis qu'il pouvoit secourir, si l'ennemi y marchoit pour en faire le siége, & couvroit en même tems les Evêchés & la Lorraine : cette position étoit belle & méritera toujours d'être citée, ainsi que celle de M. de Turenne à Dettveiler en 1644 (a), & le camp que prit le Maréchal de Saxe à Courtrai en 1744.

(a) Il étoit campé sur la Sarre, sa droite à Dettveiler, sa gauche à Hochfeld, chacun de ses flancs couvert d'un ruisseau qui tomboit dans la Sarre. Il protégeoit, par cette position, Saverne & Haguenau, couvroit la Lorraine & la basse Alsace contre toutes les forces de l'Empire.

Gustave-Adolphe tint ferme contre Tilli, en se postant à Verben au confluant de l'Elbe & du Havel : avec une armée de seize mille hommes, retranchée sous Nuremberg, il arrêta long-tems les forces nombreuses de Walstein & du Duc de Baviere, qui, à leur tour, le braverent dans la position qu'ils avoient prise, lorsqu'ayant été renforcé, ce Prince voulut les y attaquer. Le Duc d'Albe tint aussi en échec, pendant toute une campagne, Guillaume de Nassau, qui n'osa ni l'attaquer dans ses postes, ni ne put l'engager à en sortir pour combattre (a).

(a) En 1559, ce Prince ayant assemblé en Allemagne une armée de vingt-quatre mille hommes, passa le Rhin, ensuite la Meuse entre Maëstrich & Ruremonde, à la barbe du Duc d'Albe, qui ne vouloit pas le croire lorsqu'on lui en apporta la nouvelle : il demanda au Comte de Barlemont s'il pensoit que cette armée fût composée d'oiseaux. Cependant lorsqu'il fut assuré de la vérité, comme il ne vouloit pas risquer les Pays-bas par une bataille, contre un ennemi frais & plus fort que lui, il munit toutes ses places, & se tint couvert de rivieres & dans des postes forts. Le Prince d'Orange fit dix-neuf campemens sans réussir à l'attirer au combat ; de sorte que n'ayant pu être reçu dans aucune place, comme il l'espéroit, ses troupes vinrent à manquer de vivres & d'argent ; elles se mutinerent & le force-

Amelot de la Houssaie. Vie du Prince Guillaume.

Puisqu'il y a des occasions où il est indispensable de se retrancher, il faut du moins tâcher que les postes qu'on prend soient de nature à faire perdre à l'ennemi l'envie de les attaquer. C'est par ce moyen que Fabius, appellé *le bouclier des Romains*, arrêta les progrès d'Annibal, & donna le tems à sa patrie de reprendre des forces, après tous les échecs qu'elle avoit reçus. Il évitoit les plaines, campoit toujours sur les hauteurs pour fuir un engagement, & laisser l'ennemi se consumer par la longueur de la guerre. Cette sage conduite ne pouvoit que réussir contre un adversaire très-supérieur aux Romains en cavalerie, & dont l'infanterie ne valoit pas de beaucoup la leur. Si Annibal avoit eu la supériorité de ce côté, toute la prudence de Fabius ne l'eut peut-être pas garanti d'être forcé dans quelqu'un de ses postes. Mais

---

rent à les licencier. Cette campagne est une des plus belles qui se soit faite dans ce genre; elle ressemble parfaitement à celle de Fabius. L'armée du Prince Guillaume, étoit comme celle d'Annibal, composée de divers nations ; comme lui il ne pouvoit l'entretenir que par des conquêtes, & il cherchoit à combattre : le Duc d'Albe au contraire étoit dans son païs, il étoit sûr de ses troupes, & il avoit les mêmes raisons que Fabius pour temporiser.

comme il ſavoit que le commandement de l'armée Romaine paſſoit inceſſamment d'une main dans une autre, ou qu'il ſe partageoit, il eſpéroit toujours d'attirer, par quelque ſtratagême, les Romains en raſe campagne, & ne vouloit pas riſquer une attaque où il auroit ruiné ſon armée.

Ce ſont toujours des raiſons ſemblables ou équivalentes qui empêchent que l'on n'inſulte un camp puiſſamment retranché. L'hiſtoire rapporte que M. de Marlboroug auroit attaqué le Maréchal de Villars à Sirck, ſi les Généraux Allemands euſſent été d'accord avec lui, ou que le Prince de Bade, qu'il attendoit, fût arrivé. C'étoit ſon deſſein, & s'il l'eut exécuté, M. de Villars, qui n'étoit pas mieux poſté que le Général Merci à Fribourg, auroit éprouvé vraiſemblablement le même ſort: car il eſt d'expérience que de tous les camps retranchés, qui ont été attaqués, la plûpart ont été forcés (*a*). Cela ſe voit chez les anciens

(*a*) Je ſai bien qu'il y en a quelques-uns où l'on a échoué; je puis en citer un de nos jours qui fut une entrepriſe à laquelle la témérité & l'ambition ſeules préſiderent, ſans aucun des moyens qui pouvoient la faire réuſſir. C'eſt l'attaque des retranchemens d'Exiles en 1747. Que l'on y prenne garde, & l'on verra que toutes les autres qui ont eu un mauvais ſuccès, ont été conduites avec auſſi peu de ſageſſe.

comme chez les modernes : la bataille de Sélasie est une action de cette espece des plus remarquables. Cléomene étoit posté sur les monts Eva & Olympe; sa cavalerie occupoit une vallée entre les deux montagnes, une petite riviere couloit à peu de distance des hauteurs, & couvroit toute l'étendue du front. Antigone, malgré tous ces avantages, osa l'attaquer & le força. On trouve le plan de cette action dans le commentaire sur Polybe, tom. III. pag. 384. On peut y voir aussi l'armée de Ptolomée retranchée sur le mont Liban, & forcée par Anthiocus; événement qui n'est pas moins mémorable.

César & ses lieutenans ont manqué plusieurs fois d'être forcés dans leurs camps par les Gaulois : ils n'ont dû leur salut qu'à la résolution qu'ils prenoient de sortir tout-à-coup par toutes les portes, lorsqu'ils se voyoient sur le point d'être emportés. Ces irruptions soudaines déconcertoient si fort les attaquans, qui n'y étoient point préparés, qu'ils jettoient aussi-tôt leurs armes & prenoient la fuite.

Si l'on croit, comme je l'ai toujours oui dire, que le camp servoit de retraite en cas d'échec, on n'a qu'à lire l'histoire Romaine pour être désabusé. Ce que je dis des Romains, doit s'entendre aussi des autres Peu-

ples contre lesquels ils ont fait la guerre, & qui se retranchoient comme eux. Aussitôt après la bataille, le victorieux marchoit au camp, l'attaquoit & s'en rendoit maître. Quand le contraire est arrivé, c'est que le succès n'étoit pas entier, que l'ennemi ne suivoit point, & que l'on avoit le tems de se retirer. Mais dès qu'une armée étoit pleinement battue & serrée de près, je ne vois pas comment elle auroit pu regagner un camp fermé, où il falloit entrer par les portes. La foule des fuyards s'y pressoit, & l'ennemi, qui survenoit, entroit pêle-mêle avec eux: cela n'a jamais manqué en pareil cas. Aussi ne pensoient-ils point la plûpart du tems à regagner leur camp. On voit une infinité de ces exemples dans Tite-Live, & l'on peut remarquer que Pompée, après la bataille de Pharsale, n'osa rester dans le sien, qui, après la déroute de ses troupes, fut d'abord insulté.

Il faut observer que si les Romains retranchoient régulierement leurs camps, c'étoit par un principe de discipline, & pour leur sûreté: ils n'avoient point comme nous l'usage des grand'gardes éloignées de l'armée; ils ne poussoient au-dehors que quelques batteurs d'estrade & des partis de cavalerie, pour être informés des mouvemens des ennemis. Leurs camps étoient

peu étendus, parceque, par la diſpoſition du campement, ils y étoient très-ramaſſés. Sur la deſcription que Polybe en fait, on voit que le camp d'une armée de quatre légions, qu'on appelloit *conſulaire*, étoit un carré parfait, & l'on peut calculer qu'il n'avoit à chaque face que 336 toiſes. Lorſque les deux Conſuls étoient réunis avec huit légions, il formoit un carré une fois plus long que large, dont le grand côté avoit par conſéquent 672 toiſes. Cette régle ſe gardoit exactement quand le terrein le permettoit. Dans les autres occaſions on ſe contentoit de s'en rapprocher le plus qu'il étoit poſſible, en s'accommodant à la ſituation des lieux. Les précautions ſe proportionnoient au danger, à l'éloignement de l'ennemi, & au tems que l'on vouloit y reſter (*a*).

Il

(*a*) Selon Végece, la maniere ordinaire de ſe retrancher, étoit de faire un foſſé large de neuf pieds & profond de ſept, avec un rempart haut de trois pieds derrière le foſſé. Lorſqu'on jugeoit devoir prendre plus de précautions, on donnoit au foſſé douze pieds de largeur ſur neuf de profondeur : l'épaulement avoit quatre pieds de haut, garni en dedans & en dehors de claionnage, & l'on y ajoutoit un rang de paliſſades que les ſoldats portoient avec eux dans les marches. Si l'on y ſéjour-

Il arrivoit souvent que l'on campoit très-près les uns des autres, & qu'il n'y avoit pas plus de cinq à six cens pas entre les deux armées: il paroissoit donc nécessaire de se retrancher pour sa sûreté. Cette pratique étoit usitée aussi par les autres peuples, quoiqu'avec moins d'art & de travail. Les barbares se couvroient d'une enceinte de leurs chariots, & les Perses portoient avec eux des sacs à terre qu'ils remplissoient pour s'en former un retranchement : ils prirent cette méthode à l'exemple des Romains, & dans le tems qu'ils abandonnoient la leur par le relâchement de la discipline. Végece nous apprend qu'ils s'en trouverent mal, & que cette négligence les fit souvent insulter dans leurs campemens. Il est certain que l'attention qu'ils avoient de se couvrir, étoit particulierement destinée contre les surprises; du reste

Végece Liv. III. chap. 3.

---

noit long-tems, on se fortifioit encore par d'autres ouvrages.

Il faut lire dans les commentaires de César toutes les mesures qui pouvoient se prendre pour augmenter la défense d'un camp. Au blocus d'Alésie, il avoit devant ses lignes cinq rangs d'arbres enterrés par le tronc, huit rangs de fosses recouvertes, avec des pieux aiguisés qui sortoient seulement de quatre doigts, & en avant une infinité de chausse-trapes.

ils ne comptoient sur leurs camps qu'autant qu'ils étoient bien munis, & situés dans des lieux avantageux, d'où ils se proposoient de ne sortir qu'à leur gré.

ARTICLE III.

Des Lignes.

LES anciens ont mieux réussi que les modernes dans l'usage des lignes de circonvallation & de contrevallation. De notre tems, lorsqu'elles ont été attaquées, elles ont toujours été forcées : leur défaut est si bien reconnu à présent, qu'un Général ne pourroit être que blâmé d'y attendre l'ennemi, au lieu d'aller au-devant lui. Si l'on s'y renferme encore, ce ne doit être que pour se procurer de la tranquillité pendant le tems du siége, & empêcher les secours que la place pourroit recevoir. Il y a cependant quelques exceptions à faire. Si la place est sur un lac, sur la mer, ou sur une grosse riviere, ensorte que cette situation diminue l'étendue de la ligne, & la réduise au demi-cercle, l'armée se trouvant pour lors plus rassemblée, & n'occupant guere plus d'étendue qu'elle en tiendroit dans son ordre de bataille, il est certain que l'on coure

moins de risque de s'y défendre; sur-tout si quelques parties de l'enceinte sont encore couvertes par une petite riviere, par des ravines ou par des marais. Notre ligne de circonvallation, au siége de Philisbourg, étoit ainsi très-racourcie, parce qu'elle s'appuyoit d'un côté au Rhin, dont on étoit maître, & de l'autre à des marais qui s'étendent jusqu'à un recoude du fleuve. On avoit pratiqué devant des fosses disposées en quinconce, à l'imitation de César au siége d'Alésie : le Prince Eugene s'y présenta & n'osa les attaquer. Les lignes que ce même Prince occupoit au siége de Belgrade étoient aussi avantageuses, parce que cette ville est entierement située à la rive droite du Danube. C'est par la même raison que les Princes Maurice & Henri de Nassau n'ont jamais été forcés dans les leurs, quoiqu'ils y eussent été attaqués; la plûpart des places fortes des Pays-Bas, qu'ils ont assiégées, étant dans des situations telles que j'ai dit. Les lignes d'Arras, de Valenciennes, de Turin, dont le contour étoit entier, ont eu le sort qu'elles devoient avoir.

Les anciens se défendoient mieux que nous dans leurs lignes, & y ont été rarement forcés; en voici les raisons. Comme les plus fortes machines ne portoient pas au-

delà de quatre à cinq cens pas géométriques, on n'étoit pas obligé d'éloigner les troupes autant que nous le faisons à présent, à cause de la grande portée du canon; ce qui augmente condérablement le diametre de l'enceinte. On voit des siéges où la contrevallation n'étoit pas à deux stades de la place. Le rempart de la ligne étoit fort élevé, & les tours, dont elle étoit défendue, la rendoient très-forte. Les lignes de César, au blocus d'Alésia, avoient douze pieds de hauteur au-dessus du fossé, sans compter le parapet. Les tours n'étoient distantes l'une de l'autre que de quatre-vingt pas: quelquefois il les faisoit à deux & trois étages, & les joignoit par une gallerie de charpente, sur laquelle on mettoit des archers. Le rempart, les tours & la gallerie étoient garnis d'une infinité de machines de toutes grandeurs (*a*): on se servoit aussi de perches ferrées & de longues piques pour repousser l'ennemi lorsqu'il vouloit monter. Aucun Capitaine ne s'est autant retranché que César; il avoit affaire à des armées nombreuses de Gaulois, nation brave & entreprenante, contre laquelle il

Liv. VII. de la guerre des Gaules.

(*a*) On peut voir dans Végece les noms & l'usage de toutes ces machines. Liv. IV. chap. 1. & 2.

croyoit ne pouvoir prendre trop de précautions. Lorſque les lignes étoient faites avec ſoin, elles étoient preſque auſſi fortes que l'enceinte des forterelles. Cependant les tours, les terraſſes, les tortues & autres machines qui étoient d'uſage pour les ſiéges, ne ſervoient point dans ces occaſions; on n'avoit pas le tems de les conſtruire ni de les employer dans une attaque de vive force. L'aſſaillant étoit donc expoſé à tous les traits qui partoient de la ligne, & les moyens qu'on avoit pour la défenſe l'emportoient ſur ceux de l'attaque.

L'USAGE des lignes pour couvrir un pays n'eſt pas fort ancien : les premieres que l'on connoiſſe ſont celles de Biel ou Stolhof que le Prince de Bade fit faire en 1703, lorſque le Maréchal de Villars vouloit pénétrer en Baviere. Elles étoient appuyées au Rhin, couvertes en partie par des inondations, & de l'autre côté à la montagne. Ce Général fit mine de les attaquer, & ſe jetta dans la vallée de la Quinche, d'où il joignit l'Electeur : depuis ce tems on en a fait dans pluſieurs endroits avec beaucoup de dépenſe & d'inutilité. M. de Feuquieres a le premier prononcé contre elles; le Roi de Pruſſe ſoutient de même qu'elle ne valent rien, & les a proſcrites. Leur défaut prin- Inſtruct. milit. art. 22.

cipal eſt d'embraſſer plus de terrein qu'on n'a de troupes pour le garder: comme l'ennemi ne craint pas que l'on en ſorte, il ruſe autant qu'il veut; il peut ſe ſéparer & former pluſieurs attaques éloignées ſans aucun riſque. Si elles ne ſervent qu'a garantir le pays des contributions, elles coûtent bien plus qu'elles ne rendent de ſervices: elles emploient beaucoup de monde pour les garder, & ſi elles le ſont mal, elles n'empêchent pas les partis de pénétrer. Une chaine de troupes cantonnées dans des châteaux, bourgs & villages, eſt tout ce qu'il faut: deux mille hommes ſuffiſent pour garder huit ou dix lieues de pays, en eſpaçant des détachemens de cent cinquante hommes de lieue en lieue, & les doublant dans quelques endroits (*a*). Les dragons ſont ce qu'il y a de meilleur pour ce ſervice; parce qu'il peuvent ſe défendre dans les poſtes, qu'ils battent la campagne, & que ſi un parti ennemi paſſe au-delà du cordon, ils lui coupent la retraite. M. le Maréchal de Saxe, qui ne

(*a*) Il eſt rare qu'un parti ſoit plus nombreux: au ſurplus, le Commandant de la chaine, qui doit être inſtruit par ſes eſpions, réunira ce qu'il jugera néceſſaire pour s'y oppoſer. Il faut obſerver ſeulement de ne pas dégarnir totalement les poſtes où l'on peut ſe défendre.

paroît pas partiſan des retranchemens, approuvoit encore moins ceux de cette eſpèce; ſon autorité, jointe à celles que j'ai citées, forme ce me ſemble un arrêt déciſif contre ces ſortes d'ouvrages.

Je crois toujours, dit le Maréchal de Saxe, *entendre parler des murailles de la Chine quand on me parle de lignes. Les bonnes ſont celles que la nature a faites, & les bons retranchemens ſont les bonnes diſpoſitions & l'exacte diſcipline des troupes. Je n'ai preſque jamais ouï dire qu'il y ait eu des lignes ou des retranchemens attaqués, qui n'aient été forcés.*

Ce que dit le Maréchal eſt vrai : cependant il rend ſon opinion trop générale. Il y a des occaſions où les retranchemens paroiſſent néceſſaires, ſauf à diminuer, autant qu'on peut, leurs inconvéniens. Les retranchemens ſont mauvais quand ils ſont mal appuyés, qu'ils peuvent être tournés, ou qu'ils ſont trop étendus; & il eſt rare qu'ils n'aient quelqu'un de ces défauts. Ceux qui ſe font pour garder des gorges & des paſſages de montagnes ſont ſur-tout ſujets à être pris à revers. Quelqu'inacceſſibles que paroiſſent les ſommités auxquelles on eſt appuyé, & malgré les précautions que l'on prend de reconnoître & couper les moindres ſentiers, comme les montagnes verſent les unes ſur les autres, il eſt

bien difficile de détruire toutes les communications. Les François & les Espagnols forcerent, en 1744, les retranchemens de Mont-Alban, que les Piémontois regardoient comme un rempart impénétrable. On fit quatre fausses attaques, & deux vraies qui donnerent en même tems : cependant Mrs. Duchâtel & de Castelar filoient par des sentiers étroits & détournés, pour gagner une hauteur, appellée le *Mont Eléus*, dont ils se rendirent maîtres. Les Piémontois, qui les virent sur la cime, abandonnerent le retranchement & se retirerent en désordre à Oneille.

Il arrive donc souvent que les endroits qu'on croit les plus impraticables, sont ceux où l'ennemi fait grimper quelques détachemens, qui venant à se montrer à dos pendant la chaleur du combat, jettent l'épouvante & le désordre parmi les troupes. Le mal seroit léger si la tête ne tournoit pas : mais dans le premier moment de la surprise, on n'examine pas le fond de la vérité. On voit les ennemis sur des lieux où l'on ne croyoit pas qu'ils pussent parvenir ; la peur en grossit le nombre & fait tomber les armes des mains (*a*).

Quinte-Curce. Liv. V. (*a*) Alexandre se rendit maître de cette maniere du roc d'Aorne, où s'étoit renfermé un

Un inconvénient qui se trouve encore quelquefois dans les retranchemens de montagnes, c'est lorsqu'on est obligé de garder plusieurs gorges de front, de sorte que les troupes ne se communiquent point ou difficilement. Chaque partie est pour lors abandonnée à elle-même: l'ennemi peut porter sur une seule toutes ses forces; dès qu'il s'en est rendu maître, les autres ne servent plus à rien, & courent même risque d'être coupées.

On peut réduire tout ce qui a rapport à cette matiere à un principe général; c'est qu'un retranchement, pour être au moins passable, doit être appuyé de maniere à n'être point tourné: les troupes doivent s'y

---

grand nombre de barbares. Le Prince Eugene s'empara aussi de même des retranchemens qui couvroient la vallée de Suze. Nous occupions le Pas-de-l'Ane, qui est à l'entrée de cette vallée, & celui de la Pérouse qui couvre les vallées de Saint-Martin & de Pragelas. Les ennemis parurent en vouloir à ce dernier, ce qui fit dégarnir le Pas-de-l'Ane auquel ils marcherent aussi-tôt. Un paysan leur ayant indiqué un sentier dans des rochers, le Prince Eugene y fit grimper cinquante soldats: ils se saisirent d'une hauteur derrière le retranchement, qui fut attaqué en même tems; la peur prit à celui qui commandoit, & il se retira.

communiquer aisément, & n'être pas plus étendues pour le garder qu'elles ne le seroient dans leur ordre de bataille (*a*) : c'est-à-dire, que le retranchement doit être du moins bordé d'une chaine de bataillons, avec des réserves de cavalerie & d'infanterie derrière.

Les bons postes sont ceux où l'on peut réduire l'ennemi à un ou deux points d'attaque bien décidés, & dont le front soit peu étendu. Comme on ne craint point alors l'effet des diversions, l'attention n'est pas divisée, & l'on ne coure pas risque d'être surpris. Une armée foible, qui sou-

(*a*) Le Prince Eugene, posté à Chiari en 1701, étoit retranché entre deux rivieres, son infanterie sur deux lignes, & sa cavalerie derrière, tout le front bordé d'une nombreuse artillerie. Le Maréchal de Villeroi l'y vint attaquer, contre l'avis de M. de Catinat, & s'y fit battre. L'extrême supériorité des François avoit porté le Prince Eugene à prendre cette position, & les avis qu'il recevoit par le Duc de Savoye de leurs desseins, lui firent prendre toutes les mesures possibles pour les bien recevoir. Le camp que lui & le Duc de Marlboroug se choisirent pour soutenir le siége de Lille en 1708, étoit aussi très-bon : il appuyoit sa droite à la Deule, sa gauche à la Marque, & n'avoit qu'environ une lieue de front puissamment retranché. M. le Duc de Bourgogne, qui s'y présenta, ne crut pas pouvoir les y attaquer.

tient une guerre défensive, ne peut mieux faire que de se fortifier dans un pareil poste, lorsque par sa situation il couvre le pays qu'elle veut garder. Les postes intermédiaires qu'on établit sur les flancs ou sur les derrières, pour s'assurer des communications, doivent aussi être retranchés: hors ces cas, les retranchemens peuvent être plus nuisibles qu'utiles.

Lorsqu'on veut assurer une armée & fortifier sa position, les redoutes sont incontestablement ce qu'il y a de meilleur. Elles appuient & protégent les troupes sans les gêner dans leurs mouvemens; elles favorisent même ceux que le Général voudroit faire en avant, & le laissent maître de profiter des momens favorables pour se porter sur l'ennemi; elles coûtent peu de travail & sont bientôt construites. Un point essentiel sur-tout, c'est qu'elles ne produisent pas l'effet des retranchemens qui intimident & découragent le soldat: car cette précaution désigne que l'on craint l'ennemi, & présente l'image sensible du danger, ce qui fait naître des réflexions qui épouvantent les plus braves.

Un exemple remarquable de l'usage des redoutes en ligne, est celui du camp de de Zurawno en 1676, où le Roi de Po-

logne, Jean Sobieski, se trouvoit enfermé entre l'armée des Turcs & le Niester qu'il avoit à dos. Comme j'aurai occasion dans la suite de parler de sa position, je ne la détaille point ici; il suffit de dire que les redoutes furent son salut. Elles valurent aussi au Czar Pierre I. le gain de la bataille de Pultowa, & la ruine de Charles XII. Il en avoit sept sur le front de son armée qui contenoient chacune deux bataillons. Les Suédois se rompirent pour les attaquer, furent chargés par la ligne des Moscovites & entierement défaits. Le Maréchal de Saxe rapporte dans ses mémoires les raisons qui déterminerent le Czar à prendre cette disposition. Quoiqu'infiniment supérieur, il craignoit les Suédois, mieux exercés & disciplinés que ses Russes, & qui, par la facilité qu'ils mettoient dans leurs manœuvres, les avoient toujours battus en rase campagne, ou forcés dans leurs retranchemens. Ce dernier article est sur-tout remarquable. Si les Russes eussent attendu les Suédois dans leur camp qui étoit retranché, & que ceux-ci y eussent pénétré, comme cela seroit arrivé, puisqu'ils emporterent trois redoutes, ils étoient infailliblement battus; parce que, dès ce moment, la terreur les eut gagnés & qu'ils se seroient cru perdus sans ressource.

V. l'hist. de Charl. XII. par le Major Alderfeld.

Cet appui est donc préférable, dans bien des circonstances, à toute autre sorte de retranchement, puisque l'on conserve par-là les avantages de celui qui attaque. M. le Maréchal de Saxe s'en est servi à Fontenoi, & en avoit fait construire, pendant le siége de Maëstricht *, sur le terrein qui devoit lui servir de champ de bataille. C'étoit sa méthode favorite qu'il nous a laissée pour précepte dans ses écrits. Il faut proportionner leur grandeur aux circonstances & au nombre de troupes qu'on peut y mettre. Une redoute de trente toises de face dans le pourtour intérieur, le parapet bordé à trois de hauteur, contiendra huit cens vingt hommes, dont cent qui se tiendront au centre en réserve : on pourra y placer aussi du canon ; cela me paroît suffisant pour les plus grandes occasions. Elles doivent être bien fraisées, palissadées & couvertes d'un abattis d'arbres, s'il s'en trouve à portée suffisamment.

* En 1748.

L'objet de ce chapitre a été de faire connoître, par tous les exemples que j'ai cités, qu'une armée postée pour recevoir une bataille, ne retire pas toujours de sa position autant d'avantages qu'elle s'en étoit promis, non plus que celle qui s'est enfermée dans des retranchemens. Cependant, comme un Général ne régle pas à son gré l'état de la

guerre, & qu'il peut être aussi souvent dans le cas de recevoir le combat que de le donner ; après s'être choisi le champ de bataille le plus favorable, il doit encore observer d'y avoir une entiere liberté dans ses mouvemens, afin de partager du moins avec l'ennemi une partie de ses avantages. C'est sur ce principe qu'étoient formées les dispositions du Maréchal de Saxe à Fontenoi, à Maëstricht s'il y eût été attaqué, & celles de M. le Duc de Broglio à Berghen.



CHAPITRE SEPTIEME.

ARTICLE I.

Exemples d'actions qui se rapprochent de l'ordre oblique, appliqués à la seconde & troisieme disposition de Végece.

J'AI parcouru différens moyens dont on se sert dans l'ordre parallele pour renforcer son front, assurer ses flancs, ou se donner la facilité d'entreprendre sur ceux de l'ennemi. Plusieurs de ces dispositions sont analogues à celles de l'ordre oblique, & l'on peut assurer que l'ordre commun est d'autant mieux dirigé, qu'il en approche davantage par ses manœuvres. Il est assez rare que deux armées s'abordent également sur tout leur front : il y a communément des obstacles qui les séparent dans quelque partie. Si c'est à l'une des îles, le Général, qui connoit le premier les ressources qu'il en peut tirer, porte à l'autre la plus grande partie de ses forces pour attaquer de ce côté avec supériorité. A la bataille de Ramilli,

les alliés, qui étoient couverts à leur droite d'un ruisseau, porterent à la gauche presque toute leur cavalerie. Le Maréchal de Villeroi vit ces mouvemens sans s'en mettre en peine; & malgré tout ce qu'on put lui dire, il ne voulut rien changer à sa premiere disposition : sa présomption fut même jusqu'à négliger de faire retirer les bagages qui étoient encore entre les deux lignes. Il ne voulut pas non plus étendre son aîle de cavalerie jusqu'au village qui étoit à sa droite; de sorte qu'il resta un vuide dont l'ennemi sut profiter lorsqu'il vint à la charge. Il sembloit enfin que l'armée Françoise fût enchantée, ou que son Général voulût se faire battre de gaieté de cœur (*a*).

Mém. de Feuquieres.

La disposition des alliés dans cette bataille, & leurs manœuvres, sont très-conformes au troisieme ordre de Végece, par lequel on renforce sa gauche pour attaquer & envelopper la droite de l'ennemi, pendant que le reste de l'armée se tient éloigné, ou couvert de maniere à ne pas craindre

Institutions militaires. Liv. III. c. 4.

(*a*) Cet exemple & plusieurs autres devroient apprendre aux courtisans que les dignités, la splendeur du rang, & la faveur du Prince, ne font pas un Général. Mais il est rare que ces avantages de la fortune n'obscurcissent la raison, & parce qu'on est grand, on croit être fort habile.

dre un coup de main. Cette disposition est semblable à la seconde, puisqu'on y exécute par la gauche ce qui se fait dans l'autre par la droite.

Le moyen de faire échouer le projet de l'ennemi, s'il entreprend d'attaquer le premier en écharpe, est le même dans l'une & l'autre disposition : ce moyen n'est autre chose qu'une bonne réserve d'infanterie & de cavalerie, qu'on doit avoir derrière l'armée. Le Roi de Prusse, dans ses instructions, en fait une maxime fondamentale. *Dans la plaine, il faut toujours derrière le centre des bataillons une réserve de cavalerie commandée par un Officier de tête, puisqu'il doit agir de lui-même, soit en portant du secours à l'aîle qu'il verra en avoir besoin, soit en prenant en flanc l'ennemi qui poursuivra l'aîle qui aura été mise en déroute, & donner par-là le tems à la cavalerie de se rallier.* Ce grand Prince n'emploie ici que de la cavalerie, dont les mouvemens sont en effet bien plus prompts. Cependant il n'est pas mal-à-propos, pour se parer des ruses de l'attaque en oblique, d'y mettre aussi de l'infanterie, parce que l'ennemi, qui se fortifie à l'une de ses aîles, peut le faire avec l'une & l'autre arme. C'est surtout dans cette circonstance que le Commandant de la réserve doit bien prendre garde de se laisser trom-

Voyez ses Instructions, art. 22.

per par de fausses démonstrations, que l'ennemi sera exprès du côté où il ne veut pas attaquer, pour détourner l'attention du véritable objet. Le corps de réserve doit être placé de maniere à se porter promptement à l'aîle qui sera menacée, & on ne le mettra en mouvement que lorsqu'on verra le point d'attaque clairement décidé. Si à la bataille d'Hochstet le Maréchal de Talard ne se fut point laissé amuser par quelques charges que le Prince Eugene faisoit à sa droite, il auroit vu les dispositions que Milord Marlboroug faisoit au centre; il eut pu retirer l'infanterie qui étoit presque toute dans les villages, & rapprocher sa ligne du ruisseau, que les ennemis n'auroient osé passer devant lui, s'il n'en eut pas été si éloigné. Le Maréchal de Villeroi avoit encore le tems, plus que M. de Talard, de changer ses dispositions pour s'opposer à celles de l'ennemi, qui furent très-lentes. En lisant le récit de cette bataille dans M. de Feuquieres, on ne conçoit pas comment on peut pousser jusqu'à ce point l'obstination & l'aveuglement.

Hist. mil. de Louis XIV. T. IV.

La bataille de Fontenoi peut passer, ainsi que celle de Ramilli, pour avoir beaucoup de rapport au genre oblique. La gauche de l'armée Françoise étoit appuyée à un bois & protégée par deux redoutes; elle s'étendoit jusqu'à Fontenoi qui étoit au centre;

la ligne se replioit ensuite sur Anthouin qui est sur l'Escaut. Cette partie du front étoit couverte de trois redoutes, & flanquée par les batteries des retranchemens qu'on avoit faits à Anthouin. Par cette position, l'armée représentoit comme un angle obtus, à la pointe duquel étoit le village de Fontenoi. Les ennemis, qui n'auroient pu nous embrasser que par un très-grand front, laisserent les Hollandois vis-à-vis notre droite, & porterent toutes leurs forces du côté de Fontenoi & des redoutes de la gauche. Après quelques attaques où ils furent repoussés, leur infanterie, soit à dessein ou par hasard, forma trois colonnes qui se réunirent & percerent entre le village & les redoutes.

Si ceux qui commandoient cette masse d'infanterie avoient senti dans ce moment leur avantage, ils auroient continué de la faire agir en la décomposant: une partie se seroit repliée sur la droite, une autre sur la gauche, & si la cavalerie qui devoit suivre eut secondé ses manœuvres, la bataille étoit perdue sans ressource. Au lieu de cela, les Anglois resterent comme immobiles (a),

(a) On fit avancer du canon, on la battit, & on l'attaqûa en même tems par divers endroits. Elle résista à plusieurs charges de la cavalerie:

& l'inaction de cette fameuse colonne donna le tems d'employer contre elle tous les moyens qui furent pris pour la détruire. Je me dispenserai de faire mes réflexions sur cet événement, qui auroit fourni au Chevalier de Folard, s'il eut été encore vivant, un beau sujet pour augmenter son commentaire. Je remarquerai seulement à cette occasion combien une armée, postée pour recevoir une bataille, coure de risques, quelqu'avantageuse que soit sa position; parce que l'ennemi, qui sait qu'elle ne la quittera point, est le maître de ses mouvemens, choisit son point d'attaque, & régle ses dispositions sur ce qu'il a eu tout le tems de reconnoître. On voit ici l'armée Françoise commandée par un des grand Généraux du siécle *, qui n'avoit négligé aucun des avantages qu'il pouvoit se donner; on la voit, dis-je, malgré cela à deux doigts de sa perte, si l'ennemi eut

* Le Maréchal de Saxe.

la maison du Roi même fut repoussée : mais à la fin on y pénétra; bien-tôt ce ne fut plus qu'une boucherie & une confusion horrible. On avoit si bien cru la bataille perdue, que le Maréchal de Saxe fit dire au Roi qu'il le prioit de repasser le pont de l'Escaut, & qu'il feroit ce qu'il pourroit pour réparer le désordre : oh ! répondit le Roi, je crois bien qu'il fera ce qu'il faudra, mais je demeurerai. Cette action s'est passée en 1745.

été assez prompt pour profiter de ses premiers progrès & les achever. On peut juger de-là ce qu'on doit attendre d'armées postées par des chefs mal-habiles, même médiocres, & qui ont plus de présomption que de savoir.

ARTICLE II.

Manœuvres du Roi de Prusse pour former l'oblique.

J'AI déjà remarqué qu'une armée, qui s'étoit choisi un poste pour y attendre l'ennemi, ne pouvoit s'en éloigner sans perdre les avantages qu'elle s'étoit donnés; & que, par conséquent, elle étoit obligée de rester dans un état de défensive toujours défavorable. Dans cette circonstance, l'ordre d'attaque en oblique doit réussir d'autant plus sûrement, que celui qui s'en sert n'a pas lieu de craindre d'être prévenu : aussi n'y a-t-il pas d'exemple que deux armées aient tenté en même tems cette même manœuvre; soit par la raison que je viens de dire, ou parce qu'elle demande des troupes bien formées, une supériorité de talens dans le Général, & assez de hardiesse pour en former le dessein. On sait combien il

eſt rare de trouver des hommes de cette trempe, & dignes d'être oppoſés aux Epaminondas, aux Aléxandre & aux Fréderic II.

La bataille de Liſſa ou Leuthen, gagnée par le Roi de Pruſſe ſur les Autrichiens, le 5 décembre 1757, eſt entierement de l'ordre oblique & conforme à la ſeconde diſpoſition de Végece. L'armée Autrichienne appuyoit ſa droite à un petit bois, ſa gauche au village de Sagſchut, une partie ſe repliant un peu vers un marais: elle avoit devant ſon front le village de Leuthen & celui de Frobchvitz. Les Pruſſiens arrivoient ſur quatre colonnes, deux d'infanterie & deux de cavalerie: lorſqu'ils ne furent plus qu'à la diſtance de douze cens pas du front des Autrichiens, les colonnes de la droite s'étant plus avancées que celles de la gauche, ſe développerent en tirant ſur leur droite; la gauche reſtant plus en arrière; de ſorte que la ligne, en ſe formant & s'étendant ſur la droite, s'approchoit de la gauche des Autrichiens, tandis que la gauche Pruſſienne ſe tenoit éloignée de leur droite. Six bataillons Pruſſiens couvroient le flanc droit de leur cavalerie, qui vint s'appuyer à un petit bois ſitué devant le recoude que j'ai dit être formé

par l'extrémité de la gauche des Autrichiens: derrière l'aîle de cavalerie étoient les dragons & les hussards; ceux-ci tournerent le petit bois pour se porter sur le flanc de l'ennemi. Cette partie de l'armée Prussienne étoit encore renforcée d'un corps qui faisoit l'avant-garde, & qui commença l'attaque. Le village de Sagschut fut forcé, & toute la gauche des Autrichiens pliée & obligée de se retirer en arrière, où elle se reforma. Pendant ce tems leur droite se portoit en avant, par un demi-quart de conversion, sur la gauche des Prussiens; de sorte que par ce mouvement il se forma une nouvelle position qui mit les deux armées en front. Alors la cavalerie de la gauche des Prussiens attaqua & battit celle de la droite des Autrichiens: le village de Leuthen fut occupé par les Prussiens, & l'infanterie Autrichienne, abandonnée de sa cavalerie, fut enfoncée & pliée de toutes parts. Il est à remarquer que dans le combat de cavalerie de la gauche Prussienne, les dragons, placés à la seconde ligne & les hussards derrière elle, déborderent la cavalerie Autrichienne, & lui gagnerent le flanc & les derrières.

On voit réaliser dans cet ordre de bataille toutes les maximes qui se trouvent dans les instructions du Roi & dans les

principes de sa tactique. Des bataillons qui couvrent les flancs de l'infanterie; des dragons placés à la seconde ligne, des hussards en réserve derrière chacune des aîles, destinés à tourner & envelopper celles de l'ennemi, & un petit corps de réserve derrière le centre de l'infanterie. On voit un corps de six bataillons à l'aîle droite qui protégent le flanc de la cavalerie; ces bataillons occupoient la lisiere du petit bois où elle étoit venue s'appuyer. Si elle eut été battue, les ennemis, en la poursuivant, se seroient trouvés entre leur feu, & celui des bataillons qui couvroient le flanc des lignes d'infanterie, ce qui les auroit arrêté, & lui auroit donné le tems de se rallier.

V. le plan 12 des Instruct. art. 22.

V. le plan 13.

Lorsqu'on place de la grosse infanterie sur le flanc de la cavalerie, c'est dans la supposition qu'elle trouvera un terrein favorable pour se poster, comme dans cette occasion: car si cette infanterie restoit en plaine, après la défaite de la cavalerie, elle seroit exposée à être détruite, à moins que le corps ne fût assez considérable pour se soutenir en se formant en plésion (*a*) ou en un

---

(*a*) J'entends ici par plésion un carré long vuide. L'auteur du systême des plésions en fait des petites colonnes; il entendroit donc ici des plésions colonnes. N'importe, pourvu que cette

bataillon carré. Une aîle de cavalerie, ainſi poſtée entre deux infanteries, ſi elle veut ſe tenir ſur la défenſive, ne doit pas ſe placer de front avec la premiere ligne d'infanterie, mais en arrière à la hauteur de la ſeconde ; parce que l'ennemi venant à la charge, on lui fait eſſuyer le feu de cette infanterie ſur chacun de ſes flancs, s'il eſt aſſez imprudent pour s'y expoſer. Si on va au-devant de lui & qu'on le rencontre en [D], il aura reçu en écharpe le feu de cette infanterie des deux parts, avant d'être heurté par la ligne de cavalerie, qui, le trouvant déjà endommagé, doit en avoir meilleur marché. A la bataille de Coni, en 1744, le Roi de Sardaigne avoit placé de même ſa cavalerie, qu'il avoit toute portée à ſa droite. La premiere ligne étoit à la hauteur de la ſeconde de l'infanterie, dont les flancs étoient couverts de quelques bataillons : mais comme l'aîle de cavalerie étoit en l'air ſans aucun appui, au lieu d'infanterie, il avoit poſté ſur ſon flanc des eſcadrons, tant pour le couvrir que pour ſe replier ſur celui de la cavalerie Eſpagnole ; ce qui étoit purement l'exécution du précepte de M. de Sancta-Crux, dont j'ai parlé.

V. ci-devant pl. V. fig. I.

infanterie prenne une diſpoſition à ſe tirer d'affaire.

Par la méthode du Roi de Prusse, pour former son oblique, il est impossible à l'ennemi de juger de son dessein, ni sur quel partie il se portera ; & lorsque la manœuvre commence à se faire, elle s'exécute avec tant de rapidité qu'il n'est plus à tems d'y porter aucun remède. Voici de quelle maniere cela se pratique. Lorsque les colonnes sont encore à une certaine distance, elles font halte, & serrent leurs divisions ; ces divisions sont par demi ou par quart de rang, quelquefois par bataillons & escadrons, ne laissant entre elles que la distance de quatre pas. Elles se remettent ensuite en mouvement, la colonne de droite devançant celle qui est à sa gauche, & les deux autres restant de même en arrière de celle-ci, de maniere qu'elles représentent des tuyaux d'orgue. Les têtes des colonnes marchent ainsi en avant, en se dirigeant un peu vers la droite, jusqu'à ce que la colonne de droite soit à portée d'envelopper le flanc de l'ennemi. La même manœuvre se fait du côté de la gauche, si l'on veut attaquer son flanc droit. Les têtes des colonnes, ayant pris ainsi un allignement oblique, se développent rapidement, ce qui se fait de cette maniere. Supposant chaque colonne d'infanterie de vingt-quatre bataillons, dont seize de premiere

ligne, & huit de la seconde; les huit bataillons de la tête font à droite, & les huit suivans à gauche; ils marchent tout de suite par leurs flancs jusqu'à ce que la file gauche de la derniere division du huitieme bataillon, & la file droite du neuvieme soient à même hauteur : alors ces deux divisions font face en tête: toutes les autres font la même chose de droite & de gauche, & à mesure qu'elles sont démasquées, marchent en avant & s'allignent. Les huit bataillons de la seconde font la même manœuvre pour prendre leur allignement; c'est-à-dire, que les quatre premiers font à droite, & les quatre suivans à gauche, & s'étendent les uns sur la droite, les autres sur la gauche, en observant de laisser entre eux les intervalles qu'ils doivent garder. Les colonnes de cavalerie se développent aussi de même. La cavalerie fait ses mouvemens au trot, & l'infanterie au pas redoublé; ce qui s'exécute avec tant de célérité, qu'une armée de quarante-huit bataillons & de soixante escadrons est formée en moins de dix minutes.

L'avantage de cette maniere de se déployer est que, les divisions étant très-serrées, les colonnes occupent peu de terrein en profondeur, & qu'on ne peut en estimer la force à une certaine distance, ce qui est

très-propre à tromper l'ennemi. Il est encore évident que la ligne est bien plutôt formée que si chacune des colonnes se développoit en s'étendant sur un seul côté; les bataillous & les escadrons faisant des quarts de conversion pour marcher & se remettre en front, comme on l'a pratiqué jusqu'ici. Par la méthode Prussienne on se développe sans risque à la distance de sept ou huit cens pas de l'ennemi. Pendant que ces manœuvres s'exécutent, l'artillerie fait un grand feu sur tout le front de la ligne, & l'avant-garde, qui vient encore renforcer l'aîle de l'attaque, la commence, soutenue par les premieres troupes qui se sont formées. Il ne faut pas oublier que, si le terrein le permet, le Roi de Prusse montre une tête de ses troupes du côté où il ne veut point attaquer, tandis qu'à la faveur d'un rideau, il porte les autres du côté opposé. Cela s'est pratiqué à la bataille de Zorndorf, contre les Russes, en 1758 : & à la bataille de Lissa, comme il se présenta d'abord par la gauche, les Autrichiens, qui craignirent d'y être tournés, porterent de ce côté-là leur réserve.

Quoique tous ceux qui ont vu les camps de paix du Roi de Prusse, connoissent sa tactique & ses manœuvres, & qu'on en ait même répandu dans le public des descrip-

tions, à la vérité aſſez ſuccintes, j'ai cru ne pouvoir me diſpenſer d'en parler ici ; elles y trouvent naturellement leur place, & peuvent ſervir non ſeulement à l'intelligence de la formation de l'ordre oblique, mais auſſi à perfectionner toutes autres eſpéces de manœuvres.



CHAPITRE HUITIEME.

BATAILLE DE LEUCTRES.

TOUTES les ſciences & les arts ont des rapports qui les uniſſent, & leurs progrès ſont communs ainſi que leur décadence. L'art militaire, qui plus qu'aucun autre, tient à la Pyhſique & à la Géométrie, doit marcher avec elles du même pas. Lorſque l'Empire Romain crouloit de toutes parts, & que l'Europe fut envahie par les barbares, le bon goût ſe perdit, & le génie ſe rétrécit ſur tout les objets. Pluſieurs ſiécles s'écoulerent dans les ténébres, juſqu'à la priſe de Conſtantinople par les Turcs, qui fut l'époque d'une nouvelle révolution. Les arts, qui s'y étoient conſervés, ſe refugierent en Italie, & de-là ſe répandirent chez les autres nations. On étudia les anciens, on reprit le file de leurs connoiſſances, & l'on ſortit inſenſiblement de la barbarie. La guerre, qui juſque-là s'étoit faite avec plus de courage que de méthode, ſe conduiſit ſur de nouveaux principes. D'habiles Généraux reſſuſciterent ſes régles, & la tactique in-

forme & grossiere se débrouilla. Mais comme on ne parvient à la perfection qu'en passant par bien des erreurs, on ne peut pas encore se flater de l'avoir atteint : peut-être même en étions-nous plus près il y a un siécle ; on touchoit au but, de mauvais guides nous ont égarés. Le Maréchal de Saxe, à qui la France doit plusieurs grandes victoires, l'a instruite après sa mort (*a*). Il a remis sur la voie, on peut en profiter, si l'on renonce au frivole pour ne s'attacher qu'au solide.

Nous avons été jusqu'ici sans avoir une idée bien distincte des différens ordres de bataille. On savoit en gros qu'il falloit se renforcer dans quelque partie, tâcher d'entreprendre sur les flancs de l'ennemi, & empêcher qu'il n'entreprît sur les siens : on savoit qu'il étoit important de lui masquer ses mouvemens, de le tenir en suspens par de feintes manœuvres, & de se servir pour cela des avantages du terrein. Enfin on n'i-

---

(*a*) C'est alors qu'ont paru ses mémoires, qu'il avoit intitulé *mes rêveries*. Il ne faut pas croire qu'il faille suivre toutes ses idées ; il rêve en effet quelquefois : mais il rêve en grand homme ; & j'aimerois encore mieux ce sommeil animé, que la vie létargique de tant d'imbéciles qui ne voient rien au-dessus de leur petite capacité.

gnoroit pas qu'il y a un art qui dirige toutes les parties de la guerre, & que cet art consiste à couvrir ses desseins & faire prendre le change à l'ennemi. Mais on ne connoissoit point encore ces manœuvres fines & hardies, dont l'ordre oblique est susceptible, & que le Roi de Prusse a mis le premier en usage, avec plus d'art encore que les anciens. Les historiens qui en ont parlé, & les auteurs qui en ont donné des principes, tels que Végece & Elien, n'étoient lus que par quelques Savans, incapables d'en faire l'application. Le Chevalier de Folard, dont les travaux méritent notre reconnoissance, est le premier qui ait développé ces mysteres: il les a mis au jour, en faisant connoître les batailles de Leuctres & de Mantinée, deux chef-d'œuvres de la grande manœuvre, & filles immortelles d'Epaminondas (*a*). Il a déchiré le voile de l'ignorance, & découvert une terre jusqu'alors inconnue. Quoique son ouvrage soit rempli de beaucoup d'erreurs, il

(*a*) Ce grand Capitaine, étant sur le point de mourir de la blessure qu'il avoit reçue à Mantinée, ses amis témoignoient du regret de ne lui point voir de postérité; il leur dit qu'il laissoit deux filles, les batailles de Leuctres & de Mantinée, qui perpétueroient son nom.

il ne mérite pas moins notre estime. C'est au tems & au travail de ceux qui s'intéresseront aux progrès de cette science, à rectifier les fautes que le trop de prévention pour son système lui a fait commettre.

L'ORDRE de bataille de Leuctres est de la troisieme disposition de Végece. On y exécute par la gauche ce qui se fait dans l'autre par la droite, en plaçant de ce côté ses meilleures troupes, & en y prenant les mêmes mesures. Cependant Végece la croit moins bonne, parce qu'il prétend que l'effort de ceux de la gauche est toujours foible & imparfait. Cette raison paroît d'abord singuliere; il faut l'expliquer. Comme le bouclier se portoit du bras gauche, une troupe, qui marchoit par sa droite pour gagner la gauche de l'ennemi, se trouvoit couverte par les boucliers; au lieu que dans le sens contraire le soldat découvroit son flanc droit. Une autre raison physique se joignoit à celle-là : comme la force prinpale de l'homme est dans sa droite, il est certain que tous les efforts réunis de chaque individu se portent naturellement de ce côté: cela est si vrai qu'une troupe, en marchant, se jette plus volontiers sur sa droite que sur sa gauche : les anciens concluoient de-là que l'aîle droite d'une ar-

mée avoit plus de force que l'autre. On ne voit pas qu'Aléxandre ait eu d'autres motifs à la bataille d'Arbelles, pour se décider d'attaquer de préférence par sa droite. Si Epaminondas attaqua par sa gauche à Leuctres & à Mantinée, c'est que des raisons plus fortes prévalurent sur celles-ci.

Ce Général, par un demi-quart de conversion d'une partie de sa ligne, joignit avec sa gauche la droite des Lacédémoniens, commandés par leur Roi Cléombrote. Pour exécuter cette manœuvre, il avoit triplé la hauteur de sa phalange, ce qui formoit une grosse colonne, qui vint heurter de front celle de Cléombrote : en même tems la compagnie des trois cens tourna sur l'aîle & la prit par le flanc (*a*). M. de Folard présume que cette colonne étoit de trois mille hommes: si l'on y en ajoute soixante-douze, ce nombre quadrera avec les divisions de la phalange. On sait qu'elles étoient de seize de hauteur: chaque enseigne ou compagnie, appellée

(*a*) La compagnie des trois cens, autrement la troupe sacrée, étoit composée de jeunes gens d'élite, unis, à ce que dit Polyen, par les liens de l'amitié, & résolus de vaincre ou de périr ensemble. Dans cette occasion Pélopidas étoit à sa tête.

syntagme, avoit seize files, qui formoient un carré parfait. Epaminondas n'avoit donc autre chose à faire que de tripler ou quadrupler les syntagmes de l'extrémité de la ligne. Xénophon dit que cette colonne avoit au moins cinquante rangs, ce qui n'est pas dire qu'elle les eût précisément; car ce nombre n'a aucun rapport à la composition de la phalange : ainsi il faut qu'elle ait eu trente-deux de front sur quarante-huit de profondeur, ou quarante-huit de front sur soixante-quatre.

Cette armée étoit composée de six mille Thébains pésamment armés, quinze cens armés à la légere, & cinq cens chevaux Thessaliens, en tout huit mille hommes. le Général Thébain, dont les forces étoient très-inférieures à celles de l'ennemi, pour ne pas trop racourcir sa ligne, avoit diminué sa hauteur sur toute l'étendue de la droite qu'il vouloit refuser, & l'avoit réduite à huit rangs: mais il ne toucha point à la section contiguë à la colonne, parce qu'elle s'approchoit assez de l'ennemi pour être exposée à combattre. Les autres avoient ordre de ne point tenir, si on marchoit à elles, & de se battre en retraite*; c'est pourquoi il laissa de ce côté son infanterie Thessalienne armée à la légere. Les Lacédémoniens n'étoient qu'à douze de hauteur, & leur pha-

* Diodore. Liv. V.

lange divisée en trois sections. Leurs alliés, qui occupoient la gauche, s'étoient vraisemblablement formés selon leur méthode. L'action commença par la cavalerie; celle d'Epaminondas, qui étoit Thessalienne, par conséquent très-bonne, attaqua celle de Lacédémone qui ne valoit rien; elle la renversa sur son infanterie qui fut mise en désordre, parce que Cléombrote l'avoit placée devant elle. Pendant ce tems la colonne Thébaine s'avançoit, & les Lacédémoniens faisoient longer leur phalange sur sa droite pour la déborder. Lorsqu'elle fut à portée, ils se replierent pour l'embrasser. Alors Pélopidas, qui conduisoit la troupe V. la pl. VI. fig. I. sacrée, les prit par le flanc, & la colonne, dans le même tems les choqua de front (a).

(a) Diodore dit que les Lacédémoniens s'avancerent par les deux aîles, formant une espéce de croissant, *acie falcata & incurva.* Cette évolution étoit familiere aux Lacédémoniens & dans les principes de leur Tactique, comme la colonne l'étoit aux Thébains, qui avoient pour maxime de combatre sur beaucoup d'épaisseur.

Le mouvement de la phalange Lacédémonienne sur la droite, & celui des alliés sur la gauche, produisirent une ouverture au milieu de la ligne, par où s'écoula une bonne partie de la cavalerie battue; sans cela le désordre eut été plus grand & le combat moins disputé.

Nonobſtant l'effort que devoit faire cette aîle ainſi redoublée, le combat fut très-opiniâtre. Cléombrote ayant été tué, les Lacédémoniens firent des efforts extraordinaires pour ne pas le laiſſer au pouvoir des ennemis, & réuſſirent enfin à enlever ſon corps.

La gauche Lacédémonienne s'étoit auſſi ébranlée; mais elle ne joignit point la droite des Thébains, qui lui cédoit du terrein & ſe retiroit en arrière: c'eſt ce que dit Diodore qui explique aſſez clairement cette bataille, & la ſituation des lieux où elle ſe donna. Si M. de Folard l'avoit conſulté, il nous auroit donné un plan plus exact, & un détail mieux circonſtancié.

OBSERVATIONS.

Lorſque les Thébains furent arrivés ſur des collines, d'où l'on découvroit toute l'armée ennemie dans la plaine, ils délibérerent ſur ce qu'il y avoit à faire. De ſix Généraux trois étoient d'avis de ſe retirer, pour ne pas ſe commettre contre des forces ſi ſupérieures: ils vouloient du moins qu'on les attirât dans un lieu reſſerré, où ils puſſent combattre avec plus d'égalité. Une ſeptieme voix fit pancher la balance du côté d'Epaminondas, & il fut réſolu de reſ-

ter (*a*). C'eſt alors qu'il régla ſon ordre de bataille, & qu'il inſtruiſit les chefs des troupes de la manœuvre qu'il vouloit faire. On voit, par le récit de Diodore, qu'il occupoit d'abord des collines. Il y a apparence qu'en approchant de l'ennemi l'aîle gauche avec laquelle il vouloit combattre, il n'éloignoit point ſa droite des hauteurs qu'elle pouvoit même occuper en partie, & où il avoit laiſſé la plûpart de ſes armés à la légere. C'eſt pourquoi la gauche Lacédémonienne, qui s'étoit d'abord ébranlée, ayant vu ſa cavalerie défaite & la droite de la phalange enfoncée, n'oſa ſuivre les Thébains dans leur marche rétrograde.

Cléombrote avoit placé toute ſa cavalerie devant le front de ſa droite, diſpoſition qui paroît ridicule & très-mauvaiſe : néanmoins Epaminondas ſe régla ſur elle, en plaçant auſſi la ſienne devant ſa gauche. Il ne prit ſans doute ce parti, que parce qu'il étoit bien sûr qu'elle battroit celle de Lacédémone (*b*) : il ne couroit pas non plus

(*a*) Les Généraux chez les Thébains, comme chez les Athéniens, n'avoient pas un pouvoir abſolu : il étoit partagé entre pluſieurs chefs, & les réſolutions ne ſe prenoient qu'à la pluralité des voix. Cela pouvoit ſouvent empêcher de faire de bons coups.

(*b*) Xénophon nous en apprend la compoſi-

les mêmes risques si elles avoit été repoussée, parce qu'elle auroit eu du champ pour se retirer & se rallier derrière la colonne. La disposition de Cléombrote pourroit faire juger, que le terrein ne lui permettoit pas d'étendre sa cavalerie sur l'aîle, & qu'il lui étoit aussi plus favorable dans cette partie que sur la gauche. Ce n'est pas que ce Roi de Sparte fût fort habile ; il en donna assez de preuves dans cette occasion, où il ne fit rien de ce qu'il auroit pu avec des forces aussi supérieures que les siennes. Xénophon dit qu'il ne pouvoit manquer de lui arriver malheur, à cause du mauvais ordre & du peu de discipline qui régnoient dans son armée, sur-tout parmi les alliés de Lacédémone, qui en composoient la plus grande partie. Il étoit aussi du nombre de ces Généraux qui prennent leur résolution au sortir de table, la tête remplie

---

tion ; rien n'étoit plus pitoyable. Lorsque la guerre étoit déclarée, on prenoit les chevaux que nourrissoient les citoyens les plus aisés, & l'on y montoit les hommes les plus piétres que l'on n'avoit pas voulu pour l'infanterie. On peut juger ce que devoit être un corps formé du rebut de la nation, & qu'on n'avoit pas seulement le tems d'exercer. A cela, ils ajoutoient le défaut de la mettre sur douze de hauteur, sans intervalle entre les escadrons. Histoire grecque. Liv. VI.

des fumées du vin : c'est dans cet état que les chefs de cette armée tinrent conseil & firent leurs dispositions. On ne doit pas s'étonner, après cela, s'ils furent battus par un petit nombre de troupes aguerries, & pleines de confiance dans leur Général. Les Thébains ne comptoient point alors le nombre de leurs ennemis : quoiqu'inférieurs de plus de la moitié, ils demandoient le combat avec ardeur. Epaminondas jugea même à propos de se défaire de tous ceux qui marquoient de la timidité : il les fit sortir des rangs, comme gens qui ne pouvoient que lui nuire & gâter les autres : on les renvoya dans le camp avec les vivandiers (a). Xénophon est très-concis dans le narré de cette action : il dit seulement en gros la disposition de la phalange & celle de la cavalerie ; ce n'est qu'au moyen de *Diodore de Sicile* que l'on connoît tout le reste.

L'ordonnance de la phalange étoit très-propre à l'exécution des manœuvres de l'ordre oblique, à cause de la facilité de doubler ou de dédoubler les sections, qui étoient toutes établies sur des nombres carrés. Lorsqu'Epaminondas, qui se présenta d'abord parallelement à l'ennemi, voulut ren-

(a) On a vu au Chap. I. que les Juifs avoient la même maxime.

forcer sa gauche, les deux syntagmes de de l'aîle n'eurent qu'à marcher en avant; les deux suivantes, par un à gauche, vinrent occuper le même terrein, & se remirent en front par un à droite pour marcher devant elles, ainsi successivement jusqu'à ce que la colonne fût formée. Le reste de la ligne, qui avoit fait aussi à gauche pour se joindre à la colonne, pendant qu'elle s'avançoit, la suivoit par un mouvement de conversion. C'est alors que les Lacédémoniens penserent à l'envelopper, & voulurent former une espéce de tenaille ou de croissant qui ne leur réussit point.

M. de Folard a prétendu que les anciens ne s'étoient point avisés, avant cette action, d'introduire de colonnes du côté où ils vouloient engager le combat, quoiqu'ils connussent cependant l'oblique. Je ne vois pas quel avantage ils auroient pour lors trouvé dans cette manœuvre; car l'ordre oblique suppose nécessairement que l'on se renforce dans la partie qui doit attaquer: or les Grecs n'avoient d'autre moyen que d'augmenter l'épaisseur de la phalange, ce qui est équivalent à l'évolution faite à Leuctres, que M. de Folard appelle *colonne*. S'il avoit fait attention à Polyen, il auroit vu qu'on s'en étoit déjà servi, à la vérité, avec moins d'adresse & de succès que le Géné-

ral Thébain. Elien indique aussi assez la maniere dont la phalange se formoit en colonne, soit pour marcher en avant ou par l'aîle, & quel étoit le but de cette évolution, qui devoit être consignée dans les principes de la Tactique Grecque *. Il est certain que ces masses d'infanterie ont été formées très-souvent pour faire un grand effort, ou se tirer d'un mauvais pas.

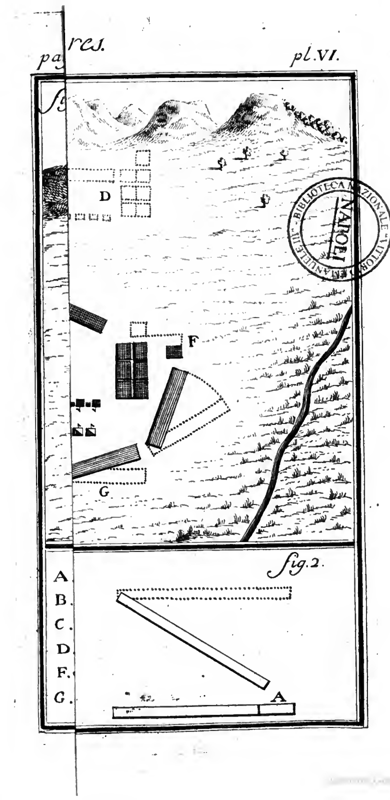
* Chap. 16 & 27.

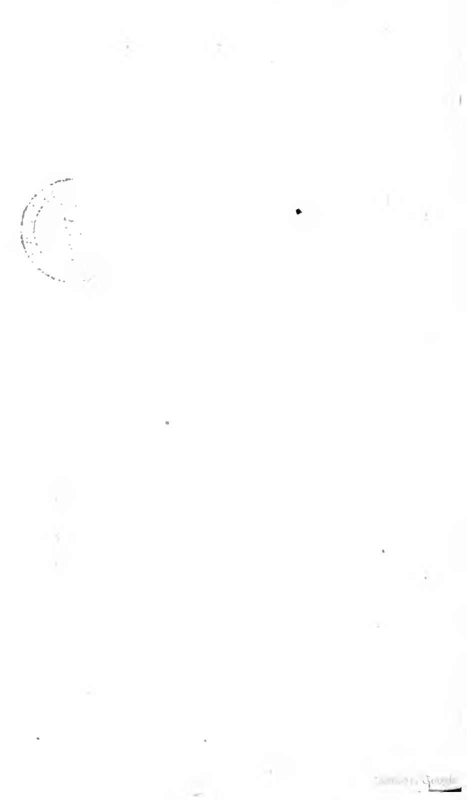
Une phalange simple, qui auroit fait la conversion pour former l'oblique contre une autre de la même force, n'auroit pas eu beau jeu de venir lui présenter son flanc: l'ennemi auroit replié sur elle la partie [A] & l'eut prise par son aîle & ses derrières. La fig. 2[e] démontre que cela lui étoit inévitable, à moins qu'elle n'eût assez débordé l'ennemi pour lui gagner le flanc, en faisant la conversion: mais alors celui-ci, s'appercevant aisément de son dessein, n'avoit qu'à marcher par l'aîle, & se prolonger pour le déconcerter. Ainsi lorsqu'Elien *, parlant de la phalange oblique, dit simplement qu'elle portoit sa droite plus près de l'ennemi que sa gauche, il ne faut pas douter qu'elle ne fût alors renforcée, sans quoi sa manœuvre auroit tourné contre elle.

Planche VII. fig. 2

* Chap. 21.

L'histoire des Romains ne fournit point d'ordre d'attaque en oblique semblable à celui de Leuctres: ce n'étoit pas l'esprit de


pa res.
pl.VI.
D
F
G
fig.2.
A
B.
C.
D.
F.
G.
A



leur tactique comme de celle des Grecs, ni leur génie. Leurs manœuvres se réduisoient à renforcer une aîle, à tourner celle de l'ennemi, à le prendre par ses derrières, à l'attirer dans quelque piége, ce que les Généraux modernes ont pratiqué comme eux. Ces manœuvres, comme je l'ai dit, sont d'autant plus parfaites qu'elles rapprochent davantage l'ordre parallele de l'oblique. C'est pourquoi le Roi de Prusse a atteint la perfection de la Tactique moderne, à laquelle il a si bien adapté l'usage de l'oblique, qu'il a donné à cet ordre toute la finesse, la célérité & la force dont il est susceptible, avec la forme de nos bataillons & escadrons. Au moyen de la méthode avec laquelle ses colonnes arrivent & se développent, il corrige le seul inconvénient de cette manœuvre, qui est la conversion de toute la ligne, & son mouvement de déclinaison pour déborder le flanc de l'ennemi, ou se trouver au moins à même hauteur.



CHAPITRE NEUVIEME.

BATAILLE DE MANTINE'E.

Il paroît, par la description que M. de Folard nous a donnée de cette bataille, qu'elle ne différeroit de celle de Leuctres, qu'en ce qu'Epaminondas fit faire à toute sa ligne le quart de conversion presque entier, pour rencontrer le centre de l'armée ennemie, où il dit qu'étoient les Lacédémoniens : manœuvre qui n'étoit possible qu'avec un très-petit corps d'armée, tel qu'il nous le représente dans son plan ; encore falloit-il qu'elle fût commencée de très-loin. Cette conversion entiere de tout le front d'une ligne, dont l'aîle qui tourne, rase pour ainsi dire une partie de celle de l'ennemi jusqu'à ce qu'elle soit parvenue vis-à-vis de son centre, m'a paru si singuliere & si hardie, que j'ai été curieux de la vérifier. J'ai lu avec attention Xénophon, j'en ai pesé tous les passages, & je n'ai rien trouvé qui ait pu me confirmer la réalité de cette manœuvre, qu'il a plû à M. de Folard de créer. L'auteur Grec dit bien qu'Epaminondas forma un embolon

avec lequel il marcha, & le fit choquer de pointe comme une galere: mais il ne parle point du tout de converſion; & comme il eſt fort ſuccinct dans ſa narration, en ſuppléant au détail qu'il a omis, parce qu'on en trouve dans Diodore de Sicile, je me ſuis convaincu que le Chevalier avoit donné un plat de ſon imagination.

Les Thébains n'étoient point ici inférieurs à leurs ennemis, comme à Leuctres: ſi l'on en croit Diodore *, ils étoient beaucoup plus forts en infanterie & en cavalerie. Il dit qu'ils avoient trente mille quatre cens hommes de pied, & trois mille chevaux, dont les Tégéates, les Argiens, & d'autres peuples du Péloponeſe, leurs alliés, avoient fourni la plus grande partie. Les troupes de Lacédémone, d'Athenes, celles des Éléens & des Mantinéens, ne faiſoient pas plus de vingt mille hommes de pied, & deux mille chevaux. Diodore eſt ſouvent peu exact dans les choſes de la guerre, & ne convient jamais avec les autres hiſtoriens ſur le nombre des troupes : celui des Thébains peut avoir été exagéré; mais on peut du moins conclure que les deux armées étoient à-peu-près égales. Dans l'ordre de bataille, les Mantinéens & les Arcadiens avoient la droite, parce que cette guerre étoit entrepriſe pour eux, & que les au-

* Liv. XV.

tres n'étoient qu'auxiliaires. Tout près d'eux étoient les Lacédémoniens; les Athéniens occupoient la gauche, & le reste de la ligne étoit rempli par les Eléens, les Achéens & d'autres troupes, sur lesquels il paroît qu'on ne faisoit pas beaucoup de fond. La cavalerie d'Athènes étoit à la gauche, celle de Lacédémone occupoit la droite: un autre petit corps de cavalerie des Eléens
V. la pl. VII.
étoit en réserve. On voit déjà par cette distribution, que l'infanterie Lacédémonienne n'occupoit pas le centre exactement, & qu'elle étoit plutôt du côté de la droite; parce que celle des Arcadiens, qui fermoit cette aîle, ne composoit qu'une très-petite phalange. Pour ce qui est de l'autre armée, les Thébains se mirent à la gauche; ils donnerent la droite aux Argiens, les autres peuples remplirent le centre de la ligne. La cavalerie fut distribuée sur les deux aîles, entremêlée d'armés à la légere, qui étoient en grand nombre dans cette armée, au lieu qu'il y en avoit très-peu dans celle des alliés, qui n'en mirent point avec leur cavalerie. Epaminondas, qui comptoit peu sur ses troupes auxiliaires, fournies par une quantité de petits peuples du Péloponese, résolut d'engager le combat par sa gauche avec les Thébains. Il avoit pris soin de les former à toutes les évolutions,

& leur avoit inſpiré ce zele ardent qui ſoutient les forces dans les travaux, & ferme les yeux ſur les dangers (*a*). Il les inſtruiſit de maniere dont il vouloit combattre, & leur indiqua les manœuvres qu'ils devoient faire. Ainſi, avant de ſe mettre en mouvement, chacun ſavoit le poſte qu'il devoit occuper dans l'ordre de bataille, & toutes les diſpoſitions étoient faites.

Xénophon. Liv. 7 de l'hiſtoire grecque.

Lorſqu'il marcha aux ennemis, il ne fut point par le plus droit chemin; il prit un détour, afin d'arriver ſur eux par des hauteurs *, où il ſe forma & parut enſuite vouloir y camper: il en fit toutes les démonſtrations, une partie de ſon armée demeurant en bataille, tandis que l'autre faiſoit mine de ſe retrancher. Les ennemis, qui étoient préparés à le recevoir, crurent qu'il remettoit la partie, & commencerent à ſe retirer dans leur camp; ce qui éteignit en eux, dit Xénophon, cette premiere flamme de courage qu'allume l'approche du combat. Cependant les Thébains reprirent tout-à-coup les armes, s'ébranlerent & deſcendirent des hauteurs. Les ennemis fort éton-

* Les Monts Tégeates

(*a*) Xénophon dit que lorſqu'on leur eut annoncé la bataille, ils ſe mirent à fourbir leurs boucliers & acérer leurs armes avec la plus grande allégreſſe.

nés de les voir venir à eux, ne le furent pas moins d'appercevoir dans leur infanterie des mouvemens auxquels ils ne comprenoient rien ; voici ce que c'étoit. Le Général Thébain avoit placé à son aîle gauche les troupes dont il vouloit la renforcer ; elles étoient disposées de telle sorte, qu'en marchant en avant, elles pouvoient se mettre en colonne. Pendant que cette évolution se formoit, la ligne paroissoit se resserrer ; parce que la demi-section [5] doubloit sur la demi-section [4], & derrière celle-ci, la demi-section [7] doubloit sur [6] dans le sens contraire ; tellement que les Généraux des alliés ne concevoient rien à toute cette manœuvre. Ils ne la connurent que lorsqu'il ne fut plus tems d'y remédier : la colonne avoit déjà fait du chemin ; elle doubla le pas & tomba rapidement sur la droite de la phalange Lacédémonienne. Epaminondas la conduisoit lui-même & la dirigeoit sur cette partie, assuré que s'il pouvoit la vaincre, le reste seroit bientôt dissipé. Pendant que la colonne s'avançoit, la partie [2..3] de la ligne la suivoit par un mouvement de conversion. Comme elle eut gagné du terrein, & que les dernieres files de la phalange se trouverent appuyées à sa queue, celle-ci fit un à gauche, & marchant par son flanc continua

continua de suivre la colonne, jusqu'à ce qu'elle eût joint le front de l'ennemi. Le corps [8] de troupes mercénaires & d'Eubéens se joignit à la cavalerie de l'aîle droite, qui étoit postée sur une éminence, d'où elle tenoit en échec les Athéniens, & les empêchoit de se replier sur la partie qui attaquoit (*a*).

La cavalerie de la gauche, qui étoit Thessalienne, avoit une partie de ses escadrons redoublés de droite & de gauche, en forme de potence, & l'on y avoit joint beaucoup d'infanterie légere. Cette aîle étoit considérablement renforcée, parce qu'Epaminondas vouloit s'assurer l'avantage sur la cavalerie de Lacédémone, qui étoit rangée en ligne pleine comme une phalange. Il comptoit aussi que la défaite de la cavalerie entraîneroit bientôt celle de l'infanterie.

(*a*) Xénophon dit qu'Epaminondas, pour contenir les Athéniens qui étoient à l'aîle gauche, & les empêcher de le prendre par derrière, avoit placé sur une colline de la cavalerie & de l'infanterie pesante, ϗ ἱππέας ϗ ὁπλίτας. Dans le plan de de M. de Folard, les Athéniens occupent la droite & il dit qu'il ne se passa rien de leur côté. On verra au contraire que le combat y fut très-vif. Le Chevalier a inverti tout l'ordre de bataille, & il n'est pas étonnant qu'il en ait manqué la description.

On voit que ſon objet étoit de faire un grand effort ſur toute la droite de l'ennemi en même tems, & de lui cacher auſſi ſon deſſein par l'art de ſes diſpoſitions. Les Theſſaliens laiſſerent prendre les devants à la colonne ; ils partirent un peu après, & en approchant de la cavalerie Lacédémonienne, qui venoit auſſi au-devant d'eux, ils s'étendirent, en déployant leurs eſcadrons pour l'envelopper. Le combat fut pendant quelque tems aſſez égal ; mais le grand nombre d'armés à la légere harcela ſi fort de toutes parts les eſcadrons ennemis, qu'ils furent enfin contraints de plier.

Le poids de la colonne avoit produit ſon effet ; elle avoit ouvert la phalange, & renverſé ce qui lui étoit oppoſé. La victoire paroiſſoit ſe décider, lorſque le héros des Thébains reçoit un coup mortel, qui en arrête auſſi-tôt les progrès. Ses troupes étonnées ne penſent plus à ſuivre leur avantage : les Lacédémoniens ſe rallient, le combat recommence, & s'échauffe autour du Général, que les deux partis ſe diſputent avec acharnement.

Cependant la cavalerie Thébaine de l'aîle droite étoit venue aux mains avec celle d'Athénes, qu'elle fit d'abord plier : (Diodore.) elle ne voulut point la pourſuivre, & tourna ſur l'infanterie qu'elle commençoit à

mettre en déroute, lorſque le corps de réſerve des Eléens vint à ſon ſecours. Il charge vivement les Thébains, les renverſe & rétablit l'affaire de ce côté. La cavalerie Athénienne, qui n'avoit point été ſuivie, s'étoit bientôt remiſe en ordre: elle apperçut le corps des mercénaires & des Eubéens, qui, ayant cru ſon parti victorieux, étoit deſcendu dans la plaine; elle tomba ſur cette infanterie qu'elle tailla en piéces. Néanmoins les Thébains, après les plus grands efforts, ſe mirent enfin en poſſeſſion de leur Général: ils crurent avoir aſſez gagné; de part & d'autre on ſonna la retraite, & chacun de ſon côté érigea un trophée, après s'être rendu réciproquement les morts. Xénophon.

Les deux partis combattirent dans cette journée avec différens ſuccès. Les Thébains alloient remporter une victoire complette, ſans le malheur arrivé à leur chef, dont la perte fut pour eux irréparable. Ce grand homme avoit tiré ſa patrie de l'oppreſſion, & lui avoit donné un éclat dont elle n'avoit point encore joui: la ſimplicité de ſes mœurs, ſa probité, ſon déſintéreſſement, lui avoient attiré l'eſtime & l'amour de ſes concitoyens, comme ſes talens, toute leur confiance. Les Médecins lui avoient annoncé qu'il mourroit au moment où l'on

tireroit de son corps le fer du javelot dont il avoit été blessé. Il voulut, avant de le souffrir, voir son bouclier : tout couvert de gloire, il craignoit encore la honte attachée par les loix à la perte de cette armure ; lorsqu'on le lui eut montré, il parut satisfait & permit l'opération. Son inquiétude étoit l'effet des impressions profondes de la discipline, dont les idées s'inculquoient dès l'enfance. On voit chez les anciens des traits de cet attachement inviolable, qui contrastent parfaitement avec notre légéreté & notre indifférence (*a*).

Notes pour servir de preuves.

Ὁ δ' Ἐπαμινώνδας αὖ καὶ τὸ ἱππικὸν δ' ἔμβολον ἰσχυρὸν ἐποιήσατο, καὶ ἅμ' ἵπποις πεζοὺς συνῆταξεν αὐτοῖς, νομίζων δ' ἱππικὸν ἐπεὶ διακόψει, ὅλον ἀντίπαλον νενικηκὼς ἔσεσθαι. Ceci, pris littéralement, veut dire qu'Epaminondas fit un embolon très-fort de cavaliers, qu'il renforça encore par de l'infanterie, pensant que la défaite de la cavalerie ennemie entraîneroit bientôt celle du reste.

Bien que le même terme, qui exprime l'évolution de l'infanterie, soit employé ici, ce n'est pas à dire que le Général Thébain eut formé un

(*a*) J'ai vu quelquefois des soldats, qui avoient fui, revenir sans leurs armes : mais je ne les ai jamais vu punir, ni d'avoir fui ni d'être revenus désarmés.

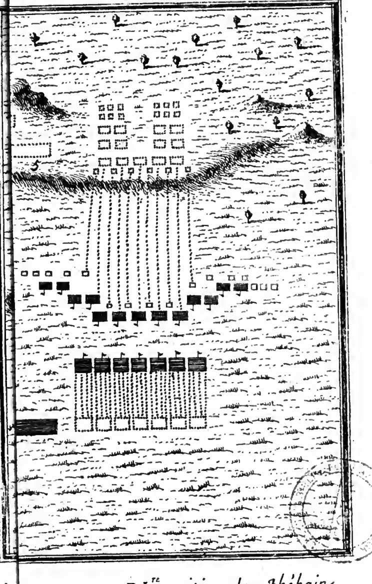
ſoin, ou, ſelon notre façon de parler, une colonne de toute ſon aîle de cavalerie. Si les Grecs étoient perſuadés que la force de l'infanterie étoit dans la preſſion & la profondeur des rangs, ils ne l'étoient pas moins, que celle de la cavalerie conſiſtoit dans la légéreté & la vîteſſe des eſcadrons. Le paſſage grec ſignifie donc qu'Epaminondas forma un gros de cavalerie, qui ne préſentoit qu'un front étroit, & qui avoit par conſéquent beaucoup de profondeur. Le terme ἔμβολον ſervoit à exprimer tout ce qui repréſentoit une maſſe de troupes telles qu'elles fuſſent.

Par cette diſpoſition on déroboit à l'ennemi une partie de ſes forces, qu'il ne pouvoit eſtimer; on avançoit dans cet ordre, & l'on ne ſe déployoit qu'à une certaine diſtance, afin de l'envelopper avant qu'il eût pris des moyens pour y remédier. C'étoit proprement une colonne de marche ſur pluſieurs eſcadrons de front; elle eſt déſignée dans le chapitre XXXII d'Elien.

Cet auteur ne parle que d'un eſcadron auquel on donnoit plus de profondeur que de front; mais par ce qui ſuit, on voit que cette diſpoſition particuliere s'appliquoit à un corps entier de cavalerie. Les anciens avoient une facilité que nous n'avons point pour ces ſortes de manœuvres, parce que leurs eſcadrons étoient très-courts, & que leur front n'excédoit point le double de la hauteur: les cavaliers n'étoient pas non plus ſi ſerrés dans le rang que les nôtres. Il en réſultoit que l'eſcadron, dans les cas où nous ſommes obligés de caracoler, marchoit ſimplement par ſon flanc ſans s'allonger que très-peu; il marchoit auſſi de biais, en ſe portant ſur le flanc & gagnant en même tems du terrein en avant. C'eſt de cette

maniere que se développa l'*Embolon* de cavalerie d'Epaminondas. Cet endroit de Xénophon, que je viens d'éclaircir, suffiroit seul à prouver que les Grecs, par le terme *Embolon*, & les Latins par celui de *Cuneus*, n'ont jamais entendu un corps pointu, semblable au △. ou à un triangle, comme l'ont compris Elien & Végece, qui n'étoient point militaires. On ne peut assez s'étonner qu'un auteur moderne & estimable, qui paroît très-instruit, ait fait servir sa science à soutenir une aussi mauvaise thése.

Xénophon ne parle point dans cette action d'attaque au centre comme se l'est figuré le chevalier de Folard; ce qui lui a fait créer une manœuvre qui n'a point de probabilité. Il est dit au contraire qu'Epaminondas, s'étant disposé à engager le combat avec ce qu'il avoit de meilleur, pendant qu'il laisseroit le reste éloigné, il comptoit que ce qu'il attaqueroit ne résisteroit point, & que l'ennemi une fois rompu dans cette partie, il viendroit facilement à bout du reste. Le Général Thébain avoit en vûe non seulement l'infanterie, mais aussi la cavalerie de Lacédémone. Ce n'étoit donc pas sur le centre qu'il dirigeoit son attaque, puisque l'une & l'autre formoient l'aîle droite de l'armée. Il avoit eu soin de masquer toutes ses dispositions afin de surprendre l'ennemi. La cavalerie étoit redoublée & les armés à la légere cachés derrière elle. Les troupes qui devoient composer la colonne, avec la section de la gauche de la phalange, étoient à portée derrière la ligne. Epaminondas forma son *Embolon*, & le conduisit aussi-tôt lui-même droit aux ennemis: il est dit, dans le texte, qu'il les fit venir



A

a

b

B. I.re position des Thébains.

C. Troupes destinées à former la Colonne.

D. mouvement de la Ligne.

fur le front, ce qui ne fignifie autre chofe que le mouvement que fit la colonne en fe formant, parce qu'alors elle devançoit la ligne.

Ἐπεὶ γε μὲν παραγαγὼν τοὺς ἐπὶ κέρως πορευομένους λόχους εἰς μέτωπον, ἰσχυρὸν ἐποιήσατο τὸ περὶ ἑαυτὸν ἔμβολον, τότε δὴ ἀναλαβεῖν παραγγείλας τὰ ὅπλα ἡγεῖτο.



CHAPITRE DIXIEME.

Passage de l'Hydaspe, & bataille d'Alexandre contre Porus.

CETTE action paroît avoir été conduite sur les principes que Végece donne pour la sixieme disposition, qui n'est pas fort différente de la seconde. On y attaque de même par la droite avec l'élite de sa cavalerie & de son infanterie, tenant le reste éloigné: mais ici la partie refusée est disposée en long comme un *javelot* (c'est ainsi que s'exprime Végece), au lieu que dans la seconde elle reste en écharpe. On a vu que dans les batailles de Leuctres & de Mantinée, l'armée des Thébains s'étoit présentée d'abord de front, & s'étoit ensuite avancée par une de ses aîles, le reste de la ligne faisant le mouvement de conversion. Au contraire, dans la sixieme disposition, toute la gauche, qui ne doit point combattre, s'avance seulement en pointe; c'est-à-dire, selon notre façon de parler, en colonne de marche, de sorte qu'elle forme comme une équerre avec la partie qui attaque.

Le paſſage de l'Hydaſpe eſt une entrepriſe des plus hardies & des mieux conduites qu'il y ait eu dans ce genre; & la bataille, qui ſe donna immédiatement après, eſt un de ces chef-d'œuvres de Tactique qui ne ſe trouvent que dans l'hiſtoire des Généraux du premier ordre. L'évenement n'étoit pas moins intéreſſant pour la gloire d'Alexandre & pour ſa grandeur que celui de la bataille d'Arbelles. L'un lui avoit donné la monarchie des Perſes, l'autre lui ouvroit le chemin à la conquête des Indes, après en avoir briſé le plus ferme rempart. Il n'avoit point affaire ici à un Monarque efféminé que la néceſſité arrachoit du ſein de ſon palais; il combattoit un Prince valeureux, réſolu de conſerver ſes Etats, ou de mourir les armes à la main plutôt que de recevoir la loi : auſſi avoua-t-il qu'il avoit trouvé des périls & un rival dignes de lui. Arrien s'eſt aſſez étendu ſur cette action, & de tous ceux qui en ont parlé, il eſt celui dont on tire plus de lumiere : cependant il n'eſt pas exempt d'omiſſions qui laiſſent des doutes & de l'obſcurité. Polyen, Plutarque & Diodore, dans le peu qu'ils en ont dit, m'ont aidé à y ſuppléer. Pour Quint-Curce, il s'y eſt ſi fort embrouillé, à ſon ordinaire, qu'il ſeroit bien difficile de dé-

mêler la vérité à travers son galimatias.

Alexandre avoit traversé le fleuve Indus, & reçu dans son alliance Abisare & Taxile, Rois de ces contrées. Le dernier lui avoit envoyé divers présens, avec sept cens chevaux & trente éléphans; il le joignit lui-même dans la suite avec cinq mille hommes de pied. Ce conquérant fut reçu dans sa capitale avec de grandes démonstrations d'amitié; il y fit des sacrifices & y célébra des jeux; après quoi il s'approcha des bords de l'Hydaspe, où il sçavoit que Porus étoit campé pour en défendre le passage. Il avoit mené avec lui les bateaux dont il s'étoit servi pour passer l'Indus: on les avoit démontés, les uns en deux piéces, & les plus grands en trois, afin de les porter plus commodément. A son arrivée, il vit Porus de l'autre côté avec toutes ses forces & ses éléphans, & reconnut qu'il avoit mis des gardes dans plusieurs endroits où l'on pouvoit passer. Il répandit de même des troupes le long du fleuve, tant pour donner de la jalousie en divers lieux, que pour fourager le pays. Il fit venir dans son camp quantité de troupes des provinces en-deçà de l'Hydaspe, & publia qu'il vouloit y demeurer jusqu'aux approches de l'hiver, en attendant que la crue des eaux, occasionnée par la fonte des neiges, fût écoulée. Ce-

pendant il pensoit sérieusement à l'exécution de son dessein; il voyoit bien qu'il n'étoit pas possible d'entreprendre ce passage de vive force, comme il avoit fait celui du Granique, à cause de la largeur du fleuve & de la force de l'armée ennemie. Il résolut de le dérober; pour cet effet, il fit tenter pendant la nuit divers endroits par sa cavalerie, comme s'il eut eu envie d'y passer. Porus y accouroit aussitôt avec ses éléphans; mais Alexandre faisoit retirer ses troupes, & les tenoit en bataille sur le bord. Il répéta ce manége plusieurs fois, si bien que Porus voyant que ce n'étoit qu'une feinte & de vaines menaces, ne s'en mit plus si fort en peine : il se contenta de poser des gardes & d'envoyer par-tout des coureurs.

Alexandre, qui avoit reconnu tout le bord de la riviere, s'étoit apperçu qu'à cinq lieues au-dessous de son camp, il y avoit un rocher autour duquel le fleuve se recourboit, & tout auprès une isle deserte, couverte de bois ainsi que le pays en-deçà: ce fut cet endroit qu'il choisit pour son entreprise. Il fit préparer publiquement tout ce qui étoit nécessaire pour faire croire qu'il vouloit passer vis-à-vis de son camp; mais on travailloit secrétement à faire des radeaux, à coudre des peaux remplies de

paille, à rassembler les piéces des bateaux & des galéres à trente rames, qu'on avoit portées vers le lieu du passage où la forêt couvroit ce qui s'y faisoit. Lorsque tout fut prêt, Alexandre partit de son camp avec ses compagnies royales, les régimens de cavalerie d'Ephestion, de Perdicas & de Démétrius, ceux de la Bactriane & de la Sogdiane, les Scythes & les Dahes, qui étoient des archers à cheval. L'infanterie étoit composée des Argyraspides, des phalanges de Clite & de Cœnus, des archers & des Agriens. Tous ces corps ne composoient que six mille hommes de pied & cinq mille chevaux *(a)*. Il s'éloigna du bord pour n'être pas apperçu, & tira à l'entrée

---

(*a*) Si tous les corps d'infanterie, qui sont ici nommés, ne faisoient que six mille hommes, il falloit qu'ils fussent très-foibles; ou peut-être n'y étoient-ils pas en entier, car le fond des Argyraspides étoit au moins de trois mille, & celui des Agriens de mille. A l'égard des phalanges, il faut se rappeller ce que j'ai dit à l'article de la composition de la phalange, qu'elle se divisoit en quatre grandes sections, appellées *phalangarchies*, & chacune de celle-ci en deux *chiliarchies*. C'est de ces parties dont il est question, lorsqu'il est parlé des phalanges de Cœnus, de Cratere, de Clite, &c. Ces Généraux commandoient ces divisions & en avoient la discipline.

de la nuit vers l'isle où il avoit résolu de passer. Il laissa dans le camp Cratere avec le reste de sa cavalerie Asiatique, la phalange d'Alcétas, celle de Polisperçon, & les cinq mille Indiens : il lui ordonna de ne passer que lorsqu'il verroit Porus décampé, soit pour se retirer ou pour le venir combattre. Il avoit placé aussi à moitié chemin, entre l'isle & le camp, Méléagre, Attale & Gorgias, avec l'infanterie & la cavalerie soudoyées ; & leur avoit commandé de passer par troupes dès qu'il le verroient attaché au combat : ce corps étoit posté de maniere qu'il ne pouvoit être vu.

Un orage qui survint, & dura toute la nuit, servit beaucoup à couvrir l'entreprise, en empêchant qu'on n'ouît le bruit & les mouvemens qui se faisoient au lieu du passage. S'étant calmé à la pointe du jour, toute l'armée passa *(a)*, la cavalerie sur les peaux, l'infanterie sur les barques & les petites galéres. A mesure que les troupes arrivoient à l'autre bord, Alexandre les mettoit en bataille à la vue des gardes ennemies, qui coururent en donner avis à Porus. Mais ayant voulu s'avancer avec

(a) Elle laissa l'isle à côté, dans laquelle on envoya seulement quelqu'infanterie légere pour s'en assurer.

ſa cavalerie & les Argyraſpides, il s'apperçut qu'il étoit dans une autre iſle plus grande que la premiere, séparée de terre-ferme par un petit trajet. Comme l'eau étoit groſſie par l'orage de la nuit, on fut obligé de chercher le gué, où la cavalerie en eut juſqu'au cou des chevaux, & l'infanterie juſque ſous les bras. Tout étant paſſé, Alexandre fit prendre du terrein à ſa cavalerie, devant laquelle il jetta les archers à cheval; l'infanterie légere des Agriens fut placée ſur les côtés de la phalange. Il s'avança avec ſa cavalerie au-devant des ennemis, laiſſant l'infanterie derrière qui marchoit au petit pas, excepté les archers à pied qui eurent ordre de ſuivre le plus vîte qu'ils pourroient. Il penſoit que ſi Porus ne venoit au-devant de lui qu'avec ſa cavalerie, il le déferoit avec la ſienne qui étoit bien meilleure; que s'il venoit avec toutes ſes forces, il le tiendroit en échec juſqu'à l'arrivée de l'infanterie; qu'enfin, s'il ſe retiroit, il ſeroit à ſes trouſſes, attaqueroit ſon arrière-garde & l'affoibliroit d'autant: c'eſt cette raiſon qui lui fit devancer ſon infanterie. A peine fut-il en marche qu'on vint l'avertir que les ennemis paroiſſoient: c'étoit le fils de Porus (*a*) qui s'avançoit

V. la pl. VIII.

(*a*) Quint-Curce dit que ce fut ſon frere qui

avec deux mille chevaux & cent vingt chariots, dans l'espérance de défendre le passage. Alexandre ayant reconnu la force de ce détachement, ne daigna pas se mettre pour lui en bataille; il lui détacha ses archers à cheval, & vint le charger avec la tête de sa cavalerie en ordre de marche (*a*). Le fils de Porus resta sur la place avec quatre cens chevaux. Tous ses chariots furent pris sans avoir été d'aucun usage, à cause de la pluie qui avoit détrempé la terre; comme ils étoient fort pesans, ils s'embourberent & ne purent faire retraite.

Lorsque Porus eut appris la défaite de son fils & la venue d'Alexandre, il balança sur le parti qu'il prendroit : il voyoit de-

---

vint avec quatre mille chevaux; mais Arrien est plus croyable.

(*a*) Les escadrons, qui étoient de cent vingt-huit, ne présentoient que seize chevaux de front: il leur étoit aisé de marcher sur cette étendue. La cavalerie d'Alexandre étoit donc en colonne de marche par escadron : c'est ce qu'Elien a voulu désigner, quand il a dit que pour marcher dans des lieux étroits, ou lorsqu'on vouloit cacher sa force à l'ennemi, on formoit des escadrons sur plus de profondeur que de front. Il a confondu dans cet endroit la colonne de marche avec la disposition qu'on faisoit prendre à un corps de cavalerie, pour qu'il parût moins nombreux, comme celle d'Epaminondas à Leuctres.

vant lui Cratere qui faisoit mine de vouloir passer, & il avoit à craindre que s'il forçoit le passage il ne le prît par derrière, pendant qu'il seroit attaché au combat. C'étoit en effet à quoi Alexandre avoit bien pensé: voilà pourquoi il avoit posté entre son camp & l'isle le corps de l'infanterie & de la cavalerie soudoyées. Cette disposition avoit deux objets: si Porus s'étoit assez avancé pour rencontrer Alexandre plus près de l'isle que du camp, ce corps passoit & pouvoit le prendre par derrière; si au contraire Alexandre faisoit plus de chemin que Porus, & laissoit derrière lui les soudoyés, rien ne les empêchoit de passer pour le joindre & venir le renforcer (a). Porus résolut enfin d'aller à la rencontre d'Alexandre, avec lequel il jugeoit qu'étoient ses principales forces: il laissa seulement dans son camp quelques éléphans pour amuser ceux qui étoient à l'autre bord.
Son

(a) Ce corps devoit avoir des radeaux ou des barques légeres prêtes à mettre à l'eau. Quint-Curce dit que cette riviere avoit de largeur quatre stades, qu'elle étoit très-profonde & rapide: mais on s'apperçoit qu'il a suivi des historiens qui s'imaginoient relever les faits d'Alexandre en y mettant plus de difficultés: lui-même coure sans cesse après le merveilleux & les images.

Son armée étoit de trente mille hommes de pied, & de quatre mille chevaux, trois cens chariots & deux cens éléphans. Il s'arrêta dans un endroit où le terrein, qui étoit ferme & sablonneux, lui parut propre à faire mouvoir ses chariots: il y rangea son infanterie, & mit à la tête les éléphans à vingt pas de distance les uns des autres; il plaça dans les intervalles des pelotons pour les seconder & les garantir d'être pris par les flancs. Sa cavalerie étoit sur les deux aîles avec les chariots armés devant elle; mais la plus grande partie étoit à la gauche, parce que la droite étoit peu éloignée de la riviere, & que le terrein y étoit un peu fangeux.

Alexandre parut d'abord avec sa cavalerie qu'il mit en bataille, & lui fit faire divers mouvemens pour en imposer à l'ennemi, en attendant son infanterie. Il détacha aussi Cœnus avec son régiment de cavalerie, & celui de Démétrius, pour aller se poster devant la droite de l'ennemi. Les archers à pied, qui suivoient de près, se formerent à la gauche de la cavalerie qui restoit à la droite, dont une partie étoit repliée en ligne oblique [6] que les archers v. la pl. VIII.
[4] continuoient(*a*). Peut-être que cette li-

(*a*) Arrien ne parle point de cette premiere

gne s'allongeoit sur un petit revers qui déroboit aux ennemis la vue du terrein au-delà : c'est pourquoi ils n'osoient faire aucun mouvement en avant, ne sachant pas ce qui pouvoit s'y passer. Alexandre attendit dans cette situation la phalange qui arriva en diligence précédée par les Agriens : il lui laissa le tems de reprendre haleine, & lui commanda de ne bouger jusqu'à ce qu'il eût ébranlé l'ennemi. Cœnus avoit ordre d'attaquer la droite qui étoit très foible, & lorsqu'il l'auroit renversée, de tourner par derrière pour venir prendre en queue l'aîle gauche, pendant qu'il l'attaqueroit de front. Il paroît d'abord singulier que Cœnus, après avoir

---

disposition qui en valoit cependant bien la peine. Mais Polyen nous l'a conservée; voici ce qu'il en dit: Αλεξανδρος εν τη προς Πωρον μαχη τὸ μεν ἱππικον επι τȣ̀ δεξιȣ̃ κερως εταξεν εν λοξω : το λοιπον ἐν επικαμπιω Τὴν φαλαγγα ϗ τȣς ελεφαντας επι τȣ́ λαιȣ̃ κερως εϛησεν, ϗ απο τȣτων επικαμπιον εταξεν.

Alexandre, dans la bataille contre Porus, plaça sa cavalerie à l'aîle droite, partie en ligne courbe. Il mit à la gauche ses éléphans & sa phalange, & leur donna aussi la forme de la ligne courbe. Il faut supprimer les éléphans que Polyen a mis mal-à-propos, car ceux que Taxile avoit amenés à Alexandre étoient restés dans son camp.

rompu cette cavalerie de la droite, n'ait pas eu ordre de se replier tout de suite sur le flanc de l'infanterie, ce qui étoit bien plus court que de faire un long circuit par derrière la ligne, pour venir retomber sur la gauche. Mais il faut faire attention qu'Alexandre ayant peu d'infanterie, & qui étoit prodigieusement fatiguée, il ne vouloit point engager de combat contre celle de l'ennemi, qu'il n'eût entierement défait sa cavalerie; & comme il vouloit s'en assurer, il donna cet ordre à Cœnus, bien sûr qu'après cela la victoire ne pouvoit lui échapper (a).

Cependant le combat commença à la

(a) A la bataille de Rocroi, le combat s'étant engagé par les deux aîles de cavalerie, celle de la gauche, commandée par le Maréchal de Lhôpital, eut du pire: mais le Prince de Condé, qui avoit rompu celle qui étoit devant lui, tourna par-derrière l'infanterie ennemie pour venir à son secours. La même chose est arrivée à la bataille de Molwitz, entre les Autrichiens & les Prussiens. La cavalerie de la droite Prussienne fut renversée, & les Autrichiens, arrêtés par quelques bataillons qui se trouverent sur le flanc de l'infanterie, coururent jusque par derrière la seconde ligne de la gauche, qui fit demi-tour à droite pour les recevoir; ils perdirent cependant la bataille, parce que la cavalerie Prussienne se rallia & que leur infanterie fut battue.

droite de cette maniere : Alexandre fit marcher par l'aîle sa cavalerie, pour tâcher de déborder l'ennemi en s'approchant de lui obliquement ; Porus, qui voyoit son dessein, fit aussi marcher sa ligne pour gagner du terrein sur la gauche. Pendant que ce mouvement s'exécutoit, les archers à cheval [5] vinrent faire leur décharge sur la cavalerie ennemie, qui fut obligée de s'arrêter. Alexandre, dont les escadrons étoient légers & marchoient plus vivement que ceux des Indiens, se trouva bientôt sur leur flanc ; Cœnus parut en même tems, qui s'avançoit par les derrières : cela les obligea de changer leur ordonnance, pour s'opposer à lui & au Prince, qui les chargea dans ce moment de désordre & les renversa. Ils se retirerent sur le flanc de l'infanterie où ils se rallierent : alors les Argyraspides [1] & les phalanges [2] se mirent en bataille & s'avancerent. Porus envoya contre eux ses éléphans, que les conducteurs animoient, pour les pousser sur les Macédoniens. L'infanterie légere des Agriens [3] & les archers à pied [4] vinrent au-devant d'eux, & les chargerent à coups de fléches & de javelots : mais les éléphans fondirent sur eux avec tant d'impétuosité, qu'ils furent obligés de s'ouvrir & de leur faire place. Cependant la cavalerie Indien-

ne étoit revenue à la charge ; elle fut rompue une seconde fois & rejettée sur son infanterie, contre laquelle la phalange commençoit à donner. Ce ne fut plus dès-lors que confusion & une mêlée affreuse. Les éléphans blessés ne se laissoient plus gouverner ; ils couroient avec fureur de tous côtés, foulant aux pieds ce qu'ils rencontroient. Les Indiens, resserrés & pressés de toutes parts, en souffroient beaucoup plus que les Macédoniens, qui avoient de l'espace & s'ouvroient lorsqu'ils venoient à eux. La cavalerie Macédonienne environnoit celle des barbares, acculée contre leur infanterie ; & celle-ci, qui étoit en désordre, montroit par-tout des vuides où s'élançoient les sections de la phalange. Les Indiens rompus, prirent la fuite, presque toute leur cavalerie fut taillée en piéces, & Cratere qui, sur ces entrefaites, avoit passé la riviere, se mit aux trousses des fuyards, dont il fit un grand carnage. Les Indiens perdirent vingt-trois mille hommes, sans leurs chariots & tous les éléphans qui furent tués ou pris. Les deux fils de Porus périrent dans cette journée ; lui-même, couvert de blessures, tomba au pouvoir d'Alexandre, qui lui marqua toute l'estime qu'il faisoit de sa valeur, & le traita en ennemi généreux.

Notes pour servir d'éclaircissement.

Il n'est point parlé dans Arrien de combat entre la cavalerie de la droite Indienne & celle de Cœnus. Cependant il doit y en avoir eu, puisque l'armée de Porus appuyoit à l'Hydaspe, & que Cœnus ne put gagner les derrières qu'en renversant la cavalerie postée de ce côté. Plutarque supplée à ce défaut, en disant qu'Alexandre ne donna pas contre le milieu de la bataille, à cause des éléphans, mais qu'il attaqua les deux pointes, qui furent rompues. Il est certain qu'il y avoit de la cavalerie à la droite, très-peu à la vérité, à cause du voisinage du fleuve, dont la rive étoit marécageuse, & parce que Porus en avoit déja beaucoup perdu dans la déroute de son fils. Alexandre n'envoya contre cette partie que deux régimens, ce qui prouve qu'elle étoit très-foible. Arrien ne s'est tû que sur le combat; car il convient d'ailleurs que les flancs de l'infanterie étoient couverts de la cavalerie.

Il y a apparence que les chariots armés ne firent pas grand fracas, puisqu'il n'en est point parlé dans le détail de l'action. Porus en avoit perdu cent vingt, qui furent pris après la défaite du détachement de son fils : il en restoit cent quatre-vingt, dont la plûpart devoit être devant la cavalerie de la gauche. Comme celle d'Alexandre se porta sur le flanc des Indiens, & que les archers à cheval caracoloient sans cesse autour de la ligne, leurs chariots devinrent inutiles.

A l'égard des éléphans, il est difficile d'en accorder le nombre & les distances que leur donne Arrien, avec celui de l'infanterie de Porus. S'il y

avoit deux cens éléphans, & cent pieds de l'un à l'autre, le front de l'infanterie eut été de vingt mille pieds. En ne ſuppoſant que cent éléphans, c'eut été dix mille pieds; ce qui n'eſt pas encore probable, ſi Porus n'avoit que trente mille fantaſſins: car donnant trois pieds par homme, il y en auroit eu 3333 de front. Cette infanterie n'eut donc été que ſur neuf ou dix de hauteur, & ſur bien moins s'il y avoit eu plus de cent éléphans. Cela ne peut être, parce que ces peuples, comme tous les Aſiatiques, ſe formoient ſur beaucoup de profondeur. J'ai donc jugé que ces intervalles n'étoient au plus que de vingt pas, & j'ai en cela ſuivi Polyen, qui ne les fait que de cinquante pieds. Tous les hiſtoriens repréſentent la ligne de Porus comme le mur d'une ville, dont les éléphans reſſembloient aux tours, & l'infanterie aux courtines. Arrien dit que la ligne entroit un peu dans les intervalles; mais Diodore dit qu'ils étoient ſur le front, & qu'on avoit mis dans les intervalles des ſoldats pour protéger leurs flancs, parce que c'étoit ordinairement par-là qu'on cherchoit à les frapper. Cette derniere diſpoſition eſt meilleure & plus naturelle, c'eſt pourquoi je l'ai préférée. C'eut été une grande ignorance à Porus d'enfoncer ainſi dans la ligne ces animaux, qui, par le moindre mouvement en arrière, y euſſent jetté le déſordre. Antiochus fut battu à la bataille du mont Sypile pour les avoir placés à-peu-près de même.

La poſition oblique qu'Alexandre fit prendre à ſa cavalerie en arrivant, avoit pour objet de contenir l'ennemi juſqu'à la venue de ſon infanterie, ſans laquelle il n'avoit garde de s'engager. La ligne des Indiens étoit peſante & difficile à remuer,

à cause de l'attirail des chariots & des éléphans. Elle se seroit rompue & mise en désordre, si elle avoit voulu s'avancer & se replier par une conversion pour attaquer cette cavalerie : elle auroit quitté l'avantage du terrein qu'elle croyoit avoir trouvé pour les chariots. D'ailleurs l'infanterie Macédonienne pouvoit arriver d'un moment à l'autre, la prendre en flanc, & dans le désordre de l'attaque : il n'étoit donc pas à craindre qu'elle osât faire aucun mouvement, qui ne pouvoit être que dangereux pour elle. Ce fut dans ces premiers momens que Cœnus fut détaché pour aller se poster devant la droite des ennemis : cette marche, qui se faisoit à leur vue, & les divers mouvemens des archers à cheval qui caracoloient sur le front, servirent encore à les tenir en bride. Lorsque la phalange arriva, elle étoit en colonne de marche, soit par son flanc, ou par divisions ; car elle marchoit de ces deux manieres : elle présentoit donc à l'ennemi la pointe de son aîle comme un javelot présente la sienne ; elle demeura même quelque tems dans cette situation pour se reposer, & ne se mit en front qu'après que l'action de la cavalerie fut commencée ; après quoi toutes ces dispositions obliques disparurent, & le combat s'engagea de toutes parts. Voilà comme on peut concilier le texte de Polyen avec ce que dit Arrien des mouvemens qu'Alexandre fit faire à sa cavalerie. Ces deux auteurs aident réciproquement à se faire comprendre, & la suite du récit d'Arrien constate toutes les différentes positions que j'ai désignées dans cet ordre de bataille.

IL n'est pas inutile de dire un mot des peaux dont Alexandre se servit pour passer le fleuve.

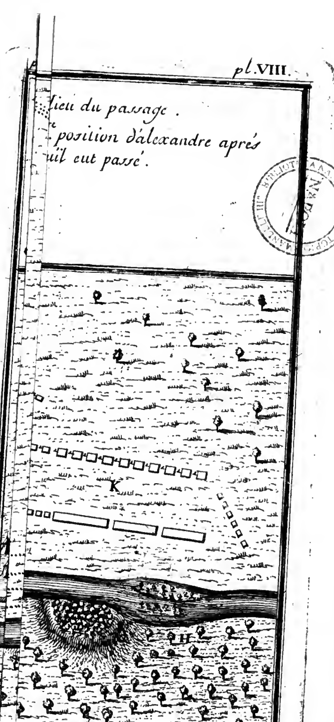
Elles étoient remplies de paille, bien cousues, & fermées hermétiquement. D'Ablancourt a cru qu'elles servoient à soutenir des radeaux sur lesquels on passa la cavalerie. Il cite pour exemple des petits radeaux de branches d'arbres que font les Tartares, avec lesquels ils traversent les rivieres, conduisant leurs chevaux à la nage. Les anciens ont connu l'usage de ces sortes de radeaux soutenus par des peaux de boucs enflées : on s'en sert de même à présent dans certaines contrées de l'Asie. La construction en est aisée & commode ; on n'est obligé que de porter les peaux avec soi, le bois nécessaire se trouvant par-tout. On forme un chassis de longues perches, sur lequel on fait un fort claïonnage de branches d'arbres, & l'on attache ensuite les peaux sur les côtés. Lorsqu'Alexandre traversa le Danube pour attaquer les Gétes, Arrien dit qu'il fit emplir de paille les tentes de ses soldats faites de peaux, & que par ce moyen il passa jusqu'à quatre mille hommes de pied & quinze cens chevaux. Il traversa de même le fleuve Oxus, qui avoit sept ou huit cens pas de largeur. Il n'est point parlé, dans ces occasions, de claïonnage : sans doute que plusieurs tentes, étant jointes & amarrées ensemble, formoient un radeau. Dans le cas dont il s'agit, la cavalerie se servit de peaux de boucs qui s'attachoient aux sangles du cheval, une de chaque côté : le Chevalier de Folard en propose qui soient garnies d'un tuyau avec une soûpape pour les souffler : cela est plus commode, mais moins sûr que de les renfler de paille.

PARALLELES ET RÉFLEXIONS.

J'AI fait voir que la hardieſſe d'Alexandre, qui ſe porte en avant avec ſa cavalerie, étoit raiſonnée, & qu'il ne couroit aucun riſque. Il eſt rare que ces ſortes de manœuvres, qui ſervent à gagner du tems, ne réuſſiſſent, ſi l'on choiſit bien ſon terrein, & qu'on les dirige adroitement. L'ennemi qui voit des troupes devant lui, dont le nombre groſſit à chaque inſtant, ne ſait à quelle diſtance ſont les autres; il ignore les diſpoſitions qu'on peut lui maſquer, & n'oſe rien entreprendre.

En 1710, le Général Staremberg ayant pris le parti de ſe retirer en Caſtille, un corps de troupes, qui couvroit ſa retraite, ſe laiſſa enfermer dans Brihuega par l'armée du Roi d'Eſpagne Philippe V. Staremberg revenoit en diligence ſur ſes pas pour le dégager; mais le Roi, qui vouloit avoir le tems de forcer ceux qui étoient dans la place, avant qu'ils puſſent être informés de l'arrivée du ſecours, fit partir M. de Vendôme avec toute la cavalerie. Ce Général la porta ſur des hauteurs près de Villa-Viciosa, par où l'ennemi devoit arriver, ce qui le contint autant qu'il le falloit. Pendant ce tems la place ſe rendit, & l'infanterie rejoignit en diligence la cavalerie.

Hiſtoire milit. de Louis XIV. t. V. page 445.


lieu du passage.
position d'alexandre aprés
uil eut passé.
K
H
d

Le Général Staremberg pouvoit avoir aussi de son côté fait prendre les devants à sa cavalerie, & obliger le Roi de lâcher prise, en lui persuadant que c'étoit toute son armée : dans ces occasions, le premier qui se montre arrête l'autre & lui en impose. Cependant l'erreur peut ne pas durer longtems, si un Général a eu la précaution d'envoyer des partis pour être instruit de la marche de l'armée ennemie, qu'il doit supposer pouvoir venir au-devant de lui comme il marche à elle. Ces détachemens, qui doivent être très-petits, & commandés par des Officiers intelligens, se glissent sur les flancs de la marche pour observer la force des colonnes & la nature des troupes. Si les Généraux Allemands avoient pris ces mesures, lorsqu'ils passerent le Spireback pour secourir Landau, ils n'auroient pas été surpris par le Maréchal de Talard qui venoit au-devant d'eux, & qui eut été lui-même très-embarrassé. Ses troupes arrivoient à la file, les brigades les unes après les autres; & une partie de son infanterie étoit encore très-éloignée, lorsque le combat commença par la cavalerie qui avoit d'abord été postée. Le désordre où les ennemis se trouverent, & le peu de capacité de leurs Généraux, qui ne surent prendre

aucun parti, lui firent gagner cette bataille (*a*).

C'est presque toujours l'excès de confiance & de sécurité d'un Général, qui le rend dupe d'une marche hazardée que l'on fait sur lui. Il croit son ennemi fort loin ou trop occupé pour le venir troubler. S'il le voit paroître sur ces entrefaites, comme il ne s'y attend point, & qu'il n'a pris aucune mesure, il en est déconcerté; cette audace l'étonne, & les troupes qui s'en apperçoivent se découragent.

L'ACTION d'Alexandre contre Porus n'est pas le dernier exemple de l'ordre oblique, par lequel on refuse une de ses aîles pour attaquer avec l'autre qu'on a renforcée de ses meilleures troupes : c'étoit la

(*a*) Le Maréchal de Talard avoit pris dans cette occasion le meilleur parti : il ne vouloit pas attendre l'ennemi dans ses lignes, & quoiqu'inférieur d'un tiers, il aima mieux aller au-devant de lui; il pressa sa marche dans l'espoir de le trouver encore occupé au passage du Spireback. Les ennemis l'avoient cependant déjà passé, lorsque le Maréchal se vit en présence avec la tête des colonnes. M. de Folard lui donne beaucoup d'éloges; mais M. de Feuquieres n'en juge pas de même. Il est certain que si le Prince de Bade eut été averti de sa marche, il ne pouvoit éviter d'être battu.

méthode favorite de ce conquérant, qui combattit toujours avec des forces très-inférieures à ses ennemis, dont il n'auroit pu triompher sans l'adresse & la supériorité des manœuvres. Ses Généraux, qui s'étoient formés sous lui, avoient conservé ses principes, & ils en firent souvent usage dans les guerres qu'ils eurent entre eux après sa mort. On ne peut disconvenir que toutes les entreprises de ce Prince n'aient été accompagnées d'un très-grand bonheur: son étoile, ou pour mieux dire la providence qui le faisoit servir à ses desseins, le conduisoit à ses hautes destinées. Mais s'il comptoit sur la fortune, il ne l'a suivoit point en aveugle: chacun de ses projets étoit conçu & raisonné sur les moyens les plus capables de le faire réussir. L'audace & l'intrépidité qui brillent dans ses actions, n'étoient point abandonnées de la prudence; celles même qui paroissent les plus téméraires étoient l'effet d'un profond raisonnement. Lorsqu'il fut arrivé au Granique, Parménion lui conseilloit de remettre le passage au lendemain: il lui alléguoit que toute la cavalerie des ennemis l'attendoit sur le bord escarpé en plusieurs endroits; que, comme ils avoient peu d'infanterie, ils n'oseroient camper près de la rive, qu'ils se retireroient la nuit en arrière, ce qui lui

donneroit la facilité de passer avec moins de risque. Cet avis étoit prudent, & donné par un vieux Général consommé dans la guerre. Néanmoins Alexandre ne le suivit point ; parce qu'il jugea que les commencemens d'une aussi grande guerre que celle où il s'engageoit, devoient être marqués par quelque coup d'éclat, qui donnât de la réputation à ses armes, & jettât la terreur parmi ses ennemis. Il comprit aussi que plus leur cavalerie seroit près de la riviere, moins elle auroit de terrein pour manœuvrer, & qu'il n'étoit question que de s'y faire jour dans quelqu'endroit pour en venir à bout. Leur infanterie étoit derrière, postée sur des collines où elle ne servoit à rien ; au lieu qu'il en avoit une excellente, armée à la légere, & formée à combattre avec la cavalerie : aussi en détacha-t-il une partie avec ses coureurs & ses Péoniens, soutenus d'un escadron de cuirassiers pour faire la tête du passage, & tâcher de gagner terre. Il les suivit à la tête de son aîle droite de cavalerie, qu'il menoit en biaisant, tant pour rompre d'avantage le fil de l'eau, qu'afin de ne pas aborder en défilant, mais en bataille & sur le plus de front qu'il pourroit (a) : la phalange eut ordre

(a) Il traversoit le fleuve en colonne par es-

de passer de même au-dessous. Le péril étoit grand & l'entreprise difficile : mais la bonté & la valeur de ses troupes, animées de sa présence, surmonterent tous les obstacles. Il força de même, en plein jour, le passage de l'Iaxarte, defendu par les Scytes. Lorsque j'ai parlé de la bataille d'Arbelles, je n'ai pas oublié les raisons qu'il eut de rejetter encore l'avis de Parménion, qui lui conseilloit d'attaquer Darius pendant la nuit.

On ne trouve guere dans l'histoire d'Alexandre de ces marches fines & combinées, ni de ces mouvemens rusés & insidieux qui ont fait briller plusieurs Généraux anciens & modernes. La nature de la guerre où il étoit engagé, ne lui donna pas occasion de s'exercer dans cette partie si savante de l'art. Il couroit rapidement d'un succès à un autre : on lui opposoit une multitude de barbares, conduits par des chefs mal-habiles & sans méthode : lorsqu'ils étoient dissipés, des Royaumes entiers se soumettoient, & il voloit à une nouvelle victoire. Halicarnasse & Gaza furent les seules villes qui oserent l'arrêter & soutenir un siége. Lorsque Darius fut vaincu pour

cadrons, & la phalange, marchant par l'aîle, formoit aussi une autre colonne.

la derniere fois, il ne s'agissoit plus que de réduire les provinces éloignées. Les peuples qui habitoient un pays rude & difficile voulurent en défendre l'entrée; d'autres se renfermerent dans des forteresses, ou se retirerent sur des rocs escarpés. Il fallut les y forcer: ces expéditions lui couterent des travaux, des courses & du sang, car il y fut blessé plusieurs fois: mais il n'employa dans toutes ces opérations que les mesures qui se prennent d'ordinaire pour forcer un poste, faire le siége d'une place, ou pour s'assurer d'un pays avant de s'engager dans un autre. Si Alexandre avoit eu en tête des troupes disciplinées, conduites par d'habiles Généraux, il n'est pas douteux qu'il eut été contraint de réprimer son caractere impétueux : arrêté à chaque pas, il eut déployé cette dialectique sublime qui naît des obstacles, lorsque la guerre se fait dans une sorte d'égalité; sur-tout si les antagonistes sont semblables en talens, tels qu'Annibal & Fabius, Turenne & Montécuculi. Voilà ce qui a manqué à la gloire d'Alexandre, dont les succès ont été trop vifs & trop rapides : mais on doit admirer la grandeur de ses vues, son audace & son activité dans les entreprises, son habileté dans les dispositions, & cette présence d'esprit dans les batailles, où il s'est montré véritablement

véritablement grand, & le plus ſavant Tacticien de ſon tems. On voit encore briller ſon génie dans les guerres de ſes ſucceſſeurs, que Diodore nous a conſervées. On trouve, dans la plûpart de leurs ordres de bataille, des diſpoſitions obliques aſſez ſemblables à celles d'Arbelles. J'en rapporterai un dont la deſcription m'a paru la plus nette; & qui réunit, plus qu'aucun autre, toutes les différentes ſortes de poſitions relatives au genre dont j'ai parlé juſqu'ici.





CHAPITRE ONZIEME.

Guerre d'Euménes contre Antigone.

ARTICLE I.

Diodore. Liv. XVII.

APRE'S la mort d'Alexandre, ses principaux Capitaines se partagerent les gouvernemens de l'Empire, & Perdicas fut nommé régent, & tuteur des Princes désignés pour successeurs : l'un étoit Aridée, un imbécile, frere bâtard d'Alexandre ; l'autre, le fils qu'il avoit eu de Roxane. On leur fit prendre le titre de Rois dont ils n'avoient pas l'autorité. Sous un gouvernement si foible, ceux qui étoient établis dans les provinces, ne penserent qu'à se rendre indépendans, & s'affermir dans leurs usurpations. Ils se couvrirent dans les commencemens du nom des Princes, & chacun prit les armes sous prétexte de maintenir leur autorité : mais tous ne vouloient en effet que leurs intérêts particuliers, & s'aggrandir aux dépens les uns des autres. Antigone avoit été mis en possession de la Pamphilie & de la grande Phrygie ; il s'empara, à

la faveur des troubles, des provinces voisines, & s'étendît dans la haute Asie. Eumènes avoit eu en partage la Cappadoce & la Paphlagonie, auxquelles Perdicas joignit ensuite la Carie & la Lycie : c'étoit un étranger qui, par son courage & son mérite, s'étoit élevé aux premieres dignités, & qui parut toujours plus attaché qu'aucun autre au sang royal. Il avoit dans son parti le corps des Argyraspides, qui s'étoit acquis la plus grande réputation. Plusieurs Gouverneurs, jaloux de la puissance d'Antigone, se rangerent de son côté, moins, à la vérité, par amitié pour lui que dans la crainte de dépendre de l'autre : car chacun prétendoit au commandement, & ce ne fut qu'à regret qu'ils se virent forcés de le céder à Euménes, qui avoit toute l'estime & la confiance des soldats. Cette préférence excita leur jalousie, & fut cause des noirs complots qui se tramerent contre lui (*a*). Antigone, qui

(*a*) L'honnête homme, le vrai citoyen, cédera toujours sans peine à la supériorité des talens : le Maréchal de Boufflers ne dédaigna point de servir sous le Duc de Villars, dont il étoit l'ancien, ni le Maréchal de Noaille sous le Maréchal de Saxe à Fontenoi ; ce qui leur a fait beaucoup d'honneur. L'envie n'infecte de son venin que des ames lâches & follement ambitieuses ; elle n'ex-

point que son dessein ne fut de gagner la province de Gabene, pays neuf, en état de fournir abondamment des subsistances, & très-sûr pour cantonner des troupes, à cause des rivieres & des défilés dont il étoit couvert. Il résolut de le prévenir : pour cet effet il gagna quelques soldats, qui, sous l'apparence de désertion, se rendirent au camp d'Antigone, auquel ils dirent qu'Euménes devoit l'attaquer à l'entrée de la nuit : en même tems il fit partir ses bagages, ordonna aux troupes de prendre de la nourriture, & sur le déclin du jour il se mit en marche ; il laissa seulement devant son camp quelque cavalerie légere pour amuser les ennemis. Pendant ce tems Antigone tenoit son armée sous les armes, attendant le moment où il seroit attaqué. Au bout de quelques heures, ses batteurs d'estrade l'avertirent qu'Euménes étoit décampé ; il plia promptement son camp, & fit la plus grande diligence pour le prévenir. Mais voyant qu'il lui étoit même impossible de le joindre avec toute son armée, parce qu'il avoit six heures d'avance sur lui, il prît sa cavalerie, & la conduisant à toute bride, il atteignit au point du jour l'arrière-garde ennemie à la descente d'une colline : il y fit halte & se forma sur les hauteurs. Euménes, qui vit cette cavalerie, ne

douta point que toute l'armée n'y fut ; de forte qu'il s'arrêta pour fe mettre en bataille. Antigone rendit ainfi rufe pour rufe à Euménes, & donna le tems à fon infanterie d'arriver.

Le moyen dont fe fert Antigone pour joindre Euménes, & l'obliger à combatre a été fouvent pratiqué en pareille occafion, & toujours avec fuccès ; parce que celui qui eft fuivi, lorfqu'il fe voit arrêté, croit l'être par toutes les forces de l'ennemi, ou préfume du moins que la tête qui fe préfente eft fuivie de près par le gros de l'armée. Cette incertitude fait réuffir quelquefois des attaques d'arrière-garde, quand celui qui fe retire craint d'engager une affaire générale : il s'imagine avoir fur les bras toutes les forces de l'ennemi, tandis qu'elles font encore éloignées & hors de portée de foutenir le corps qui s'eft avancé.

Lorfqu'Antigone eut joint l'arrière-garde ennemie, à la defcente de la colline, il la pouffa fans doute par quelques efcarmouches, comme s'il eut voulu l'attaquer : mais il fe garda bien de le faire avec trop de vivacité, ce qui auroit engagé le combat avant l'arrivée de fon infanterie. Les hauteurs fur lefquelles il étendit fes efcadrons, empêchoient Euménes de voir ce

qui étoit au-delà, & lui faisoient perdre l'envie de les attaquer dans une position aussi favorable. Néanmoins on n'est pas toujours sans risque en pareil cas: celui qui se voit pressé peut chercher quelque revers, à la faveur duquel il découvre les les derrières du rideau que l'ennemi a tiré devant lui: ou s'il n'a pas d'autre moyen, il tâchera d'écorner quelques escadrons, pour éclaircir ses doutes & connoître les forces auxquelles il a affaire. Il en est de même si l'ennemi présente une ligne de cavalerie que l'on soupçonneroît couvrir sa retraite ou un autre mouvement.

Celui qui fuit un engagement général, à cause de sa foiblesse, & qui se voit forcé de s'arrêter, ne hazarde rien de faire un effort contre la premiere cavalerie qui se présente: parce que si elle est séparée du gros de l'armée elle ne tiendra pas, & il continuera sa retraite ; si elle est suivie de près, il le connoîtra bientôt, & n'aura pas moins le tems de se disposer à combattre. En pareille conjoncture, si l'on peut occuper un poste favorable, une contenance hardie en impose à l'ennemi : on gagne du tems jusqu'à la nuit, on se retire à la sourdine, & si malgré cela on est encore talonné, on sacrifie quelque troupe à un passage, où elle se fortifie le mieux

qu'elle peut, pour donner le tems de s'éloigner. On peut aussi barrer les chemins par des abattis, & semer derrière-soi des chausse-trapes, qui sont fort incommodes à la cavalerie (*a*).

(*a*) Je rapporterai à cette occasion une manœuvre dont j'ai été témoin, & qui fut admirée. En 1742, le Roi de Prusse ayant fait sa paix avec la Reine d'Hongrie, l'armée Autrichienne, qui lui étoit opposée, vint retomber sur les François. Elle passa la Moldau & surprit un corps qui étoit posté à Thin : le Maréchal de Broglio, campé à Fraumberg, se mit aussi-tôt en mouvement pour gagner Pisek, qui étoit son entrepôt. Il arriva à Vaudignan avant l'ennemi qui vouloit le couper; il y jetta tous les grénadiers, mit devant lui un gros ruisseau qui y passe, étendit sa gauche à Protivin, qu'il fit occuper par deux bataillons, avant que des Croates, qui y marchoient, pussent s'en saisir. Dans cette position il fit tête à l'ennemi avec au plus douze mille hommes : ses équipages, couverts par deux brigades, continuerent de gagner pays. A minuit il se retira à la sourdine, laissant ses feux allumés (vieux stratagême & qui ne laisse pas d'avoir toujours l'effet de la nouveauté). Il arriva à Pisek deux heures après-midi, suivi de près par l'avant-garde ennemie. On sacrifia quatre cens hommes dans ce poste qui est fort mauvais, & l'on se rendit à Prague par une marche forcée. Si l'ennemi se fut emparé de Vaudignan, il interceptoit le chemin de Pisek, par conséquent celui de Prague que le Maréchal avoit ordre de conserver. Peut-être eut-ce été un grand

Dans le cas dont il s'agit, Euménes ne se retiroit point parce qu'il étoit inférieur, ni par la crainte de combattre; son dessein étoit de sortir d'un pays ruiné, & d'occuper le premier une province où il y avoit de bons quartiers. Antigone, par la même raison, vouloit l'en empêcher, & ne pouvant le faire que par une bataille, il résolut de l'y forcer. Le succès du combat fut indécis, les deux gauches ayant été battues: la nuit qui survint sépara les armées, qui se retirerent à trente stades l'une de l'autre.

Euménes vouloit revenir sur le champ de bataille pour enterrer les morts, & ôter à son ennemi cet avantage regardé comme une marque de la victoire: mais ses soldats refuserent de lui obéir, & voulurent se retirer jusqu'auprès de leurs bagages pour y camper. Antigone, qui avoit plus d'autorité sur son armée, revint enterrer les siens & renvoya ceux d'Euménes qui les lui avoit fait demander (*a*). Antigone avoit beau-

---

bien pour les affaires de ce tems-là : Prague ne fut pas moins perdu, & cette armée qui s'y ruina, en se réjoignant aux troupes qu'on avoit en Baviere, eut pu encore être redoutable.

(*a*) Les anciens avoient très-grand soin d'inhumer leurs morts après un combat; c'étoit un

coup plus perdu que lui, & il s'apperçut que ses troupes étoient extrêmement découragées ; de sorte qu'il ne jugea pas à propos de risquer un second combat. Il décampa, & fut hiverner très-loin au nord de la Médie : Euménes continuà sa marche vers le pays de Gabene où il prit ses quartiers.

ARTICLE II.

LES troupes d'Euménes étoient si peu soumises, qu'il ne put les obliger de se tenir assez près les unes des autres pour se rassembler promptement en cas de besoin : elles voulurent se mettre à l'aise, & prendre les lieux les plus commodes & les plus abondans ; de sorte qu'elles occupoient toute l'étendue de la province, & se trouvoient si séparées qu'il leur falloit plusieurs jours pour se réunir. Antigone, qui en fut informé, prit la résolution de tomber inopinément sur ces corps divisés & très-éloi-

acte de religion, dont la négligence auroit passé pour une impiété. Les Athéniens condamnerent à mort dix de leurs Généraux, pour n'avoir pas donné la sépulture à ceux qui avoient été tués à la bataille des Arginuses.

gnés les uns des autres. Il avoit deux chemins à prendre; l'un qui le conduisoit par un pays plat & peuplé, où il pouvoit trouver le couvert & des subsistances; l'autre à travers des lieux déserts & des montagnes arides, où il n'y avoit aucune ressource. Il choisit celui-ci comme le plus propre à son dessein, & par lequel il pouvoit pénétrer jusqu'au milieu des quartiers ennemis. Il fit prendre à ses troupes des vivres pour dix jours, de l'orge & du fourrage pour la cavalerie, avec de l'eau dans des outres, & publia qu'il alloit en Arménie (*a*). Il en prit effectivement le chemin; mais bientôt il tourna d'un autre côté & gagna la route des deserts. On étoit au cœur de l'hiver, sur la fin de décembre. Antigone marchoit la plus grande partie de la nuit; ce n'étoit que pendant le jour qu'il permettoit d'allumer du feu. Il fit cinq journées de marche de cette maniere, où il fut obéi exactement: mais la saison étoit si rigoureuse & les nuits si longues, qu'il ne put empêcher ses soldats d'allumer des feux pendant

(*a*) Ce prétexte étoit plausible: comme son armée étoit ruinée & plus foible que celle d'Euménes, il s'éloignoit davantage de l'ennemi, & l'Arménie lui fournissoit tout ce qui étoit nécessaire pour se rétablir & se recruter.

les haltes qu'il étoit obligés de faire. Euménes, qui sentoit sa mauvaise disposition & les risques qu'il couroit, ne s'étoit point endormi; il avoit pris la précaution d'envoyer en avant des coureurs, & d'avoir des espions qui devoient l'instruire de tous les mouvemens des ennemis. Lorsqu'il apprit qu'ils étoient en marche & qu'on les avoit déjà vus à moitié chemin, tous les Généraux furent d'avis d'abandonner les quartiers & de se retirer à l'extrémité de la province: Peucestes, un des principaux chefs, insistoit sur tout, comme étant sur la premiere ligne & un des plus exposés. Euménes les rassura tous, & leur promit d'arrêter l'ennemi trois ou quatre jours, qui étoit le tems nécessaire pour se rassembler. Aussi-tôt il prit les corps les plus à portée, & les posta sur des montagnes du côté par où l'on marchoit à lui. Il en forma plusieurs divisions, & leur fit occuper une étendue de plus de trois lieues, afin qu'il parût que c'étoit des troupes qui arrivoient de différens endroits. Il leur ordonna de faire des feux à la distance de trente pieds les uns des autres, & d'y observer les gradations suivantes, pour mieux persuader aux ennemis que c'étoient de véritables camps. Les feux sur la premiere veille de la nuit *, devoient être forts & flambans, comme étant

* Six heures du soir.

l'heure où les ſoldats avoient coutume de ſe froter d'huile (*a*) & d'apprêter à manger: ils devoient diminuer ſur la ſeconde veille *, s'éteindre inſenſiblement, & finir tout-à-fait avant la troiſieme *. Quelques habitans des montagnes, dévoués à Pithon, Satrape de Médie, qui étoit dans l'armée d'Antigone, furent l'avertir de ce qu'ils avoient vu, l'aſſurant que l'armée d'Euménes étoit campée dans cet endroit. Antigone, qui n'en douta point, n'oſa hazarder un combat avec des troupes fatiguées, qui depuis pluſieurs jours avoient beaucoup ſouffert; il prit ſur la droite pour ſe tirer du deſert & ſe mettre dans le pays habité, afin de s'y rafraichir. Euménes ſe donna, par ce ſtratagême, le tems de raſſembler toute ſon armée, & de prendre un camp avantageux où il ſe retrancha.

* Neuf heures.

* Minuit.

Antigone avoit été informé que ſes éléphans étoient encore éloignés, & qu'ils marchoient ſans eſcorte; il fit un détachement de quatre mille chevaux, & de ſon

(*a*) Les anciens étoient dans l'uſage de ſe froter d'huile devant le feu; ce qu'ils ne négligeoient point, ſur-tout les jours de combat. Cela les délaſſoit & donnoit aux membres de la ſoupleſſe & de la force. Sempronius fut puni à la bataille de Trébie d'avoir négligé cette précaution.

infanterie légere, pour les enlever. Les conducteurs des éléphans formerent un carré & renfermerent le bagage au milieu; ils avoient pour toute escorte quatre cens chevaux qu'ils mirent à la queue. Ils se défendirent pendant quelque tems; mais à la fin ils auroient succombé, si Eumènes, qui avoit prévu ce qui pouvoit arriver, n'eut envoyé au-devant d'eux des troupes qui vinrent à propos pour les dégager.

L'antiquité ni l'histoire moderne ne fournissent point une guerre plus instructive, plus pleine de stratagêmes & de manœuvres opposées l'une à l'autre. C'est un beau spectacle de voir aux prises deux Généraux d'une égale force, qui emploient, pour se surprendre, tout ce qu'on peut imaginer de plus rusé. Mais on ne voit pas tous les jours ces sortes de scénes, dont l'admiration est réservée aux connoisseurs; ce sont des merveilles de l'art qui ne paroissent que de loin à loin, & couvrent les Généraux d'une gloire immortelle. Ce que M. de Turenne éxécuta l'hiver de 1674 se présente d'abord à l'esprit: cette entreprise ressemble trop à celle d'Antigone, pour ne pas les mettre en parallele, quoique l'issue en ait été différente.

PARALLELE.

Le Vicomte de Turenne, qui voyoit les ennemis, avec une armée nombreuse, maîtres de la haute Alsace, & n'étoit point en état de les en déloger de vive force, eut recours à la ruse. Après avoir garni Saverne, Haguenau & la petite Pierre, des troupes nécessaires à leur défense, il retira le reste en Lorraine & dans la Franche-Comté, comme pour leur y faire prendre des quartiers ; lui-même, ayant tout réglé pour le grand dessein qu'il méditoit, partit pour la cour. Cette conduite l'exposa à la critique du public, même des Officiers de son armée, qui ne pénétroient point ses vues, & l'accusoient d'avoir abandonné inutilement toute la province : (a) les ennemis, dès qu'ils le virent éloigné, persuadés qu'il ne songeoit plus à les inquiéter, se répandirent dans la haute Alsace, où ils occuperent différens quartiers & les principales villes ; ensorte qu'ils tenoient plus de vingt-cinq lieues de

(a) Un Général doit se souvenir du conseil de Fabius à Paule Emile, qu'il avoit pratiqué lui-même. Il l'exhortoit à se mettre au-dessus de la critique, & à sacrifier pendant quelque tems sa réputation, afin d'acquérir une véritable gloire.

païs : leur quartier-général étoit à Colmar, où l'Electeur de Brandebourg avoit établi sa cour. M. de Turenne, voyant ce qu'il avoit prévu réussir à souhait, revint au mois de décembre exécuter son projet. Il avoit marqué un rendez-vous aux troupes, & chaque corps, marchant par une route différente, ignoroit les mouvemens des autres. Il les trouva rassemblées près de Béfort, après une longue marche le long des montagnes de Vôges. Il pénétra par cet endroit en Alsace, & se porta au milieu des quartiers ennemis : plusieurs furent enlevés, d'autres battus en chemin avant qu'ils aient eu le tems de se réunir. Le gros de leur armée se forma entre Turkeim & Colmar, où malgré l'avantage de son poste elle fut forcée (*a*) & obligée de repasser le Rhin honteusement. Le projet de M. de Turenne est

Hist. de Turene par M. de Ramsai p. 560.

(*a*) M. de Turenne ayant gagné des hauteurs qui étoient à la droite des ennemis, se contenta de s'y maintenir, ainsi que dans la ville de Turkeim qui étoit sur leur flanc, & qu'ils ne purent reprendre. Il avoit défendu de les poursuivre, & n'avoit fait commencer le combat qu'une heure avant la fin du jour. Son dessein étoit d'éviter une affaire générale, & de mettre l'ennemi dans le cas de prendre conseil de la nuit pour se retirer. C'est ce qu'il fit vu sa mauvaise position.

eſt le même que celui d'Antigone ; le plan & les diſpoſitions ſemblables, ainſi que l'exécution. L'iſſue en fut plus heureuſe, parce que les Allemands, ayant fait la même faute que les troupes d'Eumènes dans la diſtribution de leurs quartiers, tous les Généraux étoient dans la plus grande ſécurité, & n'avoient pris aucune meſure pour être avertis à propos des mouvemens de l'armée Françoiſe. Au contraire, la vigilance d'Eumènes & ſon adreſſe ſauverent ſon armée d'une déroute génerale ; il lui évita la honte d'avoir été ſurpriſe & chaſſée de ſes quartiers.

Quelqu'un demandoit un jour *ſi la guerre étoit un art ou un métier?* On répondit que *c'étoit un métier pour les ignorans, & un art pour les habiles gens.* Rien n'eſt plus vrai ; car dans tous les arts, le beau & le grand conſiſtent à faire illuſion, en donnant au menſonge l'apparence du vrai. On ne doit pas préſenter les choſes telles qu'elles ſont, mais telles qu'elles doivent paroître pour faire leur effet. Le Poëte, le Peintre, le Sculpteur, l'Architecte travaillent ſur ce principe : le politique ſe conduit par les mêmes regles, & l'homme en général s'étudie à cacher ſes défauts pour ſe faire voir dans un beau jour. La guerre eſt auſſi du reſſort de la dioptrique : plus qu'aucun art, elle a be-

soin de l'adresse de l'ouvrier, pour couvrir ses parties foibles & ne montrer que la force.

M. de Turenne, au commencement de la campagne de 1645, passa le Rhin à Spire, & marcha droit au Général Merci campé derrière l'Ems, petite riviere qui se jette dans le Neckre : celui-ci, qui étoit plus foible, ne l'attendit point, & se retira dans le haut Palatinat. Le Vicomte, dont les troupes avoient besoin de rafraichissement, après les courses qu'elles avoient faites, prit des quartiers en Franconie, où, par complaisance pour les Officiers de la cavalerie, il leur permit de se trop séparer. A peine son armée fut-elle divisée, qu'il apprit que Merci, dont il croyoit les troupes répandues dans les places du haut Palatinat, comme on le lui avoit rapporté, revenoit sur ses pas. Il n'eut que le tems de porter dans la plaine de Mariendhal, une lieue en avant du centre de ses quartiers, huit régimens de cavalerie & trois mille hommes d'infanterie. C'étoit assez pour arrêter l'ennemi, si on s'y fut posté comme il le falloit. Il y avoit un bois de cinq ou six cens pas de longueur, & au-delà une plaine par où les Bavarois devoient passer. Le Général Major Rosen, qui commandoit l'infanterie, pouvoit garnir de quelques bataillons la lisiere du bois, & tenir les autres der-

rière, en leur faisant faire divers mouvemens & contre-marches, comme si c'eut été des troupes qui arrivoient successivement. La cavalerie, qui se mit en bataille sur la gauche du bois, achevoit de masquer toute cette partie, derrière laquelle il y avoit encore un autre bois plus éloigné: cette disposition des lieux étoit très-favorable pour en imposer aux ennemis, si on eut su en profiter. Il n'étoit question que de gagner deux ou trois heures de tems, qui suffisoient pour rassembler l'armée. Mais le Général Rosen, qui ne croyoit pas les ennemis si près, plaça son infanterie en avant du bois, sur le terrein qu'elle devoit occuper dans l'ordre de bataille: M. de Turenne ne s'apperçut de cette faute que lorsqu'il ne pouvoit plus la réparer, les ennemis étant déjà fort près, qui s'avançoient en bataille. S'il eut eu le tems d'y remédier, le Général Merci s'en retournoit comme Antigone; peut-être même eut-il payé cher les frais du voyage (*a*).

(*a*) Il paroît que l'historien de M. de Turenne a voulu le disculper, en rejettant toute la faute de cette disposition sur le Général-Major Rosen: car M. de Turenne pouvoit penser lui-même à la rendre meilleure en donnant ses ordres. Mais

Je pourrois encore citer la belle manœuvre d'Henri IV, qui, avec huit cens chevaux rassemblés à la hâte, se présenta devant l'armée des Espagnols qui venoit de passer la Saone, les arrêta & les empêcha de pénétrer en Bourgogne. Le détail de cet événement extraordinaire se trouve dans les mémoires de Sulli : je le rapporterois volontiers ; mais il est tems de venir à la derniere action qui se passa entre Euméne & Antigone.

ARTICLE III.

BATAILLE DE GABENE.

ANTIGONE ayant manqué son coup, s'étoit retiré, comme je l'ai dit, dans des quartiers pour y remettre ses troupes de leurs fatigues. Cependant, comme il se trouvoit fort près d'Euménes, dont l'armée étoit rassemblée, il n'y avoit pas d'apparence qu'il put y demeurer long-tems avec tranquillité : il avoit de plus une longue marche à faire pour retourner dans ceux qu'il

est-il un Général dont la vie soit exempte de reproches ? Celui qu'on peut faire ici à ce grand homme ne ternira jamais sa gloire. C'est la seule faute qu'il ait faite, & dont il a bien su profiter.



avoit quittés. Ces motifs, & plus encore le dépit d'avoir échoué dans son entreprise, lui firent prendre la résolution d'en venir à une bataille : il s'approcha donc d'Euménes qui avoit aussi de fortes raisons pour ne pas la refuser. Les deux armées se trouverent en présence proche de Gabène : la disposition d'Antigone étoit dans l'ordre ordinaire, l'infanterie au centre & la cavalerie sur les aîles ; les éléphans, au nombre de soixante-cinq, étoient placés sur tout le front, soutenus d'armés à la légere qui en occupoient les intervalles. Ses troupes montoient à vingt-deux mille hommes d'infanterie, & neuf mille de cavalerie : il donna l'aîle gauche à commander à Pithon, & lui se mit à la droite avec son fils Démétrius. Euménes étoit plus fort en infanterie ; mais il n'avoit que six mille hommes de cavalerie. Il en mit la plus grande partie & ce qu'il avoit de meilleur à son aîle gauche ; il plaça ensuite les Argyraspides, troupe invincible dont la reputation s'étoit toujours soutenue, & toute composée de vieux soldats qui avoient servi sous Alexandre : à côté d'eux il y avoit un corps de Grecs soudoyés. C'étoit la l'élite de son infanterie avec laquelle il vouloit engager le combat : le reste de la ligne étoit remplie par les troupes d'Asie armées à la Ma-

V. la pl. IX.

cédonienne. La cavalerie, ſur laquelle il comptoit le moins, étoit à l'aîle droite, repliée un peu en oblique : Philippe qui la commandoit avoit ordre d'éviter un engagement de ce côté en cédant du terrein, & ne faiſant qu'eſcarmoucher ſi l'on marchoit à lui. Euménes avoit cent quatorze Eléphans : il en mit ſoixante devant ſon aîle gauche, rangés de maniere qu'ils formoient une courbe, dont les extrémités ſe replioient ſur la ligne (a) ; le reſte étoit devant l'infanterie & devant la cavalerie de la droite, mais en petit nombre & les moins bons de ce côté. Antigone, au contraire, en avoit très-peu devant ſa droite : il avoit préféré d'y jetter beaucoup de cavalerie légere, dont il étoit bien fourni. une partie du front de ſa ligne étoit couverte par des archers à cheval ; les Tarentins occupoient la pointe de l'aîle. Il paroît qu'Antigone faiſoit moins de cas du ſervice des

(a) Euménes les avoit déjà diſpoſés de cette maniere dans la bataille précédente ; on voit encore la même choſe dans une autre occaſion. On ne peut entendre autrement les termes de Diodore que je rends d'après la traduction latine qui eſt très-juſte. *Ante univerſum cornu inflexa acie collocavit optimos elephantorum 60.* Diodore liv. IX.

éléphans que les autres Généraux : car j'ai remarqué que l'aîle avec laquelle il vouloit combattre étoit toujours celle qui en avoit le moins, au lieu que les autres y mettoient la plûpart des leurs (*a*).

Dans l'une & l'autre armée, les intervalles entre les éléphans étoient remplis par des archers à pied & des frondeurs : Euménes en avoit sur-tout jetté beaucoup à son aîle gauche, devant laquelle il y avoit aussi quelque cavalerie légere. La courbe formée par les éléphans laissoit un grand vuide entre eux & la ligne de cavalerie : cela étoit imaginé pour donner plus d'espace à ces animaux, qui étoient sujets à reculer, & à jetter le désordre dans les troupes placées derrière eux : par ce moyen on avoit le tems de les arrêter & de les faire revenir à la charge. La cavalerie légere les suivoit & les poussoit contre l'ennemi. Si cette pre-

(*a*) On peut être surpris que les Généraux d'Alexandre, témoins du mépris qu'il avoit eu pour ces vains épouvantails, & du peu d'avantage qu'en avoient retiré les nations vaincues, en aient cependant adopté l'usage. Ils furent sans doute obligés de condescendre au goût des peuples d'Asie, qui ne pouvoient se guérir de leurs préjugés. Ils prirent encore dans la suite d'autres maximes barbares & négligerent les bonnes. C'est ainsi que leur discipline se perdit insensiblement.

miere charge réussissoit, les escadrons de cuirassiers achevoient aisément la défaite; sinon ils n'en recevoient pas d'incommodité. Antigone avoit, comme je l'ai dit, pour maxime de mettre peu d'éléphans à l'aîle avec laquelle il vouloit attaquer, & d'employer contre ceux de l'ennemi une quantité d'archers à cheval, qui caracolant autour d'eux, les accabloient d'une grêle de fléches. Euménes qui, au contraire, en avoit beaucoup de ce côté, y porta tout ce qu'il put d'infanterie & de cavalerie légere pour les défendre, & s'opposer aux archers ennemis. La ligne courbe que formoient les éléphans, étoit aussi un piége tendu à l'ennemi, pour l'engager à les envelopper; ce qu'il ne pouvoit faire sans s'étendre & prêter le flanc à des petites réserves de cavalerie, postées à ce dessein.

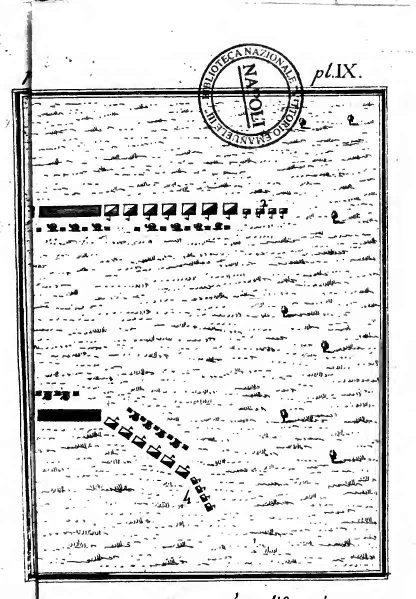
Les troupes d'Euménes, qui étoient remplies d'ardeur, le pressoient de les mener à l'ennemi. Les trompettes ayant donné le signal, elles poussérent des cris de joie, & le combat commença aussi-tôt à son aîle gauche par les éléphans & les armés à la légere. Le terrein étoit si sablonneux qu'il s'élevoit des tourbillons de poussiere qui empêchoient qu'on ne vît à quatre pas de soi. Antigone en profita pour détacher un corps de cavalerie, qui, en tournant par

derrière la gauche de l'ennemi, fut tomber sur les bagages qui étoient mal gardés, & n'étoient éloignés que de cinq ſtades*: en même tems il s'avança avec ſa cavalerie pour charger celle d'Euménes. Soit lâcheté ou trahiſon, Peuceſte, Satrape de Perſe, qui commandoit quinze cens chevaux, s'enfuit & entraîna avec lui toute ſa troupe. Euménes, quoique très-affoibli par cette déſertion, ne laiſſa pas de recevoir courageuſement la charge & de ſe battre avec vigueur: mais voyant qu'il alloit être enveloppé par le vuide que les fuyards avoient fait dans la ligne, il retira la cavalerie qui lui reſtoit, la mena à ſon aîle droite, & la joignant à celle qui y étoit déjà, il ordonna à Philippe, qui la commandoit, de charger les ennemis. Son infanterie avoit auſſi attaqué celle d'Antigone, & avoit fait merveille: les Argyraſpides, ces vieux ſoldats aguerris, crioient aux ennemis, en allant à la charge: *ſcélérats que vous êtes, vous oſez combattre contre vos peres qui ont vaincu partout avec Philippe & Alexandre; vous éprouverez bientôt à qui vous vous jouez* (*a*). Eu-

* Un quart de lieue.

(*a*) Diodore dit que le plus jeune des Argyraſpides avoit ſoixante ans, & que c'étoient tous des hommes d'une taille remarquable, & d'une grande force. Je ſuis perſuadé que le premier article eſt exagéré.

ménes tâchoit, pendant ce tems, de ramener les escadrons de Peuceste ; il se flattoit, s'il y réussissoit, d'arrêter avec eux Antigone, pendant que son infanterie acheveroit de battre celle de l'ennemi : mais il ne put rallier des gens qui se sauvoient à toute bride. Antigone, qui n'avoit plus de cavalerie en tête, en envoya une partie renforcer celle de la gauche ; il tourna avec le reste sur les Argyraspides & les mercénaires qu'il prit à dos. Cette infanterie, qui se vit abandonnée de sa cavalerie & enveloppée, forma un carré & se retira : la nuit qui approchoit donna la facilité à Euménes de retirer aussi le reste de ses troupes. Le désavantage qu'elles avoient eu ne les avoit point découragées ; elles ne l'attribuoient qu'à la fuite de Peuceste : mais lorsque les soldats virent leur bagage pillé, leurs femmes & leurs enfans enlevés, ils entrerent dans une fureur qui se tourna contre leur Général. En vain il leur représenta que les ennemis avoient beaucoup perdu dans le combat, que toute leur infanterie étoit écrasée, & qu'il seroit aisé de regagner l'épée à la main ce qui leur avoit été pris. Ces perfides soldats, sollicités par des émissaires & par des chefs corrompus, députerent à Antigone & convinrent de lui livrer leur Général pour prix de la ref-



A

I.

2 e.

3.

B. Armée d'Euménes.
C. Argyraspides.
D. ligne courbe des Eléphans.
4. Cavalerie légere.

titution de leurs effets. Les Argyrafpides le faififfent, lui lient les mains derrière le dos, & le faifant paffer en cet état au milieu de la phalange qui étoit fous les armes, & des troupes d'Antigone qui étoient venues au-devant d'eux, ils le mettent entre fes mains. Antigène, leur chef, & le principal auteur de cette confpiration, reçut bientôt après le jufte prix de fa perfidie. Antigone en eut tant d'horreur, qu'il le fit jetter vif fur un bucher allumé; il fépara auffi les Argyrafpides en différens lieux où il les fit maffacrer. C'eft ainfi qu'après avoir retiré le fruit de la trahifon, on fe défait ordinairement des traitres; foit que l'on craigne pour foi-même les effets de leur perfidie, ou que l'on veuille les faire fervir d'exemple aux fiens.

OBSERVATIONS.

Mon deffein, en parlant de la guerre d'Euménes & d'Antigone, n'a pas été d'écrire une hiftoire: mais d'expofer les principes & la maniere de combattre de ces habiles Généraux, qui s'étoient inftruits fous leur maître, & qui confervoient encore la bonne difcipline Macédonienne. Elle n'étoit pas différente de cello des Grecs, & les Romains ne fe perfectionne-

rent qu'en les imitant dans plusieurs choses. L'usage de placer au front de la ligne l'infanterie légere, de la mêler avec la cavalerie, de dispofer en avant & sur les aîles des escadrons d'archers à cheval, de jaculateurs, de Tarentins, de coureurs, espéces différentes de cavalerie légere, destinées à harceler les cuirassiers & à les tourner : tout cela, dis-je, avoit été pratiqué par les meilleurs Capitaines Grecs. Philippe, qui discipline les Macédoniens, & se forma une constitution militaire admirable, établit sa Tactique sur ces principes: il fut imité par Annibal, & celui-ci par les Romains, lorsqu'ils en eurent senti l'avantage. Voilà ce que j'ai voulu faire connoître, & démontrer qu'à peu de chose près, les anciens doivent être nos guides dans la guerre, comme ils l'ont été dans tous les autres arts. On est sûr qu'il n'est dans ceux-ci qu'un seul chemin pour atteindre à la perfection: il est aussi facile de prouver, qu'en fait de Tactique, on n'en trouvera jamais qu'un bon pour conduire à la victoire.

Avant la guerre de 1741, on ne connoissoit point l'usage de l'infanterie légere; on n'avoit que des compagnies franches, qui servoient pour aller en parti, & l'on y joignoit des piquets de soldats de bonne volonté tirés des régimens. Ceux-ci, sous

le nom de volontaires, faiſoient en partie les mêmes fonctions que les enfans perdus dans les tems précédens. Comme les fréquens détachemens, qui ſe faiſoient pour la petite guerre, affoibliſſoient les bataillons & fatiguoient l'infanterie, on ſentit le beſoin d'avoir des troupes légeres, & l'on en leva pluſieurs régimens qui ont très-bien ſervi (*a*).

On a ſuivi la même maxime dans la guerre ſuivante, & il paroît qu'on a achevé de ſe convaincre de leur utilité. Elles s'emploient pour des affaires de célérité, pour faire le dégat & lever des contributions, pour harceler l'ennemi & le retarder dans ſes marches. Un jour de bataille, elles ſont placées aux aîles, poſte qui leur convient comme aux dragons. A la bataille de Rocoux, elles occupoient la droite du côté de Liége : à Sandershauſen, nos volontaires étoient ſur le flanc gauche, & les Heſſois avoient jetté leurs chaſſeurs ſur le flanc de leur cavalerie (*b*). Dans l'ordre de

---

(*a*) Il y a lieu de croire qu'on n'y auroit pas encore penſé ſans la multitude des milices Hongroiſes de la Reine qui nous déſolerent pendant les deux premieres campagnes de Bohéme & de Baviere.

(*b*) Dans cette action, la cavalerie Françoiſe

bataille de Luternberg, la légion Royale, les volontaires de Flandres & le corps de Fischer étoient à l'aîle droite : les ennemis leur avoient opposé leurs chasseurs qui couvroient leur gauche : de l'autre côté le flanc de la gendarmerie étoit protégé par les volontaires de l'armée.

L'usage des enfans perdus, celui des volontaires, & enfin les corps de troupes légeres, sont une preuve de la nécessité où l'on a toujours été d'avoir deux espéces d'infanterie ; l'une pésamment armée pour combattre en ligne, l'autre plus légere pour voltiger sur ses aîles, battre la campagne & inquiéter l'ennemi. Mais en recon-

---

ayant chargé celle des ennemis, se trouva d'un côté sous le feu de leurs chasseurs, & de l'autre sous celui d'un bataillon qu'ils avoient fait avancer ; de sorte qu'elle fut rompue & obligée de se retirer en arrière pour se rallier. M. le Duc de Broglio couroit risque d'être battu sans la fermeté du régiment de Royal-Baviere, qui arrêta la cavalerie Hessoise, & lui fit à trente pas une décharge si bien fournie, qu'elle fut mise en désordre & ne reparut plus. Cet exemple contraste à merveille avec celui des deux bataillons du régiment de Neuperg, que le Maréchal de Saxe cite dans ses mémoires, & qu'il dit lui avoir donné tant de mépris pour le feu de l'infanterie. J'ai dit ce que je pensois sur cet article dans mes essais militaires.

noissant le fond de cette vérité, on n'a pas encore su comme les anciens, sur-tout les Romains, donner à chacune les attributs qui lui conviennent. Pour se trouver dans la véritable régle, il faut armer l'infanterie pesante, non pas tout-à-fait comme elle étoit autrefois, mais comme celle des Romains, d'un casque & d'un plastron; & instruire des armés à la légere à combattre avec les bataillons & les escadrons : ce pas fait une fois conduiroit bientôt à abjurer les mauvais principes: il suppose même qu'on les auroit connus; car comment concilier une méthode sensée avec une déraisonnable. C'est ainsi que je nomme l'ordonnance à trois de hauteur, qui n'a ni force ni consistance, & n'est propre qu'à border un retranchement, ou à se fusillier quand on ne peut s'aborder.

Par le détail de la bataille de Gabène, on a pu juger de l'état où étoit alors la Tactique Macédonienne, qui commençoit déjà à se mêler d'usages barbares : néanmoins elle n'avoit encore rien perdu de sa force, & tous les successeurs d'Alexandre, qui avoient combattu sous lui, continuerent à suivre ses maximes. On voit dans le cours de leurs guerres briller l'habileté & & la finesse de l'art; & l'on trouve, dans les combats qui se livrerent, des dispositions

tions ſavantes & curieuſes, dont pluſieurs ſont déſignées dans le plan que j'ai donné. Diodore ne s'explique point ſur la poſition de la cavalerie légere ; mais on en peut juger par la ſuite de l'action, & par la maniere dont elle avoit été diſpoſée dans le combat précédent. C'étoient les mêmes troupes de part & d'autre, & à-peu-près en même quantité, le même nombre auſſi d'éléphans : les deux actions ſe paſſerent ſur un terrein preſque ſemblable, & les diſpoſitions ne furent pas fort différentes ; excepté que, dans la premiere, c'étoit la droite d'Euménes & la gauche d'Antigone qui furent renforcées, & commencerent le combat, au lieu que ce fut le contraire dans la derniere. C'eſt pourquoi ſi j'ai placé quelques corps de cavalerie comme ils étoient dans l'autre occaſion, je ne crois pas avoir beaucoup hazardé. Pluſieurs autres batailles de ce tems, décrites par Diodore, ſont dans le même ordre, & différent peu dans les diſpoſitions. On en voit une de Ptolomée contre Démétrius*, où celui-ci, qui étoit plus foible, avoit porté la meilleure partie de ſa cavalerie & de ſes éléphans à l'aîle gauche, & n'avoit laiſſé à la droite que de la cavalerie légere, repliée en oblique, comme celle d'Euménes : elle avoit ordre d'amuſer l'ennemi en ne faiſant

* Elle ſe donna près de Gaza en Syrie.

faisant qu'escarmoucher. La maniere de combattre, à laquelle elle étoit dressée, ressembloit assez à celle des Parthes & des Numides: elle fuyoit lorsqu'elle étoit poussée. Si l'ennemi, en la poursuivant, rompoit ses rangs, elle se rallioit & fondoit dessus rapidement ; si au contraire il serroit ses escadrons & se maintenoit en bon ordre, alors elle ne faisoit que caracoller, cherchoit à gagner les flancs & les derrières, & décochoit sur lui une grêle de traits.

Démétrius fut battu par un moyen que Ptolomée employa pour rendre ses éléphans inutiles. C'étoient des chaînes attachées à des poteaux qui présentoient en avant de longues & fortes pointes de fer. Ce retranchement, qui étoit portatif, a quelque ressemblance avec nos chevaux de frise: Diodore n'en explique pas la construction, mais par l'effet qu'il fit sur les éléphans, il est aisé de la comprendre. Il dit *qu'étant animés & poussés par leurs conducteurs, ils venoient donner contre cette barricade, dont ils s'enfonçoient les pointes dans le corps.* Elle étoit défendue par des dardeurs & des archers à pied, qui faisoient encore pleuvoir leurs traits sur eux. Cela étoit d'autant mieux imaginé, que les armés à la légere pouvoient aisément se porter en avant, en

baissant les chaînes qui joignoient les poteaux.

L'infanterie avoit plus de facilité de se garantir des éléphans que la cavalerie, soit par quelqu'expédient semblable à celui-ci, ou en creusant des fosses devant son front, ou bien en présentant ses piques, pendant que des armés à la légere leur gagnoient les flancs, qu'ils perçoient à coups de traits. C'est pourquoi on les opposoit communément à la cavalerie, à moins qu'on n'en eût assez pour en garnir tout le front de la ligne. A la bataille d'Apollonie, entre Antiochus & Molon, le premier n'avoit mis ses éléphans devant la phalange, que parce qu'il vouloit les opposer aux chariots armés que l'ennemi avoit placés devant la sienne.

Il y avoit bien de la folie d'abandonner le succès d'un combat au hazard de choses dont on éprouvoit si souvent les effets funestes : car, soit que les éléphans fussent opposés à d'autres, ou bien à des chariots, ou qu'il n'y eût que des chariots des deux côtés, le premier sur lequel les siens rebroussoient étoit sûr d'être mis dans un désordre affreux & battu.

Lorsque les éléphans étoient opposés, on les mettoit aux prises les uns contre les autres. Leur maniere de se battre étoit de se saisir la trompe avec les dents qu'on ar-

moit quelquefois d'un fer aigu *. Ils se poussoient de toutes leurs forces, jusqu'à ce que l'un des deux eût détourné l'autre & lui eût gagné le flanc; alors il le perçoit à coups de dents comme les taureaux se percent avec les cornes. Ptolomée se trouva mal des siens à la bataille de Raphie : c'étoient des éléphans d'Afrique, plus foibles & moins courageux que ceux des Indes. Ils furent bien battus par ceux d'Antiochus, qui les rechasserent contre la cavalerie où ils jetterent le désordre; & celle d'Antiochus, la chargeant sur ces entrefaites, la mit en déroute. Il ne falloit pas beaucoup raisonner pour juger qu'il valoit mieux n'en point avoir. Cependant voici un avantage qu'on pouvoit en tirer, dont l'exemple se trouve dans cette même action. Tandis que l'aîle gauche de Ptolomée, fuyoit à vauderoute l'Officier qui commandoit la cavalerie de la droite, connut par la poussiere qui s'élevoit en arrière de la ligne, que cette aîle étoit défaite : ne doutant point que les éléphans n'y eussent bonne part, il tint ceux qu'il avoit devant lui sur la défensive; & pendant que l'ennemi s'occupoit à faire avancer les siens, qu'il suivoit avec sa cavalerie, il fit filer rapidement ses escadrons par la pointe de l'aîle, & tourna celle de

* Tactique d'Arrien.

Polybe Liv. V. Ch. 17.

l'ennemi : manœuvre qui donna la victoire à Ptolomée. Un Officier profond & d'un génie subtil sait tirer sur le champ parti de tout, & fait quelquefois tourner à sa gloire ce qui, dans l'ordre ordinaire, devoit servir à sa perte.

Les Romains attentifs sur tout ce qui pouvoit leur être utile, furent aussi peu curieux de se servir d'éléphans que de chariots. Si Flaminius en eut en Gréce, & si l'on en voit dans la guerre contre les Allobroges, ils étoient en petit nombre ; & la rareté de ces exemples prouve le peu de cas qu'ils en ont toujours fait. Leur infanterie légere savoit la maniere de les attaquer & de les détourner. A l'égard des chariots, ils semoient des chausse-trapes sur leur passage ; d'autres fois ils se servoient de pieux fichés en terre, ou de fosses qu'ils creusoient devant eux (a). Sylla, à la bataille

(a) Ces précautions avoient le défaut d'incommoder ceux qui s'en servoient lorsqu'ils vouloient se porter en avant : aussi les Romains s'habituerent à combattre les éléphans avec leurs velites ; les légionnaires mêmes s'attroupoient & les accabloient de traits. Alexandre n'employa jamais contre les chariots que ses archers & ses dardeurs. Le conducteur d'un char tué, ou bien un seul cheval, suffisoit pour l'arrêter. Quand il pénétroit jusqu'à la phalange, elle s'ouvroit pour lui faire

d'Orchomene, se garantit par un nouvel expédient de la nombreuse cavalerie & de la quantité de chariots d'Archélaus. Il couvrit ses flancs par des tranchées, & le front de la seconde ligne de palissades. Lorsque les chars se mirent en mouvement, la premiere ligne disparut, en se retirant par les intervalles qu'on avoit ménagés : en même tems les archers firent pleuvoir une grêle de traits sur les chevaux & les conducteurs. Sylla en fut bientôt débarassé, la palissade se rompit, & les légions marcherent en avant.

THE'ORIE.

On trouve fréquemment, dans l'histoire d'Alexandre & de ses successeurs, des manœuvres de cavalerie qui méritent une attention particuliere, sur-tout de ceux qui sont destinés à ce service. Les troupes qu'on voit placées en oblique, dans le détail que Diodore donne de plusieurs batailles, sont la plûpart des petites lignes de cavalerie disposées en crochet derrière la ligne de front, à la pointe de l'aîle, ou au milieu, ou quelquefois du côté qui joint

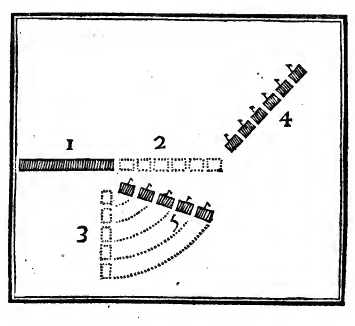
place ; souvent les piquiers avoient l'assurance de les attendre en présentant leurs sarisses.

à l'infanterie. L'objet de cette disposition étoit de tourner & d'investir le flanc de l'ennemi, ou de remplacer le vuide qui se faisoit dans la ligne, lorsque les escadrons s'allongeoient par l'aîle, comme fit celle de Ptolomée dont je viens de parler. Cela pouvoit servir encore à charger les escadrons ennemis qui se seroient détachés pour envelopper. On voit deux de ces petites lignes à crochet dans mon plan de la bataille de Gabène : par ce que je viens de dire, il est aisé de juger de la manœuvre qu'elles devoient faire, selon qu'elles étoient plus ou moins éloignées de la pointe de l'aîle *(a)*. Au moyen de cette position on déroboit aussi à l'ennemi une partie de ses forces, & on lui cachoit son dessein. Antiochus, à la bataille de Raphie, avoit

---

(*a*) La position de ces petites réserves est toujours désignée dans Diodore par les termes *εν επικαμπτω. In obliquum posuit.* Ou bien *προβολον ἔξω κερως. In præsidio extra cornu.* Au lieu que lorsqu'il est question d'éléphans, il se sert de cette expression : *quodam veluti flexu .... facto flexu sinuoso.* Ce qui prouve que cette disposition est une courbe, & l'autre une ligne droite placée à la pointe de l'aîle, en potence, ou bien derrière. On a vu l'usage qu'Alexandre avoit fait de ces petites réserves à la bataille d'Arbelles : ses successeurs ne manquerent pas de l'imiter.

placé de cette maniere la moitié de la cavalerie de son aîle droite, du côté de l'infanterie ; de sorte que la ligne à crochet étoit aussi forte que la ligne de front. Lorsque l'ennemi s'approcha, celle-ci fila sur sa droite, & le crochet fit le quart de conversion pour la remplacer. La figure suivante représente cette disposition, & fait concevoir l'avantage qu'on pouvoit en retirer.



1 *Droite de l'infanterie.*
2 *Aîle droite de cavalerie.*
3 *Ligne à crochet.*
4 *L'aîle de cavalerie qui file sur la droite.*
5 *Le crochet qui fait le quart de conversion.*

Comme les anciens ne formoient leur cavalerie que ſur une ligne, tout ce qui ſe mettoit en arrière n'étoit que des réſerves deſtinées à différentes manœuvres. Leurs mouvemens étoient très-vifs & plus rapides que les nôtres, parce que leurs eſcadrons étoient courts & carrés ; c'eſt-à-dire, qu'ils avoient en hauteur le tiers ou la moitié du front. Le peu de hauteur & l'étendue ſur laquelle nous nous formons, rend le péril d'être tourné beaucoup plus grand, & diminue la force de la ligne : voilà pourquoi l'uſage d'en faire deux eſt devenu néceſſaire. Malgré cela les flancs courent encore bien des riſques, s'ils peuvent être débordés. Pour les couvrir on peut y placer quelques eſcadrons en potence ; mais la meilleure méthode eſt celle du Roi de Pruſſe, dont j'ai parlé au chapitre V.

Dans les diſpoſitions que l'on fait pour tourner l'ennemi & l'attaquer par ſon flanc, il faut prévoir les mouvemens qu'il peut faire auſſi de ſon côté. M. de Sancta-Crux met à l'extrémité de chaque aîle deux eſcadrons, qu'il diſpoſe parallelement entre les deux lignes. Lorſqu'on eſt aſſez près de l'ennemi, ils marchent par la droite, ſi c'eſt à l'aîle droite, juſqu'en [M], s'avancent & font en [N] le quart de converſion

à gauche, pour charger le flanc de l'ennemi. Mais l'auteur n'a pas fait attention qu'ils présentent eux-mêmes le leur aux derniers escadrons de la seconde ligne ennemie, qui ne manqueront pas d'aller au-devant d'eux, en tirant un peu sur leur gauche, & de les envelopper. Pour y remédier, il faudroit que les deux derniers escadrons [OP] de la seconde ligne, fissent le même mouvement que ceux d'interligne, & s'avançassent derrière eux pour les protéger, comme il est désigné par la lettre [Q]. V. la pl. X. fig. 1.

Les escadrons destinés à couvrir une aîle ne doivent point se placer d'abord en potence; parce que si les lignes font un mouvement, comme cela doit arriver, il faut qu'ils se rompent pour les suivre. Je les disposerois parallelement derrière la premiere & seconde ligne. Si l'ennemi venoit à déborder, les deux escadrons [A] qui sont en interligne, & le dernier escadron de la seconde ligne, par une quart de conversion, feroient front sur le flanc. Supposé que l'ennemi ne débordât que de deux ou trois escadrons [X], lorsqu'ils seront repliés, ils doivent être pris en flanc par l'escadron [B], qui est cent pas derrière la seconde ligne, & qui pour cette effet se jettera en marchant sur la gauche. Si l'on est débordé de quatre escadrons, l'escadron Idem.

[B] fera front fur le flanc, en s'allignant aux trois premiers, & l'efcadron [C] déclinera à gauche pour charger l'ennemi en flanc. En cas que l'ennemi ne foit point en état de déborder ou n'y penfe pas, ces efcadrons pourront alors fervir à le tourner.

Voici un moyen d'envelopper, qui me paroît fimple & très-rapide. Suppofons les deux premieres lignes en préfence, à la diftance de quatre ou cinq cens pas. Lorfqu'elles s'ébranlent pour fe charger, fix efcadrons de la droite de ma feconde ligne, que je tiens à cent pas de la premiere, partent au grand trot pour fe porter fur la ligne [R S]. Par ce mouvement ils embraffent les flancs des deux lignes ennemies, qu'ils attaquent après s'être remis en front. On ne doit pas craindre que l'ennemi les charge pendant qu'ils marchent encore en colonne; parce qu'il ne le pourroit faire que par quelques efcadrons de fa gauche, qui feroient pris en flanc par ma premiere ligne. Le feul reméde qu'il puiffe employer, eft de porter promptement fur le flanc deux ou trois efcadrons [T] de fa feconde ligne. Mais comme je fuis toujours fupérieur, ces efcadrons doivent être encore tournés, & fa ligne prife par derrière. Il fera donc infailliblement battu, à moins qu'il n'ait quelques efcadrons en réferve:

V. la fig. feconde.

c'eſt l'unique moyen de ſe garantir de cette manœuvre, qui doit ſe faire avec beaucoup de vivacité. Si les eſcadrons ont quarante de front, la ligne ſe rompra par demi-eſcadrons, ce qui vaudra mieux que par eſcadrons entiers; parce que les mouvemens ſeront plus courts & plus rapides. La réſerve [V] remplace le vuide de la ſeconde ligne.

A la bataille de Rocroi, les Eſpagnols avoient un petit bois de haute futaie fort claire devant l'aîle gauche de leur cavalerie, dans lequel ils avoient jetté mille mouſquetaires. Lorſque cette infanterie eut été chaſſée, M. le Duc d'Anguien, voulant éviter de traverſer ce bois où ſa cavalerie ſe ſeroit rompue, ordonna à M. de Gaſſion de prendre à droite avec la premiere ligne. Cet Officier général, marchant à couvert du bois, parut tout à coup ſur le flanc de la cavalerie Eſpagnole, pendant que le Duc d'Anguien, qui s'étoit reſſerré ſur ſa gauche, l'attaquoit de front: manœuvre qui déconcerta ſi fort les ennemis, qu'ils furent rompus à la premiere charge.

Hiſtoire milit. de Louis XIV. T. I. pag. 4.

Au reſte il faut ſuppoſer, pour le ſuccès de toutes ces manœuvres, que l'ennemi ne les aura pas prévues, ou qu'il n'en fera pas de ſon côté dans le même deſſein: c'eſt pourquoi il faut en avoir pluſieurs en tête,

afin de choisir sur le champ celle qui convient mieux aux circonstances, & se disposer aussi de maniere à se parer des entreprises de l'ennemi. Une des plus belles actions de cavalerie de notre tems, est celle qui s'est passée à la bataille de Fridlinguen. Le Prince de Bade avoit quarante-huit escadrons, dont trente-quatre en premiere ligne, qui étoient en bataille entre le fort de Fridlingue, où appuyoit leur droite, & la montagne sur laquelle il avoit posté trois bataillons. M. de Magnac, qui ne vouloit point le charger dans cette position, retira sa premiere ligne en arrière pour la rejoindre à la seconde. Ce mouvement, que les ennemis prirent pour une retraite, attira leur cavalerie en avant & lui fit perdre la protection de ses flancs; alors M. de Magnac, l'ayant chargé avec vigueur, la renversa quoiqu'il fût inférieur de plus d'un tiers.

La méthode de former deux lignes ne me paroît pas moins favorable à la cavalerie qu'à l'infanterie : mais il faut que les escadrons soient courts & les lignes point trop éloignées (*a*). Il est certain qu'on peut

---

Traité de la guerre ch. 6.

(*a*) *Si nous avons remarqué de nos jours*, dit le Duc de Rohan, *que diverses batailles se sont gagnées par celui qui avoit fait une troupe de réserve, com-*

fig. 1.

Q

N

M

o p

fig. 2.e

tirer de cette diſpoſition d'excellentes manœuvres, & de promptes reſſources en cas d'échec.

Si les Grecs ne formoient leurs lanciers que ſur une ſeule ligne, ils y ſuppléoient par la cavalerie à traits qui ſe jettoit en avant, & par des réſerves qu'ils poſtoient ſouvent derrière : maximes admirables, qui valoient peut-être encore mieux qu'une ſeconde ligne. Néanmoins ils ne furent pas tous auſſi ſavans dans cette arme : on a vu que les Lacédémoniens s'y entendirent toujours très-peu ; & l'on ne peut diſconvenir que cette négligence ne leur ait été quelquefois funeſte. Quand Agéſilas fit la guerre en Aſie *, il avoit, à la vérité, une cavalerie excellente : mais elle fut levée dans ces contrées, armée & diſciplinée à ſa maniere. Alexandre eſt celui qui en raffina le plus les manœuvres ; il avoit été

* Plutarque.

bien plus grand effet fera un ſecond ordre de bataille, qui viendra à la charge après que toute l'armée ennemie aura combattu contre le premier ordre..... C'eſt une maxime sûre qu'une troupe, quelque groſſe qu'elle ſoit, ſi elle a combattu, eſt en tel déſordre que la moindre qui ſurvient eſt capable de la défaire ; tellement que le chef d'armée qui peut conſerver le dernier quelques troupes fraîches, doit avec icelles emporter la victoire.

inſtruit par Philippe, & il inſtruiſit ſes Généraux qui ne s'y rendirent pas moins habiles. Ce ſiécle eſt donc celui où la cavalerie Grecque fut dans tout ſon luſtre, & où l'on connut mieux ſes avantages. Il nous a ſervi de modele lorſqu'on s'eſt dégouté de la gendarmerie, & qu'on a voulu former des eſcadrons de cavalerie légere.



CHAPITRE DOUZIEME.

De la Cavalerie.

La Gendarmerie, qui a fait pendant longtems la force des puissances de l'Europe, se rangeoit en haie ; c'est-à-dire, par rangs, distans de quarante pas, qui choquoient tour à tour *. Cette cavalerie, armée de pied en cap, ayant paru trop pesante, on en forma qui ne portoit que la simple cuirasse, des gantelets & le pot en tête. Elle se rangeoit par escadrons & se servoit pour offensive du sabre, & du pistolet *. Cette différence lui fit donner le nom de *cavalerie légere* qu'elle a retenu en France, & en Allemagne celui de *reîtres*, ensuite de *cuirassiers*.

* Montgommeri

* On y a joint depuis le mousqueton.

Dans le tems de la milice des vassaux, on composoit, de ceux qui marchoient à la suite des Bannerets, des troupes de chevaux légers, destinées à harceler les gendarmes ennemis, à les prendre en flanc, & les poursuivre lorsqu'ils étoient rompus. On avoit aussi des satellites, espéce de cavalerie légere soudoyée, qui combattoient à pied & à cheval. Lorsque Charles VII

eut formé les compagnies d'ordonnance, on se servit d'archers & d'arbalétriers à cheval (*a*). Sous Louis XII, on leur substitua les arquebusiers qui furent aussi nommés *argoulets*, & les *carabins*. Ces derniers portoient une cuirasse échancrée à l'épaule droite pour coucher en joue aisément, une escopette de trois pieds & demi, un pistolet & une large épée.

On mêloit souvent dans l'ordonnance, des rangs d'arquebusiers à cheval, de lanciers & de cuirassiers. Les premiers, après avoir fait leur décharge, se retiroient à la queue, les lanciers chargeoient, & pour peu qu'ils aient ébranlé l'ennemi, les cuirassiers achevoient de le défaire. L'usage de charger par rang étoit favorable à la lance, parce que dans une troupe ordonnée à rangs serrés, il n'y a que le premier qui puisse s'en servir : néanmoins rien n'étoit si défectueux. Les François en furent châtiés par la cavalerie Espagnole & Allemande, que l'Empereur Charles V forma en escadrons : ils ne se déterminerent à prendre la même méthode que sous Henri II, après

---

(*a*) On a eu aussi sous Charles VIII des Albanois appellés *stradiots*, qui étoient armés d'une arzegaie ou lance ferrée par les deux bouts, telle que celles des anciens.

avoir

avoit éprouvé, par plusieurs échecs, combien cette nouvelle ordonnance étoit supérieure à l'ancienne.

Ce qui se pratiquoit alors ressembloit assez aux maximes des Grecs. Comme eux, on avoit plusieurs sortes de cavalerie : les gendarmes, armés de pied en cap, dont on commençoit à se dégouter, peuvent se comparer aux lanciers *cataphractaires* ; les chevaux légers, qui portoient le sabre & le pistolet, à la cavalerie ordinaire & aux Tarentins ; enfin les arquebusiers, les carabins, les argoulets, troupes équivalentes à nos dragons, étoient semblables aux archers à cheval, & à toutes les autres espéces de cavalerie à traits. La maniere de combattre étoit aussi la même. Les escadrons de chevaux légers ou cuirassiers se formoient sur huit de hauteur (*a*). On y attachoit des pelotons de carabins qui se mettoient en bataille sur les flancs ou en avant *. Ils faisoient leurs décharges par rangs : celui qui avoit tiré prenoit la queue des autres. Ils servoient d'ailleurs pour les escarmouches, les retraites, les partis, les embuscades. On employoit encore des pe-

* Le Duc de Rohan ch. 2.

(*a*) On les a mis aussi sur dix & sur douze.

lotons de mousquetaires, qui se plaçoient dans les intervalles des escadrons. Gustave Adolphe, qui avoit beaucoup moins de cavalerie que les Impériaux, s'en est toujours servi, & leur a dû ses plus grandes victoires.

Ceux qui ont raisonné sur la meilleure méthode de former la cavalerie ont toujours préféré les petits escadrons, comme de vingt à vingt-cinq de front, sur six ou huit de profondeur *. On convenoit cependant qu'il falloit avoir égard à la force de ceux des ennemis; ce qui est fort aisé, sans changer la nature des escadrons qui peuvent se joindre deux ensemble. La hauteur de huit ou dix rangs, en usage dans ce tems-là, étoit inutile pour le choc: mais elle donnoit à l'escadron une sorte de consistance, & beaucoup d'appui pour ses flancs. Les cavaliers des files de ce côté n'avoient qu'un tour de bride à donner pour y faire face, si l'ennemi se replioit sur eux; ou bien les derniers rangs pouvoient s'ouvrir & se détacher pour le tourner lui-même.

* Lanoue. discours. XIV.

Il faut cependant convenir que ce n'est pas sans raison qu'on s'est réduit à trois rangs; & que l'usage de se former sur deux lignes, pourvu qu'elles ne soient point trop éloignées, est préférable à cette grande

profondeur. Les Romains, qui n'en avoient qu'une, ne passerent jamais le nombre de quatre rangs : ils jugeoient cette hauteur suffisante, parce qu'on ne peut pas donner aux rangs de la cavalerie la même adhérence qu'à ceux de l'infanterie. Leur véritable force consiste dans la protection qu'ils se donnent ; les deux premiers sont rassurés & contenus par les deux suivans qui remplacent leur perte ; & par ce nombre de rangs, l'escadron acquiert, au moment de la charge, une sorte de véhémence & d'action qui ne se trouveroit pas dans le mouvement d'un seul. Il paroît que la cavalerie Romaine étoit formée sur la plus juste proportion : la *turme* étoit encore plus propre que l'*épilarchie* pour choquer, caracoller & revenir à la charge : ses mouvemens étoient plus courts, plus rapides, & si elle se rompoit elle étoit aussi-tôt ralliée. Les Romains eurent pour principe fondamental de combattre par petites troupes de cavalerie comme d'infanterie ; ce qui n'étoit point l'effet de l'habitude, mais d'un calcul profond & d'un raisonnement justifié par l'expérience. Ils trouvoient dans les petits corps l'avantage de la légéreté & d'une mobilité en tous sens, ce qui n'excluoit point la facilité de les réunir pour en former de plus solides quand le cas l'exigeoit.

On peut donc conclure que la meilleure méthode est celle des petits escadrons, comme de vingt-quatre ou trente de front au plus. Quand ceux des ennemis seroient plus forts, ce ne seroit point une raison pour les augmenter. Deux corps qui manœuvrent séparément, doivent battre un nombre égal, même supérieur, réuni dans une seule troupe. On objectera que la ligne ennemie sera plus forte. Point du tout; il y aura en effet plus d'intervalles, mais ils seront moindres. Si l'ennemi se renforce de sa seconde ligne & se serre d'avantage, je puis faire de même : telle que soit ma disposition, en y joignant des pelotons de dragons j'aurai une supériorité décidée; parce qu'ils fusilleront l'ennemi avant la charge, & serviront ensuite à gagner ses flancs & ses derrières.

La seule objection qu'on puisse faire contre ce systême, est que si la cavalerie légere est repoussée, en se jettant avec précipitation sur les escadrons, elle les mettra en désordre, & leur communiquera sa terreur. Mais dans ce cas les archers à cheval des Grecs devoient jetter le désordre dans leurs escadrons, leur infanterie légere dans la phalange, & les vélites dans les légions Romaines. On ne voit pas cependant que cela soit jamais arrivé. Pourquoi donc cela

feroit-il à craindre à préfent ? Les moufquetaires à chéval, poftés devant la ligne, ne font faits que pour efcarmoucher & tirer fur l'ennemi. Lorfqu'ils font pouffés, les cuiraffiers ne doivent point être étonnés de de les voir revenir & gagner le derrière des efcadrons par les intervalles. Cette manœuvre, faite fouvent dans les exercices, les y aura accoutumés. Je fai que M. de Montécuculi cite Walftein, qui, s'étant mal trouvé de cette méthode à Lutzen, profcrivit les carabins & les arquebufiers de fon armée : cependant il s'en eft fervi lui-même *; & il faut prendre garde qu'il ne blâme point abfolument cet ufage, mais feulement d'y employer une trop grande quantité de cavalerie légere ; parce qu'on ne pourroit la placer qu'elle ne causât de la confufion en tournant le dos. Mais des pelotons de vingt-quatre chevaux légers ne peuvent occafionner aucun défordre dans la ligne, & rentrent aifément par les intervalles, fi petits qu'ils foient. Il faut étudier avec attention M. de Montécuculi, fans quoi il paroîtroit quelquefois n'être pas bien d'accord avec lui-même : par exemple, la lance eft, felon lui, la reine des armes ; malgré cela il convient que la difficulté de s'en fervir l'a fait abandonner *. *Si les chevaux ne font pas excellens & bien dreffés, ils*

* V. l'ordre de bataille de S. Godard. p. 540.

* Pag. 17.

n'y sont pas propres, & les hommes devant être armés de pied en cap, ont besoin de valets, ce qui est d'une grande dépense.... leur armure est trop pesante, incommode, écrase les
* Pag. 19. *chevaux & les blesse*..... Si le terrein n'est ferme & uni, sans brouffailles & sans fossés, la carrière n'étant pas libre, la lance demeure le plus souvent inutile.* Voilà des inconvéniens réels : néanmoins on auroit pu encore la conserver au premier rang, quoiqu'on se fût réduit au casque & à la simple cuirasse : la cavalerie Grecque & Romaine, avec la lance, ne portoit pas d'autres armes défensives.



CHAPITRE TREIZIEME.

BATAILLE DE MARATHON.

QUATRIEME DISPOSITION.

PAR la quatrieme disposition de Végece, on attaque avec les deux aîles de son armée, dont on laisse le centre en arrière. *Votre armée marchant en pleine bataille, lorsque vous serez à quatre ou cinq cens pas de l'ennemi, il faut tout d'un coup, contre son attente, faire doubler le pas à vos deux aîles, laissant votre centre en chemin, les porter brusquement contre les deux siennes, sans lui donner le tems de se reconnoître, tâcher de le rompre & de le mettre en fuite.* Liv. III. chap. 4. de la traduction.

Végece ne fait point de cet ordre le même cas que des précédens. L'inconvénient qu'il y trouve, est que celui qui s'en sert laisse son centre à nud, & divise son armée en trois parties qui peuvent être attaquées séparément. Pour corriger ce défaut, il place une ligne d'archers devant le centre, afin de le couvrir contre les entreprises de l'ennemi, & le garantir de ses efforts, au

cas que l'attaque des aîles ne réussisse point. Il fait de ceci une cinquieme disposition, qui est la même que la quatrieme. Le premier ordre de bataille, qui se trouve dans ce genre, est celui de la célébre journée de Marathon, où dix mille Grecs défirent l'armée des Perses, forte de cent mille hommes de pied & de dix mille chevaux. Une action aussi mémorable mérite d'être rapportée pour exemple.

DARIUS, fils d'Hystaspe, troisieme Roi de Perse depuis Cyrus, avoit passé le Danube & entrepris une expédition contre les Scytes, qui lui avoit fort mal réussi. Peu de tems après son retour en Asie, il se fit une révolte générale des Grecs Ioniens, qui ayant sollicité les Athéniens de leur donner du secours, en reçurent vingt galeres. Ils soutinrent la guerre pendant six ans, & furent enfin réduits par Artapherne & Otane, Satrapes du Roi, qui commandoient dans l'Asie mineure. Darius, irrité contre les Athéniens, & sollicité encore par Hippias, fils de Pisistrate, qu'ils avoient chassé, résolut de porter la guerre en Gréce. Il fit partir Datis & Artapherne avec une flotte qui portoit deux cens mille hommes de pied & dix mille chevaux. Ces deux Généraux se rendirent maîtres

C. Nepos Miltiade.

de plusieurs isles de la mer Egée, & vinrent ensuite débarquer en Eubée, où ils s'emparerent de la ville d'Erétrie, après un siége de sept jours: elle fut réduite en cendres & ses habitans envoyés en Perse. Après cette expédition, Datis passa dans l'Attique avec cent mille hommes & toute sa cavalerie: Hippias, qui le conduisoit, le mena camper dans la plaine de Marathon, petite ville située sur le bord de la mer, à quarante milles d'Athénes. Les Athéniens attendoient un secours de Lacédémone; cependant comme le danger pressoit, ils délibérerent s'ils s'enfermeroient dans la ville, ou s'il valoit mieux aller au-devant des Perses. Miltiade, un des dix Capitaines dont ils avoient fait choix, fit résoudre qu'on sortiroit pour marcher aux ennemis. Les Athéniens furent joints par mille Platéens, & ne formoient en tout que dix mille hommes pesamment armés, sans infanterie légere ni cavalerie: mais ce petit nombre, plein de courage & animé du zele de la liberté, brûloit du desir de combattre. C'étoit l'élite des citoyens attachés à leur patrie, & qui préféroient une mort glorieuse à la honte de la servitude. Les dix Généraux devoient commander chacun leur jour: néanmoins, par le conseil d'Aristide, & à son exemple, ils

déférerent le commandement à Miltiade, comme à celui qu'ils jugeoient avoir plus d'expérience & de capacité. Cette réunion de l'autorité étoit absolument nécessaire dans des circonstances aussi critiques, où les avis ne pouvoient manquer de se partager : car les uns pensoient qu'il y avoit de la témérité de mettre le salut de l'Etat au hazard d'un combat aussi inégal ; les autres, au contraire, qu'il étoit plus dangereux de le refuser, & qu'on avoit tout à espérer de la premiere ardeur du soldat, dont il falloit profiter. Miltiade, qui étoit de ce dernier sentiment, ayant eu le pouvoir d'agir à sa volonté, vint se poster à huit stades * du camp des Perses, au pied d'une montagne qui se courboit en forme de fer à cheval. Il fit couper tous les arbres qui se trouverent aux environs & en forma un retranchement sur chacun de ses flancs : il en fit jetter aussi dans tous les lieux de la montagne qui pouvoient être accessibles ; cet abattis s'étendoit de chaque côté l'espace de plus de cinq cens pas.

* Le stade est 125 pas.

Hérodote. Liv. VI. chap 20.

La phalange des Athéniens étoit ordonnée par tribus (*a*) : le Polémarque (*b*) com-

(*a*) Athénes étoient alors divisée en dix tribus, & les troupes tirées de chaque tribu étoient formées ensemble.

(*b*) Le Polémarque étoit un des premiers Ma-

mandoit la droite, les Platéens furent mis à la gauche. En les ſuppoſant rangés ſur ſeize de hauteur, le front de l'armée n'eut été que de ſix cens vingt-cinq hommes : mais l'on diminua le centre pour renforcer les deux aîles. On peut juger que les rangs du centre furent réduits à huit, & qu'on augmenta ceux des aîles juſqu'à vingt-quatre. Par ce moyen l'étendue du front aura été d'environ huit cens hommes, c'eſt-à-dire, deux mille quatre cens pieds. Les Grecs s'étant ainſi préſentés en bataille, les Perſes accepterent le combat, quoiqu'ils connuſſent bien que la ſituation des lieux ne leur étoit point avantageuſe. Mais Datis, leur Général, comptoit accabler cette petite armée par le grand nombre de ſes troupes, & penſoit auſſi qu'il feroit bien de prévenir le ſecours de

---

giſtrats d'Athénes, dont la charge étoit de rendre la juſtice & de commander auſſi les troupes. Comme les avis avoient été partagés à l'occaſion du combat, ce fut lui qui fit pancher la balance, & ſuivre le ſentiment de Miltiade. Hérodote dit que ce dernier attendit, pour livrer bataille, que ſon jour fût venu : ſans doute afin de ne pas paroître ſe trop prévaloir de la déférence de ſes collégues, qui s'étoient dépouillés volontairement de leur autorité.

Lacédémone qui devoit arriver de jour en jour. Il se mit donc en mouvement

Idem. & s'avança dans cet espace bordé de part & d'autre par les abattis. Le lieu étoit si étroit que sa cavalerie ne put agir, & qu'il se trouva resserré sur un front égal à celui des Athéniens. Dès que Miltiade vit qu'il n'étoit plus éloigné de l'ennemi que de quatre à cinq cens pas, il fit donner le signal. Aussi-tôt les deux aîles s'ébranlerent laissant le centre en arriere qui s'avançoit plus lentement & en se recourbant. Les Perses, qui voyoient venir cette poignée de piquiers, sans cavalerie ni archers, les prenoient pour des fous & des désespérés. Bientôt ils connurent à qui ils

V. la pl. XI. avoient à faire : les Grecs les aborderent avec tant d'impétuosité, qu'ils renverserent par le seul choc, les premiers rangs où ils donnerent. Cependant comme ils avoient en tête des lignes très-profondes & redoublées, ils trouverent beaucoup de résistance, & eurent besoin des plus grands efforts pour les rompre. Pendant ce tems les Perses s'étoient jettés sur le centre qu'ils voyoient foible & dégarni. Aristide & Thémistocle, qui le commandoient, s'y soutinrent avec beaucoup d'intrépidité, jusqu'à ce que pressés par la multitude qui se poussoit toute de ce côté, ils furent obligés de se retirer

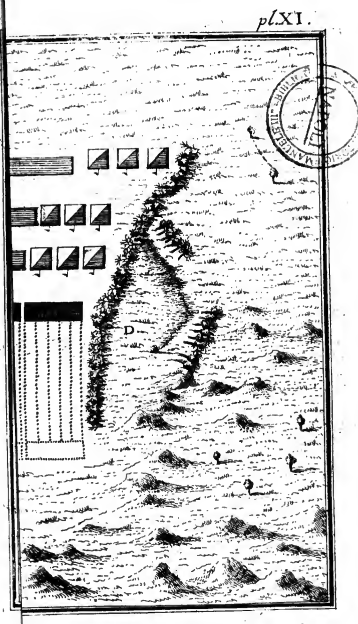
en arrière. Ils alloient être accablés lorſque les deux aîles victorieuſes accoururent à leur ſecours. Après avoir diſſipé ce qui leur étoit oppoſé, elles laiſſerent aller les fuyards & tournerent promptement pour dégager le corps de bataille. Alors la déroute des Perſes devint entiere : ils prirent la fuite vers leurs vaiſſeaux pour s'y rembarquer. Les Athéniens les y pourſuivirent, mirent le feu à pluſieurs, & en prirent ſept qu'on ne put mettre à flot (a). Dans une défaite auſſi générale, il ne périt du côté des Perſes que ſix mille trois cens hommes; ce qui prouve à quel point la terreur s'y étoit répandue, & qu'ils furent plutôt vaincus par l'opinion que par la force; car cette perte n'étoit rien pour une auſſi grande armée. Lorſque Miltiade, contre le ſentiment de la plûpart des autres Chefs, avoit voulu qu'on marchât aux ennemis, il leur avoit fait ſentir que la hardieſſe de cette démarche ne manqueroit pas d'abattre le cou-

(a) Les Lacédémoniens, par une vaine ſuperſtion, n'eurent point de part à cette grande journée: ils attendirent la pleine lune pour ſe mettre en marche, & quelque diligence qu'ils fiſſent enſuite, ils n'arriverent que pour être témoins de la gloire des Athéniens.

rage des Perses, & de relever celui des Grecs : c'est ce qui arriva comme il l'avoit prévu, & qui produit ordinairement le le même effet. Une petite troupe ne prend point la résolution d'en attaquer une beaucoup plus forte, si elle ne se sent enflammée d'un courage extraordinaire, & pleine de confiance dans l'événement. D'un autre côté, l'ennemi, qui la méprise, se néglige sur les précautions : lorsqu'il la voit venir aux mains, .il s'étonne de son audace, il lui croit plus de ressources qu'elle n'en a, & sa surprise se tourne en frayeur & en découragement.

La journée de Marathon fut la source des grandes victoires que les Grecs remporterent dans la suite sur les Perses : elle détruisit l'opinion qu'ils avoient eue jusqu'alors de cette puissance si formidable ; elle les apprit à connoître leurs forces, & l'avantage que donnent le courage, l'émulation & la discipline sur une armée nombreuse, qui, lorsqu'elle manque de ces principes, n'a rien de redoutable que le nom. On vit depuis ce tems deux petites Républiques*, dont le territoire eut à peine suffi par son revenu à fournir un des repas du Roi de Perse, porter la guerre au milieu de l'Asie, & le faire trembler dans le sein de ses Etats.

* Sparte & Athènes.



A

I

2.

B. 1re position des Atheniens.

C. 2e position en attaquant.

D. Abattis.

Miltiade, après sa victoire, laissa Aristide avec une tribu pour garder le butin & les prisonniers : il retourna en diligence à Athénes, afin de garantir cette ville des entreprises de la flotte qui venoit d'en prendre le chemin, dans l'espoir de la trouver dépourvue de troupes & de s'en emparer. Quoiqu'il y eût treize heures de marche, Miltiade y arriva le jour même & fit échouer ce dessein. On trouve dans Pausanias *, qu'avant la bataille de Marathon, on avoit fait armer à Athénes tous ceux qui étoient en état de porter les armes, même les esclaves : mais les neuf mille Athéniens, qui composoient l'armée, étoient la fleur des citoyens, tous armés pesamment, & portant pour offensive la pique & l'épée. Il paroît extaordinaire qu'on n'y ait pas joint d'autres troupes armées à la légere : si mauvaises qu'elle eussent été, on s'en seroit servi utilement en les mettant sur les sommités & derrière les abattis, que les Perses auroient dû penser à tourner. Rien ne leur étoit plus facile avec leur grand nombre : les hauteurs, que les Athéniens avoient derrière eux & sur leurs flancs, n'étoient point inaccessibles : d'ailleurs telle que soit une montagne, quand elle n'est point défendue, l'infanterie trouve toujours où mon-

* In Achaïcis.

ter. Si le Général des Perſes s'en fut aviſé, & il ne falloit pas pour cela un grand effort d'eſprit, les Grecs, malgré toute leur valeur, euſſent été très-embaraſſés : mais ils dûrent leur ſalut, ou à la ſtupidité des Perſes, ou bien au mépris qu'ils firent de leur petit nombre.

PARALLELES.

La bataille de Marathon, ſi glorieuſe pour les Athéniens, & que leurs hiſtoriens ont pris à tâche de relever, comme un événement qui tient du merveilleux, n'eſt cependant pas plus miraculeuſe que la bataille d'Arques, où Henri IV, avec moins de quatre mille hommes, oſa attendre l'armée du Duc de Mayenne, forte de vingt-cinq mille fantaſſins & de huit mille chevaux (a). Les mêmes circonſtances que celles

(a) M. de Sulli dit qu'Henri IV. n'avoit que deux mille huit cens hommes de pied & ſix cens chevaux. Mézerai ne fait monter l'armée du Duc de Mayenne qu'à quatre mille chevaux, & quinze mille hommes de pied ; & le Pere Daniel donne au Roi ſept mille hommes, & au Duc de Mayenne trente mille. Les hiſtoriens ne s'accorderont jamais ſur la force des armées, non plus que ſur le nombre des morts & des bleſſés. Quoi qu'il

celles où se trouverent les Athéniens, le déterminerent à risquer un combat aussi inégal. Il avoit besoin d'un coup éclatant pour relever les espérances de son parti, & s'attirer la confiance de ses alliés. Il vit aussi qu'il étoit dans une position où il y avoit beaucoup de danger à reculer, & qu'il ne pouvoit trouver un endroit plus favorable à son petit nombre. Il se trouvoit enfermé dans un coin de la Normandie : il avoit en tête l'armée de la ligue; les Espagnols occupoient Dunkerque avec les places de Picardie & de l'Artois; il de-

en soit, cette action sera toujours glorieuse, & passera pour un exemple rare d'intrépidité & d'intelligence. Le narré qu'en fait M. de Sulli est on ne peut pas plus louche; on ne comprend rien à sa topographie; peut-être est-ce la faute de ceux qui ont compilé ses mémoires. Ce qu'il y a de mieux, c'est le portrait d'un Prince qu'on ne peut se lasser d'admirer: son visage gai & serein dans l'occasion qui paroissoit la plus désespérante; son sang froid, & une sage ardeur qui sembloit aux soldats avoir quelque chose au-dessus de l'humanité. Toute son infanterie n'étoit que des Suisses & des Lansquenets, soldats mercénaires dont il avoit cependant fait autant de héros. En se mettant à la tête du régiment de Soleure, il dit à Arroquer, qui en étoit Colonel : *mon compere je viens mourir ou acquérir de la gloire avec vous.* Legrain. Liv. V.

voit craindre qu'on ne lui fermât encore le côté de la mer, par les vaisseaux qui descendroient de Rouen & ceux que le Duc de Parme préparoit à Dunkerque. La seule ville de Dieppe pouvoit lui fournir un azyle; mais il y eut été bientôt suivi & assiégé. Le Duc de Mayenne le comptoit si bien investi & sans ressource, qu'il écrivit dans plus d'un endroit que *le Béarnois ne pouvoit lui échapper, à moins de sauter dans la mer.* Plusieurs de ceux qui étoient avec lui vouloient qu'il passât en Angleterre, ce qui fut mis en délibération. Le Duc de Biron ouvrit un avis plus hardi; & le Roi n'eut pas de peine à rejetter des conseils timides qui n'étoient pas de son goût. Comme le Général Athénien, il n'omit rien de ce qui pouvoit compenser sa foiblesse : il s'étoit posté sur la chaussée d'Arques, entre un côteau couvert de bois & un marais, protégé par le château où il y avoit quatre piéces de canon. L'armée du Duc de Mayenne ne pouvoit s'étendre, parce qu'elle étoit resserrée entre le même côteau & un ruisseau, dont les bords étoient fort escarpés, qui se jettoit tout près de là dans la riviere d'Arques : ainsi elle ne présentoit qu'un front égal à celle du Roi, qui avoit la riviere à sa gauche, & dont la droite étoit appuyée à la colline. Comme cet ef-

Sulli. L. III. année 1589.

pace étoit fort étroit, l'armée de la ligue étoit sur plusieurs lignes qui lui donnoient plus de profondeur que de front. Le Roi passa la nuit à se retrancher & faire des coupures dans les endroits qu'il crut nécessaires. Le lendemain, lorsque les ennemis l'attaquerent, ils essayerent en vain de déposter son infanterie : les Suisses & les Lansquenets furent inébranlables, & la cavalerie fit des coups de valeur si prodigieux, que les ligueurs rebutés abandonnerent l'entreprise.

On peut juger si cette journée mémorable est digne d'être comparée à celle de Marathon : en voici une autre qui ne mérite pas moins d'être rapportée, quoiqu'elle ne soit pas aussi connue.

AGATOCLES, tyran de Syracuse, Prince très-méchant, mais un des plus habiles politiques & des meilleurs guerriers de son siécle *, avoit été battu dans deux grands combats par les Carthaginois, qui marcherent aussi-tôt à Syracuse pour en faire le siége. Dans cet état il prit une résolution qui paroît d'abord désesperée, mais qui, à l'examen, n'étoit que hardie & digne d'un courage comme le sien. Ce fut de porter la guerre en Afrique, quoique l'ennemi fût maître de la Sicile, & qu'il eût tout à crain-

* C'est ainsi qu'en jugeoient Scipion & Polybe.

dre pour Syracuſe où il étoit bloqué par terre & par mer. Il ſavoit que les meilleures troupes de Carthage étoient en Sicile, & il eſpéroit de trouver des reſſources dans les peuples de la côte d'Afrique, qui ne portoient qu'à regret le joug de cette République. Il fait donc ſecretement ſes préparatifs ; & comme il n'ignoroit pas que la plûpart des Syracuſains étoient mal diſpoſés à ſon égard, pour s'aſſurer d'eux pendant ſon abſence, il prit avec lui les enfans, les freres, ou les plus proches parens de ceux qui lui étoient ſuſpects, & les incorpora dans ſes troupes. Elles ne montoient pas au-delà de deux mille hommes ; mais il les groſſit d'un corps aſſez conſidérable d'eſclaves qu'il mit en liberté. Les uns croyoient cet armement deſtiné pour l'Italie, d'autres diſoient qu'il devoit aller ravager les côtes de la Sicile, qui étoient de la dépendance des Carthaginois : aucun ne ſoupçonnoit la grandeur & la hardieſſe de ſon deſſein.

Diodore Liv. XX.

Agatocles, avec ſes troupes, s'embarqua ſur ſoixante galeres & ſaiſiſſant un moment favorable pour ſe dérober à la flotte ennemie, il ſortit du port & cingla en Afrique. Les galeres Carthaginoiſes étoient alors occupées à pourſuivre des navires chargés de bled qui venoient à Syracuſe ;

dès qu'elles apperçurent celles d'Agatocles, elles revirerent dessus & les suivirent: mais comme il avoit prit de l'avance, il leur échapa à la faveur de la nuit. Quand il fut débarqué il assembla ses soldats & leur dit que, lorsqu'ils étoient poursuivis par les Carthaginois, il avoit fait vœu d'offrir ses vaisseaux à Cérès & Proserpine, Déesses protectrices de la Sicile; en même tems il commanda qu'on y mît le feu. Cela fut exécuté au son des trompettes, toutes les troupes jettant de grands cris de joie. Après leur avoir ainsi ôté tout espoir de retour, il déclara qu'il les menoit à la conquête de Carthage, & au pillage d'un pays riche & abondant: il s'avança vers Tunis qu'il prit, & dont il fit raser les murs, par la même raison qu'il avoit fait brûler sa flotte. Ensuite il marcha droit à Carthage où l'on étoit dans la consternation, parce qu'on n'y croioit pas que l'ennemi eût pu former cette entreprise, sans avoir défait les forces qui étoient en Sicile, & l'armée navale qui tenoit la mer. Cependant Hannon & Bomilcar assemblerent à la hâte quarante mille hommes de pied, mille chevaux & deux mille chariots; ils vinrent au-devant d'Agatocles, se promettant bien de le défaire & de l'amener à Carthage pieds & poings liés.

Les deux armées se rencontrerent dans un lieu tout-à-fait favorable à celui-ci qui n'avoit qu'un peu plus de dix mille hommes & point de cavalerie. Il rangea sur une ligne ses pesamment armés, & jetta sur les aîles ses archers & ses frondeurs. Comme il avoit beaucoup de soldats de nouvelle levée & mal armés, il les plaça sur des hauteurs avec les goujats de l'armée, auxquels il fit prendre des étuis de casques & des simulacres de boucliers, ce qui dans l'éloignement les faisoit paroître de véritables troupes.

Les Carthaginois, qui n'avoient pas de terrein pour s'étendre, formerent leur infanterie sur une grande épaisseur, & mirent devant, en premiere ligne, la cavalerie avec autant de chariots qu'ils purent. Cette disposition fut suivie du succès qu'elle méritoit : les chevaux & les conducteurs des chariots furent les uns tués ou blessés par l'infanterie légere, les autres rechassés contre leur ligne. Les pesamment armés qui soutinrent le choc de la cavalerie, la renverserent, & chargerent tout de suite l'infanterie, qui, déjà mise en désordre par les chars & les chevaux, lâcha le pied. Les Syracusains victorieux pillerent le camp, où ils trouverent des chariots remplis de chaînes que les Carthaginois leur avoient des-

tinées: eſpéce de précaution qui a toujours auſſi mal réuſſi, & apprêté à rire aux dépens de ceux qui l'avoient priſe. Comme elle eſt ordinairement accompagnée de la négligence & d'une vaine préſomption, on ne doit pas être étonné de lui voir des ſuites ſi malheureuſes (*a*).

Agatocles, voyant ſes troupes étonnées de la force de l'armée ennemie, ſe ſervit d'une ruſe aſſez plaiſante pour les encourager. Il fit prendre toutes les chouettes que l'on put trouver, & les enferma dans une tente. Cela fait, il aſſemble ſes ſoldats, & pendant qu'il les haranguoit, on lâcha les chouettes, qui, volant de tous côtés dans le camp, ſe poſoient ſur les tentes & les boucliers. Comme cet oiſeau étoit conſacré à Minerve, ce prodige apparent fut

(*a*) Les Turcs ont quelquefois mené avec eux cette ſorte de proviſion, dont ils n'ont pas fait plus d'uſage que les Carthaginois. Après la bataille de Zenta, en 1697, où le Sultan Muſtapha fut battu par le Prince Eugene, on trouva pluſieurs chariots qui en étoient chargés. Au dernier ſiége de Vienne, en 1683, le Grand-Viſir, le plus ignorant & le plus vain de tous les hommes, avoit apporté toute la décoration qu'il deſtinoit à ſon entrée dans cette capitale. Cet appareil d'orgueil & de magnificence devint, par ſa défaite, le prix de ſes vainqueurs.

pris à bonne augure, & Agatocles eut soin de persuader que c'étoit un signe visible de la protection de la Déesse. Les Payens tiroient de tout des augures, & tournoient en présages les choses les plus communes. Lorsque les soldats ne les croioient pas favorables, ils s'en frappoient l'esprit & en étoient tout-à-fait abattus : cela faisoit manquer souvent de bonnes occasions, parce que les Généraux n'osoient rien entreprendre dans ces conjonctures. Quelquefois aussi ils en tiroient les moyens de tromper habilement la multitude, en supposant comme ici un faux présage, ou un rêve, une apparition, ou bien en faisant la bouche aux aruspices & aux devins. Ce qui a réussi dans ce tems-là réussiroit encore à présent. Les hommes n'ont point changé & seront toujours les mêmes, c'est-à-dire, simples & crédules : il ne faut que les tromper avec adresse & accommoder ce qu'on veut leur persuader aux préjugés du tems. On trouve dans Mariana quantité de miracles qui ont fait remporter aux Espagnols & aux Portugais des victoires sur les Sarazins. Je me rappelle entre autres une apparition de S. Jacques, monté sur un cheval blanc, & combattant à la tête des troupes qui commençoient à plier, mais qui se rallierent & se battirent très-bravement,

dès qu'on les eut assuré de la présence du Saint. Le devin Aristandre, qui accompagnoit Alexandre dans ses expéditions, étoit près de lui à la bataille d'Arbelles, revêtu d'une robe blanche & une couronne sur la tête : comme on étoit près d'en venir aux mains, il assura les soldats qu'un aigle voloit au-dessus de la tête du Roi ; ils étoient accoutumés à le croire, & ils le crurent alors, quoiqu'ils ne vissent pas plus l'aigle que les Espagnols ne voyoient leur Saint. Ces sortes de moyens pour encourager les troupes ne sont pas à négliger. Epaminondas, avant la bataille de Leuctres, quoiqu'il eut des troupes très-braves & bien disciplinées, craignit qu'elles ne fussent étonnées du grand nombre des ennemis : pour ranimer leur confiance, il imagina de publier que les armes consacrées dans le temple d'Hercule étoient disparues, & que ce héros les avoit enlevées pour venir au secours des Thébains. Xénophon.
Il se fit annoncer cette nouvelle par un homme aposté, qui parut être envoyé de Thébes exprès. Un autre arriva en même tems de l'antre de Trophonius qui prédisoit la victoire, & ordonnoit de la part de ce fils d'Appollon de célébrer, après le combat, des jeux à l'honneur de Jupiter. Il fit encore répandre, par des devins, le

bruit d'un ancien oracle, qui disoit que les Lacédémoniens devoient recevoir un grand échec près du tombeau des filles de Leuctrus & de Scedasius. L'histoire rapportoit qu'elles avoient été violées dans cet endroit par des Lacédémoniens, & que ne pouvant supporter la vie après cet affront elles s'étoient donné la mort. On voit que le Général Thébain ne négligea rien de ce qu'il crut capable d'émouvoir les esprits de la multitude, toujours crédule & superstieuse. Je suis persuadé que ces précautions contribuerent bien autant à la victoire, que l'ordonnance de sa colonne: en joignant cette adresse à de bonnes dispositions, il ne pouvoit manquer de battre ses ennemis.

Diodore Liv. XV.



CHAPITRE QUATORZIEME.

Cinquieme disposition de Végece.

CETTE disposition ne differe de la précédente, qu'en ce que Végece forme une ligne d'archers & d'infanterie légere, qu'il met devant le centre, pour le couvrir contre les efforts de l'ennemi *; *par cette protection il le croit moins en danger d'être forcé, & si les deux aîles ne réussissent point, le centre, étant encore dans son entier, favorise la retraite & empêche une entiere défaite.* Il est certain que plus on prendra de précaution pour son centre, plus l'on rendra cette disposition avantageuse: car si le centre est renversé, bien que les deux aîles soient victorieuses, on se trouve toujours dans une mauvaise position: les aîles séparées ne peuvent plus se rejoindre, & courent risque d'être battues séparément. C'est ce qui seroit arrivé aux Athéniens, si les aîles de leur armée ne fussent arrivées à propos pour dégager le centre avant qu'il eût été rompu. Si Miltiade avoit eu de l'armure légere, son corps de bataille auroit fait plus de résistance; & supposé que l'ar-

* Liv. III. ch. 4.

taque de ses deux aîles n'eût point réussi, il se seroit aisément retiré sans une grande perte, en gagnant la montagne qu'il avoit à dos & sur ses flancs.

Un ordre de bataille, tel que celui-ci, peut convenir à une armée qui sera égale en nombre, ou à une armée supérieure, ou bien à une inférieure dont les flancs sont bien couverts, & qui est dans un terrein qui oblige l'ennemi de se présenter sur un front égal au sien, tel que celui où étoient les Athéniens à Marathon. Si l'on a une armée beaucoup plus nombreuse que celle de l'ennemi, on peut aisément renforcer ses aîles, les étendre pour l'envelopper, & malgré cela laisser à son corps de bataille assez de force pour résister aux efforts qu'il pourroit y faire. C'est ainsi qu'en usent les Turcs avec leur croissant, qui est l'ordre sur lequel ils ont communément combattu, & dont je parlerai dans la troisieme partie. Si l'on n'a que des forces égales, on peut être inférieur en infanterie & supérieur en cavalerie; ou bien l'on a une meilleure cavalerie que les ennemis & plus de troupes. Dans ces deux cas l'ordre ci-dessus est convenable; parce qu'on attaque les deux aîles de cavalerie ennemie avec l'avantage du nombre ou de la qualité, & qu'on peut les investir avec

les troupes légeres. Il faut alors tenir ſon infanterie aſſez éloignée, ou la poſter dans un terrein aſſez avantageux pour qu'elle ſoit hors de portée de combattre, ou du moins ne puiſſe être forcée avant que les deux aîles de l'ennemi ne ſoient défaites. Si cela arrive, ſon infanterie ne penſera plus qu'à faire retraite le mieux qu'elle pourra, & c'eſt le ſeul parti qui lui reſte à prendre.

A la bataille de Villa-Vicioſa, le terrein qui étoit devant le centre, par conſéquent devant l'infanterie, étoit coupé de ravins & de petites murailles de terre ſéche de la hauteur de trois ou quatre pieds. M. de Vendôme, qui avoit deſſein de commencer le combat avec ſa cavalerie, attaqua celle des ennemis, dont les deux aîles furent emportées; celle de la gauche fut tournée par les dragons, auxquels ſe joignit un corps de cavalerie, détaché deux jours auparavant, & qui arriva fort à propos. Leur infanterie, qui s'étoit avancée, avoit déja fait perdre du terrein à celle des Eſpagnols, lorſqu'elle ſe vit abandonnée de ſa cavalerie & prête à être enveloppée: une partie forma un gros bataillon carré, le reſte prit la fuite & ſe ſauva comme il put, à la faveur de la nuit, du côté de Siguença. Il eſt aiſé de ſentir que ſi l'on eſt inferieur

Hiſtoire milit. de Louis XIV. T. VI. pag. 449.

en cavalerie, cette maniere d'engager le combat ne peut rien valoir, quelqu'expédient que l'on prenne pour fortifier & soutenir ses escadrons. Il vaudroit bien mieux combattre avec son infanterie, & porter à une des aîles la meilleure partie de sa cavalerie, en tenant l'autre éloignée ou à couvert, si la nature du terrein le permet. On peut encore la remparer de chevaux de frise, soutenus par quelques bataillons & des pelotons d'infanterie : c'est dans cette occasion que le mêlange des deux armes est convenable, parce qu'il s'agit de faire une disposition défensive, où l'infanterie est toujours nécessaire.

L'histoire des Romains nous fournit un exemple de la quatrieme ou cinquieme disposition, dans lequel on voit briller non-seulement le génie & l'adresse du Général, mais aussi toute la souplesse dont leur ordonnance étoit capable. Cette action est la bataille d'Elinge, gagnée par Scipion l'Africain contre Asdrubal Giscon en Espagne (*a*): elle est parfaitement conforme

(*a*) Il est étonnant qu'une bataille, qui mérite autant d'être connue, n'ait cependant porté jusqu'à présent aucun nom. Selon Polybe, Asdrubal étoit campé auprès d'une petite ville nommée *Elinge*, dont le nom par conséquent doit rester à l'action qui s'y passa.

à la leçon de Végece, qui fait avancer les deux aîles où l'on a mis ses meilleures troupes, tandis que le centre reste en arrière.

Scipion, qui campoit à peu de distance d'Asdrubal, avoit reconnu, dans les différentes fois que les deux armées se présenterent en bataille, que le Général Carthaginois plaçoit au centre les Africains qui composoient sa meilleure infanterie, & les Espagnols sur les aîles avec les éléphans: il médita là-dessus son ordre de bataille. Au lieu de mettre ses légions au milieu de la ligne, & l'infanterie auxiliaire des Espagnols sur les aîles, selon la coûtume, il fit tout le contraire. Il forma le centre des Espagnols auxquels il ne se fioit point, & plaça les Romains à droite & à gauche: c'étoit avec eux qu'il vouloit combattre; les autres eurent ordre de marcher lentement & de rester en arrière. A cette premiere disposition il en ajouta une autre très-rusée, qui masquoit parfaitement son dessein. Il avoit ordonné à sa cavalerie & aux armés à la légere de s'approcher du camp des Carthaginois, qui, ne s'attendant point à combattre ce jour-là, sortirent & se mirent en bataille avec beaucoup de précipitation. Après quelques escarmouches, Scipion, qui s'avançoit avec son in-

fanterie, rappella sa cavalerie & ses armés à la légere, qui passerent par les intervalles des cohortes pour venir se ranger derrière elles (*a*). Par cette manœuvre, la cavalerie se trouvoit directement derrière l'infanterie Romaine, ce qui fit croire à Asdrubal qu'il alloit les envelopper. Alors Scipion fit marcher ses deux aîles droite & gauche d'abord par leur flanc, pour prendre du terrein, ensuite de front droit à l'ennemi; mais de maniere que, les extrémités avançant plus que les autres parties, les deux aîles se trouvoient en écharpe, & formoient un rentrant, dans le fond duquel étoient les Espagnols. Pendant ce tems la cavalerie s'étendoit & manœuvroit pour prendre en flanc celle des Carthaginois. On peut voir le plan de cette bataille dans
Tom. I. p. 193. les Mémoires de M. Guiscard, qui a débrouillé cet endroit de Polybe avec beaucoup de sagacité.

Pour

(*a*) Je me sers du terme *cohortes*, quoique ce fût encore dans le tems des manipules; mais Scipion avoit rangé ici les Princes derrière les hastaires & les triaires, à la queue des Princes. Lorsqu'on joignoit ainsi trois manipules pour en faire un corps, on employoit le terme *cohorte*. Cela s'est pratiqué bien avant qu'elles aient été réunies par le changement de l'ordonnance.

Pour exécuter avec la précision nécessaire les manœuvres dont Scipion s'est servi dans cette occasion, il ne falloit pas moins de fermeté dans les troupes & d'intelligence dans les chefs, que d'habileté dans le Général. Cette bataille est un vrai chef-d'œuvre, & l'on n'en trouve aucune dans l'antiquité où il entre plus d'art & de finesse. Elle fait juger de l'excellence de la Tactique Romaine, & quels avantages on pouvoit en tirer lorsque les Généraux savoient en faire usage. La phalange étoit sans doute, par sa composition, susceptible d'évolutions très-fines ; mais l'ordre Romain ne l'étoit pas moins, & il avoit de plus des propriétés qui lui étoient particulieres. Rien n'étoit plus flexible, plus propre à se plier à toutes sortes de terrein, plus favorable à tous les mouvemens que l'on vouloit faire pour prendre une disposition d'attaque, ou secourir promptement quelque partie. Tant que cette ordonnance se maintint dans sa force avec la discipline, les Romains se releverent de toutes leurs pertes, & les échecs fréquens qu'ils reçurent dans la seconde punique, qui auroient accablé toute autre nation, ne les empêcherent pas de reprendre le dessus, & de chasser Annibal de l'Italie. Il semble que dans toute cette guerre la desti-

née de Rome fut de mettre à la tête des armées ceux qui étoient les plus capables de ruiner ses affaires : c'étoit à qui feroit les plus lourdes fautes. Il n'y en avoit pas un qui ne se crût fort habile ; cependant ils donnerent presque toujours dans les piéges qu'Annibal leur tendit. Marcellus, qui s'étoit acquis une réputation par la prise de Syracuse & d'autres exploits, y fut pris à la fin comme bien d'autres. Mais on voit qu'ils mirent à profit leurs disgraces, & que depuis ce tems ils étendirent leurs connoissances. Ils prirent de la cavalerie légere, perfectionnerent la leur, & l'armerent plus avantageusement qu'elle n'étoit. Ils adopterent l'usage de faire combattre avec elle des pelotons d'armés à la légere : leurs Généraux devinrent aussi plus habiles dans la science des marches & des grandes manœuvres : ce qu'ils nous fournissent de plus savant, de beau & d'instructif, est depuis cette époque.

PARALLELES.

Avant de se déterminer sur le choix d'un ordre de bataille, il y a plusieurs choses à considérer : la force de l'armée ennemie, le genre de troupes dont elle est composée, la nature de leurs armes offensives & défensives, leur maniere de se ranger &

de combattre, le plus ou moins de cavalerie ou d'infanterie, les corps qui ſont les plus fermes & les plus aguerris, la place qu'ils occupent ordinairement ſur la ligne. Le Général fait le même examen de ſon armée, & comparant l'une avec l'autre, il obſerve enſuite exactement le terrein ſur lequel il doit combattre. Si c'eſt une plaine raſe & pelée, on pourra dire que la diſpoſition ſera tout-à-fait tactique ; c'eſt-à-dire, que le ſuccès du combat dépendra uniquement de l'arrangement des troupes, de leurs évolutions & de l'adreſſe qu'on mettra dans les manœuvres: les batailles de Thimbrée, d'Arbelles & d'Élinge ſont dans ce genre. Si le local n'eſt point tel que je viens de le dire, c'eſt alors ſur lui que ſe régle la diſpoſition, & le coup d'œil ſaiſit les divers avantages qu'il peut en tirer. On examine ſi l'on eſt maître de choiſir le champ de bataille, & le tems que l'on aura pour s'y diſpoſer ; ou bien on réfléchit ſur l'endroit où l'on trouvera l'ennemi, & l'ordre dans lequel il ſera poſté. Toutes ces combinaiſons déterminent ſur le parti qu'on doit prendre, & ſur la forme de l'ordre de combat.

La fameuſe bataille du Métaure, dont la perte ruina totalement les affaires des Carthaginois, & mit Annibal dans l'obli-

gation de quitter l'Italie, n'eſt pas auſſi brillante par les manœuvres que celle d'Elinge ; mais elle peut figurer avec celles du quatrieme ou cinquieme ordre de Végece, & ce fut la ſituation des lieux qui en détermina la diſpoſition.

Aſdrubal, frere d'Annibal, avoit paſſé les Alpes avec une nombreuſe armée pour venir à ſon ſecours, & dans le deſſein de ſe joindre à lui. Il s'étoit attaché au ſiége de Plaiſance, qu'il quitta à l'approche du Conſul M. Livius, & les deux armées ſe camperent fort près l'une de l'autre. Annibal étoit alors dans la Pouille, campé à Vénuſe, peu éloigné de l'armée Romaine, commandée par l'autre Conſul C. Néron : Fabius, pendant ce tems, faiſoit le ſiége de Tarente. Le Conſul Néron, réſolu d'empêcher la jonction des deux freres, choiſit ſeize mille hommes de pied avec mille chevaux, & laiſſant le reſte ſous les ordres de ſon Lieutenant, marcha à grandes journées pour joindre ſon collégue : il entra de nuit dans ſon camp pour éviter d'être apperçu, & dès le lendemain les deux Conſuls ſe préſenterent en bataille. Aſdrubal, qui connut qu'il étoit arrivé de nouvelles troupes, voulut éviter le combat & ſe retirer : mais il étoit ſerré de ſi près qu'il n'y eut pas moyen ; il prit ſon parti & rangea ſon

Tite-Live. Liv. 27.

armée en bataille. Comme le terrein avoit peu d'étendue, cela fit qu'il augmenta la hauteur de ses lignes : les Espagnols, les Liguriens & les Gaulois formoient la premiere, l'infanterie Africaine, qui étoit pesamment armée, la seconde. Devant le centre & jusque vers la gauche il y avoit quantité de fosses & de ravins qui en rendoient l'abord fort difficile, ce qui détermina les Consuls à renforcer les deux aîles pour attaquer avec elles. Asdrubal de son côté avoit résolu d'engager le combat avec sa droite contre la gauche des Romains ; pour cet effet il s'y étoit placé avec dix éléphans, les seuls qu'il avoit. Le choc commença de ce côté avec beaucoup de vivacité : Néron dans le même tems essayoit d'aborder la gauche des ennemis, & de déposter les Gaulois qui occupoient une colline. La difficulté des chemins l'empêchant d'y réussir, il prit habilement conseil de la situation : il détacha une partie de son infanterie, la conduisit par derrière l'armée Romaine, & tournant l'aîle droite des Carthaginois, la prit en flanc. La victoire, qui avoit été jusque-là balancée, se déclara pour les Romains ; toute cette aîle fut taillée en piéce & les éléphans tués ou pris ; le reste poursuivi si vivement qu'il en échappa très-peu. Jamais défaite ne fut

plus complette ; les Romains la regarderent comme la revanche de la bataille de Cannes. La destruction presque entiere de l'armée Carthaginoise, la mort du Général & les grandes suites qu'eut cette action, la rendent une des plus importantes qui se soient passées (*a*). Néron ne mit que six jours pour joindre son collégue, & revint à son camp dans le même espace de tems; de sorte qu'il demeura treize ou quatorze jours absent. Il n'est pas concevable qu'Annibal ait pu ignorer si long-tems son absence : peut-être que Fabius fit quelque mouvement qui le tint pendant tout ce tems dans l'inaction, & l'empêcha d'attaquer le camp du Consul, dégarni de ses principales forces. La célérité de la marche de celui-ci n'est pas moins étonnante; car on ne voit pas qu'il se soit servi de chevaux ni de chariots pour monter son infanterie. Il fit cependant avec elle au moins quatre-

(*a*) Polybe & Plutarque différent beaucoup sur la perte des Carthaginois; mais ce qui prouve qu'elle fut très-considérable, c'est le mot du Consul Néron, à qui on proposa, le lendemain de l'action, d'envoyer quelques troupes pour défaire un petit corps qui se retiroit ; il répondit : *souffrons qu'il en reste quelques uns pour annoncer notre victoire.*

vingt-lieues en six jours, & redoubla le même chemin dans un tems égal (*a*).

Polybe, après le narré de cette bataille, s'est plu à faire l'éloge d'Asdrubal, dont il admire la conduite & les vertus. Les réflexions qu'il fait à ce sujet sont excellentes & dignes d'un historien tel que lui. La mort d'Asdrubal, qui, voyant ses affaires désespérées, se livre sans ménagement aux plus grands périls, est à la vérité glorieuse; mais il paroît que sa conduite, dans cette journée, n'est pas exempte de reproches. Polybe dit qu'il avoit augmenté la hauteur de ses lignes, parce que le terrein étoit resserré; néanmoins il se trouve pris en flanc par les troupes de C. Néron, & cela par l'aîle avec laquelle il s'étoit proposé de combattre. Ceci prouve qu'il étoit mal appuyé, ou qu'il avoit négligé de s'étendre autant qu'il auroit pu pour éviter d'être débordé: rien ne l'empêchoit de dégarnir son centre qui ne couroit aucun risque, & de renforcer sa droite où il vouloit faire le plus d'efforts: il n'eut pas été tourné comme cela lui arriva. La disposition des Romains

(*a*) Depuis Venuse jusqu'au fleuve Métaure, appellé à présent *Metro*, il y a deux cens quarante mille d'Italie. J'ai découvert, au chap. V. de la premiere partie, le secret de cette célérité.

eſt auſſi bonne qu'elle pouvoit être, & conforme à la nature des lieux : la conduite du Conſul Néron dans le cours de l'action, & le parti qu'il prit, marquent ſon jugement & ſon habileté. Polybe eſt un peu obſcur dans le récit de cette journée ; voici ce que dit Frontin, qui paroît décider nettement la diſpoſition de l'une & l'autre armée. *Aſdrubal, pour éviter le combat, s'étoit rangé ſur une éminence inégale & raboteuſe : les Conſuls retirerent toutes leurs troupes ſur les aîles, &, laiſſant le milieu dégarni, attaquerent l'ennemi des deux côtés.*

Liv. II.

On voit que ce diſpoſitif, pris d'abord à à la faveur des lieux, étoit conforme au quatriéme ordre de Végece ; mais par le train que prit l'action, il devint du troiſieme, par lequel on attaque avec une aîle renforcée de ſes meilleures troupes, en laiſſant le reſte éloigné, ou le tenant à couvert par la nature du terrein, ce qui eſt la même choſe. Ceci fut le fruit du coup d'œil & de la préſence d'eſprit du Général Romain, qui, voyant le centre & la droite en ſûreté, ne balança point de dégarnir celle-ci pour porter à la gauche une partie de ſes forces.

Il peut donc arriver quelquefois qu'un ordre de bataille, ſur lequel on s'eſt propoſé de combattre, change dans le cours de

l'action ; parce que les circonstances déterminent le Général à changer son objet, lorsqu'il en a tems. En voici un exemple moderne.

La disposition de part & d'autre, à la bataille de Rocroi, étoit parallele & dans l'ordre commun ; cependant elle prit la forme de la quatriéme, par l'habileté & la prudence de celui qui commandoit l'infanterie Françoise, qui évita de s'engager jusqu'à ce que le combat de la cavalerie eût été décidé. Il y avoit entre les deux fronts de l'infanterie Françoise & Espagnole un enfoncement en forme de vallon ; & devant l'extrémité de l'aîle gauche des Espagnols, un petit bois assez clair où ils avoient jetté mille mousquetaires. Le Prince de Condé, ayant déposté cette infanterie, & battu la cavalerie de cette aîle, par la belle manœuvre dont j'ai parlé au Chap. XI *, il la laissa suivre par M. de Gassion, pour l'empêcher de se rallier, & tourna sur le corps de bataille, où il mit en désordre quelques bataillons Italiens & Allemands qui étoient de ce côté. Comme il apperçut, dans ce moment, que son aîle gauche, commandée par le Marchal de l'Hôpital, étoit en déroute, il abandonna cette infanterie, & prenant par derrière la ligne des Espagnols, il vint charger leurs escadrons qui étoient

* v. les observations. p. 363.

débandés, & dégagea le Maréchal. L'infanterie s'étoit ébranlée pendant que les deux aîles entroient en action : mais M. d'Espenan, qui étoit à la tête, ayant vu le mauvais succès de la cavalerie de la gauche, avoit craint d'être pris en flanc par celle des ennemis, pendant qu'il chargeroit leur infanterie; de sorte qu'il l'arrêta, & se contenta d'entretenir une légere escarmouche, jusqu'à ce qu'il eût vu de quel côté la victoire se déclareroit. Les deux aîles de cavalerie défaites, l'infanterie Espagnole forma un bataillon carré qui renfermoit dix-huit piéces de canon chargées à cartouches, & s'ouvroit pour les laisser tirer: elle soutint plusieurs charges avec beaucoup de valeur, jusqu'à ce qu'enfin elle fut enfoncée & presque toute taillée en piéces.

Si le Prince de Condé avoit eu dessein de commencer le combat par ses deux aîles, & de refuser l'infanterie, le terrein lui étoit assez favorable; il avoit même pour cela une fort bonne raison, qui étoit la bravoure & la grande réputation de l'infanterie Espagnole, qui valoit beaucoup mieux que la Françoise. Il n'est pas dit si c'étoit son projet; il paroît seulement que ce fut M. d'Espenan qui crut devoir se conduire comme il fit, en quoi il agit très-prudem-

ment. Si bien que cette bataille a été rendue de la quatrieme disposition, non par aucune vue préméditée du Général, mais par le train que prirent les choses, & la conduite que le chef de l'infanterie Françoise jugea à propos de tenir pendant le combat.

THÉORIE.

M. de Folard a eu beaucoup de confiance dans le plan de bataille qu'il a donné pour faire combattre en rase campagne une armée inférieure en nombre, sur-tout en cavalerie, & dont je pense qu'il seroit dangereux de se servir, même à force égale. Laissons à ses partisans le plaisir de croire que ses deux aîles de cavalerie, lardées de quelques colonnes & de petits pelotons d'infanterie, seront invincibles, malgré les nombreux escadrons qui les envelopperont de toutes parts: on ne pourra pas aussi persuader que l'infanterie ennemie restera immobile, lorsqu'elle verra devant elle une ligne claire & dégarnie, qu'elle peut attaquer avec des bataillons serrés & renforcés, qui la rompront à la premiere charge, & se replieront ensuite sur les aîles séparées. Le systême de M. Folard a ses avantages; mais il faut lui donner des bornes, & ne pas l'imaginer toujours infaillible. L'ordre de ba-

V. Tom. IV. pag. 185.

taille, dont il eſt ici queſtion, ne pourroit avoir cette vertu, que dans la ſuppoſition que l'on combattra toujours avec des bataillons à trois ou quatre de hauteur, & que l'armée attaquée ſe laiſſera ouvrir & percer par-tout ſans imaginer aucun reméde pour s'en garantir. Si au lieu de laiſſer tous ſes bataillons ſur trois ou quatre, elle les forme ſelon mes principes, elle arrêtera bientôt l'effet des colonnes, & réduira à rien leur activité : les armés à la légere ſerviroient encore à les tourner & les prendre en queue, pendant que mes cohortes les attaqueroient de front & en flanc. Quand on raiſonne ſur la force des ordres de bataille, on ne doit pas s'imaginer que l'ennemi combattra toujours ſelon ſa méthode ordinaire, ou qu'il ne penſera à aucuns des moyens dont il peut ſe ſervir pour la corriger ſelon les lieux & les occurences. Celle de M. de Folard eſt très-bonne pour le fond, merveilleuſe dans la ſpéculation, excellente dans la pratique, ſi on l'emploie à propos : mais ſi on la rend trop générale, elle ne ſera point à l'abri des échecs, parce qu'elle a ſon foible & des défauts dont on profiteroit.

Que l'on conſidere avec attention ſes deux diſpoſitions de combat entre deux corps de cavalerie, dont l'un eſt ſupérieur

du double, on verra à quel point ses opinions l'ont séduit, & avec qu'elle ardeur il s'y est laissé entraîner. Il suppose vingt-quatre escadrons rangés sur deux lignes, la premiere de quatorze, la seconde de dix, auxquels il oppose douze escadrons & autant de compagnies de grenadiers : il réduit ses escadrons à quatre-vingt chevaux, & les forme sur une seule ligne, entrelacés de petits pelotons de grenadiers. De ce qu'il a détaché des escadrons, il en compose cinq qu'il met en réserve, trois derrière le centre & un derrière chaque aîle. Comme ses escadrons sont petits, sa ligne se trouve débordée de chaque côté de deux escadrons, & il n'en a qu'un à opposer; premier défaut. Il fait passer les trois escadrons de réserve du centre en avant de la premiere ligne, traverser ensuite les intervalles de celle de l'ennemi pour aller charger ce qui est à la seconde; autre défaut: parce que l'ennemi a dans cette partie cinq escadrons en seconde ligne, plus forts que ceux qui les attaquent. S'est-il imaginé encore que les escadrons, qui sont aux extrémités de la seconde ligne, demeureront pétrifiés, & ne se porteront pas en avant pour renforcer la premiere, qui, par ce moyen, s'étendra & l'enveloppera tout à son aise? Le résultat de cette distribu-

V. ces plans dans le T. IV.

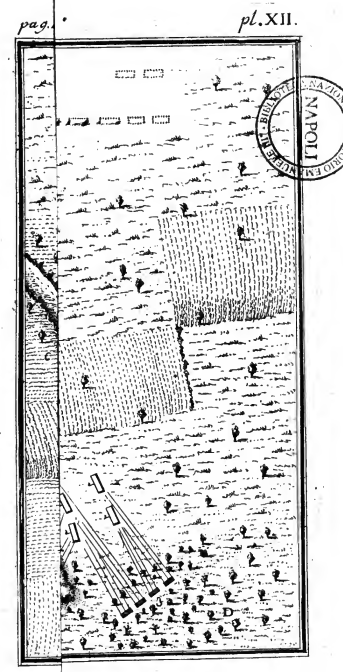
tion, eſt que douze petits eſcadrons, avec des intervalles égaux à leur front, ſeront chargés par une ligne pleine qui les débordera de trois ou quatre eſcadrons de chaque côté. Les grenadiers, deſtinés à prendre en flanc les eſcadrons de l'ennemi, ne le pourront plus dès que la ligne ſera pleine; ils ſeront eux-mêmes chargés par l'eſcadron qui ſe trouvera vis-à-vis de l'intervalle. Il eſt queſtion de ſavoir ſi des pelotons de vingt-cinq fantaſſins peuvent arrêter de front un eſcadron: cela n'eſt peut-être pas impoſſible, du moins cela me paroît difficile. Le plus grand mal dans tout ceci, c'eſt l'enveloppement qu'on ne peut éviter, & qui décidera bientôt l'action. L'autre plan de combat du Chevalier eſt à-peu-près dans le même goût & tout auſſi ſolide.

Le feu de l'infanterie eſt très-redoutable à la cavalerie; elle doit en impoſer lorſqu'elle eſt en corps & raſſemblée; mais des petits pelotons diviſés ne ſuffiſent pas pour arrêter des eſcadrons, qui ont pris carrière & qui vont à la charge. Ils feront du mal, s'ils peuvent gagner les flancs & les derrières, ce qui leur eſt interdit dès que la ligne eſt pleine; & s'ils ſe voient tournés, la peur les prendra, ils ne penſeront qu'à fuir & ſe tirer de deſſous le couteau. Les Grecs ſe ſont ſervi de cette méthode, & les

Romains à leur imitation, quoiqu'un peu tard. Leurs armés à la légere y étoient très-propres & ils avoient soin de les y styler: les modernes l'ont employé aussi avec succès, on ne peut en disconvenir. Je ne dis pas qu'ils n'aient eu raison; l'Amiral de Coligni, Henri IV, Gustave, & le Duc de Rohan sont à l'abri de la critique. De leur tems les escadrons étoient fort gros; ils se formoient sur huit ou dix rangs, quelquefois plus. Ces grands Capitaines en sentirent l'inconvénient & les diminuerent beaucoup; ils préféreren de petits escadrons, plus aisés à remuer, & qu'ils fortifioient de pelotons d'arquebusiers, ce qui leur donnoit l'avantage sur des corps graves & très-lourds. Tilli à Leipzig, Wallstein à Lutzen, Joyeuse à Coutras, éprouverent, malheureusement pour eux, cette différence. Ce sont les circonstances qui décident. Dans le cas dont il s'agit ici, l'auteur n'a que douze compagnies de grénadiers qu'il met toutes en petits pelotons: il est aisé de faire voir qu'on peût en tirer meilleur parti en les laissant ensemble, & prenant une position où ils soient placés de façon à soutenir & protéger la cavalerie. Il est rare qu'une plaine soit si rase, qu'il ne s'y rencontre quelques fossés, ravins, haies, chemin creux, ou autre endroit propre à poster de l'infan-

terie. Ces lieux peuvent servir à tendre une embuscade, en y attirant la cavalerie en-
V. la pl. XII. nemie pour la faire tomber sous le feu de l'infanterie qui y sera cachée. Soit les douze escadrons [A] qui vont être attaqués par les vingt-quatre [B], je jette dans le chemin creux [C] six compagnies de grenadiers [2]; j'en mets quatre ventre à terre dans la broussaille [D], & deux dans la fondriere [E]: ma ligne de cavalerie, postée sur le terrein [A] se retire à l'approche de de l'ennemi jusqu'en [F], pour lui faire essuyer le feu du chemin creux. La partie [G] de sa ligne, qui se replie sur ma droite, se trouve aussi sous le feu de la broussaille & de la fondriere, qui doit la mettre dans un désordre affreux : dans le même tems mes escadrons, qui ont fait volte face, vont à lui, le chargent & doivent le renverser. Cette besogne faite, on conçoit aisément qu'ils auront bon marché de ceux qui sont en seconde ligne.

Si la plaine est absolument si unie qu'on ne puisse y trouver aucun appui, le seul parti qu'il y ait à prendre est de tâcher de se retirer en formant sa cavalerie sur deux lignes, & partageant les douze compagnies de grenadiers sur l'un & l'autre flanc. Scipion n'avoit rien de mieux à faire, lorsqu'il se vit en présence d'Annibal sur le Tésin,



Co[?]iers contre 24. Escadrons.

Tésin, où avec des forces très-inégales il livra un combat de cavalerie assez inutilement. S'il fut forcé de combattre, le voisinage de la riviere d'un côté, de l'autre le moindre avantage que le terrein pouvoit offrir, lui eussent donné le moyen de se garantir d'être tourné par les Numides, en faisant une disposition à-peu-près semblable à la mienne : il y auroit bien mieux employé ses armés à la légere que de les mettre en avant de ses escadrons où ils ne servirent à rien.

Voyez le comm. sur Polybe. Tom. IV. pag. 125.

En 1703, le Prince de Bade, campé à la gauche du Danube, fit passer ce fleuve à un corps de cinq mille chevaux, dans le dessein de couper à l'armée Françoise sa communication avec la Suisse. Le Maréchal de Villars voulut faire surprendre ce corps: pour cet effet, il détacha M. de Légal avec vingt-deux escadrons & sept cens fusiliers en croupe. Mais les ennemis, qui avoient été avertis, se trouverent en bataille dans une plaine. Cet Officier, ne pouvant éviter le combat & voyant qu'il étoit débordé de beaucoup à sa gauche, jetta son infanterie dans un ravin qui étoit de ce côté. Les ennemis vinrent à la charge & le firent plier : alors l'infanterie sortit du ravin, chargea de front & en flanc, la bayonnette au bout du fusil, & donna le tems

Histoire milit. de Louis XIV.

à la cavalerie Françoiſe de ſe rallier. L'ennemi fut battu, & laiſſa ſur le champ de bataille quatorze cens hommes, beaucoup d'étendards, ſans compter les priſonniers.

CONCLUSION.

On a vu dans cette ſeconde partie l'art que les anciens mettoient dans leurs ordres de bataille, comme ils ſuppléoient au petit nombre, & par quelle adreſſe en plaine, au défaut d'appuis pour leurs flancs, ils oſoient cependant ſe meſurer contre des forces ſupérieures. On a dû remarquer la fineſſe de leurs manœuvres, la juſteſſe & la ſimplicité de leurs évolutions, & la préciſion avec laquelle ils les exécutoient dans les occaſions les plus périlleuſes. Mais il faut en même tems faire attention que tout cela étoit l'effet de leurs principes élémentaires; de ce méchaniſme raiſonné dans l'ordonnance, dans les armes & la diſcipline: méchaniſme dont les différens reſſorts étoient combinés, aſſortis, diſtribués de maniere que tout agiſſoit de concert; ce qui donnoit pour les grands mouvemens une facilité & une promptitude qui nous paroît ſi merveilleuſe.

Dans l'état où étoit la Tactique Françoiſe, il y a trente ou quarante ans, on ne

pensoit guere à retourner sur ses pas pour chercher les anciens : on suivoit une routine aveugle & paresseuse qu'on n'imaginoit pas pouvoir perfectionner. Le livre de M. de Folard a commencé d'ouvrir les yeux aux moins prévenus. Cet auteur a frondé sans ménagement les préjugés ; il les a combattus avec force, & renversé (si je peux m'exprimer ainsi) un édifice foible & mal symétrisé. Quoiqu'il ait voulu lui en substituer un qui n'est pas sans défaut, on ne doit pas moins admirer son mérite & son zele.

M. le Maréchal de Saxe, qui nous a instruit par ses écrits autant qu'il nous a été utile par ses victoires, a voulu donner un nouveau plan, mais qui n'est peut-être pas moins condamnable. Son systême des manipules de cent quatre-vingt-quatre hommes chacune, y compris les Officiers, rangés sur huit de hauteur, n'est autre chose que la premiere ordonnance Romaine. Ce qui convenoit dans un tems où les soldats étoient composés de l'élite des citoyens, ou la soif des conquêtes, le zele ardent pour la patrie, donnoient encore plus de fermeté que la discipline, ne vaudroit rien à présent. La maniere de combattre des Romains, la nature de leurs armes, qui demandoient des files & des rangs ouverts, le ca-

ractere de leurs ennemis & la forme dans laquelle ils se rangeoient, autorisoient encore cette ordonnance. Toutes ces choses ont changé; nos soldats, tirés la plûpart de la derniere classe du peuple, n'acquierent la valeur que par l'exemple & la force de la discipline. Il leur faut un ordre plus solide, plus compact; & le défaut d'armes défensives, augmentant leur timidité naturelle, ils ont besoin d'être raffermis par le nombre.

Ces considérations ont échappé à M. le Maréchal de Saxe, qui s'est prévenu aussi en faveur des piques dont je crois avoir assez démontré l'inutilité dans la premiere partie (*a*). Ce grand homme, dont je ne combats les opinions qu'avec le respect dû à sa mémoire & l'admiration qu'il a méritée, nous a fourni des idées plus utiles. Son pas mesuré & cadencé a fait connoître le premier ressort & le secret de la Tactique,

(*a*) Le Maréchal de Saxe a senti la nécessité de mêler dans l'ordonnance l'infanterie légere & la pesante: mais au lieu d'affaisser la derniere par un gros mousquet comme il le voudroit, il valoit mieux penser à la raffermir par une arme défensive, non par un bouclier qui est trop embarrassant & ne peut être à l'épreuve, mais par un plastron, que l'habitude & l'exercice apprendroient à porter sans incommodité.

d'où l'on a pris des notions, qui, en s'étendant & se perfectionnant, peuvent nous porter un jour au même point que les anciens. Cette découverte étoit réservée au régne glorieux de Louis XV, ainsi que l'établissement des écoles d'équitation pour former la cavalerie. En partant des principes établis pour l'une & l'autre armes, on peut se former une théorie de premieres manœuvres qui simplifiera dans la suite les grandes opérations, & y mettra une facilité avec une justesse dont on sera étonné. C'est ce que nous avons lieu d'attendre sous un ministere éclairé, attentif à réprimer les abus, à ranimer l'émulation, & faire observer des points essentiels de discipline qui nous étoient inconnus.

On peut donc se flatter d'être rectifié à bien des égards ; mais les préjugés & l'habitude triomphent encore des points les plus importans. Souvent même il est à craindre que les meilleures institutions ne dégénérent si elles passent entre des mains peu habiles, qui peuvent en détourner l'esprit & le véritable but.

Les loix militaires (& je comprends sous ce nom toutes celles de police, de discipline, de la forme du service, ainsi que les maximes élémentaires de la Tactique) une fois établies, devroient être invariables. Ces

conſtitutions, rédigées d'une maniere claire & diſtincte, exprimées avec clarté, & compriſes dans un recueil le moins volumineux qu'il ſeroit poſſible, pourroient être confiées à un conſeil d'Officiers ſavans & conſommés. On y diſcuteroit, ſous les yeux du Prince ou du Miniſtre, les changemens que les circonſtances exigeroient qu'on y apportât. Ce corps s'étudieroit à prévenir les abus, à les rectifier, à perfectionner ce qui en ſeroit ſuſceptible. Comme ce ſeroit ſon unique occupation, il auroit toujours les yeux ouverts ſur tous les détails de la guerre, relativement au délibératif : il aideroit le Miniſtre dans ſes fonctions pénibles, & lui épargneroit un ſoin qui peut le ſurcharger.

La théorie des Grecs étoit fixe, aſſurée & uniforme, parce qu'elle étoit conſignée dans les écrits méthodiques auxquels des Généraux, des Rois même avoient daigné travailler. Les écoles publiques où elle étoit enſeignée, n'avoient point l'autorité d'un conſeil : mais comme elles étoient approuvées & qu'on ne penſoit point à changer les anciens préceptes, elles avoient à certains égards la même force. La jeuneſſe, qui s'y inſtruiſoit, étoit ſûre d'y prendre des principes dont elle ſe ſerviroit toujours dans la pratique.

Fin du tome premier.

TABLE

De ce qui eſt contenu dans ce volume.

PREMIERE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

Fin de la Table.

